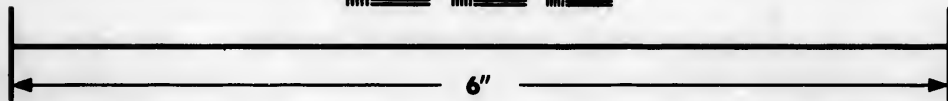
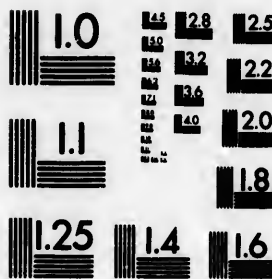


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

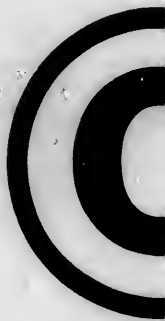


Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Canadian Institute

C
M
S



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

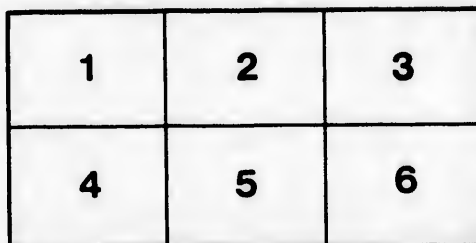
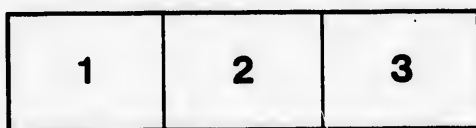
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

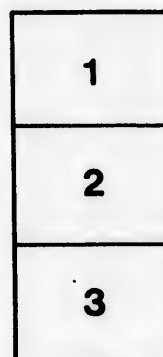
Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



L

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.

TOME SEIZIEME.

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE

BIBLIOTHÈQUE
Le Séminaire de Québec
3, RUE de l'Université
Québec 4, QUE.

237

HISTOIRE

D E

L'ÉGLISE

DÉDIÉE AU ROI,

P A R

M. l'Abbé DE BERAULT-BERCASTEL,
Chanoine de l'Eglise de Noyon.

TOME SEIZIÈME.

Depuis l'extinction du schisme de Bâle en
1449, jusqu'au commencement du Lu-
théranisme en 1517.



A MAESTRICHT,

De l'Imprimerie de P. L. LEKENS.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation.

LIV
S
Pape
cinq
de S
dace
Fran
Missi
gne
de Cr
Il 28
dinal
sité d
de PE
rence
grès
Pape
Jusün

SOMMAIRES

DU SEIZIÈME VOLUME,

En forme de Table.

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

Soumission des Etats divers au Pape légitime, Page 1. Jubilé de la cinquantième année 3. Canonisation de S. Bernardin de Sienne 5. S. Didace 16. Réduction des Anglois en France 7. Bataille de Fourmigni 15. Mission du B. Capistran en Allemagne 22. Fermeté de S. S. Ignace, évêque de Cracovie 26. Le sultan Mahomet II 28. Alarmes du Pape 31. Le cardinal d'Estouteville réforme l'université de Paris 33. Frivolité & avarice de l'Empereur Frédéric II 36. Indifférence des Etats chrétiens sur les progrès du Turc 39. Avertissement du Pape aux Grecs 41. Saint Laurent Juslinien, premier patriarche de Ve-

vj S O M M A I R E S.

nise 45. *Le solitaire Gennade anime les Grecs schismatiques* 49. *Mahomet II bâtit le fort occidental des Dardanelles* 50. *Il investit Constantinople* 52. *Artillerie du Sultan* 55. *Belle défense du général Justinien* 56. *Mahomet fait transporter ses vaisseaux par terre* 58. *Victoire prodigieuse des vaisseaux chrétiens* 61. *Le courage de Justinien se dément* 66. *L'Empereur Constantin périt en combattant* 68. *Les Turcs se rendent maîtres de Constantinople. Excès de leur barbarie* 71. *Prise de Galata* 72. *Evasion du cardinal Isidore* 73. *Fin malheureuse de l'amiral Notaras* 74. *Phranzès, grand-maître de la garde-robe, fait esclave* 75. *Le Sultan rétablit l'ordre & la sûreté dans Constantinople* 76. *Il fait élire un patriarche* 77. *Il rend visite au patriarche Gennade, & l'écoute sur la religion* 78. *Ouvrages de Gennade* 79. *Relique du saint Suaire* 81. *Avantages retirés du malheur des Grecs, par l'Eglise Latine* ib.



S.
de anime
Mahomes
des Dar-
antinople
Belle de-
56. Ma-
vaisseaux
rodigieuse
Le cou-
66. L'Em-
ombattant
mattres de
ur barba-
Evasion
n malheu-
4. Phran-
arde robe,
n rétablit
nsantino-
oatriarche
rche Gen-
ligion 8.
Relique du
ges retirés
ur l'Eglise

SOMMAIRES. vii

LIVRE CINQUANTE-QUATRIEME.

L Xhottations d'Enéas Sylvius
aux princes chrétiens 84. Denys le
Chartreux 85. Epargne sordide de Fré-
déric III 87. Les Prussiens se donnent
au Roi de Pologne 88. Bas intérêt
des Vénitiens & des Génois 90. Mort
de Nicolas V 91. Alfonso Tostat ib.
Election de Callixte III 93. Il s'en-
gage par vœu à faire la guerre aux
Tures 95. Affaire de Guillaume de
Malestroit, évêque de Nantes 97.
Querelle des ordres mendiants avec l'u-
niversité de Paris 98. Doctrine de l'Im-
maculée Conception, confirmée 100.
Concile de Soissons ib. Affreux oura-
gans en Italie 101. Délivrance de
Belgrade 103. Mort d'Huniade & du
B. Capistran 109. Héroïsme d'une jeune
Lesbienne 112. Exploits d'Usum-Cas-
san, Roi de Perse 113. Ladislas,
fils d'Huniade, décapité 114. Ma-
thias, autre fils d'Huniade, élu Roi
de Hongrie 116. Pogebrac se fait pro-
clamer Roi de Bohême 117. Destruc-
tion du Thabor & des Thaborites 119.

¶ S O M M A I R E S.

Mort du Roi Alfonso d'Aragon 120. *Intrigues du conclave, après la mort de Callixte III* 121. *Ènée Sylvius, Pape sous le nom de Pie II* 130. *Son zèle contre les Turcs* 136. *Sa partialité en faveur de Ferdinand d'Aragon* 138. *Affaires de Bohême* 141. *Comte de Médicis* 143. *Assemblée de Mantoue contre les Turcs* 145. *Affaire de la Pragmatique Sanction* 146. *Bulle à ce sujet* 149. *Appel des François* 150. *Mort de Charles VII* 152. *Appel du duc d'Autriche contre quelques décrets du Pape* 153. *Investives de Grégoire d'Heimbourg* 154. *Louis XI veut rétablir la Pragmatique Sanction* 155. *Conduite de Geoffroi, évêque d'Arras* 156. *Variations de Louis XI, au sujet de la Pragmatique* 161. *Chute de Trébizonde* 164. *Jajza reprise sur Mahomet, par le Roi Matthias* 165. *Départ de Pie II, pour la guerre de Turquie* 167. *Rétractations de ce Pontife* 168. *Sa mort. Sainte Catherine de Bologne* 170. *Paul II* 171. *Il gratifie les cardinaux* 173. *Il excommunie Pogebrac* 175. *Scanderbeg fait lever le siège de Croie* 179. *Mort de ce héros* ib. *Martyrs illustres. Le Bienheu-*

S O M M A I R E S. ix

teux André du Chio 181. L'Empereur Frédéric à Rome 183. Etablissement des chevaliers de Saint Michel 184. Jubilé réduit à la vingt-cinquième année. Fanatisme de Mahomet II 185. Prise de Negrepont 186. Vains projets contre les infidèles 188. Mort de Paul II 189.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

LE Pape Sixte IV 191. Fin malheureuse du Roi Henri VI 194. Légation du cardinal de Borgia en Espagne 195. Désagrémens de Bessarion, à la cour de France 197. Sa mort, son zèle pour les lettres 199. Exploits militaires du cardinal Caraffe 200. Institution de l'Angelus 202. Concile d'Aranda 204. S. François de Paule, instituteur des Minimes 205. Le Bienheureux Amédée de Savoie 208. Tribut de Naples, réduit à la haquenée 210. Avignon érigé en métropole 211. Bulle de Sixte IV, pour la Conception immaculée 213. Querelle des Pazzi & des Médicis 215. Louis XI soutient les Florentins contre le Pape 221.

X S O M M A I R E S.

Différend entre les Religieux mendiants d'Allemagne & les Curés 226. Affaire des Réalistes & des Nominaux 228. Erreurs de Jean de Vésalie 232. Erreurs de Pierre d'Osma 234. Ferdinand établit l'inquisition en Espagne 236. Notions sur ce tribunal 237. Progrès & revers de Mahomet II 243. Les Turcs pénètrent en Italie, par les Alpes 245. Siège de Rhodes, & sa délivrance 247. Prise d'Otrante par les Turcs 250. Mort subite de Mahomet II 253. Zizim dispute l'Empire à Bajazet 255. Reprise d'Otrante 256. Révolutions en Angleterre 257. Retraite de Louis XI au château du Plessis 259. Il fait venir d'Italie Saint François de Paule 261. Mort de Louis XI. Son étrange caractère 266. Mort de Sixte IV 268. Innocent VIII 270. Saint Casimir, prince de Pologne 271. Etablissement des Religieuses de la Conception 272. Soulèvement causé par l'inquisition 273. Martyre de Saint Pierre d'Arbuesa 274. Mission du Congo 276. Avènement d'Isabelle au trône de Castille 278. Guerre civile entre les Mores d'Espagne 279. Jean Lailier exclus du doctorat par l'univer-

S.
mendians
Affaire
228.
232. Er-
erdinand
gne 236.
rogrès &
es Turcs
es Alpes
sa déli-
par les
Mahomet
re à Ba-
256. Ré-
Retraite
du Plessis
int Fran-
de Louis
66. Mort
VIII 270.
ogne 271.
es de la
causé par
de Saint
r du Con-
e au trône
ile entre
an Lail-
l'univer-

SOMMAIRES. xj

sité de Paris, pour cause de Wi-
cléssime 282. Renaud Péacock, con-
damné au concile de Lambeth 284.
Extravagances de Jean Marchand,
au sujet de Saint François 285. Stig-
mates de Sainte Catherine de Sienne
286. Pic de la Mirandole 288. Zizim
amené de France à Rome 290. Gran-
des maîtrises des ordres de chevalerie,
réunies à la couronne d'Espagne 294.
Siège & prise de Grenade 296.

LIVRE CINQUANTE-SIXIEME.

LErmentations causées dans tous
les esprits par la découverte du nou-
veau monde 303. Découvertes de Chri-
stophe Colomb 308. Don Bueil, pre-
mier Missionnaire de l'Amérique 314.
Titre de la Croix du Sauveur, trouvé
à Rome 315. Mort d'Innocent VIII
316. Alexandre VI ib. Intrigues &
mouvemens en Italie 320. Maximili-
en I, Empereur. Usurpation du du-
ché de Milan, par Ludovic Sforce
330. Troubles en Bohême & en Hon-
grie 331. Entrée & progrès de Charles
VIII en Italie 333. Exemple de con-

xij **SOMMAIRES.**

tinence, donné par ce Prince 334. Charles VIII à Rome. Sa modération 337. Mort violente du prince Zizim 340. Terreur & abdication d'Alfonse, Roi de Naples 342. Manœuvres d'Alexandre VI, & soulèvement général de l'Italie contre les François 343. Bataille de Fornoue 345. Expulsion des Mores d'Espagne 347. Mores & Juifs chassés de Portugal 348. Vasquez de Gama double le cap de Bonne-Espérance, & pénètre dans les Indes 350. Principe de l'énergie Portugaise 353. Améric Vespucé donne son nom aux découvertes de Colomb 354. Le Roi consulte l'université de Paris, au sujet des désordres d'Alexandre VI 356. Décret de cette université, pour l'Immaculée Conception 357. Institution des Repenties 359. Vertus & mort de Charles VIII 360. Etablissement du parlement de Bretagne 361. Bonté de Louis XII 362. Répudiation de la Reine Jeanne 365. César de Borgia en France 368. Le Cardinal d'Amboise 369. Réforme des Jacobins & des Cordeliers 372. Milanès recouvré par Louis XII 375. Commencemens de Ximenès 377. Il est contraint par le

S.
ince 334
modération
nce Zizim
d'Alfonse,
uvres d'A
nt général
nois 343.
Expulsion
Mores &
348. Vas-
p de Bon-
ans les In-
gie Portu-
e donne son
olomb 354.
é de Paris,
xandre VI
rsité, pour
7. Institus
& mort
ablissemēt
61. Bonté
ation de la
de Borgia
nal d'Am-
acobins &
Es recouyrē
ncemens de
aint par le

SOMMAIRES. xliij

Pape d'accepter l'archeveque de Tolède 378. Sa vie régulière & dure 382. Sa hauteur apparente 384. Il réforme les Cordeliers 385. Sa réception & ses œuvres à Tolède 389. Son synode pour la discipline 393. Histoire de Jérôme Savonarole 396. Révolte à Grenade 399. Conversion du prince Zégri 400. Ximenès empêche de traduire la bible en Arabe vulgaire 404. Conversion des Grenadins 405. Châtiments ordonnés en Espagne, contre les tyrans du nouveau monde 408. Fondation du collège de S. Ildefonse d'Alcala 410. Institution pour l'éducation, & pour la sûreté des mœurs des jeunes personnes du sexe 411. Traités frauduleux de Ferdinand avec Louis XII 413. Institution des Annonciades de sainte Jeanne de France 415. Mort de cette Sainte 417. Cruauté perfide de César de Borgia 418. Empoisonnement fortuit d'Alexandre VI 420.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

LE cardinal d'Amboise joué par le cardinal de la Rovère, dans sa

xiv S O M M A I R E S.

prétention au pontificat 423. Election & mort de Pie III. Election de Jule II 426. Ruine de César de Borgia 429. Mort de la Reine Isabelle 431. Jeanne la Folle, Reine de Castille, sous la régence de Ferdinand 432. Catherine d'Aragon remariée au prince Henri d'Angleterre 434. Calixtus & Frères de Bohême 436. Bulle pour l'élection des Papes 441. Commencement de Saint Pierre de Rome. ib. Progrès des Portugais dans les Indes 442. François d'Almeida, premier vice-Roi 444. Le grand Albuquerque 445. Juifs massacrés à Lisbonne 447. Mort de Saint François de Paule 449. Mariage de la princesse Claude de France avec le duc d'Angoulême 451. Ligue de Cambrai contre les Vénitiens 453. Bataille d'Agnadel 458. Ximènes fait la conquête d'Oran 463. Pierre de Navarre 465. Modestie de Ximènes 470. Ligue de Ferdinand & des Italiens contre la France 473. Mort du cardinal d'Amboise 475. Violence de Jule II contre la France 477. Assemblée du clergé à Orléans 479. Jule II à la tête des armées 482. Conciliabule de Pise 484. Il est transféré à Milan

S O M M A I R E S. xv

487. Convocation du concile de Latran 488. Son ouverture 489. Revers de Louis XII 491. Ferdinand usurpe la Navarre 492. Mort de Jule II 496. Léon X 497. Sa prudence & sa modération à l'égard des François 499. Bataille de Novare 503. Réconciliation des François avec le concile de Latran 504. Mort de la Reine de France 508. Second mariage & mort de Louis XII 509. François I 511. Décrets de réformations, faits au concile de Latran 513. Victoires de François I en Italie 517. Conférence de Bologne 523. Le concordat est substitué à la Pragmatique Sanction 526. Mort de Ferdinand le Catholique 534. Ximenès, régent de Castille 536. Disgrace & mort de Ximenès 541. Fin du concile de Latran ib. Conjuraton tramée contre Léon X 542. Indulgences publiées dans tous les pays chrétiens 543.

Fin des Sommaires.

3. Elec-
tion de
de Bor-
Isabelle
de Ca-
erdinand
arité au
4. Calix-
36. Bulle
41. Com-
de Ro-
ais dans
Almeida,
and Al-
rés à Lis-
Francois
la prin-
ce le duc
Cambrai
Bataille
et la con-
Navarre
470. Li-
liens con-
cardinal
e Jule II
emblée du
e II à la
diabule de
à Milan

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur
le Garde des Sceaux, le Tome seizième
de L'HISTOIRE DE L'EGLISE, par
M. l'Abbé DE BERAULT, qui m'a
paru digne de ceux qui le précédent.
A Paris ce 28 Février 1783.

D U V O I S I N.

HISTOIRE

ION.

Monseigneur
ne seizième
LISE, par
r, qui m'a
précédent.

83.

ISIN.

TOIRE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE CINQUANTE TROISIÈME.

*Depuis l'extinction du schisme de Bâle
en 1449, jusqu'à la chute de l'Em-
pire d'Orient en 1453.*

AU milieu du quinzième siècle, le
corps de l'Eglise Latine, ou, pour mieux
dire, de l'Eglise universelle, parut comme
un vaisseau qui rentre au port après l'o-
rage; tandis que le foible esquif qui s'ar-
goeoit toujours le grand nom d'E-
glise Orientale, battu sans interruption
par les vents & les vagues, étoit poussé
de moment en moment avec plus de vio-
lence contre les écueils où il devoit bri-
er. Reconnu & sincèrement révééré de
l'antipape repentant, & des fauteurs si
Tome XVI. A

HISTOIRE

long-temps obstinés du schisme, le pape Romain s'appliquoit dans le sein de la paix & de la concorde à rendre au siège apostolique toute sa majesté, & à réparer les désordres qu'avoient occasionnés l'animosité & la division. Alfonso, Roi d'Aragon & de Naples, s'étoit délisté de ses prétentions sur le duché de Milan, où la domination des Visconti, après cent soixante-dix ans de durée, avoit fini avec la vie du duc Philippe; & par une modération si nouvelle pour lui, il laissoit respirer l'Italie, après tous les troubles qu'il y avoit excités par ses jalousies & son ambition. Les Etats d'Espagne, ainsi que la Navarre & la Castille, ne marquoient pas moins d'obéissance au S. Siège que le royaume de Portugal, qui n'avoit jamais chancelé dans l'obéissance des Papes Eugène & Nicolas. La France, que l'excès de ses maux n'avoit pas empêchée de travailler avec succès au rétablissement de l'unité catholique, soutenoit son ouvrage avec un zèle égal à sa reconnoissance envers le Tout-puissant, qui parut en récompense vouloir à jamais confondre la présomption de l'Anglois jaloux, & affermir inébranlablement le trône dans la race de S. Louis. En Germanie, en Pologne, en Hongrie,

dans toutes les contrées septentrionales & voisines des Orientaux schismatiques, loin de donner accès à la contagion de l'erreur, on tendoit la main à ces frères errans; & au moyen des secours temporels, on s'efforçoit de ressusciter en eux l'esprit de la vraie foi, avant qu'il fût entièrement éteint.

Dans le centre de la religion & de l'unité chrétienne, à l'époque précise que nous venons de marquer, on reconnut d'abord que la vénération des peuples & des grands pour le siège de Pierre, si elle avoit été suspendue par l'esprit de scission, n'en étoit que plus empressée à se manifester depuis le rétablissement de la concorde. Suivant la bulle de Clément VI qui avoit réduit le jubilé à cinquante ans, Nicolas V l'ayant annoncé le 19 janvier 1449 pour l'année suivante, les fidèles de tout rang & de tout pays accoururent en si grand nombre au tombeau des SS. Apôtres, qu'on ne se souvenoit pas d'y avoir jamais vu un concours si nombreux. Le Pape avoit donné des ordres efficaces pour la liberté & la sûreté des routes, pour que les pèlerins n'y fussent point exposés au pillage ni aux insultes, & pour que les vivres se vendissent à bon marché: mais on ne

Math de Courci, pag. 609.

put obvier au tumulte & à la confusion, presque inévitable dans le flux & reflux de cette multitude sans nombre. Quantité de personnes furent étouffées dans les églises, & dans bien d'autres endroits: sur le pont S. Ange, ceux qui alloient voir l'image de la Véronique à l'église du Vatican, & ceux qui en revenoient déjà, s'étant rencontrés près d'un homme qui conduisoit une mule rétive, ils s'écartèrent si brusquement & se pressèrent tellement de part & d'autre, que quatre-vingt-dix-sept personnes furent portées par-dessus les parapets dans les eaux du fleuve, où s'entre-heurtant & s'embrassant ensuite les unes les autres, elles furent toutes noyées. Le Pape en témoigna une vive douleur, & leur fit des obseques magnifiques, comme à des pénitens qui avoient trouvé la mort dans l'exercice même de leur pénitence. Il accueillit honorablement beaucoup de pèlerins d'un rang distingué, entre autres l'archevêque électeur de Trèves, qu'il autorisa à fonder une université dans cette métropole, & le comte de Cille en Stirie, aussi décrié pour ses vices qu'illustré par ses alliances avec les Empereurs. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans, & ne laissa point de se replonger

à son retour dans tous les crimes qu'il étoit venu confesser si loin : tant il est rare que le changement des cœurs soit le fruit des pèlerinages.

L'année jubilaire reçut un nouvel éclat, de la canonisation de S. Bernardin de Sienne, qui se fit alors. Le grand nombre des miracles qui s'opéroient à son tombeau, depuis six ans qu'il étoit décédé, réunis en faveur de cet humble disciple de S. François, les citoyens de Sienne, où il avoit passé presque toute sa vie, avec ceux d'Aquila, où il étoit mort. On avoit commencé l'information de ses vertus héroïques, dès le temps du Pape Eugène IV, qui en avoit été souvent le témoin ; & Nicolas V la fit continuer avec tant de diligence, qu'elle fut terminée en 1449, par les soins de Jean Capistran, bien digne d'un ministère dont lui-même, par la suite, devoit être l'objet. Enfin, la canonisation se célébra solennellement, le jour de la pentecôte, vingt-cinquième de mai 1450. On y vit encore un autre saint de la même observance ; savoir le bienheureux Diègue ou Didace, Espagnol de naissance, qui dans son rang de frère lai, produisit les mêmes fruits & fit éclater toutes les vertus de l'apostolat. Les religieux conventuels révé-

Bull. T.
II, Const.
Nicol. V.

rant alors celui qu'ils n'avoient pas voulu
 suivre dans la réforme, & s'obstinant à
 ne pas rendre son corps qu'ils conser-
 voient dans leur monastère d'Aquila; le
 Souverain Pontife ordonna que la garde
 en fût commise aux Observantins, qui
 l'avoient constamment révérez & suivi,
 comme un second instituteur. Ils lui bâ-
 tirent une Église magnifique, où il fut
 transféré quelques années après, & placé
 dans une chaise d'argent, que donna le
 Roi Louis XI qui l'honoroit tout parti-
 culièrement. A la canonisation de cet
 illustre Franciscain de saint Antonin de
 Florence, qui faisoit pareillement l'hon-
 neur de son ordre, ou des Dominicains,
 fut, pour ainsi dire, canonisé tout vivant.
 Plein d'admiration pour sa vie angélique
 & ses œuvres merveilleuses, Nicolas V
 s'écria, qu'il ne croyoit pas Antonin
 vivant, moins digne que Bernardin mort,
 d'être inscrit parmi les saints.

Ce fut dans cette même année 1450,
 que la victoire remportée à Fourmigni sur les
 Anglois, rétablit enfin les affaires du Roi
 Charles VII, & toute la dignité de la
 couronne de France; comme pour faire
 succéder sans intervalle à la paix de l'E-
 glise, la tranquillité & la prospérité de
 la nation qui l'avoit principalement

procurée. Tandis même qu'elle oublioit ses intérêts propres & tous ses dangers, pour s'appliquer toute entière à l'extinction du schisme, la trêve qu'elle avoit conclue à ce dessein avec les Anglois, fut rompue par ces ennemis irréconciliables, deux mois avant le terme convenu. Ils surprirent Rougères sur le duc de Bretagne, allié du Roi Charles, dans le temps que les bourgeois, tranquilles sur la foi des traités, pensoient avoir le moins à craindre: ils pillèrent cette ville, & enleverent un très-grand butin. Le Roi s'en plaignit au duc de Somerset, qui étoit gouverneur de Normandie pour le Roi d'Angleterre, & qui s'en crut quitte, pour défavouer l'auteur de l'invasion. Comme on eut demandé qu'il fit donc réparer le dommage & rendre la place, il répondit froidement que cela ne dépendoit pas de lui. On porta l'affaire au Roi d'Angleterre, qui ne paya pareillement que de défaites.

Cependant le duc de Somerset proposa une conférence au Roi Charles. Elle fut acceptée; les ministres du Roi & les agens du duc se rendirent à Louviers où elle se devoit tenir: mais on avoit tout lieu de soupçonner la foi Britannique de ne chercher qu'à gagner du temps,

pour remédier aux embrasemens de la discorde qui, par un juste jugement de Dieu, étoient repassés de la France dans l'Angleterre qui les y avoit allumés. C'est pourquoi le duc de Bretagne, avec consentement du Roi, s'empara du Pont-de-l'arche dans le voisinage, & de quelques autres places qui pouvoient servir d'échange, ou du moins de dédommagement pour Fougères. Le duc de Somerset ne laissa point de se plaindre, avec amertume. La réponse étoit toute prête: on lui dit qu'il fit rendre Fougères, & qu'on restitueroit aussi-tôt ce qu'on n'avoit pris que par représailles. Le gouvernement Britannique fit alors connoître clairement ses vraies dispositions: il ordonna sans délai à ses agens de rompre les conférences, & la guerre fut hautement déclarée entre les deux nations.

L'Angleterre, vengeant en quelque sorte la France sur soi-même, se précipitoit de son propre mouvement dans l'abîme où elle l'avoit si long-temps poussée: elle s'engageoit de son plein gré dans une guerre étrangère & ruineuse, tandis que le sort du duc de Glocestre, étranglé en prison, tout frère du Roi qu'il étoit, & que des exactions imprudentes

causoient dans le sein de l'Etat des agitations terribles & des désordres de tout genre. Les Anglois ayant encore osé faire une irruption en Ecosse, contre la foi des traités où ce royaume avoit été compris, ils y perdirent deux batailles sanglantes, dont une seule leur couta vingt-quatre mille hommes; après quoi, les Ecoissois fondirent à leur tour en Angleterre, & y exercèrent toutes sortes de ravages. Charles VII profita si bien des circonstances, qu'il chassa pour toujours de son royaume ces dangereux vassaux.

Le comte de Foix, qu'il avoit établi lieutenant de ses armées depuis les Pyrénées jusqu'à la Garonne, eut ordre d'attaquer généralement toutes les places que les Anglois conservoient dans ces provinces. La confiance du Monarque ne pouvoit être mieux placée: le comte, gendre du Roi de Navarre qui étoit lié avec le Roi d'Angleterre, & lui avoit garanti en particulier la ville de Mauléon-de-Saule, très-forte pour ce temps-là, en forma le siège, lui coupa les vivres de toute part, & fit triompher de la tendresse naturelle la fidélité qu'il devoit à son souverain: il tint ferme contre toutes les sollicitations que lui fit

le Roi son beau-père, accouru pour secourir la place, & la réduisit à se rendre. Il emporta aussi le château de Guiffan, situé à quatre lieues de Baionne, après avoir défait une armée Angloise qui marchoit à son secours.

Du côté de la Normandie où l'ennemi étoit le plus puissant, le comte de Du-nois, fait lieutenant général du royaume à condition de céder le commandement au connétable quand ils se trouveroient ensemble, mit en fuite le général Talbot, qui étoit venu pour faire le siège du fort de Verneuill au Perche, l'une des meilleures places de France. On ne soumit pas seulement Verneuill, mais Lisieux au centre de la Normandie, Pont-Audemer, Saint-James de Beuvron, Alençon; & de tous côtés, Mante, Vernon, le château de Dangu, Gisors, Gournai, Neufchatel, Fécamp, & beaucoup d'autres forteresses, les unes prises d'assaut, & les autres par composition. Dans la Basse-Normandie, le duc de Bretagne, accompagné du connétable, soumit d'abord les villes de Coutance, de Saint-Lo, de Carentan, avec un grand nombre de châteaux fortifiés; puis Valogne, avec six ou sept petites places, & enfin dans son duché, la ville de Fougères, qui avoit été la cause de la rupture.

Le Roi instruit de tant d'avantages, qui portèrent la consternation dans la ville de Rouen, où étoient le duc de Somerset & le général Talbot, avec trois mille hommes de leur nation, envoya sommer cette capitale, entuyée d'ailleurs du joug Anglican, de rentrer sous l'obéissance. Le duc empêcha les hérauts d'entrer dans la ville, & les menaça d'une dénomination de mort, s'ils en approchoient: mais le comte de Dunois ayant fait défile l'armée à la vue des remparts, les bourgeois, à ce spectacle qui fut répété plusieurs fois, se représentèrent vivement toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut, & prièrent leur archevêque Raoul-Roussel d'aller ménager leur paix avec le Roi Charles à des conditions raisonnables. Ils se mirent aussi-tôt après sous les armes dans tous les quartiers, afin de résister à la garnison Angloise, qu'ils prévoyoiēt bien devoir s'opposer à leur résolution. En effet, le duc de Somerset & le général Talbot, désespérés d'esfuyer tous deux ensemble un pareil affront, firent prendre les armes à tous ceux de leur nation, & s'emparèrent d'abord des portes & des murs de la ville: mais ils en furent bientôt chassés par une bourgeoisie innombrable, qui les contraignit



de se réfugier dans le vieux château, & dans quelques autres postes hors de la ville. Le comte de Dunois fit derechef approcher son armée, prit en passant Sainte-Catherine, dont le gouverneur se rendit à la première sommation, & là reçut les clefs de la ville que les principaux citoyens vinrent lui apporter. Il y introduisit aussi-tôt ses troupes, qui jointes aux bourgeois, resserrèrent les Anglois dans leurs foibles asiles. Après quelques jours, le duc de Sommerfet fut réduit à composer, & convint de rendre, avec les postes qu'il occupoit, toutes les places qui lui ressoient encore dans le voisinage, à l'exception de Harfleur; regardant comme trop honteux de livrer lui-même une ville qui avoit été la première conquête du Roi Henri V. Il s'obligea aussi à mettre en liberté tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les François, à payer de plus cinquante mille écus d'or dans l'espace d'une année, & à laisser le général Talbot en otage pour garant de l'exécution. A ces conditions, on accorda au duc, à sa famille & à toute la garnison Angloise, un sauf-conduit, pour se retirer où bon leur sembleroit, avec tout le bagage, excepté la grosse artillerie.

Charles VII fit son entrée à Rouen, J. Chart. P. 180, avec un appareil proportionné à l'importance de cette conquête. Les archers marchoient les premiers, ensuite les hérauts du Roi, ceux du Roi de Sicile qui étoit de l'expédition, & ceux des autres princes, avec leurs cottes d'armes; après eux les trompettes, suivis du grand écuyer qui portoit l'épée royale. Enfin le Monarque paroissoit, armé & monté sur un cheyal couvert jusqu'aux pieds d'un velours bleu, qui étoit semé de fleurs de lis brodées en or. Il portoit un chapeau doublé de velours rouge, au haut duquel étoit une houpe de fil d'or. C'est alors qu'en France commença l'usage des chapeaux, qui succéderent aux chaperons dont tout le monde s'étoit servi jusques là. Le Roi étoit suivi de ses pages. A ses côtés, marchoient le Roi de Sicile & le comte du Maine son frère, ensuite le comte de Clermont fils aîné du duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Pol, le grand-maitre d'hôtel, le bailli de Caux portant le panon couvert d'azur à trois fleurs de lis d'or, puis une longue suite d'autres seigneurs. Le comte de Dunois vint au devant du Monarque, avec l'archevêque de Rouen, les évêques de Lisieux, de

Bayeux, de Coutance & les principaux citoyens, qui haranguerent le prince à la porte de la ville; après quoi il alla descendre à la cathédrale, pour y faire hommage au Tout-puissant, des succès où la protection du Ciel sur la France étoit marquée en traits si difficiles à méconnoître. Le général Talbot, resté en otage, fut témoin de ce spectacle, aussi bien que la duchesse de Sommerfet, qui avoit été retenue par plusieurs contretemps, malgré tout son empressement à s'éloigner. Ainsi fut-elle forcément témoin d'une cérémonie qui dut peu la flatter, après l'indignité de ses procédés contre l'héroïne suscitée du Ciel pour déterminer le cours de ces triomphes.

Quand le Roi eut établi ses officiers dans la ville, & qu'il en eut réglé le gouvernement, il voulut consommer sans délai sa conquête. Malgré la rigueur de la saison, il fit assiéger la ville de Harfleur, place extrêmement forte, qui n'avoit pas été comprise dans le traité; on l'investit le huitième de décembre, avec douze à quinze mille hommes, & on la battit avec seize gros canons jusqu'au vingt-quatre du même mois, où les assiégeans capitulerent. Elle fut livrée le premier de janvier; & là finit la cam

pagne. La guerre ayant recommencé avec le printemps, elle fut d'abord heureuse pour les Anglois qui, avec quelques renforts reçus de leur île, assiégèrent & prirent Valogné, aux extrémités de la Normandie. Ce succès enfla le courage de Thomas Kiriel, qui commandoit à la place de Talbot, encore retenu en otage, parce que le gouverneur de Honfleur avoit refusé de rendre cette ville suivant le traité de Rouen.

Le nouveau général, avec les troupes qu'il avoit amenées d'Angleterre, & celles qu'il tira des garnisons voisines, forma un corps d'armée de six à sept mille hommes, avec lesquels il entreprit de tenir la campagne. Après différentes marches & quelques avantages, il vint camper au village de Fourmigni, entre Bayeux & Carentan, où il reçut encore quelques renforts d'Angleterre, qui ne servirent qu'à redoubler l'ardeur des François. Le comte de Clermont, jeune prince de grande espérance, détaché de l'armée que conduisoit le connétable, commença la charge, & eut du dessous: mais le connétable accourut en si bon ordre, & avec une contenance si fière, que les Anglois effrayés ne pensèrent plus qu'à battre en retraite. Comme en-

viron mille d'entre eux s'étoient déjà retirés, & que les autres s'ébranloient pour regagner leurs lignes, le connétable fondit sur l'aile qu'il avoit en face, & dont un grand nombre fut tué ou fait prisonnier. Il se joignit après au comte de Clermont; & le sénéchal de Brézé chargea si vivement l'autre aile, que la terre en quelques momens fut jonchée de morts. Les Anglois ayant néanmoins gagné leurs retranchemens, le connétable attaqua le ruisseau & le pont qui les couvroient, & les chargea avec tant d'impétuosité & de constance, qu'il les mit en déroute après trois heures de combat. Les Anglois avoient plus de sept mille hommes, & les François n'en avoient qu'environ trois mille cinq cens; mais l'esprit que la Pucelle, ou l'ange tutélaire de la France avoit ranimé parmi eux, n'y étoit pas mort avec cette héroïne, que le Ciel vengeoit en toute rencontre par l'humiliation de ses assassins. L'historien Jean Chartier dit que les François ne perdirent que huit hommes dans cette action, tandis qu'il y eut trois mille sept à huit cens morts du côté des Anglois, & quatorze cens prisonniers, parmi lesquels furent le général Kiriell & la plupart des officiers de marque.

Après cette victoire, on reprit sans peine toutes les places que les Anglois tenoient encore dans la Basse-Normandie, où le Roi vint jouir en personne de cette continuité de triomphes. Le connétable assiégea & réduisit la ville de Vire. Bayeux se rendit au comte de Clermont; Avranches fut prise par le duc de Bretagne. Toutes les autres places du voisinage, à l'exception de Cherbourg, subirent avec la même rapidité la loi du vainqueur. Charles VII ne pouvant méconnoître dans tous ces succès le bras du Tout-puissant, voulut qu'en actions de grâces on fit des processions dans toute l'étendue du royaume. On remarque celle de Paris, où douze mille enfans, filles & garçons de sept à onze ans, allèrent deux à deux, chacun portant un cierge, depuis l'église des SS. Innocens jusqu'à Notre-Dame.

Il ne restoit plus aux Anglois dans la Normandie que quatre places, Caen, Falaise, Domfront & Cherbourg; mais toutes très-fortes, & pourvues de bonnes garnisons. On commença par le siège de Caen, où le duc de Sommerfet s'étoit renfermé, avec quatre mille hommes de sa nation. Le comte de Clermont, le connétable, le comte de Dunois & le

Roi lui-même, avec tous les seigneurs en réputation de bravoure & d'habileté, se trouverent à cette importante entreprise. Leurs forces, très-considérables pour le temps, montoient à quinze mille hommes : mais la fortune de Charles VII, ou plutôt la Providence servit beaucoup mieux ce prince que tous les moyens ordinaires. L'explosion d'une mine qui fit sauter une tour, étonna tellement les assiégés, que se croyant déjà près d'être emportés d'assaut, ils demandèrent à capituler. Il fut stipulé, que les Anglois remettroient au Roi le château aussi bien que la ville, que le duc & tous les Anglois, leurs femmes & leurs enfans sortiroient avec leur bagage, à l'exception de l'artillerie, pour se retirer en Angleterre, & non ailleurs; qu'on leur feroit des chariots & des vaisseaux, pour la sûreté desquels ils donneroient des otages; qu'ils rendroient tous les prisonniers; enfin, qu'ils déchargeroient tous les habitans de la ville, de ce que ceux-ci pouvoient leur devoir.

Le jour même où le Roi fit son entrée à Caen, fixième de juillet, le brave Saintrailles attaqua Falaise, & la soumit en quatre jours. Il en fallut dix, pour réduire Domfront. Cherbourg, tout im-

preneable qu'il étoit réputé, ne résista guère davantage; parce qu'on établit, contre toute attente, des batteries du côté de la mer, sur la grève même que la marée couvroit deux fois le jour: ce qui déconcerta tellement les assiégés, qu'ils proposèrent sur le champ d'entrer en composition. Par la prise de cette dernière place, Charles VII consumma la conquête de toute la Normandie, dans l'espace d'un an; & pour éterniser les témoignages de sa gratitude religieuse, il ordonna qu'on feroit chaque année des processions générales, à pareil jour que Cherbourg avoit été rendu; ce qui s'observe encore à Rouen.

La Guyenne couta moins encore que la Normandie. Les comtes de Dunois, de Clermont, de Foix, & le sire d'Albret emportèrent par eux-mêmes & par leurs lieutenans, quantité de forteresses: ils battirent les Anglois en diverses rencontres, & obligèrent enfin les habitans de Bourdeaux à rentrer dans le devoir. Comme les Bourdelois étoient accoutumés à une sorte d'indépendance, sous la longue domination des Anglois, trop éloignés d'eux pour pouvoir se les attaquer autrement que par des ménagemens excessifs, le Roi, très-enclin d'ailleurs à

la bienfaisance, leur conserva tous leurs privilèges, & ne les assujettit ni à la taille, ni à la gabelle, ni à aucun subside. Il s'engagea même à établir dans la ville une justice souveraine, & une cour des monnoies. L'exemple de ce traitement ne gagna point la ville de Balone, seule place qui restât en Guyenne au Roi d'Angleterre. Il fallut l'assiéger dans les formes, & approcher pied à pied jusqu'à un fauxbourg, qui fut emporté de vive force. Les assiégés demandèrent alors à capituler; soit qu'ils craignissent d'être pris d'assaut, soit qu'ils prissent pour un signe de la volonté divine, une croix blanche qui, dans un temps clair & serein, peu après le soleil levé, si l'on en croit quelques historiens, parut dans le ciel aux yeux de tout le monde, pendant plus d'une demi-heure. De ce phénomène réel ou imaginaire, ils conclurent que le Ciel demandoit d'eux qu'ils quittassent la croix rouge du parti Anglican, pour suivre le parti François figuré par la croix blanche. Il leur en coûta quarante mille écus d'or, pour avoir résisté avec obstination; & le gouverneur, avec toute la garnison, demeura prisonnier de guerre.

Ce fut ainsi que le Roi Charles VII

J. Chart.
 Matth. de
 Coure.
 Hist. ch.
 VII.

réduisit en moins de deux ans les deux provinces de Guyenne & de Normandie, & généralement tout le royaume, excepté Calais & quelques places du Boulonnois. Après le secours d'en haut, qu'on ne peut guère méconnoître dans une révolution si considérable & si rapide, elle eut pour cause, la douceur & la bonté du Roi, autant que sa valeur, la discipline exacte qu'il faisoit observer dans ses armées, la paye régulière du soldat, l'assurance des provisions & des munitions de toute espèce, & spécialement l'institution des compagnies d'ordonnance, qui fournissoient de bonnes troupes toujours prêtes à marcher. Les Anglois redoublèrent leurs efforts deux ans après, & firent révolter Bourdeaux, avec plusieurs autres places: mais ce ne fut-là qu'une matière à de nouveaux triomphes, pour Charles le Victorieux. Toutes ces places furent soumises de gré ou de force, & l'on fit dans quelques-unes des exemples de sévérité, pour donner horreur de la rebellion. Il y eut quelques batailles livrées, toutes à l'avantage des François. Le fameux Talbot, leur plus redoutable ennemi, quoique dans un âge très-avancé, fut tué à celle de Castillon, près de la Dordogne. La

ville de Bourdeaux fut encore reçue en grace; mais à condition que vingt seigneurs du pays, au choix du vainqueur, en seroient bannis à perpétuité en punition de leur révolte. C'est ainsi que les Anglois furent chassés sans retour de toutes les contrées de la France: en voulant envahir le royaume, ils s'y firent dépouiller à jamais de leurs anciennes possessions.

Æn. Sylv. Ep. 405. Michou. l. 4, c. 59. L'an 1451, le Pape envoya le Bienheureux Jean de Capistran en Allemagne. La secte des Hussites en Bohême étoit devenue moins féroce, ou plus timide: on n'y massacroit plus les prêtres, on n'y dépouilloit plus les catholiques; & la voix de l'orthodoxie, sans y être beaucoup plus révérée, pouvoit du moins s'y faire entendre, sans occasionner de nouveaux bouleversemens. Le Pape songea que c'étoit le moment de combattre l'hypocrisie, après le scandale, & ne trouva personne qui fût plus propre que Capistran à cette commission tout apostolique. C'étoit le digne disciple de S. Bernardin de Sienne, distingué par son zèle pour l'étroite observance des Frères Mineurs dont il étoit vicaire général, d'une foi éprouvée dans la poursuite des hérétiques Frérôts ou Fratricelles,

écrivain renommé, prédicateur véhément, homme puissant en œuvres aussi bien qu'en paroles. Le Pape, sans l'instituer légat, lui donna d'amples pouvoirs pour lier & délier, pour absoudre de toutes sortes de censures, pour accorder même des indulgences. Par-tout il fut reçu avec un respect, qu'on témoigna rarement aux représentans même les plus qualifiés des Souverains Pontifes.

On ne sauroit exprimer l'empressement avec lequel les peuples accouroient aux lieux où il étoit attendu. Les villes entières alloient au devant de lui, on semoit de fleurs les chemins où il devoit passer; on s'assembloit, pour l'écouter, dans les places publiques & dans le milieu des campagnes; & sa voix, par une force plus qu'humaine, étoit entendue, dit-on, par plus de quatre-vingt mille personnes à la fois. Au moins tout étoit en larmes dans ces assemblées immenses, tout rétentissoit de cris & de sanglots; les malheureux consolés, les malades guéris tout à coup rendoient grâce à Dieu, les plus endurcis donnoient des signes de componction. Soixante personnes de l'université de Leipsick lui demanderent l'habit de son ordre, qui les transforma presque aussi-tôt en dignes coopérateurs de son apostolat.

En Moravie, il convertit tant de Hufites, que Roquesane, toujours archevêque sans mission, craignit de voir anéantir la secte qui faisoit tout son appui. Pour arrêter les progrès du missionnaire en le décrivant, il eut recours à cette supercherie : l'ayant invité à une conférence, que ce savant homme accepta sans balancer, il s'entendit avec Pogebzac, administrateur du royaume, pour la faire manquer ; mais de façon que le saint eut l'air d'avoir évité la lice. L'administrateur lui refusa un sauf-conduit ; & quelles que fussent les plaintes de Capistran, qui en écrivit avec chaleur aux nobles Bohémiens & à Pogebzac lui-même, Roquesane & ses partisans publièrent que l'athlète Romain avoit détourné un combat pour lequel il se sentoit trop foible. Capistran se défendit par un traité qu'il composa contre Roquesane, & dans lequel, à l'exemple de S. Paul, il exalta fort la multitude & la grandeur de ses travaux pour l'évangile : mais il ne fit qu'armer la malignité de Roquesane, sans avancer beaucoup les affaires de la religion ; tant il est dangereux d'imiter en tout les plus grands modèles, ou d'en prendre le langage, sans en avoir tous les traits.

Casimir IV, Roi de Pologne, l'invita
par

tant de Huf-
jours arche-
e voir anéan-
t son appui.
missionnaire
rs à cette su-
une confé-
nme accepta
avec Poge-
yaume, pour
façon que le
la lice. L'ad-
sauf-conduit ;
aintes de Ca-
chaleur aux
Pogebzac lui-
partisans pu-
ain avoit dé-
quel il se sen-
e défendit par
e Roquesane,
de S. Paul,
x la grandeur
le: mais il ne
Roquesane,
faïres de la reli-
imiter en tout
d'en prendre
ous les traits.
ogne, l'invita
par

par des lettres pressantes à venir dans
ses Etats, pour y faire connoître la vé-
rité à ses sujets Lithuaniens & Russes,
qui étoient engagés dans le schisme des
Grecs. Notre vénérable père, lui écri-
vit-il, le bruit des merveilles que vous
opérez en Bohème, est parvenu jusqu'à
nous: & qui peut ignorer des succès, qui
surpassent tout ce que les Empereurs ont
fait par leurs armées! La réduction de ces
peuples intraitables vous étoit réservée.
Venez maintenant à des triomphes, non
moins heureux, & bien plus faciles. Vous
ne trouverez que de la docilité parmi
nous. La Pologne depuis long-temps est
solidement chrétienne, & révere sincè-
rement le siège apostolique. Mon père
Uladissas a détruit entièrement le paganisme
parmi les Lithuaniens; & si quelques uns
d'entr'eux, avec les Russes leurs voisins,
suivent encore les erreurs des Grecs,
il sera facile de les désabuser. C'est une
nation peu policée, mais simple & de
bonne foi, qui cherche la vérité, & qui
n'a besoin que d'instruction. On doute
que Capisiran soit allé en Pologne. Ce
royaume fut désolé peu de temps après,
par Batoucan, Empereur des Tartares
du Capfat. Ce prince, issu de Genghis-can
qu'il égaloit en bravoure, ravagea la Po-

logne, subjugua les Russes ou Moscovites, aussi bien que les Bulgares, & marchoit à Constantinople quand la mort le surprit au milieu de ses conquêtes. Il eut pour successeur son fils Bereke-can, qui embrassa le mahométisme. C'est sa postérité qui regne encore aujourd'hui dans la Crimée, sous la protection du Grand-seigneur.

Nicolas V envoya aussi en Allemagne le cardinal de Cusa, en qualité de légat, afin d'y ménager une paix solide entre les princes, & d'engager les fidèles à secourir par leurs aumônes les Grecs & les autres peuples que menaçoient les Turcs. Les indulgences qui furent publiées à ce sujet, produisirent des aumônes très-abondantes au moins dans les commencemens. La Pologne qui n'étoit pas moins intéressée à réprimer l'avidité Musulmane, n'eut pas besoin d'exhortations étrangères pour obvier aux périls qu'y couroit la religion. Elle comptoit alors parmi ses principaux prélats, Sbignée, évêque de Cracovie, si généralement estimé, que le Pape Eugène & l'antipape Félix lui avoient déferé comme à l'envi la dignité de cardinal.

Il n'étoit toutefois rien moins que complaisant, quand il s'agissoit des inté-

crets de la religion. Les sectaires de Bohême ayant envoyé une ambassade très-agréable au Roi de Pologne, qui espéroit de grands avantages de leur alliance, & les évêques Polonois qui se trouvoient à la cour les ayant admis à leur communion, celui de Cracovie ne refusa pas seulement de communiquer avec eux; mais il fit cesser tous les saints offices dans cette ville, quand ils y passerent à leur retour. Et comme le Roi, extrêmement irrité, l'eut menacé d'exil, l'évêque lui répondit, que tous les revers & la mort même endurés pour la religion ne seroient pour lui qu'un sujet de joie. En effet, quoiqu'on lui eût donné avis que le Roi devoit le faire assassiner, il ne prit ni gardes, ni aucune autre précaution, pour la nuit où le coup se devoit faire; il coucha dans la même chambre & le même lit, & avant qu'il fit jour, se rendit à l'église pour les matines, accompagné à l'ordinaire d'un seul prêtre, & d'un enfant qui portoit de la lumière. Ce magnanime & sage prélat, en demandant le jubilé pour les Polonois & les Lithuaniens, pria le Pape Nicolas de dispenser ces peuples du pèlerinage de Rome, à condition que chacun donnoit aux quêteurs la moitié de ce qu'il

Michou:
l. 4, c. 59.
Grom.
l. 22.

lui en eût coûté pour faire le voyage; ce que le Pape accorda d'autant plus volontiers, qu'il y avoit déjà des exemples de cette sage dispensation, qui est enfin tournée en pratique ordinaire pour les peuples éloignés. On eut tout lieu d'applaudir à ces propositions, sur le calcul que l'on fit de la somme qui proviendrait de ces taxes volontaires: elle fut trouvée si considérable, qu'on la réduisit au quart, au lieu de la moitié; ce qui ne laissa pas de produire encore une valeur suffisante pour l'objet qu'on avoit à remplir.

Hist. Ce qui occasionnoit tant d'alarmes & tant de mouvemens dans la chrétienté, c'étoit le caractère du sultan qui venoit de remplacer Amurat, Mahomet II, le seul fils qui lui fût resté, & son successeur, né, à ce qu'on prétend, d'une mère chrétienne fille du despote de Serbie, tel que les monstres provenus d'accouplemens bizarres, ne montrait que des penchans funestes, & redoutables sur-tout pour la religion de celle qui lui avoit donné le jour. Avec cette haine implacable & comme naturelle contre les chrétiens, il eut toutes les qualités qui la pouvoient rendre désastreuse. Il avoit reçu de la nature un corps robuste & d'une force prodigieuse, propre à toutes

*Phran. &
Duc. pal-
sin.*

les fatigues & à tous les exploits militaires, un tempérament tout de feu, & un naturel emporté. Son esprit étoit vaste, pénétrant, juste dans ses vûes & ses mesures, d'un coup-d'œil sûr quand il ne s'abandonnoit point à la fougue de ses penchans, fécond en ressources, adroit & dissimulé. Il étoit intrépide, entreprenant, insatiable de gloire, & si heureux, que tous ceux pour qui la fortune n'est pas une chose purement fortuite, eussent été persuadés qu'il lui commandoit. Il ne dut pas néanmoins ses conquêtes à son seul bonheur, ni à son seul courage, quelque extraordinaire qu'il ait été : sa politique & sa prudence même eurent beaucoup de part à la merveille à peine croyable de ses expéditions ; c'est-à-dire à la conquête de deux empires, de douze royaumes, & de deux cens villes sur les chrétiens seuls.

Il étoit savant, pour un prince toujours à la tête de ses armées, & sur-tout pour un Mahométan à qui l'étude est interdite. Aussi regardoit-il l'Alcoran comme une sottise : & quand il s'entretenoit sur Mahomet avec ses confidens, il le traitoit de chef de bandits. Il parloit cinq langues, outre celle des Turcs ; savoir la Grecque, la Latine, l'Arabe, la Chaldéenne, la

Persane : outre la science de la guerre , qu'il fut par principes aussi bien que par expérience , il possédoit les mathématiques , l'astronomie ou l'astrologie , & l'histoire des grands hommes de l'antiquité , dont il devint passionnément jaloux. Quant à la religion , il les méprisoit toutes. Il n'adoroit d'autre divinité que la fortune , ne connoissoit d'autre providence que le soin que chacun prend de soi-même , n'avoit pour loi que son cimetière , & pour règle de ses actions , que son intérêt , sa grandeur , & son plaisir. Il ne gardoit ni parole , ni traité , ni serment , qu'autant qu'ils le pouvoient conduire à ses fins. Tels furent aussi les motifs intéressés de quelques actes de justice , de libéralité , de protection pour les lettres qu'on lui vit , selon les occasions , mêler à ses vices. On vit encore cet esprit fort du Mahométisme , passant comme tant d'autres de l'incrédulité à la superstition , élever , dans son entêtement pour l'astrologie , une colonne mystérieuse contre les serpens , & contre la peste , une statue équestre fondue sous certaines constellations.

Ses débauches , sa cruauté & le débordement effroyable de tous ses mauvais penchans égalèrent la dépravation de son

esprit. Il fit mourir, entr'autres, les princes de Bosnie & de Mételin, contre la parole qu'il en avoit donnée avec toute la solemnité imaginable. On éventa sous ses yeux quatorze de ses pages, pour savoir lequel avoit mangé un melon dérobé dans un jardin qu'il cultivoit. Ses janissaires se plaignant qu'il se laissoit amollir par l'amour d'une femme, il la fit amener devant eux, leur laissa considérer sa beauté; puis tirant son cimeterre, & la saisissant par les cheveux, il lui trancha la tête. Tel étoit Mahomet II, homme affreux jusques dans ses vertus, & que les Turcs n'ont pas laissé de surnommer Bojuc; c'est-à-dire le grand, Titre qu'il obtint justement de la religion Musulmane, mais qu'il ne mérita, dans les principes du christianisme & de la raison, qu'en ce qu'il n'y eut jamais rien en lui de médioere, en orgueil, en dissolution, en brigandage, en atrocités de toute espèce, & en impiété. Ennemi forcené du nom chrétien, il fut d'autant plus dangereux, qu'il monta sur le trône dès l'âge de vingt & un ans.

Le Pape augurant tout ce que la chrétienté & l'empire de Constantinople en particulier avoient à craindre d'un pareil ennemi, agit de tous côtés par ses lettres

& ses légats, afin d'exciter le courage des princes & des peuples : mais l'état des affaires de l'Europe, & le caractère de ses principaux souverains rendirent presque toutes ces tentatives inutiles. En Espagne, les princes chrétiens n'étoient pas seulement occupés contre les Mores : mais la manie des découvertes & des invasions lointaines qui commençoit à les agiter, & ne leur peignoit aux extrémités du monde que des terres où couloient des fleuves d'or & d'argent, faisoit diversion à toute entreprise où il n'y avoit que de la gloire à gagner, irritoit l'envie & la dé fiance réciproque, aussi anciennes parmi eux que leur domination, & les rendoit incapables de

Marlan. l. tout autre soin. La discorde s'étoit glif-
 22. c. 15. fée jusques dans le sein de la famille royale de Navarre, où Charles prince de Viane, & le Roi Jean son père partageoient la cour & les provinces en deux factions, prêtes à se porter aux derniers excès.

Monstr. La France & l'Angleterre se faisoient
 3. vol. toujours la guerre, avec la chaleur natu-
 Gaguin. relle à deux nations, animées, l'une par
 l. 10. l'éclat présent de ses succès, & l'autre
 Bellefor. l. 6. c. 3. par le souvenir de sa grandeur. Le père
 commun des princes & des peuples chré-

tiens, pour rapprocher des esprits si aliénés, envoya aux deux cours des légats de rare mérite; à celle de France, le cardinal d'Estouteville François, fils du grand bouteillier du Roi; & à celle d'Angleterre, l'archevêque de Ravenne, de l'illustre maison des Ursins. Charles VII répondit au cardinal, qu'il ressentoit vivement les maux dont l'Eglise étoit affligée, & qu'il étoit tout prêt à faire une paix solide avec un prince chrétien, pour tourner ses armes contre les ennemis de la religion. Le Roi d'Angleterre marqua des dispositions bien différentes: à tout ce que le légat éloquent put lui dire de la supériorité des armes de France en Guyenne & en Normandie, & à la peinture effrayante qu'il lui fit des précipices creusés autour de son trône par les dissensions & les guerres civiles, Henri frappé de vertige, & comme abandonné à son mauvais destin, répondit toujours avec une aveugle fierté, que lorsqu'il auroit reconquis tout ce que les François lui avoient enlevé, il pourroit entrer en négociation, mais qu'il n'y falloit point penser auparavant.

Le cardinal d'Estouteville, homme laborieux, plein de courage & grand amateur de l'ordre, pour se dédommager en

quelque sorte de n'avoir pu réussir à bannir la discorde du sein des nations, employa ses soins, sous le bon plaisir du Roi, à réformer les abus dans l'université de Paris. Il se fit représenter les statuts primitifs, avec les points de réforme déjà établis en différentes rencontres, abrogea ce que le cours des temps & le changement des mœurs avoient rendu défectueux, confirma le reste, ajouta quelques réglemens, & fulmina l'excommunication contre tous ceux qui violeroient ce nouveau corps de loix. Ce qu'on y peut remarquer, c'est que désormais les docteurs en théologie n'obligeroient plus les bacheliers à leur donner des grands repas; que l'explication des sentences ne se feroit plus, avec une vaine ostentation, par cœur & sans cahiers; que les professeurs en droit ne recevroient que douze écus pour le degré de licencié, & sept pour celui de bachelier; que dans la faculté de médecine, le mariage n'excluroit plus de la régence; que dans celle des arts, les écoliers ne pourroient point changer de maîtres, quand ils n'auroient d'autre motif pour cela que la crainte d'un châtement mérité; qu'on s'abstiendrait, comme de pratiques détestables, de toutes les cons

ventions à prix d'argent pour donner les suffrages dans l'élection du recteur. En général & pour toutes les facultés, on ordonna tout ce qui pouvoit contribuer au maintien des bonnes mœurs, l'observation des examens & du temps des études, l'assiduité aux leçons, la tranquillité, la décence & la modestie en les recevant. Mais un vice ou une omission, commune à ces statuts & à tous les précédens, c'est qu'on n'y trouve aucun frein contre la pétulance des étudiants hors des écoles, ni contre l'usage turbulent & hautain que les maîtres faisoient de leurs privilèges. On vit encore, depuis cette réforme, la république des collèges assez souvent aux prises avec la bourgeoisie, avec la police, la magistrature & la hiérarchie même. Les leçons & les prédications furent encore interrompues; & l'on anticipa sur la puissance politique, jusqu'à ce que celle-ci usant de ses droits avec cette rigueur qu'on prend pour injustice, la fit gémir d'avoir perdu ses plus beaux privilèges à force de les étendre.

Pour l'entreprise que le souverain Pontife ménageoit en faveur de la religion, c'étoit le chef de l'Empire chrétien qui en devoit être l'ame & l'agent principal:

mais l'Empereur Frédéric II, prince d'un esprit posé & tranquille, d'un extérieur auguste, amateur de la paix, estimateur sincère de la vertu, & zélé par intervalle, n'avoit ni le nerf ni la consistance nécessaire pour le personnage qu'il avoit à remplir, dans les circonstances où se

De Eutrouvoit la chrétienté. Suivant le témoignage d'Eneas Sylvius qui avoit été son secrétaire, & qui rend justice à ce qu'il avoit de bonnes qualités; ses mœurs douces & paisibles lui donnoient une espèce d'horreur des guerres même indispensables: il préféroit son repos à sa gloire; il ne se plaisoit qu'aux bâtimens & aux jardins; c'étoit une occupation sérieuse pour lui, de faire des collections de curiosités naturelles, de chef-d'œuvres de l'art, ou de choses précieuses

Tit. 22, seulement à raison de leur matière. Il paroît aussi que sa mémoire, qu'on dit avoir été prodigieuse, ne s'étoit formée, suivant le préjugé ordinaire, qu'aux dépens des autres facultés de l'ame. S. Antonin de Florence, qui le reçut dans sa ville épiscopale, & qui put l'étudier en différens entretiens, dit qu'il n'aperçut rien en lui qui annonçât de l'élévation, qu'il ne voyoit & ne sentoît que d'après autrui, & qu'il aimoit beaucoup

plus à recevoir qu'à donner. Sur son attrait pour les présens, on rapporte un fait assez particulier, arrivé à Venise. Les Vénitiens ayant fait étaler à ses yeux un magnifique buffet de cristal, dont ils vouloient lui faire présent, Frédéric, qui aimoit beaucoup moins le brillant que le solide, fit signe à un fou qui étoit de sa suite, de renverser la table sur laquelle étoit le buffet. Quand tout fut en pièces, l'Empereur se mit à rire, & dit à voix haute : S'il eût été d'or ou d'argent, il ne se seroit pas brisé.

Comme il passoit par Bologne, pour aller à Rome recevoir la couronne impériale, François Sforce, devenu duc de Milan contre le gré de ce prince, lui envoya néanmoins une ambassade pour lui faire honneur, & le prier de venir à Milan recevoir la couronne de fer. Non seulement il refusa, mais il congédia durement les ambassadeurs. Le duc qui avoit intérêt à n'avoir point l'Empereur à dos, lui renvoya son fils Galeas, chargé de riches présens. Frédéric pris par son foible, créa Galeas chevalier, & accorda son amitié à François.

Un Empereur guidé par de pareils penchans, souvent par sa seule foiblesse, n'étoit pas fort propre à lier les princes

Naucler.
gener. 49,
pag. 474.

chrétiens à la cause commune, à les engager à des sacrifices pénibles pour la religion. Aussi son voyage de Rome, & ses apparitions dans les cours diverses de l'Italie se bornerent à une de ces cérémonies d'appareil où il figuroit avec avantage. De Florence, où deux cardinaux étoient venus le complimenter de la part du Pape, il alla joindre à Sienne l'Impératrice Eléonore, princesse de Portugal, que ses ambassadeurs avoient épousée en son nom dans ce royaume. Aux approches de Rome, treize cardinaux, avec tout le clergé & les Magistrats de la ville, vinrent au devant de lui, & le conduisirent sous un dâis superbe, jusqu'aux degrés de l'église de S. Pierre, où le Pape revêtu de ses habits pontificaux, étoit assis sur un trône d'ivoire. L'épée nue étoit portée devant le Prince, qui baïsa les pieds du Pontife, & lui présenta la boule d'or, suivant la coutume. Le quinzième de mars de cette année 1452, le souverain Pontife, de sa pleine puissance & autorité, selon la prière que lui en fit l'Empereur, lui donna la couronne de fer, ou du royaume de Lombardie, en confirmant néanmoins les droits de Milan, où elle devoit se recevoir: pendant la messe, le mariage contracté par procureur entre

Frédéric & Eléonore, fut ratifié. Le dimanche suivant, dix-neuf du même mois, Frédéric, après les sermens accoutumés, revêtu d'une aube, fut institué chanoine de S. Pierre, sacré & couronné, comme Empereur des Romains, de la couronne d'or. Il avoit le manteau, l'épée, le sceptre, la pomme & la couronne de Charlemagne, qu'on avoit apportée pour cela du fond de l'Allemagne. Le Pape couronna aussi l'Impératrice. L'Empereur servit ensuite d'écuyer au souverain Pontife, depuis S. Pierre jusqu'à Ste. Marie, au delà du pont, & fut enfin conduit au palais de Latran, où le Pape lui donna un festin magnifique. L'Empereur après avoir encore été recevoir des honneurs & des présens dans quelques cours d'Italie, reprit la route d'Allemagne; laissant les Italiens aussi concentrés chacun dans leur intérêt privé, & aussi divisés entr'eux, qu'ils l'étoient avant cette vaine inspection.

Alfonse, Roi d'Aragon & de Naples, dissimulé à l'égard du nouveau duc de Milan, faisoit ouvertement la guerre aux Génois. Ceux-ci, comme la plupart des républicains, ne voyoient d'autre bien public que celui de leur petit Etat; & comme républicains commerçans, ils n'a-

voient de noblesse dans l'ame, que ce qu'ils en manifestèrent peu après, en payant tribut à Mahomet II, pour conserver leur commerce. Les Vénitiens traitèrent aussi avec ce sultan, pour le recouvrement de ce qu'ils avoient perdu; à condition néanmoins, que si les chrétiens s'unissoient pour lui déclarer la guerre, il leur seroit libre de se joindre à ces princes pour la défense de la foi: traité bizarre, que ne laissa point d'accepter le Mahométan, dont ce trait seul peut faire connoître toute l'habileté & la souplesse d'esprit.

Les autres bonnes villes d'Italie, qui avoient chacune leur république ou leur prince particulier, ne prirent pas plus de part à l'intérêt général. Il en fut de même à plus forte raison, pour les royaumes du Nord, l'Ecosse, le Danemarck, la Suède & la Norwège, trop éloignés du péril pour avoir beaucoup à craindre. Le Pape & l'Empereur qui devoient tout mettre en mouvement, & qu'on révéroit en apparence, étoient au fond des chefs sans autorité, qui n'avoient de grand que le nom. Ainsi, tant par la disposition des choses & des esprits, que par la politique de Mahomet II, l'empire de Constantinople cer-

né, pour ainsi dire, & détaché de tous les peuples dont il avoit besoin, fut réduit à ses propres forces, ou plutôt à sa propre foiblesse, & à la perspective désespérante d'une ruine inévitable.

Cependant le père commun de tous les chrétiens, soit dociles, soit dyscolles, avertit les Grecs de ne point éloigner, par leur endurcissement, les secours que le Ciel pouvoit seul leur donner: il les exhortoit au repentir, & à recevoir les décrets de Florence; les menaçant en des termes qu'on a cru prophétiques, que, s'ils ne se convertissoient avant trois ans, ils seroient traités comme le figuier de l'évangile, coupé jusqu'à la racine à cause de sa stérilité.

Sur quoi le célèbre George Scholarius, qui devint peu après patriarche de Constantinople, sous le nom de Gennade, s'exprime ainsi: O malédiction terrible, & non moins précise qu'efficace! Elle a été proférée l'an quatorze cent cinquante-un; & l'an quatorze cent cinquante-trois, l'infidèle Constantinople, durant ces trois ans d'épreuve toujours plus obstinée dans le schisme, est devenue autant l'opprobre de l'univers que la proie de ses ennemis. Ce qu'il y a de plus prodigieux dans cet effroyable prodige,

Gennad.
in defenf.
l. 5, c. 14.

poursuit-il, c'est que la nation des Grecs, selon les termes du Pape Nicolas, cette illustre & formidable nation, d'un courage à toute épreuve, d'une sagesse incomparable, si long-temps maîtresse du monde, frappée enfin de la main de Dieu, est devenue méconnoissable, est tombée du faite de la grandeur sous le joug d'infames barbares.

Quelque proche que fût & que parût cette révolution, quand le Pape avertit les Grecs; bien loin de rentrer en eux-mêmes, ils écrivirent cette même année 1451, au nom de leur Eglise, qu'ils nomment la mère & la maîtresse de tous les orthodoxes, pour féliciter en termes exprès les hérétiques de Bohême, sur leur éloignement des nouveautés Romaines, & leur fermeté dans la vraie foi. Ils les inviterent en même temps à se réunir avec l'Eglise Orientale; non pas, disoient-ils, suivant la damnable union de Florence, où l'on a trahi la vérité, mais selon les décrets immuables des Pères que soutiennent inviolablement les Grecs. Cette lettre, en grec & en latin, se trouve à la bibliothèque du collège de Prague, dans le recueil historique des affaires de Bohême. Il paroît toutefois, que l'Empereur Constantin

Paléologue n'eut point de part à cette invitation scandaleuse. Il écrivit au contraire, en réponse aux avertissemens du souverain Pontife, qu'il gémissoit lui-même sur l'aveuglement de ses sujets; que dans l'état où il avoit trouvé l'Empire en montant sur le trône, il ne lui avoit pas encore été possible de les obliger à se soumettre aux décisions de Florence; mais qu'il étoit résolu à le faire au plus tôt, & même à rétablir le patriarche Grégoire. Ce patriarche étoit l'ancien confesseur de l'Empereur défunt, qu'il amena durant le concile de Florence, avec autant de sagesse que de zèle, jusqu'à l'acceptation parfaite de tous les décrets catholiques. Elevé, à son retour en Grèce, sur la chaire patriarcale, & n'ayant pu fléchir l'obstination de ses compatriotes, il s'étoit retiré à Rome, où il mourut peu après la mention honorable qu'en fait ici Constantin.

Ce prince avoit envoyé ses lettres au Pape, par des ambassadeurs, chargés de solliciter vivement les secours si nécessaires contre le redoutable Mahomet, qu'il craignoit avec raison d'avoir bientôt sur les bras. Le sultan néanmoins ne s'étoit pas plus tôt vu sur le trône, que, selon

les maximes de sa politique perfide, il avoit renouvelé avec lui un traité de paix. Il lui protestoit encore sans cesse, qu'il le garderoit inviolablement; qu'au moins il n'entreprendroit rien contre l'Empire de Constantinople, tout le temps que vivroit Constantin. Mais l'Empereur connoissoit le génie du sultan qui ne prétendoit que l'amuser, & différer la guerre jusqu'à ce qu'il en eût fait les préparatifs. Les ambassadeurs Grecs, pour mieux persuader le Pape, le prièrent d'envoyer à Constantinople un homme sage, qui, avec leur maître, pût ménager efficacement la réduction des schismatiques. Nicolas ne voulant rien négliger, envoya l'archevêque de Kiovie, ce Grec si distingué par la sincérité de sa foi, qu'Eugène IV l'avoit créé cardinal au concile de Florence, avec Bessarion de Nicée. Sa légation parut d'abord assez heureuse; l'Empereur lui fit beaucoup d'accueil, reçut le décret d'union, & engagea plusieurs de ses courtisans, avec différens ecclésiastiques, à le recevoir pareillement. Bientôt après, on se convainquit pleinement que l'opiniâtreté & le malheur de cette nation étoient absolument sans remède.

Cependant Nicolas V exerça d'une

manière plus satisfaisante, sa sollicitude pontificale. Ce Pape étant chanoine régulier au monastère de S. George, dans l'isle d'Alga, près de Venise, y avoit connu particulièrement Laurent, son confrère, de l'illustre maison des Justinien. Eugène IV, informé de ses vertus & de sa capacité, l'avoit élevé depuis à l'évêché de Venise. Le Pape Nicolas crut devoir honorer encore davantage un mérite que les distinctions ne faisoient qu'accroître. Le patriarcat de Grade, auquel on avoit réuni depuis quelques mois celui d'Aquilée, étant venu à vaquer par la mort de Dominique Michaëli, le souverain Pontife en attacha le titre au siège de Venise, uniquement en considération de Laurent Justinien, qui fut ainsi le premier patriarche de cette ville.

Laurent ne se montra pas plus attaché à cette dignité nouvelle qu'à celle d'évêque, qu'il n'avoit acceptée qu'après une longue résistance, & par pure soumission aux ordres exprès du Vicaire de Jésus-Christ. Comme le Pape avoit fait ce changement sans consulter le sénat, qui craignoit que ce nouveau degré d'autorité & de puissance dans son évêque, ne fit renaître d'anciens démêlés qu'il avoit sus avec les évêques précédens,

Vit. per
Bern. Ju-
stin. Ap.
Sur. 8.
Jan.

Epitom.
de Patr.
Grad.
Part. 2.
ad Verb.
Grad.

Justinien alla trouver les sénateurs & leur dit, qu'ayant été élevé malgré lui à l'épiscopat, & désirant beaucoup plus de diminuer que d'accroître une dignité si onéreuse, il les supplioit de secourir ses vœux, à moins que leur zèle pour la splendeur de la patrie qui l'intéressoit lui-même uniquement, ne leur fit prendre une autre résolution. Ces sentimens d'humilité & de patriotisme tout ensemble touchèrent tellement le sénat, qu'encore qu'il eût empêché autrefois ce changement tenté par le Pape Eugène, aussi Vénitien de naissance, il prit aussitôt des dispositions toutes différentes, & pria instamment Justinien d'accepter le titre de patriarche. Pendant cinq ans; c'est-à-dire, jusqu'à sa mort, il s'acquitta de sa nouvelle charge, d'une manière qui le fit regarder comme un ange venu du ciel pour l'édification & la consolation de son peuple. On s'estimoit heureux de recevoir sa bénédiction, & tout l'Etat de Venise, bien récompensé de sa déférence pour son saint patriarche, crut devoir à ses prières le salut de la république, qui se vit à deux doigts de sa ruine, dans la guerre animée qu'elle eut à soutenir contre le duc Philippe de Milan.

Il
vres,
qu'on
pieux
canal
toient
état,
après
premi
admin
lire o
sa vi
propr
la po
de d
patria
ses a
lant
autre
qui
dans
noin
fut t
ment
lequ
d'un
rupt
suav
incar
digid

Il distribuoit si libéralement aux pauvres, & tout ce qu'il possédoit, & ce qu'on lui apportoit afin de satisfaire son pieux penchant, qu'encore qu'il fût le canal d'aumônes immenses que lui remettoient les gens même les plus durs par état, à peine on trouva dans son palais après sa mort quelques meubles vils de première nécessité. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que l'ans cesse occupé à lire ou à écrire pendant tout le cours de sa vie, il n'eut jamais aucun livre en propre. Sa mort fut un deuil public, & la possession de son corps un grand sujet de dispute entre les chanoines de l'église patriarcale & les religieux de S. George, ses anciens confrères; ceux-ci se prévalant de ses dernières volontés, & les autres de l'étroite observation des canons qui marquent la sépulture des évêques dans leur cathédrale. La cause des chanoines faisant celle de toute la république, fut terminée à leur avantage; mais seulement après soixante-sept jours, pendant lesquels le corps du saint, quoique mort d'une fièvre putride, demeura sans corruption, respirant même une odeur très-suave, & ses joues rougissant d'un vif incarnat; ce qui attira un concours prodigieux, tant du continet d'Italie, que

des terres situées au delà du golfe. Il fut doué du don de prophétie, & de celui des miracles, qui joints à sa vie angélique, l'ont fait compter au nombre des Saints par le Pape Clément VII. Il reste de S. Laurent Justinien un grand nombre d'écrits, où, avec toute l'onction de l'esprit de Dieu, on trouve une érudition, & même une élégance peu commune. Comme la foiblesse extrême de sa santé durant sa jeunesse lui avoit à peine permis d'apprendre les premiers élémens des lettres, on a regardé sa science comme infuse, & venant miraculeusement du Ciel.

En Allemagne, les témoignages publics & solennels de la dévotion des peuples envers le S. Sacrement s'étoient si fort multipliés, que l'on crut devoir les rendre moins fréquens, afin qu'ils se pratiquassent avec une foi plus vive & une piété plus fervente. A cet effet, le cardinal de Cusa, dans un concile qu'il tint à Cologne, en qualité de légat, pour le rétablissement de la discipline, fit porter le décret suivant, qui fut confirmé par l'archevêque Thiéri: Nous ordonnons qu'à l'avenir le S. Sacrement ne soit exposé ni porté processionnellement à découvert qu'au temps de la fête Dieu
&

de son octave ; & hors de là , une fois l'année seulement en chaque ville , en chaque bourgade , ou en chaque paroisse , pour un sujet important , avec la permission de l'ordinaire ; & qu'alors cela se fasse avec une révérence & une dévotion parfaite. Ces processions se faisoient auparavant tous les jendis de l'année.

A Constantinople , les espérances que le Pape avoit conçues de la réception faite à son légat le cardinal Isidore , ne tarderent point à s'évanouir. Comme après l'adhésion de l'Empereur & de ses sujets les plus affidés au décret d'union , on célébra la liturgie en commun dans la grande église de sainte Sophie , & qu'on y fit mémoire tant du Pape que du patriarche Grégoire , réfugié à Rome ; la multitude éclata en murmures séditieux , toute la ville s'émut , & courut en tumulte à la cellule du solitaire Gennade , qui passoit pour un saint dans l'esprit des dévotes & des religieuses qu'il dirigeoit en grand nombre. Ce chef du parti déclaré contre l'Eglise Latine , au lieu de répondre de bouche , afficha d'un air mystérieux , à la porte de sa cellule , un écrit conçu en ces termes : Malheur à ceux qui recevront le décret impie de Florence ! Les femmes , auprès de qui la voix de ce

Duc.
Hist. Bi-
zant. 36

directeur l'emportoit sur celle de toute l'Eglise, & qui allioient beaucoup d'orgueil & de présomption avec une grande régularité de conduite, éleverent la voix sans aucune retenue, & prononcèrent anathème contre tous ceux qui avoient embrassé l'union, ou qui l'embrasseroient dans la suite. Les prêtres, les moines, les citoyens, les soldats, tous, à la réserve d'une partie des grands & d'un petit nombre du clergé, répéterent de toute part; Anathème aux fauteurs, anathème aux esclaves des Latins! On ne voulut plus entrer dans l'église de sainte Sophie, qu'on regarda comme profanée; on évita, comme autant d'excommuniés, tous ceux qui avoient assisté à la liturgie avec le légat Romain; on leur refusa l'entrée des autres églises, l'absolution & la participation à tous les Sacremens.

Les schismatiques mettoient le comble à leur crime, & le ministre de la céleste vengeance préparoit leur châtement. Le Sultan Mahomet, après avoir fait la loi au prince de Caramanie en Asie, & conclu en Europe une trêve de trois ans avec Huniade, administrateur du royaume de Hongrie, fit construire sur le rivage occidental du Bosphore, à l'endroit où il est le plus étroit, le second

fo
qu
pa
re
po
dr
qu
en
tra
co
éne
ach
star
les
viv
nat
qui
s'op
text
sur
Tur
fom
tem
voit
cito
ouv
téri
C
sans
Pap

fort des Dardanelles, vis à vis de celui qui avoit été bâti sur le bord Asiatique par son aïeul Mahomet I. Par-là, il se rendoit maître absolu des passages, tant pour les fermer aux vaisseaux qui viendroient de la Mer Noire à Constantinople, que pour transporter ses troupes d'Asie en Europe, & il se ménageoit une retraite, en cas de besoin. Cet ouvrage, consistant en une citadelle & trois tours énormes, se poussa si vivement, qu'il fut achevé en quatre mois. L'Empereur Constantin-Paléologue qui pénétra sans peine les vues du Sultan, voulut s'opposer de vive force à cette entreprise: mais les fanatiques sujets, déjà frappés du vertige qui les poussoit au dernier précipice, s'opposèrent à sa résolution, sous prétexte de ne point s'attirer eux-mêmes sur les bras les forces effroyables des Turcs. D'autres disoient, avec une présomption insensée, qu'il seroit toujours temps de ruiner une forteresse qui se trouvoit comme sous leur main. On vit des Zygomatiens, citoyens de Constantinople fournir aux ouvriers Turcs, & les vivres, & les matériaux pour la construction.

Cependant cette nation, sans foi & sans consistance, eut encore recours au Pape, pour lui demander des troupes &

Præm. de l'argent. Saint Antonin dit qu'enfin
Epist. Nicolas se montra sourd à leur recherche
card. Isid. intéressée, & qu'il jugea peu convenable
§. 14. de faire des impositions nouvelles sur l'Italie
 épuisée par ses propres guerres, tandis que les Grecs pouvoient consacrer à la défense de leur patrie ces mêmes trésors, qu'une aveugle cupidité leur faisoit recéler dans le sein de la terre, d'où ils devoient passer au pouvoir de leurs ennemis. D'autres historiens assurent que ce Pontife se mit derechef en devoir d'envoyer aux Grecs des vaisseaux & des troupes; mais que la célérité des Turcs

Æn. Sylv. rendit cette tentative inutile. Il est con-
Epist. 15. stant qu'il y eut au moins une flotte équi-
 pée à cet effet, tant par le Pape que par les Vénitiens, les Génois & les Catalans. Ce bon pasteur, après le premier mouvement de son indignation, reprit sans doute sa tendresse accoutumée, & voulut tenter jusqu'à l'impossible, pour sauver des ouailles indociles qui s'obstinoient elles-mêmes à périr.

Phrang. Déjà le Sultan avoit rassemblé ses trou-
Chal- pées d'Europe & d'Asie; & n'ayant rien
condil. à craindre des princes chrétiens, il en-
Leonard. voya aussi-tôt une partie de son armée
 pour abattre les fortifications des dehors de Constantinople, & nettoyer toute la

campagne. Lui-même, au commencement d'avril de l'année 1453, vint avec plus de trois cent mille hommes, dont un tiers de cavalerie, & environ trois cents vaisseaux de toute grandeur, afin d'investir par terre & par mer cette grande ville qui avoit au moins quatre lieues de circuit. Du côté de la terre, elle étoit munie d'une double enceinte de remparts, avec des fossés très larges & très profonds. Il n'y avoit qu'une muraille du côté du port; mais il étoit fermé par deux grosses chaînes de fer, & défendu par plusieurs forts; ce qui en rendoit les approches extrêmement difficiles. La garnison n'avoit aucune proportion avec l'étendue de la place & la multitude des assiégeans. Dans cette ville immense, l'Empereur n'avoit pu enrôler que six mille hommes de troupes réglées, sans compter environ trois mille Génois ou Vénitiens, qui avoient des établissemens considérables à Constantinople. Les habitans qui n'y étoient point arrêtés par la fortune, s'étoient retirés en grand nombre, dans la crainte du dernier péril, où ils voyoient leur patrie. Pour les bons bourgeois, c'étoient presque autant de petits seigneurs, enrichis par le commerce, abimés dans les plai-

sirs, appliqués tout au plus à de frivoles études, sans courage & sans esprit de patriotisme, d'une indépendance insolente, d'une avance insensée, qui ne leur permit pas de contribuer à la défense de leur propre fortune, inséparablement liée à celle de la patrie. Ils avoient enterré leur argent; & l'Empereur fut obligé de réduire en monnoie les vases sacrés, pour la solde des troupes, en promettant, s'il faisoit lever le siège, de les restituer au quadruple. On tira cependant partie du peuple, encore très-nombreux, & des femmes même, au moins quand le péril fut imminent, pour réparer les breches & nettoyer de nuit les fossés que les Turcs combloient pendant le jour.

La marine des Grecs étoit moins formidable encore que leurs forces de terre. Pour garder le port ou les chaînes qui le fermoient, ils n'avoient que sept gros navires & deux galères, commandés par l'amiral Notaras, avec les vaisseaux de quelques marchands, armés en guerre. Il survint heureusement trois gros navires Génois. L'un envoyé tout nouvellement par la république, avec cinq cens hommes bien armés, & les deux autres, arrivés un peu auparavant sous la con-

duite du noble Génois Jean Justinien, qui valut lui seul une flotte nombreuse. A sa valeur incomparable, mais qui éprouva la plus fatale éclipse, parut attaché tout le destin de l'Empire, qui subsista tandis qu'elle se soutint, & qui tomba dès qu'elle se fut démentie. Il eut à combattre, non pas seulement les ennemis du dehors, mais encore l'envie & les rivalités intestines, tant des Vénitiens que de l'amiral Grec. Dans le sein même de cette infortunée capitale, l'intérêt privé, l'insubordination, les murmures, les dissensions & les dangers continuels d'une révolte déclarée causoient à tous les gens de bien, des alarmes aussi vives que les assauts des Ottomans. L'Empereur étoit contraint de tout dissimuler, par la crainte de voir les murmurateurs & les brouillons se changer en apostats & en traitres. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance que le siège fatal de Constantinople eut avec celui de l'impénitente Jérusalem.

Mahomet commença les attaques par terre, & les poussa nuit & jour avec une égale vigueur. Moyennant l'effroyable artillerie dont il s'étoit abondamment pourvu, il eut bientôt fait de larges breches à la première enceinte. Il avoit

des canons d'une grosseur énorme, fondus sur la place par un Hongrois apostat, habile ingénieur. On dit que l'une de ces machines infernales lançoit des boulets de pierre qui pesoient douze cens livres, qu'elle avoit neuf pieds d'ouverture, qu'en tirant elle faisoit trembler la terre à cinq mille pas à la ronde, & que pour la traîner, il falloit deux mille hommes & soixante-dix paires de bœufs. Il y en avoit une autre de mille livres de balle, une troisième de huit cens, & une infinité de moins considérables, qui portoient encore des boulets de deux cens livres: machines plus terribles néanmoins en apparence qu'en effet, à raison de la difficulté & des dangers du service. La plus grosse, échauffée en fort peu de temps, comme on devoit s'y attendre, creva au milieu de la multitude, & fit périr entr'autres l'ingénieur apostat, qui reçut ainsi la peine de son crime avant la récompense de ses services.

Aux ravages de l'artillerie, le Turc ajouta les mines, les tours, les plateformes, toutes les inventions & tous les travaux propres à réduire une place, & qui, au moyen des millions de bras qu'il avoit à ses ordres, & de sa libéralité à

récompenser, avancèrent avec une célérité incroyable. Les breches lui paroissant praticables, il fit donner l'assaut, d'abord par ses troupes d'Asie qu'il estimoit peu, & qu'il exposa les premières, moins pour vaincre que pour fatiguer les assiégés. Mais quand il vit les fossés comblés de morts, il donna lui-même, à la tête des troupes d'Europe. Il parcourait tous les rangs, il exhortoit, il menaçoit, il s'emportoit en imprécations & en blasphèmes, il communiquoit sa fureur à tous ceux qui l'environnoient. Ses Janissaires avançaient avec intrépidité, ils s'élançoient par les ouvertures, ils se pousoient, ils se tiroient les uns les autres: mais tous les efforts furent inutiles. Les Grecs se défendirent avec une ardeur égale à celle de l'attaque, & avec une habileté infiniment supérieure. Tandis qu'ils sabroient tout ce qui paroissoit sur la breche, leur canon donnant dans la multitude confus qui accouroit au fossé, y faisoit un ravage affreux. Ils firent même des sorties très-à-propos sur les infidèles, brûlerent une partie de leurs machines, éventerent leurs mines, & renverserent leurs travaux; ce qui arriva aussi souvent que leurs ennemis opiniâtres réitérerent leurs

attaques. Après avoir soutenu l'assaut pendant tout le jour, on vidoit la nuit les fossés comblés par les Turcs, & l'on réparoit si bien les breches, que le Sultan comptant le lendemain poursuivre son entreprise, trouvoit tout à recommencer de nouveau. Un jour entr'autres, il s'écria, tout épouvanté du travail prodigieux fait par les assiégés la nuit précédente, que, quand mille & mille prophètes lui auroient prédit ce qu'il voyoit de ses yeux, il ne l'auroit pas cru.

L'auteur de ces prodiges étoit Justinien, à qui l'Empereur qui eut bientôt connu son mérite, avoit commis la conduite de ses troupes. Dès qu'il fut à leur tête, ce ne furent plus ces Grecs abâtardis, mous, paresseux & lâches; mais des Grecs régénérés, & dignes de leur origine antique; des corps de fer, infatigables le jour & la nuit, & des cœurs de lion, tout pleins de l'héroïsme que leur inspiroient les leçons & l'exemple de leur chef. Ce grand homme étoit secondé, pour l'exécution, par un ingénieur Allemand, consommé dans la science de l'artillerie, des mines, du feu grégeois, des travaux & des machines de toute espèce.

Tant de résistance du côté de la terre,

du l'assaut
 soit la nuit
 es, & l'on
 que le Sul-
 rsuivre son
 commencer
 res, il s'é-
 vail prodi-
 nuit précé-
 mille pro-
 qu'il voyoit
 s cru,
 étoit Justi-
 eut bientôt
 mis la con-
 il fut à leur
 Grecs abâ-
 ches; mais
 nes de leur
 e fer, infâ-
 des cœurs
 roïme que
 & l'exemple
 mme étoit
 ar un ingé-
 ans la scien-
 du feu gré-
 machines de
 de la terre,

joint à un renfort considérable de navi-
 res qui arriva au Sultan, lui fit changer
 d'attaque. Il passa du côté de la mer,
 où les fortifications étoient beaucoup
 moindres, sans néanmoins abandonner
 ses premiers travaux. Le port, comme
 on l'a vu, étoit fermé par des chaînes
 de fer. Ayant tenté plusieurs fois, &
 toujours en vain, de les forcer, Maho-
 met, le plus opiniâtre & le plus entre-
 prenant des hommes, sur le conseil d'un
 aventurier, Crétois de naissance, qui
 avoit vu dans la guerre de Lombardie
 les Vénitiens transporter des vaisseaux
 par terre, résolut de faire passer ainsi les
 siens par un espace de plus de deux
 lieues. On dit que, par ce chemin aussi
 difficile que long, par-dessus des collin-
 es, des ruisseaux, des torrens, il fit
 traîner sur des poutres graissées, à force
 de bras & de machines, en une seule
 nuit, soixante-dix vaisseaux & quatre-
 vingts galères. Après le témoignage un-
 anime d'une foule d'historiens, vu sur
 tout ce que les Vénitiens avoient exé-
 cuté de semblable sous les yeux de l'en-
 trepreneur Crétois, il ne paroît pas qu'on
 doive révoquer le fait en doute : mais il
 n'en est pas ainsi de toutes ses circon-
 stances, que nous tenons des historiens

Grecs, si enclins de tout temps à la fiction & à l'hyperbole. Cette réflexion doit s'appliquer à plusieurs autres particularités de ce siège étonnant. Quand les navires eurent été descendus dans le port, Mahomet fit encore construire, au moyen d'une infinité de futailles, une espèce de pont de bateaux, large de soixante-quinze pieds, qui parvenoit à peu de distance du rempart, & qui étoit couvert de canons propres à battre en breche.

La vue de ces effroyables ouvrages causa d'autant plus d'alarmes aux assiégés, qu'avec une poignée de monde, il falloit faire face de tous les côtés à la fois, dans le contour d'une place immense. Cependant ils ne s'abandonnerent point eux-mêmes, & formèrent le projet de brûler le pont & la flotte. Une galère Génoise devoit se couler pendant une nuit profonde au milieu de cette forêt flottante, avec des matières combustibles si habilement préparées, qu'elles l'eussent embrasée en un moment : mais les Turcs avertis coulerent à fond la galère. On accusa les habitans du fauxbourg de Galata, qui appartenoit aux Génois même; & les bons traitemens qu'ils reçurent du vainqueur après

la
me
L
affi
chi
l'un
ress
soin
nav
par
pou
que
ma
se
Il
cou
l'en
du
L
cett
leur
app
d'u
pou
en
ava
déc
rec
infi
pro

la prise de la ville, fortifierent étrangement ce soupçon.

Il apparut cependant aux yeux des assiégés quatre navires venant de l'Archipel au secours de la ville, & dont l'un étoit chargé de blé. C'étoit-là une ressource bien foible, comparée au besoin : mais à des malheureux qui font naufrage, la planche, battue comme eux par les flots, paroît un appui solide. Ils poussèrent mille cris de joie, & oubliant quelque temps leur propre péril, ils demanderent uniquement au Ciel l'heureuse arrivée de ces généreux auxiliaires. Il falloit en effet pour cela, ou le secours d'en haut, ou la négligence de l'ennemi, qui pût en effet tenir ici lieu du prodige.

Le mépris que firent les infidèles de cette flottille audacieuse, fut la cause de leur défaite & de son triomphe. Ils s'en approcherent sans précaution, comme d'une proie tombée dans leurs filets, en poussant des cris de victoire, & prenant en tout la sécurité hautaine de vainqueurs, avant d'avoir combattu. Une horrible décharge, faite à bout portant, les fit reculer en désordre, avec un dommage infini dans leurs agrès, & une perte proportionnée de leurs meilleures trou-

pes. Il revinrent à la charge, à la vue du Sultan, qui étoit à cheval, & menaçoit du rivage; ils recommencerent plusieurs fois l'attaque, ils combattirent assez long-temps; mais avec cette molle incertitude qui succede à la témérité malheureuse, & qui, malgré la disproportion du nombre, met au moins l'égalité entre les partis. La flotte Ottomane fut enfin rompue, après des pertes à peine croyables, & prit honteusement la fuite; Mahomet menaçant, blasphémant, s'abandonnant à des transports de rage & de fureur. Il poussa son cheval sur les fuyards, bien avant dans la mer, & peu s'en fallut qu'il ne fût englouti dans les flots. Jamais il ne put rétablir le combat. Les quatre vaisseaux chrétiens entrèrent triomphans dans le port, sans avoir perdu un seul homme, & n'ayant que peu de blessés. Ils avoient eu affaire à deux cens navires, au moins à cent cinquante, où, de l'aveu des Turcs, il y eut plus de douze mille morts.

Un revers si imprévu déconcerta le Sultan, qui voyant ses efforts aussi infructueux par mer que par terre, eut recours à la trahison, & tenta de corrompre Justinien, le plus sûr boulevard de Constantinople. N'ayant pu y réussir,

il feignit de souhaiter la paix, & fit proposer à Constantin de lui assurer l'Empire du Péloponèse, au lieu d'une ville aux abois, s'il la lui vouloit remettre. L'Empereur répondit avec magnanimité, qu'il n'abandonneroit la ville impériale qu'avec la vie.

Dans ces entrefaites la nouvelle se répandit qu'une flotte nombreuse partie d'Occident, & qu'une armée Hongroise conduite par le brave Huniade venoient au secours des Grecs. La plupart des Turcs, saisis d'une terreur panique, qui fut encore augmentée par un globe de lumière, descendu, à ce qu'ils rapportoient, du ciel sur Constantinople, vouloient que sur le champ on levât le siège. Ils s'emportoient sans ménagement contre la personne même du grand-seigneur, qui en frénétique, disoient-ils, tentoit l'impossible, qui ne révéroit ni Dieu, ni les hommes, qui les conduisoit à la boucherie comme de vils troupeaux, & les croyoit trop honorés encore de combler les fossés de leurs corps pour le conduire à la gloire. Le Sultan, tout audacieux qu'il étoit, craignit les suites de cette émeute, & fut sur le point de déférer à l'avis d'Hali-Bacha, chef de son conseil. Cet officier qui avoit été

gouverneur de Mahomet, favorisoit secrètement les chrétiens, & l'avoit toujours détourné du siège de Constantinople. Zaga-Bacha au contraire rassura Mahomet, & lui fit comprendre que le bruit de l'arrivée d'une flotte & d'une armée étoit uniquement l'ouvrage de l'artifice des Grecs & de la terreur des Turcs. Quant au phénomène qui, après avoir brillé sur Constantinople, s'étoit tout à coup évanoui, il le donna pour un signe du dernier abandon de Dieu à l'égard de cette ville, depuis la paix qu'on lui avoit inutilement offerte. Il fut résolu en conséquence, que le 29 de mai on livreroit un assaut général, avec toutes les forces à la fois, par terre & par mer.

Le cruel Sultan, pour animer le soldat, abandonna pour trois jours la ville au pillage & à tous les excès; & en promit le gouvernement à celui qui y monteroit le premier: il n'excepta que l'incendie, parce qu'il en vouloit faire la capitale de son propre empire. A ce trait d'inhumanité, alliant les observances de la religion qu'il méprisoit, mais qu'il savoit faire servir à ses fins, il enjoignit à toutes ses troupes de jeûner jusqu'au soir pendant trois jours, de te-

nir
de
&
vict
cett
hor
cou
leve
L
faire
port
affir
prêt
les
les
larm
sem
tous
réci
inju
aux
mo
ann
rage
pub
sain
per
E
rivé
leil

nir des flambeaux allumés en l'honneur
 de l'Éternel, de se purifier par le bain,
 & de prier avec ardeur pour obtenir la
 victoire. Hali-Bacha fit savoir aux Grecs
 cette résolution de désespoir, en les ex-
 hortant à combattre encore une fois avec
 courage, parce qu'après cet assaut on
 leveroit le siège.

L'Empereur ayant reçu cet avis, fit
 faire des processions solennelles, où l'on
 porta toutes les reliques de la ville, & où
 assistèrent nud-pieds les évêques, les
 prêtres, les moines, les soldats, & tous
 les ordres de citoyens, les femmes &
 les enfans qui versoit des torrens de
 larmes, & faisoient monter leurs gémis-
 semens jusqu'aux cieus. Après quoi,
 tous s'embrassèrent, & se demanderent
 réciproquement pardon des torts & des
 injures qu'ils s'étoient pu faire les uns
 aux autres; se regardant comme devant
 mourir le lendemain, & s'exhortant né-
 anmoins à combattre avec plus de cou-
 rage que jamais. L'Empereur communia
 publiquement dans la grande église de
 sainte Sophie, avec une multitude de
 personnes des plus distinguées.

Enfin, le jour fatal étant à peine ar-
 rivé, long-temps avant le lever du so-
 leil, l'attaque fut commencée par les

plus mauvaises troupes des Turcs, suivant leur coutume, afin que les chrétiens fatigués du massacre ne fussent plus en état de résister à celles qui suivoient. Comme ils eurent combattu, avec autant de vaillance, que de dommage pour les infidèles, il arriva que Justinien reçut une blessure peu considérable. Exemple à jamais étonnant de l'instabilité, non pas seulement de la fortune & de la victoire, mais de la valeur même! Et pour mieux dire encore, leçon terrible de ce maître tout-puissant qui manie les cœurs comme les élémens insensibles, & permet que l'héroïsme même se convertisse en lâcheté, pour l'exécution de ses immuables arrêts! Justinien, jusqu'à là le héros & le sauveur du parti marqué de l'anathème céleste, dès qu'il a vu couler son sang, marque toute la foiblesse d'une femme timide, abandonne son poste, sans substituer personne pour le commandement, & prend honteusement la fuite. Ses troupes épouvantées n'opposent plus qu'une foible résistance aux infidèles, dont l'audace & l'impétuosité s'accroissent à proportion de la mollesse des chrétiens. Cependant l'Empereur qui, avec l'élite de la garnison, se portoit de tous côtés pour échauffer

le combat, survint au moment que commençoit le désordre. Il en apprend la cause, il poursuit Justinien, il le presse par tous les motifs humains & divins de ne point abandonner en un seul instant le fruit de tant de glorieux travaux; il s'offre à lui panser sa plaie de ses propres mains. La peur avoit étouffé tout germe de courage, & jusqu'aux impressions naturelles de la raison. Poussé par son aveugle frayeur, Justinien fait ouvrir la porte de la ville, sous prétexte de s'y mettre en état de revenir à la charge avec plus d'avantage. Or tout ceci se passoit, du côté de la campagne, entre les deux enceintes de murailles, dont l'intérieure faisoit la principale défense de la ville; & l'on avoit tenu jusques-là toutes les portes de communication fermées, pour réduire les troupes à la nécessité de vaincre ou de mourir.

La multitude voyant une porte ouverte, & s'apercevant tout à la fois que les Turcs avoient profité du trouble pour forcer l'enceinte extérieure, se précipita vers la ville, partie pour défendre le second rempart, partie sans dessein; & emporté par l'effroi, on se pouffoit, on se renversoit, on se fouloit avec tant de violence & de

confusion, qu'il y eut environ huit cens hommes étouffés. Justinien, entré le premier, traversa la ville, & selon l'historien Phranzès, alla mourir à Galata; d'où, suivant le témoignage plus vraisemblable de Léonard de Chio, il passa dans cette île & y mourut, beaucoup moins de l'inflammation de sa blessure, que de la douleur plus cruelle de ses remords; quand ce héros, qui n'avoit cessé de l'être qu'un seul instant, eut envisagé de sang-froid l'opprobre éternel qu'il venoit d'imprimer à son nom! Calcondile ajoute que l'Empereur, en le rappelant au combat, lui ayant demandé où il pourroit fuir, il avoit répondu en ces termes insensés: Là où Dieu lui-même conduira les Turcs. Tant il est manifeste que la peur, par une impression en quelque sorte contre nature, lui avoit ravi le jugement.

Constantin déterminé à s'enfouir sous les ruines de son empire, ne tira qu'une nouvelle ardeur de ce qui étoit le plus capable de l'abattre. Accompagné de Théophile Paléologue, de François Comnène, de Démétrius Cantacuzène, de Jean de Dalmatie, & de plusieurs officiers animés de son courage, il fit, sur la place où Justinien venoit de flétrir ses

sauriens, des efforts prodigieux pour repousser ce déluge de Barbares, qui se débordoit par toutes les breches. Vingt fois il se lança au milieu d'eux le cimetière à la main, & porta le trépas jusqu'au centre de leurs bataillons: mais pour un mort, il se représentoit des milliers de combattans. Las enfin de tuer, accablé par la multitude des infidèles, froissé, à demi-étouffé par le tumulte des siens, il reçut plusieurs coups; l'un, dit-on, à la main, l'autre au visage, un troisième sur le derrière de la tête: enfin il tomba, & mourut, les armes à la main, devant la porte forcée qu'il défendit jusqu'au dernier soupir. Mahomet, juste estimateur de sa bravoure, ordonna de rechercher son corps, & lui fit faire des funérailles magnifiques. On rapporte qu'avant le coup de la mort, Constantin craignant de tomber viv entre les mains des infidèles, s'écria de toutes ses forces: N'est-t-il pas un chrétien assez généreux pour me passer son épée au travers du corps, & empêcher que la majesté de l'Empire Chrétien ne soit profanée en ma personne? paroles qui peuvent lui être échappées, dans une situation où on les mesure si difficilement; mais qu'on doit bien plutôt attribuer à

l'envie de ranimer le courage de ses gens, qu'aux sentimens damnables du désespoir. Tout porte au contraire à bien augurer du salut de ce prince. Il avoit confirmé depuis peu, comme on l'a vu, l'union catholique, par les soins du cardinal Ildore; & s'il avoit à se reprocher quelque foiblesse dans ses ménagemens pour ses sujets schismatiques, qu'il étoit d'ailleurs si dangereux d'irriter alors; toutes les œuvres de piété dont il donna l'exemple durant le siège, la réception des sacremens avant de marcher à la breche, & enfin la mort qu'il souffrit en défendant son peuple & sa religion, font présumer sagement que Dieu lui aura pardonné ce qu'il y avoit encore d'imparfait dans ses dispositions.

Constantin, quinzième du nom, fut le dernier Empereur des Grecs, & avec lui finit l'Empire de C. P., après un siège de cinquante sept jours. Cet Empereur étoit dans la cinquantième année de son âge, & la cinquième de son regne. L'Empire, à compter de la dédicace de Constantinople, faite par le grand Constantin le 19 de mai 330, subsista onze cent vingt-trois ans. Il eut ainsi pour premier & pour dernier Empereurs, deux princes du nom de Constantin. Trait bien foible de ressemblance, & le seul toutefois

où l'on puisse comparer ensemble son commencement & sa fin.

Après la mort de l'Empereur, les Turcs n'éprouverent plus de résistance. Ceux qui attaquoient du côté du port, entrèrent dans la ville presque en même temps que ceux qui l'assiégeoient par terre & marchant les uns vers les autres, ils envelopperent ce qui restoit des trou- pes Grecques, & en firent une horrible boucherie. Les habitans sans défense, hommes, femmes & enfans, furent confondus avec ceux qui étoient armés; & plus de quarante mille assouvirent la cruauté du vainqueur, jusqu'à ce que l'a- varice regnant à son tour, on en jeta soixante mille dans les fers, pour les vendre comme des bêtes de somme. Pen- dant trois jours entiers, suivant la pro- messe ponctuellement remplie par l'impitoyable Sultan, le pillage & toutes les horreurs, à la réserve seule de l'incendie défendu sous les peines les plus terribles, furent continuellement exercés. Meurtres de sang froid, jeux homicides, viols, adultères, incestes, sacrilèges, infamies plus exécrables encore, effractions du tombeau des Césars & des saints martyrs, des tabernacles du saint des saints, nos plus redoutables mystères foulés aux

pieds, les reliques jetées aux chiens & aux pourceaux, les saintes images portées en dérision, & la figure du Rédempteur clouée de nouveau à la croix; ce n'est-là qu'une esquisse des abominations qui assimilèrent le sort de Constantinople à celui de Jérusalem: le tableau n'en pourroit être tracé que par ce prophète, à qui seul il fut donné, selon S. Grégoire de Nazianze, de proportionner le ton des couleurs & l'accent des lamentations à la grandeur des calamités.

Le fauxbourg, ou la petite ville attenante à Constantinople, & nommée Pera ou Galata, fut prise le même jour, ou plutôt lâchement rendue par les Génois, ses anciens possesseurs, & même avant qu'ils en fussent sommés, quoiqu'elle fût très-forte. Pendant le siège même de la ville impériale, ces soldats marchands, préférant le lucre à la gloire, entretenoient la paix avec le Grand-seigneur: ce qui aggrava le soupçon, qu'ils lui avoient révélé le projet formé peu auparavant de brûler sa flotte, & acheva de les diffamer par tout l'univers. Il leur fallut néanmoins plier sous le joug, & d'alliés devenir serfs tributaires. On leur donna un gouverneur Turc, leurs tours & leurs remparts furent rasés, leurs cloches fondues pour l'artil-

L'an
par
po
av
pré
roi
& t
n'e
leur
L
l'ex
me
rete
fait
il se
aprè
& p
duca
Aya
le d
bloi
ce
prop
suis
Sop
rété
Tur
qu'i
fièc
paye

l'artillerie, leurs biens pillés en grande partie, leurs femmes & leurs enfans exposés à l'insolence des vainqueurs; S'ils avoient au contraire voulu sérieusement prêter la main à Constantinople, ils l'auroient très-vraisemblablement délivrée; & sauveurs de l'Empire, quel gain même n'eût pas accompagné la gloire qui ne leur suffisoit point?

Le cardinal Isidore que son zèle pour l'extinction du schisme, & son attachement à son souverain naturel avoient retenu au milieu de tant de périls, fut fait captif dans la ville de Constantinople: il se racheta, comme beaucoup d'autres, après la première fureur des Barbares; & pour le prix modique de cinquante ducats, parce qu'il n'étoit pas connu. Ayant trouvé dans la foule des morts le cadavre d'un homme qui lui ressembloit, il se revêtit des habillemens de ce soldat, & sur le cadavre mit les sens propres, avec son chapeau rouge. Ensuite il se réfugia dans l'église de sainte Sophie, où il ne tarda point à être arrêté. Il fut trois jours dans le camp des Turcs, mais le visage couvert, parce qu'il y avoit été blessé d'un coup de flèche. S'étant embarqué, après avoir payé la rançon, il erra quelque temps

*Æn. Sylv.
comment.*

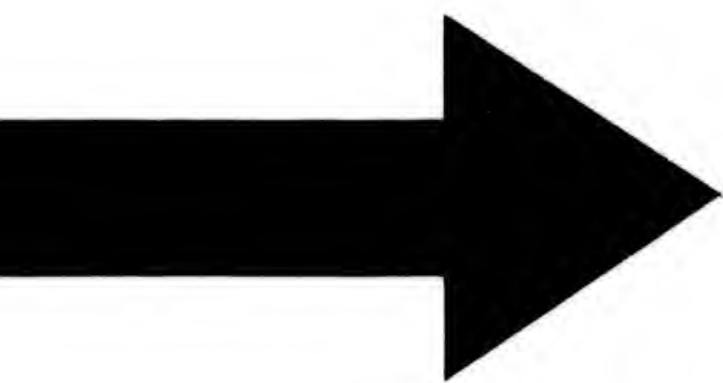
sur la mer, parvint à Chio, puis en Crète, & enfin en Rome. On peut juger du péril auquel avoit échappé ce pieux zélateur de l'unité catholique & des intérêts de son prince, par l'emportement des infidèles contre les seules marques de sa dignité. Ils couperent la tête au cadavre qui lui ressembloit, la mirent au bout d'une pique avec le chapeau de cardinal, & la portèrent par toute la ville & le camp, en lui faisant mille outrages accompagnés de blasphèmes.

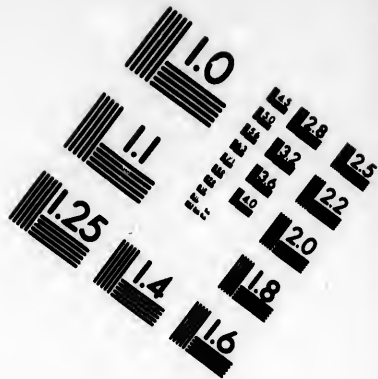
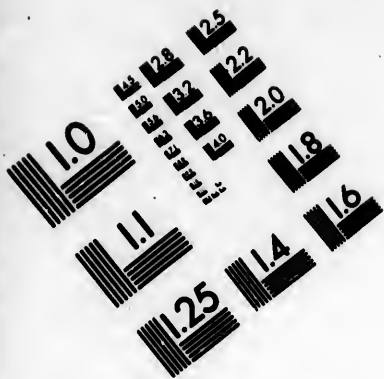
Le sort de l'amiral Notaras, l'un des plus puissans seigneurs de l'Empire, fut beaucoup plus malheureux. Il avoit tant d'aversion pour l'Eglise Romaine, qu'au milieu de la ville concernée à la vue du drapeau des infidèles, il dit hautement qu'il valoit beaucoup mieux voir le turban révérent dans Constantinople que le chapeau rouge. Ayant eu le bonheur d'échapper au premier emportement du soldat, il s'alla rendre lui-même avec ses deux fils à Mahomet, & lui présenta un trésor considérable en or & en pierres, qu'il avoit caché dans son palais: il fut même assez lâche pour lui découvrir l'intelligence de l'Empereur Constantin avec Hali-Bacha. Le Sultan le re-

gardant avec indignation, lui reprocha son avarice perfide, qui avoit privé son prince naturel d'un secours nécessaire à la défense même de la couronne & de ses jours. Et tu prétenda, ajouta-t-il, te faire un mérite de ce qui n'est plus à toi depuis ma conquête. A l'instant, il le fit traîner enchaîné à la grande place de la ville, où on le décapita publiquement, avec ses deux fils. Hali fut aussi arrêté, & quelque temps après mis à mort.

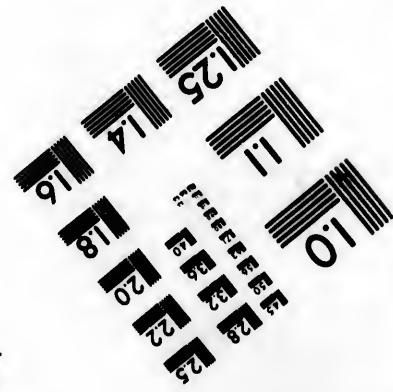
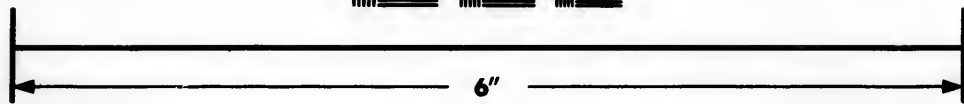
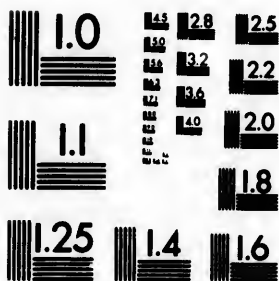
Phranzès, ou George Phranza, grand maître de la garde-robe, & l'historien de tous ces revers arrivés sous ses yeux, raconte de lui-même, qu'il fut fait esclave, avec une infinité d'autres, & qu'il endura tous les maux de la servitude. Ayant été racheté à Lacédémone, il entra au service du prince Thomas, qui lui donna des terres & l'employa en différentes ambassades. Il ajoute que sa femme fut aussi captive, avec ses deux enfans, un fils & une fille, que Mahomet acheta fort cher de son écuyer, parce qu'ils étoient d'une figure & d'un naturel intéressant. Le garçon, âgé de quinze ans, perdit la vie pour une cause aussi honorable à lui-même, que honteuse à son infame tyran. La fille mourut de la peste,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 128
E 32
E 25
E 22
E 20
E 18

0
E 18
E 20
E 22
E 25
E 32
E 128

dans le palais impérial, & sa mère fut enfin rachetée. Nous ne pousserons pas plus loin ce détail, qui seroit immense, même en nous bornant aux personnes de considération. Il y eut, entre autres, quarante-sept nobles Véaltions faits captifs, puis massacrés de sang-froid, à la réserve de quelques-uns qui rachetèrent leur vie en découvrant leurs trésors.

Au bout des trois jours accordés à la fureur & à la rapacité du soldat, le Sultan ne voulant pas laisser dépeupler davantage sa nouvelle capitale, & réfléchissant que les chrétiens sur-tout faisoient la richesse & la force de son empire; de ce ton absolu auquel on ne désobéissoit pas impunément, il défendit de leur plus faire aucun mal, & fit publier que tous, grands & petits, rachés & fugitifs, pouvoient reparoitre en toute sûreté. Pour les mieux attirer, il fit succéder aux horreurs de la guerre, les arts, le commerce, les commodités de toute espèce, le rétablissement des édifices publics & particuliers. Il orna leur ville de plusieurs monumens nouveaux; leur en distribua les maisons & les palais, suivant la condition d'un chacun, & leur partagea quantité de terres dans la même proportion. Il étendit les témoi-

gnages de sa bienveillance jusqu'aux prin-
ces Démétrius & Thomas, frères de
l'Empereur Constantin, & maîtres du
Péloponèse. Comme ils pensoient à se
réfugier à Rome, il leur proposa & con-
clut avec eux un traité d'alliance, qu'il
observa jusqu'à ce qu'il les pût opprimer
à coup sûr.

Pour ne rien laisser à regretter aux
habitans de Constantinople, il voulut
qu'on remplît la chaire patriarcale, va-
cante par l'abdication qu'en fit à Rome
le patriarche Grégoire, & il ordonna que
l'élection se feroit de la même manière
que sous les derniers Empereurs. Au
reste, ce n'étoit plus qu'une élection ap-
parente, & de pure cérémonie; ces prin-
ces, après avoir quelque temps choisi
un sujet entre trois qu'on leur présentoit,
s'étant attribué le droit de nommer sans
présentation un sujet particulier, qui de-
voit être élu ensuite pour la forme seu-
lement. Selon cette coutume, Mahomet
fit assembler quelques évêques des envi-
rons de Constantinople, avec les ecclé-
siastiques restés dans la ville, les prin-
cipaux citoyens, & il leur nomma
George Scholarius, qu'ils élurent aussitôt.
George, sur la chaire patriarcale, prit
le nom de Gennade. Un de nos histo-

rien de l'Eglise fait un schismatique de ce pieux & docte personnage, le même qui avoit si bien signalé sa catholicité au concile de Florence, & qui ne se démentit jamais: imputation qui ne demande pas une réfutation plus sérieuse, que d'indiquer le fondement sur quoi elle porte. La seule conformité des noms aura suffi à cet auteur, beaucoup plus élégant que réfléchi, pour confondre un prélat si vénérable, soit avec ce George Scholarius qui prit à Florence le parti de Marc d'Epheſe, soit avec le moine Gennade, qui, ſelon toute apparence, n'en eſt pas différent, & qui excita le dernier ſoulevement des Grecs contre l'union.

Comme c'étoit la coutume que l'Empereur installât le nouveau patriarche, Mahomet voulut s'y conformer, ſans rien omettre de tout le cérémonial. Le patriarche, auſſi-tôt après ſon élection, alla dans la grande ſalle du palais impérial, qui avoit été préparée avec une magnificence extraordinaire; & il fut préſenté au Grand-ſeigneur qui étoit ſur une eſtrade couverte d'un tapis de pourpre, & qui lui mit à la main un bâton paſtoral d'or, étincellant de perles & de pierres, en diſant: La ſainte Trinité

qui m'a donné l'empire, te fait patriarche de la nouvelle Rome. Il ne s'en tint pas là: il le reconduisit, quelque résistance que fit le patriarche, jusqu'à la porte d'entrée du palais, où l'ayant fait monter sur un cheval de son écurie superbement enharnaché, il commanda à ses bachas & à tous ses grands officiers de l'accompagner à pied, comme ils le firent, au travers de toute la ville, jusqu'à l'église des douze Apôtres qui lui avoit été donnée pour son siège, à la place de sainte Sophie, dont le Sultan avoit fait la principale mosquée.

Quelque temps après, ce patriarche ayant demandé & obtenu de s'établir dans l'église de la Mère de Dieu, nommée Pammachariste, qui est restée à ses successeurs, il alla lui rendre visite; & soit par curiosité, soit par un de ces bons sentimens qu'éprouvent par intervalle les plus grands impies, il le pria de lui expliquer avec une entière confiance les articles principaux de la religion chrétienne; ce que ce digne successeur des Apôtres, l'un des plus sages hommes de la Grèce, fit avec tant de force & tant d'onction, que Mahomet en parut touché, & depuis ce temps-là traita beaucoup plus humainement les

chrétiens. Il souhaita même que le patriarche lui rédigeât par écrit ce qu'il avoit dit dans cet entretien. C'est ce qui nous a procuré l'ouvrage de George Scholarius ou Gemode, touchant la Trinité & l'Incarnation. Si dans les premiers chapitres il n'exprime pas assez d'exactitude la distinction des sources divines, c'est qu'il se proposoit d'amener par degrés le Mahometan à la connoissance de la vérité, sans lui donner lieu de croire, suivant le préjugé des Musulmans, que les chrétiens adoroient trois Dieux. Nous avons beaucoup d'autres ouvrages de cet illustre patriarche, principalement contre l'obédience & les différentes erreurs des Grecs, dont il attribue les malheurs à leur opiniâtreté dans le schisme. Il n'omit rien durant cinq ans, pour les ramener à l'obéissance de l'Eglise catholique; mais voyant enfin tous ses efforts inutiles, il renonça au gouvernement de son infidèle troupeau, & se retira dans un monastère de Macédoine, où il finit tranquillement ses jours.

Le malheur des Grecs, causé par leur haine pour l'Eglise Latine, procura aux Latins des avantages ineffinables. Nous ne compterons point parmi ces

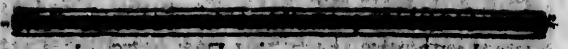
précieuses acquisitions le saint suaire, qu'on dit avoir été transporté dans ces conjonctures, de Constantinople en Serre, & dans la suite à Turin. Cette allégation souffre trop de difficultés, pour nous engager, contre notre méthode & le génie même de l'histoire, dans une discussion qui n'intéresse ni la foi ni les mœurs, mais ce qui n'est pas douteux, c'est que des sciences & des arts restèrent de la nouvelle Route dans l'ancienne, dans toute l'étendue de l'Occident. Quantité de seigneurs & de savans Grecs, avec des marchands étrangers, trouverent moyen, dans la confusion de l'effait, de se jeter dans cinq navires, & de se sauver dans le Morée. Le Pape s'offrant à les dédommager, auant qu'il étoit possible, de la perte de leur patrie, Manuel Chrysoloras, Jean Labaris, George de Trébizonde, Hémonime de Sparte, Grégoire Siphonas, Martulle, Théodose, Gaze & beaucoup d'autres aborderent en Italie, & de là se répandirent chez tous les peuples & les princes de l'Europe, qui avoient pris le premier goût des lettres dans les expéditions d'outre-mer. Par une suite de leur attrait dominant, & peut-être excessif pour les sciences, puis-

qu'on lui attribue la mollesse ou l'insouciance qui entraîna la prise de leur capitale, ils apportèrent, comme leur plus précieux trésor, quantité de volumes Grecs, tant sacrés que profanes, en particulier, toutes les œuvres de saint Jean Chrysostome, de saint Basile le Grand, de saint Grégoire de Nazianze, dont les Occidentaux jusques là n'avoient point de collection complète. On les traduisit tout entiers en Latin, on voulut sentir les beautés des originaux, la langue grecque devint à la mode parmi les plus florissantes nations de l'Occident, & l'on vit Hémonime, Diphéas, & même Eascharis, d'origine auguste, s'enseigner dans l'université de Paris. Telle fut, avec les croisades & les pèlerinages du Levant, la vraie cause de la régénération des lettres en Europe. La ruine de l'Église Grecque fit la splendeur de l'Église Latine.

1000
1000



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.



LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

*Depuis la chute de l'Empire d'Orient
en 1453, jusqu'au pontificat de
Sixte IV en 1472.*

LA chute de Constantinople fut pour toute la chrétienté un de ces affreux coups de tonnerre, qui causent des tremblemens, des agitations violentes, et qui laissent après dans la stupeur & dans une morne inaction. On comprit que, les Turcs ayant renversé cette digue, un déluge désastreux de barbares asiatiques alloit inonder l'Europe; & l'on se repentit, avec toute l'impertinence du désespoir, de ne l'avoir point arrêté.

au delà du Bosphore. *Enes Sylvius*, l'orateur de son siècle, l'organe des Papes & des Empereurs, l'âme de toutes les grandes entreprises, ala de son éloquence, de toute son habileté dans le maniement des esprits & des affaires, pour presser les puissances, tandis que le mal tout récent étoit susceptible de guérison, de remédier à ce qu'elles n'avoient pas prévenu. Il intéressa chaque nation par les endroits qui leur étoient plus sensibles, exalta la noblesse Allemande, la magnanimité Françoise, la prudence Italienne, la fermeté de courage des Espagnols, l'audace & l'intrépidité des Anglois. Aux Bohémiens, aux Polonois, aux Hongrois, il peignit vivement la proximité des lieux & du péril. Il fit envisager à tous leur supériorité quant au nombre même, quel que fût celui des infidèles, leur supériorité plus grande encore pour ce qui étoit de la discipline & de la valeur, & sur-tout la protection de Dieu des armées, à l'égard d'une entreprise qui n'avoit pour objet que la foi & la charité chrétienne. Il ne leur demandoit que de l'union, avec un peu de persévérance, pour les faire triompher des Turcs, des Sarasins, de tous les ennemis de la religion.

Epist.

255-

Il peignit en particulier au Pape N^o Epist. 163
 tous le tort que seroit à la renommée
 de malheur de la Grèce, s'il n'y remé-
 dit au plus tôt; que les historiens des
 souverains Pontifes, quand ils en vien-
 droient à son temps, ne passeroient pas
 sous silence une révolution aussi fameuse
 & aussi déplorable que l'asservissement
 de la ville impériale de Constantinople
 par les Mahométans; que ce trait seul
 seroit tous les faits mémorables qui
 l'avoient illustré jusques là; qu'on oubli-
 roit tous les secours qu'il avoit procurés
 à l'Empire chancelant, pour se ressou-
 venir à jamais qu'il étoit tombé sous son
 pontificat; & les jugemens ou l'injustice
 des hommes se réglant toujours sur les
 évènements, que ce qui n'étoit qu'un
 malheur, seroit puni, comme un crime,
 par la flétrissure de la réputation la
 mieux établie.

Denys le Chartreux, du fond de la
 Belgique sa patrie, écrivit de même au
 Pape, aux principaux prélats, aux princes
 & aux grands seigneurs, que la perte de
 Constantinople étoit la peine de leurs
 péchés & de ceux de leurs peuples; qu'ils
 devoient s'appliquer sans délai à la ré-
 forme de leurs mœurs, & venger l'E-
 glise de l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Il étoit en si grande réputation de vertu & de doctrine tout ensemble, & avoit si bien su concilier l'une avec l'autre, qu'on doutoit lequel des deux prodiges étoit le plus grand, ou qu'absorbé tout entier dans la contemplation des choses éternelles, il eût pu rien écrire, ou qu'avant d'avoir écrit, il eût jamais pu vequer à la contemplation. Il passoit pour un saint à révélations & à prophéties, & l'on raconte de lui plusieurs miracles, opérés avant & après sa mort. Avant même qu'il eût donné cette foule d'écrits qui sont presque innombrables, l'un de ces ouvrages étant tombé entre les mains d'Eugène IV, ce Pontife s'écria, comme hors de lui-même: Triomphe à jamais notre mère la sainte Eglise, d'avoir un pareil enfant. Cét auteur manque néanmoins d'exactitude, dans son traité des quatre fins dernières, en parlant de l'état des âmes dans le Purgatoire: mais il ne s'étoit point encore élevé d'hérétiques, qui rendissent en cette matière la circonspection aussi nécessaire qu'elle est devenue depuis.

Les exhortations de ce saint religieux, & du savant évêque de Siene, Piccolomini ou l'Ince Sylvius, émurent vivement le Pape, & par son moyen les

princes divers, sur-tout en Allemagne, où il se tint deux diètes, à ce sujet, l'une à Ratisbonne & l'autre à Francfort. L'évêque de Sienna se trouva, & déploya son éloquence dans l'une & dans l'autre. Le Bienheureux Jean Capistran, que tous les peuples regardoient comme un prophète, assista aussi à celle de Francfort. Mais alors le colosse de la puissance Germanique étoit comme un corps sans âme. On peut juger de son chef, Frédéric III, par rapport à ces grandes affaires, sur un de ces petits traits qui démasquent les personnages les plus considérables. Le duc de Bourgogne soutenant toujours sa réputation de bonté, de grandeur d'âme, de piété, s'étant obligé même par vœu, malgré son grand âge, d'aller en personne combattre les infidèles, & s'étant rendu des premiers à l'assemblée de Ratisbonne, il voulut au retour s'aboucher avec Frédéric. Cet Empereur sordide, craignant la visite d'un prince naturellement grand & magnifique, poussa l'avarice jusqu'à refuser l'entrevue; & son imbécille timidité, jusqu'à feindre tout à coup qu'il étoit malade. Dans les autres nations, l'intérêt propre, les hostilités réciproques & les divisions intestines, mais sur-tout le dégout excessif des croisades, comme

il arrive toujours après l'excès opposé ; ces causes & beaucoup d'autres, ou retinrent les peuples dans une entière inaction, ou ne leur permirent que des efforts médiocres & vains.

Une partie du Nord étoit tout en feu, par la faute même de ceux que leur état consacroit à la défense de la religion. Les habitans de la Prusse, après de longues & infructueuses plaintes contre les exactions & la tyrannie des chevaliers Teutoniques, secouèrent un joug qui s'appesantissoit sans cesse, pour se mettre sous la domination du Roi de Pologne. En vain Nicolas V leur ordonna, sous peine d'excommunication, de rentrer sous l'obéissance de leurs premiers maîtres. L'Empereur qui le prit d'abord sur un ton d'apôtre, si déplacé dans sa bouche, puis condamna des peuples aigris à une amende de six mille florins, les irrita tellement, qu'ils prirent tous les armes contre les chevaliers, en tuèrent un grand nombre, ruinèrent leurs châteaux, & se rendirent maîtres de cinquante-cinq villes ou bourgades; c'est-à-dire de ce qu'il y avoit de meilleures habitations dans ce pays pauvre. Comme ils sentoient cependant l'impossibilité de se soutenir contre la puissance du Pape & de l'Empereur, ils ab-

ferent s'offrir au Roi de Pologne, avec le reste de la Prusse, la Poméranie, Culme, & généralement tout ce que possédoit l'ordre Teutonique. Le Roi & le sénat de Pologne envisageant les suites, & demeurant dans l'irrésolution, les Prussiens éleverent la voix, & dirent qu'ils trouveroient des maîtres moins dédaigneux, & que Ladislas, Roi de Bohême & de Hongrie, les recevroit à bras ouverts. Les Polonois ne considérant plus alors que l'avantage d'augmenter si considérablement leur puissance, en saisirent une si belle occasion. Le Roi Casimir entra dans la Prusse, recut le serment de fidélité des peuples, & diminua aussitôt les charges dont ils se plaignoient.

Malgré des difficultés particulières & le refroidissement général des Occidentaux pour les guerres de religion, on eût encore mis en mer des forces redoutables, si l'on eût eu des vaisseaux pour les transporter. Toujours prêt à s'exécuter pour la cause de Dieu, le duc de Bourgogne, à la première nouvelle de la prise de Constantinople, avoit envoyé quatre galères au Pape. Le Portugal où commençoit le goût de la marine, fit partir pour l'Italie une flotte plus considérable, & cependant fort au dessous de ce qui étoit

nécessaire. Les Italiens spécialement, les Vénitiens & les Génois, chez qui la science de la mer puisée dans les courses & les guerres du Levant étoit parvenue à un certain degré de perfection, pouvoient seuls remplir cet objet. Mais les Vénitiens, depuis la perte de Constantinople, avoient envoyé Barthélemi Marcelle à Mahomet, pour lui redemander les sujets de la république faits prisonniers, & les biens qu'on leur avoit pris pendant la guerre; ce que le Sultan, aussi fin politique que formidable guerrier, avoit généreusement accordé en conséquence, Marcelle avoit renouvelé la paix avec le Turc. Il y avoit encore moins à espérer des Génois, vils tributaires des Mahométans depuis la reddition honteuse de Galata, & d'ailleurs fort embarrassés de leur guerre avec le Roi d'Aragon.

Le Pape Nicolas, dans ces tristes conjonctures & par le chagrin qu'il en prit, joint à la goutte qui le tourmentoit depuis son élévation au pontificat, tomba tout à coup dans un état de faiblesse, qui en peu de jours le conduisit au tombeau, le 24 de mars 1455. Ce qu'il avoit déjà rassemblé de troupes contre les infidèles, ne parut qu'un cortège destiné à honorer les funérailles, & tout projet les

rieux d'expédition disparut de lui. Nicolas V avoit occupé huit ans le Saint Siège, & en avoit vécu deux de trop. Jusqu'à cette époque, son pontificat fut brillant, par la paix qu'il rétablit en Italie, par les superbes édifices dont il embellit la ville de Rome, par les ornemens dont il enrichit les églises, par la précieuse bibliothèque qu'il y forma, & par toutes les sciences qu'il y fit fleurir. Ami des arts, & très-savant lui-même, il attira tout ce qu'il put d'hommes doctes, par ses caresses & par ses bienfaits. Il recueillit dans les débris de la Grèce, tout ce qu'on lui indiqua de bons livres & de manuscrits précieux, qu'il fit traduire en Latin. Son zèle & sa libéralité à cet effet allèrent si loin, qu'il promit cinq mille ducats à celui qui lui apporteroit l'évangile de saint Mathieu en Hébreu. A toutes ces qualités éclatantes, il joignoit une piété tendre & solide, une charité que son discernement exquis put seul empêcher d'être qualifiée de profusion, & enfin un désintéressement où la plus maligne calomnie ne trouva jamais à mordre.

Vers le même temps mourut Alfonso Tostat, que son mérite égala aux person- nages du premier rang, & fit élever à

Platin.
addit. ad
Ciac.

Proef.
oper. Tost
per Rainer

Bellar.
de Scrip.
Ecclési.

l'évêché d'Avila en Espagne, sa patrie. Un esprit vif & pénétrant, un jugement sûr, une mémoire prodigieuse en firent un homme universel, à l'âge où les autres marquent à peine un genre de talents. Il posséda toutes les sciences, & se rendit aussi profond dans chacune, que s'il en eût fait toute sa vie. L'unique objet de ses études: Dès l'âge de vingt-deux ans, il passoit pour un des plus habiles maîtres en philosophie, en théologie & en jurisprudence. Le grec & l'hébreu lui devinrent aussi familiers que sa langue maternelle. A quarante ans, où mourut ce docteur, la gloire de l'université de Salamanque & la merveille de son siècle, il laissa une foule d'ouvrages, dont une partie seulement remplit treize volumes *in-folio*, & nous fait regretter ceux qui sont perdus. Prodige d'autant plus inconcevable, qu'outre les exercices de la piété qui ne l'occupèrent pas moins que les lettres, il fut employé au concile de Bâle, & aux plus grandes affaires de l'Etat ainsi que de l'Eglise. Ses œuvres les plus considérables sont des commentaires sur presque tous les livres de l'Écriture. On y trouve de la clarté, de l'exacitude, de la noblesse, une pénétration & une fécondité surpre-

1507
1508
1509

man
des
tou
leur
de
Sor
sub
écri
on
les
de
les
A
les
au
clav
card
à g
ture
ne p
mon
rial
coup
poin
un C
soit
un c
desqu
ven
item

nante, des vues profondes jusques dans les endroits les plus arides en apparence, tout ce que les rabbins ont dit de meilleur, avec une réfutation triomphante de leurs superstitions & de leurs rêveries. Son érudition, son discernement, sa sublimité brillent particulièrement dans ses écrits sur les évangiles. Parmi ses traités, on relève sur-tout ses principes contre les prêtres concubinaires, & ses règles de la meilleure manière de gouverner les peuples.

Après les obsèques du Pape Nicolas, les cardinaux qui se trouvoient à Rome au nombre de quinze, entrèrent au conclave, résolus pour la plupart à élire le cardinal Bessarion, comme le plus propre à gouverner l'Eglise dans les conjonctures où elle se trouvoit. Déjà le scrutin ne paroissoit plus qu'une forme de cérémonie, lorsqu'Alain de Coëtivi, cardinal-évêque d'Avignon, dit avec beaucoup de vivacité qu'il ne consentiroit point à faire chef de l'Eglise Romaine un Grec, une espèce de Néophyte, d'une foi peut-être mal assurée; ce qui seroit un opprobre pour tous les Latins, parmi lesquels il sembleroit qu'on n'eût pu trouver un sujet capable. Un auteur contemporain prétend que cette faction de

Platin,
in Paneg.
Bessarion

mauvaise foi estimoit trop Bessarion, pour se donner un maître dont la régularité & la modestie eussent trop gêné les penchans contraires de ceux qui la composent. On eut presque aussi-tôt, comme il est souvent arrivé dans ces rencontres, celui que tout le monde soupçonnoit le moins; savoir Alfonso de Borgia, cardinal du titre des quatre saints couronnés, qui seul auguroit mieux de sa fortune. Depuis la mort du Pape Nicolas, il disoit à tous ses amis, qu'il seroit Pape: mais on ne l'écoutoit pas, parce qu'il sembloit tout cassé de vieillesse, & qu'on lui croyoit l'esprit aussi affoibli que le corps. Saint Vincent Ferrer, à ce qu'il assura, lui avoit autrefois prédit cette élévation. Aussi le mit-il au nombre des saints, mais sur bien d'autres preuves de sainteté, comme personne ne l'ignore. Il prit le nom de Callixte III, & honora son rang par ses vertus. Etant évêque & cardinal, il n'avoit jamais voulu accepter aucun bénéfice en commendé, disant qu'il étoit content de son épouse qui étoit vierge; c'est-à-dire de son Eglise de Valence.

Il étoit de l'illustre maison des Borgia d'Espagne, avoit l'esprit solide, beaucoup de politique, & même encore da

neff & de la vigueur. Le Roi d'Aragon, au service duquel il avoit été attaché, & qui prétendoit le régir encore sur le trône pontifical, lui ayant fait demander par ses ambassadeurs comment il vouloit vivre avec lui; Qu'il gouverne ses Etats, répondit le Pape, & qu'il me laisse gouverner l'Eglise. Callixte ne s'en tint pas aux discours: il retira d'Alfonse plusieurs places usurpées sur le S. Siège, & retrancha bien des droits abusifs des deux royaumes de Naples & de Sicile, sur-tout par rapport à la disposition des bénéfices, que le Roi donnoit à toutes fortes de sujets, toujours trouvés capables quand ils étoient en état de payer.

Le premier objet du zèle de ce Pontife, fut l'intérêt de la religion dans la Grèce & les pays voisins. Avant son éléction, il s'étoit engagé à faire la guerre aux Turcs, par un vœu formel, conçu d'une manière fort extraordinaire: s'y énonçant, au rapport de S. Antonin & d'Æneas Sylvius, comme si déjà il eût été Pape; Moi Callixte, disoit-il, Pontife du Dieu tout-puissant, je promets à la sainte & indivisible Trinité de poursuivre par la guerre, & en toutes les manières qu'il me sera possible, les Turcs ennemis du nom chrétien. Telle étoit sa

Antonin.

Tit. 22.c.

14-

Æn.Sylv.

Europ.c.

58.

confiance dans la prédiction de saint Vincent Ferrer. Si-tôt qu'il fut élu, il renouvella ce vœu; puis envoya le cardinal d'Avignon à la cour de France, le pieux cardinal de Carvaial en Hongrie, & d'éloquens prédicateurs par toute l'Europe, pour engager les fideles à seconder ses intentions par leurs services & par leurs largesses. Il envoya même aux Rois des Perles, des Tartares & des Arméniens, afin de les animer contre un ennemi redoutable à toutes les nations; ce qui aboutit à désoler les Turcs, sans soulager les Chrétiens. De son côté, il établit une marine militaire, à Rome, ce qu'aucun Pape n'avoit fait avant lui, & construisit jusqu'à seize galères. Il en donna le commandement au cardinal d'Aquilée, qui pendant trois ans ravagea les provinces maritimes de Turquie, & s'y empara de quelques isles. Le duc de Bourgogne, & le Roi d'Aragon même, dans un accès de ferveur, prirent la croix, & promirent d'envoyer leurs troupes contre les infideles. Mais si le goût des croisades pouvoit encore se réveiller par intervalle, il n'avoit plus rien de stable & de constant: ce qu'un moment d'enthousiasme avoit produit, le calme de la réflexion & le charme du repos le dissipèrent. Les

Les idées s'étendoient, les notions s'éprouvoient, la circonspection succédoit à la précipitation, & aux préjugés, surtout dans la nation Française, qui avoit toujours tenu plus qu'aucune autre aux maximes pacifiques & judicieuses de la sainte antiquité. Elle en fournit un exemple digne d'attention, dans l'affaire de Guillaume de Malestroit, évêque de Nantes, qui prétendoit ne relever que du S. Siège pour le temporel de son évêché. La cause intéressant le duc de Bretagne, l'un des grands vassaux de la couronne, elle fut portée au parlement de Paris, comme à son premier tribunal. On y condamna l'évêque, qui fut qualifié de désobéissant & de rebelle. Ne le trouvant pas encore, & ayant appelé à Rome, le parlement laissa tous les revenus, & lui fit payer par forme d'amende, une somme de vingt mille livres : parce qu'il avoit violé, porte l'arrêt, les loix fondamentales du royaume, où le Monarque ne tient sa puissance que de Dieu, & ne reconnoît point d'autre supérieur en matière temporelle. Distinguant enfin deux articles si différens en esstet, & néanmoins si long-temps confondus, le même arrêt déclaroit, qu'encore qu'il soit très-certain que le S. Siège

Preuv.
des libert.
de l'Églis.
Gallic. p.
163.

peut juridiquement excommunier le Roi, il n'a pas pour cela le pouvoir de le priver de ses États, ni de dispenser les Sujets de l'obéissance & de la fidélité qu'ils lui doivent; que les droits des Princes ne se jugent qu'en la cour; & loin que les évêques puissent appeler de ses Edits & les faire annuller par les Papes, ils ne peuvent pas même sortir du Royaume sans la permission, ni les Papes être devant eux aucun de ses Sujets. Cet évêque aïant de brouillon le démit quelque temps après de son évêché.

La querelle éternelle des Frères mendiants avec le clergé s'éleva au vers le même temps un nouvel Edit, qui n'a d'intéressant que la singularité des mœurs & des procédés de cet âge. L'université de Paris, selon sa coutume, lança la cause, presque entre les mains de l'ordinaire. Une bulle du Pape défunt qui confirmoit les privilèges des ordres mendiants par rapport à la confession, après avoir croupi sept à huit ans dans le silence & l'oubli, parvint aux Carmes de Paris, qui en demanderent la fulmination à l'Official. Sur le champ, l'université s'assembla, & déclara la bulle subreptice, scandaleuse, contraire à la paix, & capable de renverser la hiérarchie; les

frères étoient tenus, non seulement d'y renoncer, mais de la faire révoquer à Rome; & ils devoient être exclus de l'université, en cas de refus; on ne leur donnoit que deux jours pour prendre leur parti. Ils recoururent au parlement, devant qui les docteurs n'alloient point à traiter de leurs privilèges, & qui ne put qu'assoupir le différend, en s'associant même l'archevêque de Rheims & l'évêque de Paris. Le comte de Richemont, héritier présomptif du duché de Bretagne, connétable de France, premier officier de la couronne, & général des armées Françaises, ayant été pris ensuite pour médiateur entre les docteurs & les religieux, il ne put encore réussir qu'à faire une paix d'un moment, au moins avec les frères Prêcheurs qui suivoient les impressions de leur supérieur général. Le Pape Callixte, mis en œuvre par les frères, certifia l'authenticité de la bulle de son prédécesseur, la confirma, & menaga des peines les plus sévères ceux qui oseroient y contrevenir. L'université tint ferme, elle continua de refuser les grades aux Dominicains; & les attrails du doctorat levant les obstacles où les plus puissantes médiations avoient échoué, ces religieux se soumi-

rent avec les autres, à ce que demandoient les docteurs.

Durant cette contestation, l'université fit des plaintes amères contre un frère Prêcheur, qui avoit attaqué en chaire l'immaculée conception de Marie. On pria le duc de Bretagne, sur les terres de qui demouroit ce religieux, d'en faire justice comme d'un novateur, après qu'il auroit été convaincu. C'est ainsi qu'en toute rencontre on regardoit cette pieuse croyance, comme le sentiment commun, non pas seulement des écoles de Paris, mais des Eglises de toutes les contrées.

Anecd. Le concile d'Avignon assemblé par les T. iv, p. légats Pierre de Foix & Alain de Coëtivi, 379. & composé d'un grand nombre d'évêques des métropoles voisines, recommanda l'observation de ce qui avoit été décidé à Bâle en faveur de cette doctrine; quoique ces prélats fussent d'ailleurs peu attachés aux sessions qui avoient prononcé à ce sujet: mais on distinguoit sagement entre ce qui portoit la marque de l'enseignement commun, & les écarts particuliers où l'esprit de faction avoit engagé.

Conc. Un autre concile, tenu vers le même **intd.** T. temps à Soissons, recueillit avec la même ix, pag. sagesse de discernement les excellens décrets de discipline publiés à Bâle en diffé-

rentes sessions. Il fut statué qu'on s'y conformeroit, pour ce qui est de la célébration de l'office divin, de l'élection aux dignités ecclésiastiques, & de la provision des bénéfices; que les loix portées contre les clercs incontinens seroient observées en toute rigueur; qu'on ne conférerait le sacerdoce qu'à des sujets de bonnes mœurs, capables d'expliquer l'évangile, & pourvus d'un patrimoine honnête, que la tonsure même ne se donneroit qu'avec réserve & discernement; qu'on feroit justice aux curés qui auroient à se plaindre des évêques ou des archidiacres, par rapport aux droits de visite; que les monastères & les chapitres fourniroient aux curés la subsistance convenable; c'est-à-dire la portion congrue; que de chaque chapitre, on enverroit quelque sujet étudier dans les universités; que les clercs porteroient la tonsure, & l'habit clérical, s'ils vouloient jouir de leurs privilèges, & qu'ils éviteroient la mendicité dans les ajustemens; que les évêques même ne porteroient point d'habits de soie, & ne paroissent dans l'église qu'avec la soutane & le rochet.

Au mois de décembre de l'année suivante 1456, il y eut, en Italie sur-tout, des ouragans & des tremblemens de

terre si effroyables, qu'ils imprimerent aux âmes les plus dures la crainte des jugemens de Dieu. Entre Sienné & Florence, on vit à quarante ou cinquante pieds seulement d'élévation, de noirs & hideux nuages, agités par des vents si furieux, qu'ils emportoient les toits, rassoient les murailles, déracinoient les plus gros arbres, & enlevoient dans les airs les hommes avec les animaux. Dans l'Abruzze, la Pouille & tout le royaume de Naples, la terre trembla d'une manière si violente, qu'il y eut un grand nombre de maisons & même d'églises

Antonin. renversées. Saint Antonin assure que ce T. xxij, fléau fit périr plus de soixante mille per-

c. 14.

Æd. E. sonnes, dont trente mille, suivant Æneas

piis. 207.

Sylvius, dans la seule ville de Naples. Près de Roiano, la terre s'ouvrit; & des eaux écumantes s'élançant de son sein avec une abondance prodigieuse, en quelques momens on vit un lac où avoient été les moissons. Du sein de la mer Egée sortit tout à coup une petite île, qui s'éleva de quarante coudées sur le niveau de la mer, & qui parut tout en feu durant plusieurs jours; ce qui répandit au loin la plus grande consternation. On n'étoit pas encore accoutumé à ces spectacles, qui se sont sou-

vent réitérés depuis dans l'Archipel. Le Platin. in
 Roi d'Aragon en particulier fut si frappé vit. Cal-
 de ces terribles phénomènes, qu'à cha- list. III.
 que instant il renouvelloit son vœu de
 faire la guerre aux Turcs: il ne s'en
 souvint plus quand le danger fut passé.

Jamais cependant il ne se présenta une
 si belle occasion d'écraser le plus dange-
 reux ennemi du nom chrétien, déjà ter-
 rassé dans les champs de Belgrade. Ma-
 homet, peu après la prise de Constanti-
 nople, avoit entrepris de subjuguier les
 princes voisins, & sur-tout Scanderbeg,
 dont la valeur servoit principalement de
 digue contre l'ambition du Sultan. Ses
 généraux ayant été repoussés avec vigueur,
 & ses troupes battues de tous côtés,
 nonobstant la rebellion du général Alba-
 nois, corrompu par Mahomet; celui-ci
 cependant ne perdit rien de son audace,
 tourna vers le Danube avec cent cin-
 quante mille hommes, & vint mettre le
 siège devant Belgrade, place extrêmement
 forte, où toute l'habileté d'Amurat son
 père avoit échoué. Mais le superbe vain-
 queur de la nouvelle Rome ne voyoit
 rien au dessus de ses forces. Déjà il comp-
 toit envahir, après ce dernier boulevard
 de la chrétienté, non seulement la Servie
 & la Hongrie dont elle relevoit, mais

Naocl.
 vol. 3, ge-
 ner. 49,
 pag. 479.
 Æn. Sylv.
 Europ. c.
 8.

toute l'Allemagne & l'Italie. Egare dans l'orgueil impie de ses projets, déjà il disoit: Il n'est qu'un Dieu dans le ciel, il ne faut sur la terre que Mahomet pour monarque.

Trois hommes de même nom, & d'état bien différent, savoir Jean de Carvajal cardinal-légat, Jean Huniade général du Roi de Hongrie, & Jean Capistran religieux Franciscain, furent les instrumens, qui dans la main de Dieu servirent également, chacun en sa manière, à confondre l'arrogance Musulmane. Carvajal, légat habile, prélat d'une éminente piété, homme d'un courage propre à tout genre de fonctions, aidé par Capistran puissant en œuvres & en paroles, rassembla une armée d'environ quarante mille combattans, mais sans expérience & sans renommée, tirés à la hâte du bas peuple, sans solde, presque sans armes & sans discipline, tels enfin qu'il importoit, pour ne pas méconnoître dans leur victoire l'œuvre du Tout-puissant. Huniade mit aussi en campagne une armée assez nombreuse, mais qui, au général près si accoutumé à triompher des Turcs, ne valoit guère mieux que la première, & que les officiers de marque craignirent ou dédaignèrent d'accompagner. Le jeune

Roi Ladislas lui-même en espéroit si peu; que sous de vains prétextes, il se retira de Bude à Vienne en Autriche.

Belgrade investie dès le mois de juin par terre & par eau, battue nuit & jour à toute outrance par l'artillerie foudroyante & toutes les machines infernales qui avoient mis Constantinople en poudre, étoit aux abois, malgré tous les efforts de sa brave garnison, quand vers la mi-juillet elle vit flotter sur les montagnes les étendards des troupes

auxiliaires. Mais elle en étoit séparée par le fleuve, où le Turc avoit soixante ga-

lères, & une infinité d'autres bâtimens de toute forme & de toute grandeur. Huniade trouva le moyen de former aussi une espèce de flotte, avec laquelle, sans compter des ennemis peu habiles dans la navigation, il les chargea avec furie, les poussa avec opiniâtreté, se précipitant l'épée haute, à la vue de tous ses gens, par-tout où la mêlée étoit plus épaisse. Capistran, le crucifix à la main, animoit les fidèles, soutenoit l'espoir du soldat & du général même, réclamoit les miséricordes anciennes du seigneur, & ne cessoit de répéter: C'est la cause de Dieu, les forces de l'homme ne sont rien. Il y eut un si grand carnage de part & d'au-

Chalc.

l. 8.

tre, que le Danube parut tout rouge de sang : mais les chrétiens ayant rompu toutes les lignes des Turcs, ils leur prirent vingt-sept galères; & les autres bâtimens s'estimerent heureux de s'abandonner au courant du fleuve, qui favorisoit leur fuite. Alors les vainqueurs entrèrent sans obstacle dans la ville, où ils furent reçus comme les anges tutélaires & les sauveurs de la patrie. Il y avoit dix-sept jours qu'elle étoit pressée sans relâche; & que chaque instant paroissoit devoir être celui de sa ruine.

L'indomptable Sultan néanmoins, loin de perdre courage, redoubla ses efforts, & fit battre les murailles avec une fureur & une continuité qui ne permirent plus de les réparer. Quand les breches furent ouvertes, tous les infidèles marcherent à l'assaut, & dresserent des échelles en une infinité d'endroits, afin de partager les forces des assiégés. Ils avancerent peu ce jour-là, & ils essayèrent un grand carnage, qui ne laissa pas de couter cher au chrétiens. L'assaut recommença le lendemain avec plus d'acharnement : la mêlée y fut telle, qu'une partie des assiégeans entrèrent dans la ville; & peu s'en fallut qu'ils ne s'en rendissent entièrement les maîtres. Ce fut

dans cette crise & dans l'enceinte même
 de la place, que les assiégeans & les as-
 siégés, tantôt poursuivant & tantôt pour-
 suivis, tantôt vaincus & tantôt vain-
 queurs, & dans cette incertitude mor-
 telle qui dura long-temps, Huniade fai-
 sant l'office de général & de soldat, Ca-
 pistran du haut d'une tour présentant le
 croixif, Mahomet maudissant le ciel &
 gourmandant ses Janissaires; ce fut alors
 que l'audace & l'effroi, les cris de triom-
 phe & de désespoir, la valeur, l'empor-
 tement & la rage, le trouble & le tu-
 multe donnerent le plus affreux des spec-
 tacles. Et dans cette confusion, ce trait
 mérite bien d'en être tiré, dans cette
 confusion un Hongrois, guerrier du com-
 mun pour le rang, mais égal pour la
 noblesse du sentiment à ce qu'il y eut ja-
 mais de plus illustre, remarquant un
 Turc qui arboroit le croissant au sommet
 d'une tour, pour décourager les chré-
 tiens, en leur faisant croire que déjà
 la ville étoit perdue: le Hongrois veut ar-
 racher l'étendard, le Turc le retient, le
 magnanime Hongrois saisit le Turc &
 l'étendard, se précipite de la tour, &
 par la mort de son ennemi & la sienne,
 soustrait les chrétiens à l'épouvante & à
 la déroute. A ce moment, Casan-Bacha,

le plus brave des Ottomans, tombe aux côtés de Mahomet. Le Sultan lui-même est atteint d'une flèche à la poitrine, les janissaires épouvantés lâchent pied, & tous les Infidèles se débandèrent, après plus de vingt heures de combat.

Le Sultan qui méprisa d'abord la blessure, s'efforça par menaces & par prières de rallier ses gens; mais ayant perdu connoissance, on l'emporta hors de la mêlée, & ce ne fut plus qu'un massacre. Il resta plus de quarante mille Turcs

Nauch. parmi les morts. Leur camp fut pillé, ibid. pag. & l'on y trouva un bagage inestimable, 480. généralement tout ce qui étoit d'un transport difficile, en particulier deux cents pièces de gros canons d'airain, de loeuftentes d'étoffes d'or & d'argent, appartenant au Grand seigneur. Quand revenu de son évanouissement, il apprit son désastre, il tenta, mais en vain, de se faire poisonner. Il eût mieux aimé mourir que de survivre à la honte de cette journée, qu'on regarda comme le salut, non seulement de la Hongrie, mais de tout l'empire chrétien. Depuis ce temps-là, jamais on ne proféra devant Mahomet le nom de Belgrade, qu'il ne s'emportât en malédictions & en gestes convulsifs qui tenoient de la frénésie.

Après la retraite des Turcs, on rendit au Seigneur des actions de grâces proportionnées à la grandeur du fléau dont il avoit délivré son peuple; & tant Huniade que le Bienheureux Capistran le reconurent, à la face de toute l'armée, pour l'unique auteur de leurs succès. Le Pape Callixte, pour perpétuer la reconnaissance d'un si grand bienfait, ordonna de célébrer par toute l'Eglise, & avec une solennité toute nouvelle, la fête de la transfiguration du Seigneur, le sixième d'Août, jour de cette mémorable victoire. Il en composa lui-même l'office, & y attacha les mêmes indulgences qu'à la célébration de la fête du S. Sacrement.

Il parut aussi-tôt après, qu'Huniade & Capistran n'avoient été réservés que pour cette heureuse expédition. On en eut à peine recueilli le premier fruit, que le Seigneur les retira du monde pour les donner des galves qui ne se flétrissent plus. Huniade épuisé de longue-main par les travaux d'une vie consacrée presque toute entière à un religieux héroïsme, & accablé enfin par les fatigues excessives de la dernière campagne, fut attaqué d'une fièvre ardente qui l'emporta le 10 de septembre. Il demanda les sacrements avec une foi vive; & rempli de la force

Naucl.

gener. 49

pag. 480.

accoutumée jusqu'en expirant, il se fit porter à l'église pour recevoir le saint viatique, disant qu'il n'étoit pas convenable que le maître vint trouver le serviteur. Capistran son admirateur sincère, & son ami fidèle en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ce passage dangereux, le soutint jusqu'au dernier soupir par de tendres exhortations, & fit son éloge funèbre, d'un style qui annonce l'affliction la plus profonde. Toute l'Europe fut inconsolable de la mort de ce héros. Le Pape ne l'apprit qu'en versant des ruisseaux de larmes, & voulut en personne célébrer le saint sacrifice avec la plus grande solennité, dans la basilique de saint Pierre, pour ce défenseur mémorable de la religion. Mahomet parut affligé lui-même, & dit, les yeux tristement baissés: Jamais prince, depuis qu'il est des hommes, n'eut de capitaine semblable; & je n'ai plus sur qui je puisse venger dignement la honte de ma défaite. Humiade laissa deux fils, héritiers des qualités héroïques de leur père. Une mort indigne, comme on le verra bientôt, ravit au monde chrétien ce qu'il espéroit de l'aîné: le plus jeune devint le successeur de son Roi.

Durant les six semaines que Capistran survécut à Humiade, il ne lui arriva point

de tiro une seule fois. Enfin le 23 d'octobre, il mourut lui-même, aussi en Hongrie, dans sa soixante-onzième année. Ses vertus constantes, & ses œuvres merveilleses l'ont fait mettre au nombre des saints. Quelques écrivains ont osé accuser de vanité la relation de l'affaire de Belgrade, qu'il fit passer au Pape & à l'Empereur, & qui n'attribue point à Huniade toute la part que le général paroïssoit avoir eue au succès. Le seul nom d'un saint reconnu par l'Eglise ne devoit-il pas le mettre à couvert du soupçon infamant d'une basse jalousie? Ne sont-ce pas ses légers censeurs au contraire, qui méritent le reproche, non pas seulement de témérité, mais de peu d'intelligence dans les choses de Dieu? Si ces vues supérieures & indispensables quand on veut peser les œuvres des saints, avoient dirigé leur jugement, n'auroient-ils pas compris qu'un homme tout apostolique, en attribuant le succès même des armes à la ferveur de la prière, & à cette foi qui transporte les montagnes, en rappôtoit véritablement la gloire au premier auteur de ces prodiges? Saint Jean de Capistran, né en Italie, étoit fils d'un gentilhomme Angevin, qui avoit suivi le duc d'Anjou appelé au royaume

de Naples. Malgré tous ses travaux apostoliques, il a laissé quantité d'ouvrages, qui le font compter au nombre des savans de son siècle.

Après la mort d'Huniade, Mahomet voulut se venger en quelque sorte des maux qu'il en avoit reçus, sur Scanderbeg, qu'il regardoit comme le seul ennemi qui fût désormais digne de lui faire tête. Il envoya d'abord ses généraux en Albanie, avec ses innombrables armées, pour se préparer les voies. Ils furent battus de tous côtés; & il craignit d'augmenter sa honte, en la voulant venger. Ils furent traités de même, à Rhodes & dans les mers de l'Archipel, par le cardinal d'Aquila. Mais ce qui imprima sur-tout la honte aux armes Ottomanes, & manifesta l'œuvre du Tout-puissant, ce fut le bras foible qui leur ravit la victoire dans l'isle de Lesbos.

Æn. Sylv. Epist. 282 Une jeune Lesbienne voyant que les infidèles avoient déjà fait breche à la meilleure place du pays, & que les chrétiens épouvantés ne pensoient plus qu'à prendre la fuite; enflammée tout à coup du feu des héros, elle saisit les premières armes qu'elle rencontre, se précipite au milieu des Barbares, immole tous ceux qui s'opposent à son passage.

Imprimant d'effroi à la multitude, & relève si bien le courage de ses compatriotes, que rangés à sa suite & devenus autant d'émules de sa valeur, ils forcèrent l'ennemi à se embarquer en désordre, après une perte désespérée.

Les Turcs furent encore très-mal menés par Usun-Cassan, Roi de Perse. Ce prince qui, tout Mahométran qu'il étoit, avoit épousé la fille de l'Empereur de Trébizonde, marcha contre le Grand-seigneur, à la sollicitation du Pape & des Vénitiens, & d'abord défit ses armées en deux combats très-sanglans. Ensuite il envoya des ambassadeurs au Pape, avec des lettres où il reconnoissoit tenir ces deux victoires de la main de Dieu plutôt que de ses propres forces, remercioit Callixte pour les prières qui lui avoient rendu propice le Dieu des armées, & l'assuroit d'une reconnaissance éternelle. Ces lettres n'arriverent à Rome que sous le pontificat suivant, pendant lequel ce prince fut défait dans une troisième bataille en 1461.

Cependant la mort d'Anniade avoit occasionné de tristes révolutions en Hongrie. Le comte Ulrich de Ciley, oncle du jeune Roi Ladislas, imaginant qu'il n'y avoit plus personne capable de ba-

En Sylv.
As. c. 74.
Platin. in
Cal. 111.

En Sylv.
Hist. Bo-
hem. c. 66
& seq.

lancer son crédit, entrepris de se rendre maître absolu du gouvernement. Les fils d'Huniade mettant encore quelque obstacle à son ambition, il eut recours à la calomnie, & n'omit rien pour les décrier dans l'esprit du Roi, qui étoit venu recueillir à Belgrade les fruits de la victoire de leur père. Les Hongrois indignés d'une ingratitude si lâche & si monstrueuse, commise dans le champ même du triomphe de leur libérateur, résolurent la perte du comte, sans égard à sa qualité d'oncle de leur souverain. L'ayant entouré en présence de ce prince; après quelques propos injurieux entre lui & le fils aîné d'Huniade, ils le mirent en pièces. Le Roi, dans la crainte de plus grands attentats, dissimula sa colère, & promit le pardon aux meurtriers; mais quand il fut de retour à Bude, il fit arrêter les deux fils d'Huniade, & quelques autres personnes. Trois jours après, Ladislas, l'aîné des deux frères, à l'âge de vingt-quatre ans tout au plus, fut condamné à perdre la tête sur un échafaud, & sans délai fut exécuté publiquement. Il soutint son infortune avec une fermeté digne du beau sang qui couloit de ses veines, & qui rendit d'autant plus cher aux Hongrois

ce qui en restoit. Mathias, son frère, fut épargné à cause de sa grande jeunesse, & mis en prison dans la Bohême, qui obéissoit alors au même prince que la Hongrie.

Le Roi se rendit lui-même à Prague, pour y recevoir Magdeleine de France, qui lui avoit été accordée en mariage par le Roi Charles VII son père, & qui devoit y arriver dans peu. Ce prince, qui à l'âge de dix-huit ans passoit pour l'un des plus accomplis de l'Europe, avoit en particulier une aversion extrême de l'esprit de secte & d'hérésie. Roquesane, toujours archevêque sans titre & sans institution canonique, étant venu au devant de lui, avec un grand nombre de ses partisans hérétiques, ce prince le reçut avec une froideur repoussante, & n'eût pas daigné l'honorer d'un regard, sans Pogebrac qui gouvernoit le royaume en souverain, & que le jeune Roi avoit intérêt de ménager. Quand au contraire il apperçut les prêtres catholiques; Voici, dit-il, les vrais ministres de la religion: il sauta de son cheval, les salua les uns après les autres avec affabilité, & baisa respectueusement la croix qu'ils portoient. Les hérétiques frémissaient de dépit, & eurent peine à

Bonif. ne put éclater sur le champ. Mais en-
 Dec. 8, viron un mois après, le Roi mourut
 l. 3. d'un poison que lui firent donner, sui-
 Mich. vant l'opinion commune, les deux chefs
 L. 4. c. 67. de la faction des Hussites; Roquesme,
 Æn. pour affermir sa secte avec son évêque
 Boh. c. sacrilège, & Pogebrac, dans le dessein
 69, &c. de parvenir à la souveraine puissance. Le
 jeune & infortuné monarque, dans les
 déchiremens du poison, ne pensa qu'à
 ne non perdre des avantages du martyre,
 reçut les sacrements avec une piété qui
 tira des larmes de tous les assistans,
 recommanda tendrement son ingrate na-
 tion à celui qui devoit lui succéder, &
 enfin expira dans tous les sentimens les
 plus dignes de la religion pour laquelle
 il mouroit.

Le Roi Ladislas laissoit deux trônes
 vacans, qui firent d'abord grand nom-
 bre de rivaux : mais dès le 24 de jan-
 vier 1458, la mémoire des services du
 grand Huniade réunit presque tous les suf-
 frages des Hongrois en faveur de son
 fils Mathias, qui fut dès-lors proclamé
 Roi, quoique prisonnier en Bohême. La
 difficulté fut ensuite de le tirer des mains
 de Pogebrac, plus puissant que jamais
 dans ce royaume, depuis la mort de
 Ladillas. Le succès passa toute espérance.

Le cardinal de saint Ange, l'habile & vertueux Carvajal, toujours légat en Bohême, sollicitant cette affaire avec l'intérêt qu'il apportoit à tout ce qui intéressoit la religion; Rogebras, saisi avec joie d'une si belle occasion de regagner les bonnes grâces de Rome, & de se faire même une réputation de générosité, afin de s'appliquer le chemin du trône. Mais comme il arrive à ces vertus obliques & forcées, qui toujours se démentent par quelque endroit; Rogebras joignant l'intérêt à la générosité, exigea, outre soixante mille écus d'or, que sa fille épousât Mathias.

Bonif. 35.
Dec. 9.

Enfin, le deuxième jour de mars de cette même année, il se fit proclamer Roi de Bohême, sans presque aucune opposition. Ceux des catholiques qui lui avoient refusé leurs suffrages, dans la crainte qu'il n'abolît des erreurs de Jean Hus, il n'abolît leur religion, furent aisément réduits par toutes les forces de l'Etat qu'il avoit à ses ordres. Mais bien loin de les poursuivre à outrance, il usa de beaucoup de modération à leur égard, s'étudia même à gagner leur confiance, ne parla plus qu'avec respect de l'autorité pontificale, & témoigna un grand désir de rentrer dans la communion de

Cochl.

l. 12.

Du Brav.

l. 30.

Papic.

l. 6.

l'Eglise. Son nouvel état lui avoit fait prendre en effet, sinon une foi nouvelle, du moins un plan tout nouveau de politique & de conduite. Il avoit brouillé, par le moyen d'une secte factieuse, afin de parvenir à la souveraine puissance : pour assurer cette puissance, ainsi que la tranquillité publique, il prit la résolution d'exterminer au moins les plus séditieux de la secte. Les différens partis de ces aigres sectaires, réunis autrefois par leurs malheurs communs & leur ruine presque entière, s'étoient encore divisés, depuis qu'ils avoient réparé leurs pertes à la faveur des ténèbres, de la dissimulation & des sourdes manœuvres de la séduction. Ceux qui n'avoient pas voulu s'en tenir à la communion sous les deux espèces, se trouvoient même les plus forts, & s'étoient rétablis dans leur ancien asile du Thabor, où ils professoient hautement les quarante-ding articles de leur impiété primitive.

Le nouveau Roi n'osant, pour ainsi dire, les attaquer à face découverte, usa de ce détour concerté avec Roquesane, dont on peut là-dessus apprécier la religion. Cet intrus, moins voué à l'hérésie qu'à la fortune, feignant d'être encore du parti de ces hérétiques, leur persuada

de s'obliger à se soumettre irrévocablement & sans appel, à ce qui seroit résolu dans l'assemblée générale des Hussites. Elle fut convoquée, après qu'on eut pris des mesures certaines pour en dictor les résolutions: ils y furent condamnés, & sur le refus qu'ils firent encore de remplir leurs engagements, le Roi les réduisit comme des ennemis de tout ordre public; & les ayant rendus universellement odieux, il marcha contre eux, avec toutes les forces du royaume. Il assiégea le Thabor, où ils se défendirent en forcenés, durant une année entière; au bout de laquelle ils furent emportés d'assaut, & passés au fil de l'épée, avec une sévérité si attentive qu'il n'en resta pas un seul. Pour anéantir jusqu'aux vestiges de la rébellion, dans un pays qu'il étoit intéressé à tenir désormais dans un profond repos, il ne voulut pas même conserver la ville du Thabor, la mieux fortifiée de ses Etats: toutes les maisons furent brûlées, & les remparts démolis jusqu'aux fondemens. Ainsi la royauté de Pogebrac, si alarmante pour la religion, ne servit qu'à son avancement.

D'un autre côté, le Roi Alfonso d'Aragon délivra le Pontife & le siège Romain, de toutes alarmes qu'il leur avoit

causées depuis qu'il avoit mis le pied en Italie. Ennemi implaçable de Gènes, il rassembla des forces assez considérables pour assiéger cette grande ville par terre & par mer. Ses généraux en avoient déjà fermé toutes les avenues, & la seroient de si près, que réduite aux plus dures extrémités, elle alloit se rendre, quand on apprit la mort de ce prince, qu'une fièvre maligne emporta le 27 juin 1458, comme il étoit encore à Naples. Ce prince valeureux, libéral, savant & protecteur des lettres, mérita peu néanmoins le surnom de grand qu'on lui a donné; à moins que la probité & la justice n'eussent pas dans le caractère d'un grand prince. Jean son frère, déjà Roi de Navarre, lui succéda aux royaumes d'Aragon & de Sicile; & Ferdinand, son fils naturel, seul enfant qu'il eût, retint le royaume de Naples, qu'il lui avoit donné avant de mourir. Parmi les concurrents & les contradicteurs que Ferdinand eut en grand nombre, le Pape Calixte fut sans doute un des plus à craindre: mais il en fut délivré dans l'année même de son avènement au trône. Calixte, âgé de quatre-vingts ans, mourut à Rome, le sixième d'août, après avoir occupé le S. Siège trois ans & quatre mois.

Deux

Deux ans avant sa mort, il fit en deux promotions neuf cardinaux, au nombre desquels fut le célèbre Enée Piccolomini qui lui succéda.

Dix jours après les obsèques, selon la coutume, les cardinaux qui se trouvoient à Rome au nombre de dix-huit, entrèrent au conclave, qui ne dura que sept à huit jours, & qui fut l'un des plus féconds en brigues dignes de remarque. Le premier jour, les cardinaux ne firent que s'épier & se sonder les uns les autres. Le second jour, on convint de quelques articles que le Pape futur seroit tenu d'observer, spécialement de ne point créer de cardinaux sans le consentement du sacré collège. Le troisième jour enfin, on jmit sur l'autel le calice d'or, dans lequel chaque cardinal alla, selon l'usage, déposer le billet du scrutin, en présence des trois cardinaux observateurs. Le cardinal de Sienne, Enée Piccolomini, & le cardinal de Bologne furent ceux qui eurent des voix en plus grand nombre. Pas un des autres n'en eut plus de trois : celui de Rouen, qu'on va cependant voir au moment d'être Pape, n'en eut aucune. Après un partage si extraordinaire, on ne manqua point de faire des conventicules,

Comment. Pii
II, lib. 1.

où les cardinaux les plus puissans & les plus insinuans briguerent des suffrages, soit pour eux, soit pour leurs amis; employant les prières, les promesses, & même les menaces. Le cardinal de Rouen, qui craignoit sur-tout celui de Sienne, dit à chacun en particulier: A quoi pensez-vous, de vouloir faire un Pape, d'Enée Piccolomini? d'un pauvre? d'un goutteux? d'un poëte qui n'a pas la première teinture des canons, ni des lettres sacrées; qui voudra gouverner l'Eglise suivant les loix de la mythologie, les seules qu'il connoisse? Que savons-nous même si sa passion pour l'Allemagne, d'où ce domestique d'un prince Allemand est à peine arrivé, ne lui inspirera point la résolution servile d'y transférer le siège apostolique? Quant au cardinal de Bologne, Voudriez-vous, disoit-il, établir sur tout le monde chrétien cet esprit bouché, qui n'a de comparable à sa stupidité que son entêtement, qui ne sait pas gouverner sa propre Eglise, qui manque, & du premier degré de lumière propre au gouvernement de l'Eglise universelle, & de la docilité nécessaire pour prendre conseil?

Par ces propos & bien des manèges, il attira dans son parti onze cardinaux,

entr'autres les vertueux Grecs Isidore & Bessarion, que nous nommons afin de tenir le lecteur en garde contre le portrait, peut-être un peu trop chargé, que le zèle de Piccolomini lui a fait tracer du cardinal de Rouen. Il ne lui manquoit plus qu'une voix pour en avoir le nombre convenable; c'est-à-dire les deux tiers de la totalité; ce qui prouve qu'il y avoit au conclave dix-huit cardinaux, comme nous l'avons dit; & non pas vingt-deux, ni vingt-un, comme l'ont écrit sans réflexion quelques-uns de nos historiens. La veille du scrutin où cette trame devoit opérer, le bon cardinal de Bologne alla trouver Sylvius au milieu de la nuit, & lui dit fort intrigué: Savez-vous que le cardinal de Rouen va être Pape? Sa brigue est formée; il n'attend plus que la formalité du scrutin. Je vous conseille de vous lever sans délai, & de lui aller offrir votre voix, de peur qu'il ne conserve du ressentiment de ce que vous avez concouru avec lui. Pour moi, je veux éviter ce qui m'est arrivé au dernier conclave: jamais Callixte ne m'a vu de bon œil; parce que je n'avois pas opiné pour lui. Je vous donne en ami le conseil que je veux suivre.

Sylvius lui répondit, qu'il étoit libre de faire ce qu'il voudroit : Mais quant à moi, reprit-il, je ne donnerai jamais mon suffrage à un homme absolument indigne d'une dignité si sainte. Dieu me garde de commettre une si grande faute ! si d'autres lui donnent leur voix, ce sera à eux d'en rendre compte; pour moi, je n'en veux pas charger ma conscience. Vous dites, & j'en conviens, qu'il est fâcheux d'être mal-venu du Pape. Que me fera-t-il néanmoins ? Il me laissera dans ma misère : mais qui s'y est accoutumé, la supporte sans peine. J'ai su vivre pauvre, je saurai mourir pauvre. Au reste, je ne saurois me persuader que Dieu veuille abandonner son épouse chérie à un représentant aussi indigne d'elle. Jamais il ne permettra que ce palais sacré, la demeure de tant de saints Pontifes, devienne celle d'un ambitieux, d'un avare, d'un homme avide uniquement d'honneurs & de biens terrestres, d'un simoniaque avéré. C'est Dieu qui donne le pontificat, & non pas les hommes : il confondra ces brigues sacrilèges ; demain l'on verra que c'est lui qui fait les Papes. Si vous avez de la foi, si vous êtes véritablement chrétien, vous

ne donnerez pas votre suffrage à celui que le Ciel réproûve.

Ces paroles firent tant d'impression sur le cardinal de Bologne, qu'il promit sur le champ de ne pas voter pour le cardinal de Rouen. Le lendemain de grand matin, Enée Sylvius alla trouver le cardinal de Pavie, vice-chancelier de l'Eglise Romaine, & lui demanda s'il étoit aussi pour le cardinal de Rouen. Je n'ai pu m'en défendre, lui répondit-il ingénument; sa faction est si forte, qu'il n'y a point à douter de son éléction. En la traversant; je ne serois que m'attirer sa haine, & je perdrois infailliblement ma place de vice-chancelier, dont je suis assuré par écrit, en cas que je lui donne mon suffrage. Je vous admire, reprit Sylvius, de vous fier à un jeune homme, qui n'a, ni ménagement, ni religion, ni probité. Eh bien, remplissez votre engagement: vous aurez le mérite de procurer la chancellerie au cardinal d'Avignon, à qui elle est promise aussi bien qu'à vous; à moins que vous ne vous flattiez qu'on doive plutôt manquer de parole à un compatriote, qu'à vous qui êtes Espagnol. Si vous n'avez aucun égard au bien de l'Eglise, voyez au moins ce que vous pouvez attendre

d'un Pape de la nation Françoisé ennemie de la vôtre. Le vice-chancelier, sans rien répliquer, marqua d'ailleurs toute l'impression que cette remontrance faisoit sur lui.

Soit que le cardinal de Pavie eût été présent à cet entretien, soit qu'il en eût eu vent & en parût touché, Piccolomini s'entreprit à son tour, & en reçut pour première réponse, qu'il étoit engagé d'une manière à ne pouvoit plus s'en dédire. Certes, reprit Piccolomini, vous marchez bien sur les traces des illustres personnages de votre sang. Le cardinal Brando, votre oncle de digne mémoire, s'est immortalisé en ramenant en Italie, au moyen de l'élection de Martin V, le pontificat que Jean XXIII tendoit à fixer en Allemagne, à l'occasion du concile de Constance; & vous qui êtes Italien, vous travaillez à le faire repasser d'Italie en France. Vous me direz peut-être que cela ne peut se faire sans le consentement du sacré collège, & que le Pape n'obtiendra jamais ce consentement. Mais, de bonne foi, quand il voudra quitter l'Italie, se trouvera-t-il un cardinal qui ose lui faire obstacle? Vous serez le premier à lui dire: Saint Père, c'est à vous d'ordonner, & à nous d'obéir. Or

qu'est ce que l'Italie, quand le Pape n'y est plus ? Que s'il demeure à Rome, cette capitale du monde & nous-mêmes deviendrons esclaves des François. Vous avez vu, sous Callixte, les Catalans maîtres de tout : après avoir éprouvé la tyrannie Espagnole, voulez-vous passer sous le joug François ? vous verrez cette nation remuante nous resserrer, nous ravaler dans le sacré collège, en repousser nos amis & nos proches, & n'y trouver place que pour elle. Ils s'y rendront si puissans, que le pontificat se retrouvera bientôt à leur merci. Quel François encore prétendez-vous établir vicairé de J. C. ? N'avez-vous pas dit cent fois que l'Église étoit perdue, si jamais elle avoit pour chef l'archevêque de Rouen ; que vous souffriez plutôt la mort que de consentir à son élection ? Pourquoi donc avez-vous changé dans un instant ? Est ce que dans un instant celui qui étoit un démon est devenu un ange ? ou vous-même, d'ange de lumière, êtes-vous devenu ange de ténèbres ? Qu'est devenu encore l'amour que vous aviez pour votre patrie ? J'aurois cru que vous ne l'eussiez jamais abandonnée, quand même vous eussiez vu tous les autres se tourner contre elle.

Vous m'aviez bien trompé, ou plutôt vous vous trompez vous-même, & vous vous perdez avec votre patrie, si vous ne sortez de cette erreur.

Le cardinal de Pavie, touché jusques aux larmes, dit en gémissant: Vous me confondez; mais que voulez-vous que je fasse? j'ai donné ma parole; je suis deshonoré, si j'y manque. Hé bien, reprit Piccolomini, soyez fidèle au cardinal de Rouen, & trahissez votre patrie. Ce mot seul déterminâ le cardinal de Pavie, qui promit sur le champ de quitter la faction Françoisise.

Celui de Ste. Marie la neuve qui ne pouvoit souffrir l'archevêque de Rouen, fut instruit à son tour de ce qui se brassoit en faveur de cet ambitieux, & rassembla tous les cardinaux Italiens, à la réserve de Prosper Colonne, dans la chambre du cardinal de Gênes. Après leur avoir peint vivement ce qu'on avoit à craindre, si l'on éliroit le cardinal de Rouen; après les avoir exhortés à oublier leurs intérêts personnels, pour ne s'attacher qu'au bien de l'Eglise & de l'Italie; il leur proposa Piccolomini, qui étant Italien, homme de bien & de mérite, lui sembloit le plus capable de bien gouverner l'Eglise. De sept cardinaux présens à cette espèce de

préconisation, il n'y eut que celui qu'elle regardoit qui la combattit; & il usa de toute son éloquence, pour montrer qu'il étoit absolument indigne d'un rang si élevé.

Peu après, on commença la messe, qui précédoit le scrutin. Quand elle fut achevée, les cardinaux, les uns après les autres selon le rang d'ancienneté, allèrent mettre dans le calice les bulletins qui renfermoient le nom de celui à qui ils donnoient leur voix. Quand ce vint le tour de Piccolomini, l'archevêque de Rouen qui étoit un des cardinaux observateurs, eut la mal adresse de lui dire: *Souvenez vous de moi*; comme si en ce moment on eût pu changer ce qui étoit écrit. Mais telle étoit le cardinal de Rouen; c'est à-dire d'une ambition poussée jusqu'à l'effronterie & à la démence. Piccolomini lui répondit: *Quoi! vous vous adressez à moi, qui ne suis ici qu'un atome!* Le scrutin fini, les cardinaux observateurs, sous les yeux de tous les autres, renversèrent le calice sur une table au milieu de l'assemblée. On ouvrit les bulletins, on les lut à voix haute, & l'on trouva qu'Enée Sylvius Piccolomini, cardinal évêque de Sienne, avoit neuf voix: le cardinal de Rouen n'en avoit

que six, & les autres beaucoup moins.

Comme aucun n'avoit le nombre suffisant, il fallut en venir à ce qu'on appelle *accessit*. Le cardinal de Rouen reprit quelque espérance: mais elle ne dura pas long-temps. Ce fut un coup de foudre pour lui, quand le vice-chancelier se levant d'un air assuré, dit qu'il donnoit sa voix au cardinal de Sienne. Quelques momens après, le cardinal de S. Anastase se déclara aussi pour lui. Comme il ne lui manquoit plus qu'une voix, Prosper Colonne, pour avoir le mérite de le faire Pape, s'empressa de lui donner la sienne. Le cardinal de Rouen se voyant alors ravir la papauté sans retour, franchit toutes les bornes, accusa Colonne de violer ses promesses, & l'accabla de reproches. Cet emportement, loin d'ébranler Colonne, lui inspira un nouveau courage: il dit plus haut que la première fois, qu'il donnoit son suffrage au cardinal de Sienne; & tous les autres le saluerent sur le champ en qualité de Pape. Tous ensuite reprirent leurs places, & confirmèrent l'élection, d'un commun consentement. Ainsi fut élu Pape le célèbre Enée Sylvius, à l'âge de cinquante-trois ans, le vingt-septième d'août 1458. Il prit le nom de Pie II. Nous avons

en ne pouvoir mieux placer qu'à l'article de ce personnage intéressant, le détail des brigues & des factions du conclave, où les passions humaines, il est vrai, n'ont que trop souvent disposé du siège apostolique, mais où le main invisible qui soutient la chaire de Pierre, les confondit encore plus souvent, & les fit quelquefois servir elles-mêmes à y placer celui qu'elle avoit préordonné dans ses conseils éternels.

Pie II, devenu Pape après avoir passé par tous les grades inférieurs, comparable aux plus grands Pontifes pour ce qui est de la littérature, de l'éloquence, de la force d'ame, de la prudence & de la dextérité dans le maniement des affaires, eut tant d'indifférence pour la fortune, & la fortune réciproquement pour lui, que peu de temps avant son élection, il disoit au cardinal de Pavie son ami, qu'il travailloit depuis vingt-cinq ans, sans avoir encore de quoi se chauffer; qu'il avoit néanmoins arrosé de ses sueurs presque tout le monde chrétien, essuyé tous les genres de travaux & de souffrances sur terre & sur mer; battu par les tempêtes, transi par les frimas, brûlé par les ardeurs du soleil, dépouillé par les brigands, réduit en captivité,

Card.
Papiens.
Epist.
365.

jeté dans les cachots, & conduit vingt fois aux portes de la mort.

Platin. Il étoit né de parens nobles, mais peu fortunés, à quelques lieues de Sienne, dans la petite ville de Corsini, qu'ensuite il fit appeler de son nom Pienza, en l'érigeant en ville épiscopale. Victoire Fortiguerra sa mère étant enceinte de lui, songea qu'elle accouchoit d'un enfant mitré; & comme c'étoit la coutume de mettre une mitre de papier sur la tête des clercs condamnés à mort, elle se figura qu'il seroit l'opprobre de sa famille. Elle ne prit d'autres pensées, que quand elle le vit évêque. Il fut élevé avec soin & fit des progrès extraordinaires dans les belles lettres. Après avoir fait ses études à Sienne, il accompagna au concile de Bâle, en qualité de secrétaire, Dominique Capranica, désigné cardinal par Martin V, & rejeté par Eugène IV. Ce fut là que ce jeune homme, de vingt-six ans tout au plus, plein de feu, plein de talens, séduit par les applaudissemens & les préventions générales, naturellement ennemi du mensonge, & n'imaginant pas que de vieux docteurs, que des évêques blanchis dans les fonctions saintes pussent mentir, prit toutes les impressions qu'on lui voulut donner

contre le Pape Eugène, & qu'il écrivit contre la prééminence du siège apostolique.

Son esprit le fit rechercher par différens prélats, auprès desquels il exerça les fonctions de secrétaire. Le cardinal Albergati l'envoya en Ecoſſe. A son retour, le concile de Bâle lui donna les charges de référendaire, d'abrégiateur, de chancelier, d'agent général; & il fut envoyé bien des fois en Savoie, chez les Suiffes, & en différens Etats de l'Allemagne. Au milieu de ces courses & de ces négociations, il publioit toujours quelque ouvrage, tantôt un traité doctrinal, tantôt quelques lettres raisonnées touchant les matières qui fermentoient alors dans toutes les têtes: ouvrages de parti, &, comme il étoit naturel, toujours aussi défavantageux au Pape Eugène, que favorables au concile de Bâle.

Félix V le choisit à son tour pour secrétaire, & enfin l'Empereur Frédéric l'appela auprès de lui pour le même emploi. Il l'honora de la couronne poétique, & l'employa en différentes ambassades, à Milan, à Naples, en Bohême, & même à Rome au sujet de l'extinction du schisme, à quoi son habileté contribua beaucoup. Nicolas V lui conféra l'évêché de Trieste, d'où il passa

quelque temps après à celui de Sienna. Le même Pape lui confia les nonciatures de Bohême, de Moravie, de Silésie & de Hongrie, où il signala son habileté. Il ne se distingua pas moins aux diètes de Lisbonne & de Francfort, assemblées pour former une ligue contre les Turcs; quoique les circonstances eussent ensuite fait échouer ce projet. Enfin, le Pape Callixte lui donna le chapeau, mérité à tant de titres.

Il fut un des plus constants défenseurs de Bâle, où il demeura jusqu'à la confirmation du schisme, & ne se laissa ébranler par la retraite journalière des prélats, qu'il croyoit ne céder qu'à la crainte de perdre leurs biens temporels.

Æn. Comme il n'avoit rien dont on pût le
Comm. dépouiller, c'est lui-même qui fait cet
l. 7. aveu, il fut plus docile à la voix de sa conscience, prévenue qu'il tenoit le meilleur parti. Mais quand il fut attaché à l'Empereur, parmi les Allemands contenus dans les bornes de la neutralité & plus calmes naturellement que les autres nations, il eut connoissance & conviction pleine des supercheries & des noirceurs dont il n'avoit pas eu jusques-là le premier soupçon. On lui démontra que le Pape Eugène étoit aussi fausement

qu'outrageusement chargé; que les cardinaux réfugiés à Bâle n'avoient suivi que leur haine & leur ressentiment personnel contre un saint Pontife, à la clémence duquel tous enfin recouroient, trop heureux de le fléchir en demandant pardon de leur défection schismatique. Il fut principalement touché d'entendre en Hongrie le cardinal Julien, aux lumières & à la vertu duquel il avoit une confiance sans bornes, bénir mille fois le Ciel de l'avoir retiré de la conjuration de Bâle, de lui avoir fait comprendre, ce qu'enseignent tous les Pères Grecs & Latins, qu'il n'est point de salut pour celui qui se sépare de la sainte Eglise Romaine, & que toutes les vertus sont illusoires sans l'obéissance qu'on doit au souverain Pontife. Il trouva les mêmes principes profondément gravés dans l'esprit des personnages les plus distingués tant par leur piété que par leur doctrine, & répandus dans tous les lieux qu'il avoit eus à parcourir. Ce fut alors qu'il tomba comme un bandeau de ses yeux, & qu'au moyen de l'âge & de la réflexion, il mit bas les préjugés que l'expérience & la jeunesse lui avoient fait recevoir de la bouche de ses anciens, comme des oracles dont il ne se permettoit pas l'examen.

Le désir de réprimer les ennemis du nom chrétien n'avoit jamais varié dans Pie II. Il ne fut pas plus tôt installé sur le Siège de S. Pierre, qu'il apporta tous ses soins à sceller la ligue tant de fois projetée des princes chrétiens contre les Turcs. Le danger qui menaçoit la chrétienté, devenoit plus pressant de jour en jour. Il ne se passoit point d'année que Mahomet II n'en ravageât, n'en subjuguât quelque appanage; en sorte que les Grecs, ses victimes les plus ordinaires, le rangeant parmi ces monstres de tyrannie qui furent surnommés, ou le malheur du monde, ou le fléau de Dieu, le nommerent à son tour le bourreau du Ciel. Mais ces lâches Orientaux, contents de fatiguer les Latins de leurs sollicitations & de leurs importunités éternelles, se trahissoient, se déchiroient, se détruisoient mutuellement les uns les autres. Athènes étant déjà tombée par leurs divisions au pouvoir des infidèles, les deux Paléologues, Thomas & Démétrius, se privant eux-mêmes des avantages de la paix que leur laissoit le Sultan, se firent une guerre ruineuse, qui, cette année 1453, attira Mahomet dans la Morée. Alors on put voir combien les fureurs de la discorde different de la

Phranz.
L. 3. c. 3.

Chalc. l. 9.

vraie valeur. Acharnés à leur destruction réciproque, le Sultan les subjuguâ presqu' sans combattre. Cette multitude de villes & de citadelles, situées dans des gorges ou sur des rochers inaccessibles, & aussi bien fortifiées par l'art que par la nature, furent la plupart abandonnées ou rendues, avant d'être attaquées. Corinthe ne soutint un siège que pour augmenter son opprobre, en passant des armes sous le joug, & en souscrivant au tribut qu'il plut au vainqueur d'imposer à la ville & à tout le pays.

Le Pape sentant que les infidèles feroient toujours de plus grands progrès, tandis que les princes chrétiens n'agiroient pas de concert, il convoqua une assemblée à Mantoue, & les pria instamment d'y venir délibérer des moyens d'arrêter un débordement qui menaçoit toute l'Europe. Comme l'Empereur tenoit le premier rang parmi eux, & leur devoit donner l'exemple; le Pape envoya le cardinal Bessarion vers lui, & en même temps vers tous les autres princes d'Allemagne. Mais ce légat trouva les affaires tellement brouillées, qu'il ne lui fut pas même possible de se faire entendre. Tous les princes, à la réserve du Marquis de Brandebourg, étoient

soulevés contre l'Empereur ; & les plus animés étoient Albert & Sigismond d'Autriche , l'un son frère , & l'autre son cousin-germain. Les Rois de Bohême & de Hongrie étoient du complot ; le premier parce que l'Empereur , prétendant que la Bohême lui étoit dévolue , ne cessoit de traverser l'établissement du nouveau Roi ; & l'autre , parce que Frédéric détenoit la couronne de S. Etienne , réputée sacrée , & sans laquelle , suivant la persuasion populaire , les successeurs de ce premier Roi de Hongrie avoient seulement le nom de Roi , & non pas la possession légitime du royaume. Tant pour sa propre sûreté , que par déférence à ce que représenta le Pape contre des dissensions si avantageuses aux infidèles qu'il s'agissoit de réprimer , l'Empereur se désista de ces prétentions. Le Pontife lui-même , après avoir fait difficulté de reconnoître pour Roi Pogebrac accusé d'hérésie , ne balança plus à lui en donner le titre , quand il en eut reçu la profession de foi. Il reconnut de même pour Roi de Naples , Ferdinand d'Aragon , qui lui rendit l'hommage-lige & de vasselage ; & il annulla la bulle du Pape Calliste , qui avoit réuni ce royaume au S. Siège. Il obligea seulement les Rois

de N
Pape
blanc
nand
mer
contr
La
qu'av
pour
judic
guste
tura
Nap
sem
mots
droit
noit
tentic
Pie
l'atta
matic
qu'il
sa jeu
laisa
dans
pour
Il lui
tien ,
senfer
ment

de Naples à présenter tous les ans au Pape, par manière de tribut, un cheval blanc & huit mille onces d'or. Ferdinand, en reconnoissance, promit d'armer puissamment par terre & par mer, contre les ennemis du nom chrétien.

La France au contraire ne put voir qu'avec chagrin la prédilection du Pape pour le bâtard d'Aragon, qui, au préjudice de René d'Anjou de la race auguste de S. Louis, avoit reçu l'investiture qui excluoit René du royaume de Naples. Le Pontife, pour tout adoucissement, s'étoit contenté d'insérer ces mots dans l'acte d'investiture, *sauf les droits d'autrui*; c'est-à-dire qu'il se bornoit à ne pas heurter de front les prétentions légitimes de la maison d'Anjou. Pie II, de son côté, avoit sur le cœur l'attachement des François pour la pragmatique sanction, qu'il blâmoit autant qu'il l'avoit exaltée dans la prévention de sa jeunesse pour la réforme de Bâle. Il ne laissa point d'écrire au Roi Charles VII, dans les termes les plus honorables, pour l'inviter au congrès de Mantoue. Il lui donna les titres de Roi très-chrétien, de fils aîné de l'Eglise, & de défenseur principal de la foi; acquis justement à vos prédécesseurs, ajoutoit-il,

comme aux plus dignes zélateurs de la religion de Jésus-Christ, & si bien dûs à vous-même, dont les conseils ne sont pas moins nécessaires pour diriger nos opérations, que ne le font vos exemples pour animer les princes & les peuples. Il le prioit enfin, s'il ne pouvoit venir en personne, d'envoyer au moins ses ambassadeurs, munis tant de ses instructions que de ses pleins pouvoirs.

Le Roi, dans sa réponse, loua beaucoup le Pape de ses pieux desseins, & promit de concourir de tout son pouvoir à leur exécution; mais par la voie de ses ministres, parce que l'état des affaires de son royaume ne lui permettoit pas de s'en éloigner. Il faisoit jouer alors à la présomption Britannique un personnage bien différent du passé. Après avoir chassé ces fiers insulaires de Guienne, de Normandie, de toute la France, à l'exception de Calais, il les réduisit à défendre leurs propres foyers, & porta dans leur île la mort & le ravage. Brézé, sénéchal de Normandie, avec autant d'intelligence que de courage, fit une descente à deux lieues de Sandwic, prit trois vaisseaux dans le port, enleva de la ville & des environs un butin inestimable, & leur fit regarder pour l'ave-

nir leur propre sûreté comme leur plus grande fortune. Ensuite, quoique les milices du pays fussent accourues en armes, il se rembarqua sans aucune perte.

Aussi-tôt que le fort de l'hiver fut passé, le Pape partit de Rome pour se rendre à Mantoue; après avoir statué, du consentement des cardinaux, que, s'il venoit à mourir dans ce voyage, on ne pourroit élire son successeur ailleurs que dans Rome. Il n'avoit que cinquante-trois ans; mais les travaux de toute espèce qu'il avoit essuyés dans ses légations & ses voyages sans nombre, l'avoient rendu extrêmement infirme. Il voulut en passant se montrer à Corfini, lieu de sa naissance, où il célébra la fête de la chaire de saint Pierre. De là il vint à Sienne, érigea ce Siège en archevêché, & en fit Antoine Piccolomini son neveu, premier archevêque. Il fut joint dans cette ville par les ambassadeurs de l'Empereur, des Rois de Castille, de Portugal, de Hongrie, de Bohême & de plusieurs autres princes. Il y vint aussi des Silésiens, qui, au nom de leur province faisant partie du royaume de Bohême, protestèrent qu'ils ne vouloient point reconnoître Pogebrac pour leur Roi, se plaindirent que le Pape lui en eût donné le titre,

& réclamèrent l'assistance du S. Siège
 contre les périls où la religion catholique
 se trouvoit exposée dans leur patrie. Le
 Pape la leur promit, spécialement à l'ef-
 fet d'évoquer à Rome tous les litiges
 qui surviendroient en cette matière, &
 fit partir sans délai des nonces pour la
 Bohême. La foi de Pogebrac, malgré
 son abjuration, étoit infiniment suspecte :
 mais il vouloit regner tranquille. Pour
 obtenir les hommages des Silésiens, il
 promit de nouveau d'obéir au S. Siège,
 & de soutenir avec zèle la foi catholique :
 il s'obligea de protéger les Silésiens contre
 tous ceux qui voudroient introduire l'hé-
 résie chez eux; de défendre les droits
 & les libertés des Eglises; de faire res-
 pecter & garder les censures ecclésiasti-
 ques, dans toutes les terres de sa domi-
 nation; & même de ne conserver aucun
 ressentiment contre ceux qui jusques-là
 lui avoient refusé obéissance.

Roquesane étoit plus à craindre que
 Pogebrac, qui, sans ce méchant prêtre,
 eût regné tranquille, & rendu ses sujets
 heureux. Pour tarir le mal à la source,
 Pie II commit à Vincellas, doyen de
 l'Eglise catholique de Prague, l'admini-
 stration de l'archevêché. A l'exhibition
 des lettres apostoliques, il y eut, comme

on
 fit
 de
 quel
 deux
 se tr
 & d
 sa p
 neut
 affair
 fut
 déci
 eut
 la ca
 Huff
 fit n
 ques
 doxe
 où il
 Thab
 comm
 Pi
 le far
 absol
 avec
 digne
 C'éto
 hom
 l'égal
 ches

on devoit s'y attendre, de fortes oppositions, de la part du factieux intrus & de ses partisans nombreux, à la tête desquels étoit le premier magistrat. Les deux partis eurent recours au Roi, qui se trouvant également embarrassé de part & d'autre, leur accorda indistinctement sa protection; c'est-à-dire qu'il demeura neutre dans son propre royaume. Cette affaire, souverainement importante, s'il en fut jamais, languit dans une longue indécision: durant plusieurs années, il y eut deux administrateurs dans l'Eglise de la capitale, l'un Catholique & l'autre Hussite; méthode ruineuse, qui produisit néanmoins quelque bon effet: Roquesane, afin de se concilier les orthodoxes, fit un long traité des sacremens, où il combattoit fortement les excès des Thaborites, & s'éloignoit peu de la foi commune de l'Eglise.

Pie II alla de Sienne à Florence, où le fameux Côme de Medicis qui régissoit absolument cette république, le reçut avec des honneurs & une magnificence digne de ses sentimens & de sa fortune. C'étoit le plus riche & le plus honnête homme de son temps. Peu de Souverains l'égalotent en puissance, ainsi qu'en richesse. Il avoit amassé des trésors immen-

Paul. Jov.
élog. l. 2.
Gomm.
Pii II, l. 2;

des & des raretés inestimables, par un commerce continué jusqu'à l'âge de soixante ans sous tous les climats de notre hémisphère. Toutes les républiques d'Italie, & la plupart des princes étrangers prenoient ses conseils, comme d'un sage instruit par ses correspondances innombrables, de tout ce qui se passoit dans l'univers. Comme il aimoit les sciences & les savans, il en attira une infinité dans son palais, plus semblable à la cour d'un Roi qu'à la banque d'un marchand. Il forma une riche bibliothèque, & profita des émigrations de la Grèce, pour en recueillir les meilleurs livres, & de très-précieux manuscrits. Tant de grandeur & de prospérité lui suscita des envieux, dont les intrigues le firent exiler avec son frère Laurent : mais il fut rappelé peu après par les Florentins, qui le reçurent avec des applaudissemens unanimes, & lui donnerent le titre de père du peuple & de libérateur de la patrie. Il ne lui manqua que le nom de souverain, que ses neveux acquirent dans la suite. Tel est le prix de la grandeur & même de la domination terrestre, où il n'est pas un point d'élevation à quoi l'or ne puisse atteindre. Saint Antonin, le Pogge né au territoire de Florence, Guarini de Vérone, Léonard

un
to
le
un
dit
des
ces
ren
des
J
bien
Ma
Il l
moi
& n
vall
ter
voir
rend
cho
paci
part
hom
passi
jeu
semb
jet q
lifiée
trou
les
T

ard Arétin, Maphée de Lodi, qui de tous les auteurs de son siècle a écrit avec le plus d'élégance & le plus d'agréments, une foule innombrable d'autres écrivains distingués furent les contemporains des deux Médicis, & la plupart gratifiés par ces nouveaux Mécènes, qui contribuèrent plus que personne à la renaissance des lettres.

Le Pape, après avoir encore parcouru bien des villes d'Italie, se rendit enfin à Mantoue, sur la fin du mois de mai. Il lui fallut encore attendre plus de cinq mois l'arrivée de différens ambassadeurs, & nommément celle de François: intervalle qui se consuma tout entier à disputer des rangs & de la préséance, à recevoir des plaintes, à terminer des différends, où le Pontife ne gagna rien autre chose que de montrer beaucoup de capacité, de modestie, de patience, d'impartialité, en un mot le caractère d'un homme de bien, inaccessible à toutes les passions que l'intérêt particulier mit en jeu dans la plupart des membres de l'assemblée. Tout ce qu'il put faire pour l'objet qui rassembloit tant de personnes qualifiées, ce fut de dresser une liste des troupes qu'on promit d'envoyer contre les infidèles, de nommer l'Empereur

chef de l'expédition, & d'imposer le trentième sur tous les biens séculiers d'Italie. Mais le même principe qui empêchoit d'accorder davantage, l'intérêt personnel, & les animosités réciproques firent encore échouer le peu qu'on avoit accordé. Dans ce fameux congrès enfin, l'accessoire devint le capital, ou du moins le seul objet qui mérite quelque attention.

Les ambassadeurs de France s'étant plaints avec amertume, de la préférence donnée à Ferdinand d'Aragon sur un prince légitime du sang de leurs Rois, & ne se laissant pas leurrer par le vain titre de Roi de Sicile dont le Pape voulut

Conc. T.
xiiij, p.
1762.

bien qualifier René d'Anjou; Pie II qui avoit le talent de la parole, s'exprima plus magnifiquement que les ambassadeurs même sur la dignité de la couronne & de la maison de France, insinua finement que la nécessité seule lui avoit fait préférer à un prince éloigné, un voisin qui ne lui avoit laissé le choix qu'entre les services d'un vassal & le ressentiment d'un ennemi. Puis prenant lui-même le ton de la plainte, il parut fort étonné que la France attendit de l'Eglise Romaine un aussi grand bienfait que la possession d'un royaume, tandis qu'elle s'opiniâtroit à soutenir, dans la pragmatique sanction,

acte le plus injurieux qui eût jamais été fait à l'autorité pontificale. Il ajouta qu'il étoit à peine croyable qu'un prince religieux eût publié une ordonnance ecclésiastique, qu'aucun concile général, qu'aucun Pape n'avoit reçue, qui imprimoit une tache hideuse à l'Eglise de France, & la rendoit méconnoissable aux autres Eglises; qui renversoit toute la hiérarchie, & constituoit les laïcs maîtres & juges du clergé; que depuis ce temps là la puissance du glaive spirituel ne s'exerçoit plus que sous le bon plaisir de l'autorité séculière; que le Pontife Romain dont la juridiction n'est pas même bornée par l'Océan, n'avoit plus de pouvoir en France, qu'autant qu'il plaisoit au parlement de Paris, lequel osoit bien souvent examiner les constitutions & annuler les censures apostoliques.

Les ambassadeurs répondirent que la pragmatique n'étoit qu'un recueil des décrets de Bâle, fait par les évêques & les archevêques de France; qu'elle portoit même sur l'autorité des Papes Alexandre V, Jean XXIII, Martin V, & Eugène IV, qui avoient approuvé les conciles généraux de Pise, de Constance, & de Bâle; qu'elle conservoit au

chef de l'Eglise tous les droits que les canons lui attribuent ; que le Roi n'avoit point prétendu par-là y déroger ; que ces droits étoient toujours respectés dans le royaume . & que sans cesse on y avoit recours au Pape , comme au vicaire de Jésus-Christ ; qu'à l'égard du parlement dont on faisoit des plaintes si piquantes , on devoit savoir que c'étoit un corps illustre , composé des pairs de France & de quatre-vingts magistrats d'un mérite distingué ; que loin d'attenter à l'autorité du S. Siège , il étoit très-utile pour la conservation des droits de l'Eglise ; qu'il seroit à souhaiter qu'il y eût un tribunal semblable dans tous les Etats chrétiens , qu'on y avoit de tout temps rendu une exacte justice aux parties quelles qu'elles fussent , sans nul distinction de leur foiblesse ou de leur puissance , & sans autre examen que celui des droits ; que ce tribunal vanté conservoit intacte la réputation d'intégrité qu'il s'étoit acquise , depuis les temps anciens où tant de princes étrangers venoient soumettre leurs différends à ses décisions.

La conciliation est rarement le fruit des explications & des plaintes : le Pape & les ambassadeurs se rapprocherent si

pe
tiv
era
sel
d'e
voi
éca
for
me
bul
mu
que
Por
nul
ffis
que
cles
aux
don
répu
à u
n'ex
on
le n
pun
chie
les
prim
révo
tifié

peu, qu'après leurs démarches respectives on eut tout au contraire lieu de craindre une rupture ouverte. Pie II, selon toute apparence, ayant dessein d'emporter d'autorité ce qu'il ne pouvoit obtenir de la déférence, & voulant écarter les oppositions qu'on pourroit former, publia le 18 janvier 1460, comme il étoit encore à Mantoue, une bulle qui défendoit sous peine d'excommunication d'interjeter appel, sous quelque prétexte que ce fût, du souverain Pontife au futur concile. La bulle annulloit ces appels, & les déclaroit abusifs, erronés & damnables. On y disoit que c'étoit-là un abus inoui dans les siècles précédens, manifestement contraire aux saints canons, & souverainement dommageable à tous les ordres de la république chrétienne; qu'en appelant à un tribunal qui n'existe point, & n'existera peut-être de fort long-temps, on se met en pleine liberté de continuer le mal; que les crimes demeurent impunis, que tous les ordres de la hiérarchie languissent dans la confusion, que les puissans, avant de pouvoir être réprimés, ont écrasé les foibles, & que la révolte contre le premier siège se fortifie au point de devenir irrémédiable.

Conc.
T. xij. p.
1801.

On ne fauroit disconvenir qu'il n'y eût de la solidité dans ces raisons, & beaucoup d'abus dans les appels très-fréquens alors. Tous ceux qui n'étoient pas contents des constitutions apostoliques, princes & particuliers, trouvoient par-là un moyen sûr de se mettre à couvert des censures, & de toute poursuite.

Mais cette bulle se publioit en des circonstances où les vues du Pontife étoient trop suspectes aux François, pour qu'ils ne crussent pas devoir au moins faire des observations & quelques distinctions sur la généralité du décret. Le Roi fit assembler les princes, les évêques, les plus habiles jurisconsultes; & après une mûre délibération, le procureur général Jean Dauvet dit au nom de Sa Majesté, que le Pape s'étoit expliqué à Mantoue d'une manière à faire craindre qu'il ne voulût rompre avec la France, à cause de la pragmatique sanction; que le Roi n'avoit rien de plus à cœur que d'empêcher une rupture si fâcheuse, & qu'il conserveroit toujours le respect & l'obéissance dûs au S. Siège & au Souverain Pontife, selon les décrets des conciles généraux & les écrits des SS. Pères; qu'il ne pouvoit se persuader que le Pape voulût s'attribuer une autorité sans bor-

ne, ni qu'il entendit condamner, pour tous les cas & toutes les circonstances, le recours & l'appel au concile œcuménique, qu'à tout événement, il requéroit la convocation de ce concile dans une ville libre, & que jusques-là, il seroit observé dans son royaume les décrets des conciles précédens. Le procureur général ajouta un acte juridique de protestation, contre tout ce que le Pape pourroit entreprendre au préjudice du Roi & de ses sujets, à l'occasion des affaires présentes: l'acte étoit terminé par un appel en forme au futur concile œcuménique.

Le Pape fut d'autant plus offensé de cet appel, qu'il fut interjeté presque au moment où il prononçoit contre ces entreprises. Mais Pie II savoit temporer & se posséder: il attendit des temps plus opportuns, qui ne tarderent point à se présenter. Le Roi & le Dauphin n'avoient pas à beaucoup près cette conformité de pensées & de sentimens, qui sembloit devoir regner entre un fils & son père. Le Dauphin s'étoit séparé du Roi depuis plusieurs années, & vivoit dans une espèce d'exil chez le duc de Bourgogne.

Le Roi craignoit sans cesse que le

Dauphin ne levât l'étendard de la rébellion, & le Dauphin de son côté craignoit qu'on ne le déshéritât : il n'y avoit en effet que trop de courtisans brouillons, qui s'efforçoient de faire réprover l'héritier naturel de la couronne, pour lui substituer le prince Charles, son frère cadet. Enfin Charles VII, ennemi des partis violens, & même de toute affaire sérieuse, ne put soutenir les divisions de sa cour & de sa famille. Il tomba malade, à Meun-sur-Yeu en Berry. Un malheureux confident vint lui dire qu'on vouloit l'empoisonner : la crainte se joignit à la mélancolie, & il ne voulut plus manger. Quoi qu'on pût faire pour dissiper ses terreurs, il demeura sept jours sans toucher à aucune nourriture ; & quand exténué de faiblesse, il se laissa persuader de prendre quelque soulagement, son estomac rétréci ne put rien soutenir. Il mourut ainsi, par la peur de mourir, le jour de la Magdeleine, vingt-deuxième de juillet 1461 ; après avoir reçu néanmoins tous les sacremens de l'Eglise avec beaucoup de piété, & en suppliant le Seigneur de lui faire la même miséricorde qu'à la sainte pénitente dont on célébroit la mémoire. Charles VII, dans la suite de sa vie ainsi qu'à la mort, n'offrit qu'un long

est
gra
de
ans
tion
ligie
régl
que
cho
mal
affa
men
don
tane
L
qui
fensi
des
d'A
duir
men
gne
en
Ang
que
l'év
réflic
que
dina
le c

éssu de contradictions : en butte aux plus
grands revers en commençant & avant
de commencer à régner , & durant trente
ans ensuite accompagné sans interrup-
tion de la victoire ; plein de foi , re-
ligieux jusqu'à la piété , & très peu
régulé dans ses mœurs ; plus soldat
que capitaine , plus heureux qu'habile ,
choisissant bien ses généraux & assez
mal ses favoris ; bon , libéral , populaire ,
affable jusqu'à la familiarité , & parfaite-
ment obéi , si ce n'est de son fils ,
dont il ne fut ni aimé , ni ménagé ,
tandis qu'il étoit adoré de son peuple.

Les François ne furent pas les seuls
qui refuserent de se soumettre à la dé-
fense illimitée que fit Pie II d'appeler
des Papes aux conciles. Sigismond , duc
d'Autriche , ne voulant pas laisser intro-
duire dans ses Etats l'usage des com-
mandes , jusques-là inusitées en Allema-
gne , quoique si communes en Italie ,
en Espagne , en France même & en
Angleterre , ne voulut jamais souffrir
que le cardinal de Cusa possédât ainsi
l'évêché de Brixen ; c'est-à-dire sans y
résider. Il s'y étoit opposé , dès le temps
que Nicolas V. l'avoit conféré à ce car-
dinal ; & les dissentions entre le duc &
le cardinal , avoient tellement augmenté

Nauch
vol. 8 ,
gen. 49 ,
fol. 290.

dans la suite, que le prélat fut contraint d'abandonner la partie, sous le pontificat de Calliste. Il vint trouver ce Pontife qui, après avoir inutilement averti Sigismond, l'excommunia & mit ses États en interdit. Sous Pie II, & par l'entremise de ce Pape, il se fit une réconciliation plâtrée, qui aboutit bientôt au dernier éclat. Le cardinal étant retourné à Brixen, sur une lettre de Sigismond qui ternit par la duplicité le zèle qu'il montrait pour la discipline, ce prince investit tout à coup la ville, la força le jour même de pâque, puis assiéga la citadelle où l'évêque s'étoit retiré; & quoiqu'il l'eût reçu à composition, il le fit emprisonner honteusement, & ne lui rendit la liberté qu'au moyen d'une forte rançon. Le Pape, à cette nouvelle, fit revivre & réaggrava l'excommunication du prince, qu'il étendit à ceux qui ne l'avoient pas tenu précédemment pour excommunié. Ce fut alors, qu'à l'exemple des François, Sigismond d'Autriche appela du Pape au futur concile. Le docteur Grégoire d'Heimbourg ayant dressé l'acte d'appel, le Pape ordonna de le traiter en hérétique & en criminel de lèse-majesté, comme ayant rompu l'unité de l'Eglise;

il défendit d'avoir aucune communication avec lui, & prononça la confiscation de tous ses biens. Le docteur usant pour se venger des armes qui lui étoient propres, composa un traité contre la puissance temporelle que les Papes s'arrogeoient sur les princes. C'est l'ouvrage le plus aigre & le plus violent que ce siècle, tout fertile qu'il fût en pareilles productions, ait mis au jour contre la puissance pontificale.

Louis XI ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il parut prendre à tâche de tenir une conduite opposée à celle de son père, dans les actes même de clémence, aussi bien que dans les actes de sévérité plus conformes à son goût. On en peut juger sur les deux traits suivans, tirés de tant d'autres: il ôta au Comte de Dunois, à Dunois le fléau des Anglois, le restaurateur & le sauveur de la France, il ôta la lieutenance générale du royaume, le gouvernement de Normandie, & la charge de grand chambellan. Et le comte d'Armagnac, proscrit pour son commerce détestable avec la propre sœur, & pour cause de rébellion, acquit la faveur du nouveau Roi, qui le fit maréchal de France. Louis XI ainsi disposé ne pouvoit qu'improver la pragmatique sanction,

Excommuni-
& appel.
Sigitim.
Austr. p.
15, 23,

qui étoit l'ouvrage de son père. Il avoit fait vœu de l'abolir, comme il n'étoit que Dauphin : aussi-tôt qu'il fût sacré, il confirma son vœu par serment, en présence d'un nonce Romain & de l'évêque d'Arras.

Ce prélat, nommé Jean Geoffroi, né sous le chaume, dans les terres de l'abbaye de Luxeuil, ensuite abbé de ce monastère, puis évêque d'Arras, à un âge très-avancé, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il n'étoit à 60 ans qu'un simple

Chois. aumônier du commun dans la maison du duc de Bourgogne; ce vieillard ambitieux, moins habile qu'intrigant, plus fécond en petites ruses qu'en ressources de génie, ne put se contenter d'une fortune autant supérieure à son mérite qu'à sa naissance. Durant la retraite du Dauphin dans les Etats de Bourgogne, il s'instrua auprès de ce prince naturellement ami des gens des bas étage; & avec un genre de politique assez semblable à celle de Louis, avec beaucoup de souplesse & peu de sentiment, il gagna si bien sa confiance, que le Dauphin devenu Roi, prit ce vieux moine à son service, & préféra souvent son avis seul à ceux de tout son conseil.

Rte. Il connoissoit toute l'Europe, &

possédoit au souverain degré l'art de tirer partie des hommes. Il nomma l'évêque d'Arras légat en France, ainsi que dans les Etats du duc de Bourgogne; il le chargea d'engager le monarque à fournir des secours pour la guerre de Turquie, & n'oublia point dans ses instructions l'affaire de la pragmatique. La manie de Louis XI étoit de se rendre le plus puissant souverain de l'Europe. L'évêque d'Arras lui fit entendre que, pour y parvenir, il falloit se maintenir en bonne intelligence avec le Pape, & que le moyen sûr de gagner le Pape étoit de supprimer la pragmatique sanction: ordonnance, ajouta-t-il, qui est le fruit du schisme, qui renverse toute la hiérarchie, & qu'un prince vraiment chrétien ne sauroit trop tôt abolir. Le Roi persuadé promit de faire ce qu'on désiroit: mais avant d'en écrire au Pape, il voulut que Geoffroi l'assurât de deux choses; l'une que Pie cesseroit de protéger Ferdinand d'Aragon contre René d'Anjou; l'autre, qu'il y auroit un légat François dans la France, pour la nomination des bénéfices. Geoffroi garantit que le Pape accorderoit volontiers ces deux articles; & Louis XI, souvent précipité ou très-singulier dans ses résolutions, n'examina

pas davantage: sur le champ il écrivit au Pape qu'il abolissoit la pragmatique sanction, quoiqu'établie après une longue délibération des évêques & des docteurs, & quoiqu'observée généralement dans son royaume, à qui elle étoit infiniment Monstr. chère. Il se glorifioit auprès du Pontife vol. 3, de n'avoir point été arrêté par les avis fol. 99. contraires de son conseil, d'avoir été presque le seul à réprouver cet ouvrage du schisme, à renverser ce rempart élevé par la licence contre le siège apostolique.

Louis XI qu'on ne pénétra jamais qu'imparfaitement, eut peut-être bien d'autres motifs que ceux qu'il alléguoit. La discipline établie par la pragmatique mettant les élections entre les mains des chapitres & des abbayes, & laissant aux évêques la collation des bénéfices ordinaires; il arrivoit que dans chaque province, dans chaque évêché, où les seigneurs particuliers résidoient, & donnoient la loi en petits souverains, soit par leurs sollicitations, soit par leur violence, ils se rendoient maîtres au moins des principales dignités ecclésiastiques. Or ce surcroît de puissance dans les vassaux de la couronne, étoit la chose du monde la plus contraire à la passion de ce prince pour le pouvoir absolu. Il n'en étoit pas

ainsi de l'influence qu'auroit le S. Siège dans le gouvernement de l'Eglise de France: comme le Roi faisoit toujours plus puissant que ses vassaux auprès du Souverain Pontife, il devoit en être plus écouté, quand il solliciteroit quelque faveur. Il ne pouvoit même se faire que la cour n'acquiescât insensiblement une sorte de direction générale pour le choix des évêques & des abbés, & que ces sujets placés à sa recommandation, ne s'en souvinsent ensuite pour ce qui dépendroit d'eux.

Quelles que fussent les vraies intentions de Louis, Pie ne se laissa pas vaincre en propos honnêtes & en témoignages de considération. Il préconisa la complaisance du Roi, comme l'action la plus sainte, & en même temps la plus glorieuse que pût faire un prince chrétien, comme une action qui s'étoit faite à Constantin, à Théodose, à Charlemagne, personnages à jamais mémorables par leur attachement au S. Siège. L'habile Pontife loua surtout Louis de s'être déterminé seul, à la manière des grands Rois, qui savent, lui disoit-il, & gouverner par eux-mêmes, & se faire obéir. Il ne manqua point de lui promettre qu'il entreroit dans ses vues pour la distribution des grâces ecclési-

riques, qu'il le prévindroit en toute rencontre, & par toutes sortes de bons offices. A la fin, il l'exhortoit à la guerre contre les infidèles; c'étoit la conclusion générale de toutes les lettres de ce Pontife; ce que le Roi ne prit en effet que pour une chose de style. Son tour d'esprit, tout à la moderne, & sans nul empreinte de la simplicité antique, ne goûta jamais les croisades. Dans toute la lettre du Pape, il n'étoit question, ni du royaume de Naples pour le duc d'Anjou, ni du légat François pour la distribution des bénéfices en France.

L'évêque d'Arras, qui avoit répondu de ces deux articles, & qui environ six semaines après fut envoyé vers le Pape, en qualité d'ambassadeur, pour les solliciter, parut à peine en conserver le souvenir jusqu'à Rome. Ayant appris dans l'intervalle, que le Pape l'avoit déjà fait cardinal, il fut si transporté de joie, qu'il ne sembla plus envoyé au delà des monts, que pour y recevoir la décoration de sa nouvelle dignité. Il fit néanmoins quelque foible tentative pour René d'Anjou: mais la révocation de la pragmatique fut confirmée sans aucunes conditions. La joie en fut aussi vive à Rome, que si l'on eût remporté une pleine vic-

toire
y eut
on f
célèb
le. c
prire
du p
train
prag
Ra
ment
de l'
avant
piqué
foi q
frapp
que l
té de
exécu
matiq
fut t
génér
des e
soit l
ment
traor
cond
nanc
le pa
gale,

toire sur les ennemis du nom chrétien. Il y eut des processions pendant trois jours ; on fit des feux de joie , comme pour célébrer le plein triomphe du S. Siège sur le concile de Bâle ; tous les Romains prirent part à cette fête , & dans l'ordre du peuple , les têtes s'exalterent jusqu'à traîner dans les boues la chartre de la pragmatique , & la brûler publiquement.

Rarement Louis XI fut joué impunément : il s'en fallut bien que Pie II tirât de l'abolition de la pragmatique tous les avantages qu'il s'en étoit promis. Louis piqué d'avoir été la dupe d'une bonne foi qui ne lui étoit pas ordinaire , & frappé d'ailleurs des fortes remontrances que lui firent le parlement & l'université de Paris , se mit peu en peine de faire exécuter sa déclaration. Ainsi la pragmatique , dans la plupart de ses chefs , fut toujours la règle qu'on suivit le plus généralement. L'article des réserves & des expectatives étoit celui qui intéressoit le plus les Papes , & personnellement Pie II , sous qui elles s'étoient extraordinairement multipliées : le Roi les condamna & les annulla par une ordonnance expresse. Il déclara de même que le parlement seul connoitroit de la régale , & qu'il pourroit appeler au con-

cille œcuménique, de toute bulle contraire à cette disposition; que les juges royaux jugeroient, tant au pétitoire qu'au possessoire, toutes les causes des bénéfices qui étoient de collation royale, & généralement de tous les bénéfices du royaume quant au possessoire. Il prescrivit encore la levée de différentes charges pécuniaires au profit du Pape, telles que le droit de dépouille à la mort des bénéficiers, la perception de la moitié du revenu des bénéfices jugés incompatibles; & tant les collecteurs, que les porteurs de bulles & de censures obtenues à ce sujet, furent menacés des peines les plus rigoureuses. Enfin il déclara que les magistrats & les docteurs du royaume examineroient de concert, par quels moyens on pourroit remédier au tourment des citations, des monitions & des autres procédures de Rome. Dans la suite, on revint encore plusieurs fois sur cette affaire, & Louis XI, comme en beaucoup d'autres, se montra tantôt favorable & tantôt contraire à la pragmatique: mais la résistance des magistrats portée jusqu'à se laisser destituer de leurs charges, les oppositions de l'université, la répugnance de toute la nation ne varierent jamais; en sorte que

la ré
mais
règle
qu'au
Lo
d'An
un te
sembl
trouv
près
refus
tise a
son H
évêqu
bayes
camp
der to
chés
vez,
tée qu
vous
que je
tre,
l'obtie
sécher
n'est
deux
que
néamn
pays

la révocation faite par le Roi ne fut jamais bien exécutée, ni même vérifiée en règle. la chose resta sur ce pied-là jusqu'au regne suivant.

Louis XI punit à son tour le cardinal d'Anras, en le disgraciant au moins pour un temps : car il paroît que ce Prothée, semblable & nécessaire à son maître, trouva moyen de rentrer en grace auprès de lui. Mais son avidité essuya un refus sensible, de la part même du Pontife auquel il avoit sacrifié, l'intérêt de son Roi. Cet homme tiré de la poussière, évêque, cardinal, pourvu des riches abbayes de S. Vast, de S. Denis, de Fécamp, ce mercenaire affamé osa demander tout ensemble au Pape les archevêchés de Besançon & d'Albi. Et vous devez, lui dit-il avec une aisance effrontée qui lui tenoit lieu de toute raison, vous devez m'accorder le premier, parce que je suis né dans ce diocèse, & l'autre, parce que le Roi désire que je l'obtienne. Pie II répondit avec cette fécheresse laconique : Notre méthode n'est pas de partager un pasteur entre deux Eglises ; vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez. Il lui donna néanmoins l'option entre l'évêché de son pays natal & celui d'Albi. Mais la cupi-

Gobel.

l. 12, p.

243.

dité n'a point de patrie : l'avidé cardinal opta ce dernier siège, parce que c'étoit le plus riche, & fut nommé dans la suite cardinal d'Albi.

Quelque intérêt que prit le Pape à ce qui se passoit en France, il n'en pouvoit pas avec moins d'ardeur la ligue des Chrétiens contre les Turcs. Les nouvelles conquêtes de Mahomet qu'il apprenoit de jour en jour, loin d'abattre son courage, ne servoient qu'à l'enflammer. Au milieu de ses démêlés avec la France, l'an 1461, il apprit que les infidèles s'étoient rendus maîtres de Trébizonde, de Synope, de beaucoup d'autres villes considérables, & de provinces entières au voifinage de la mer noire. Telle est l'époque de la chute de cet Empire, deux cent cinquante-sept ans après que les Comnènes l'avoient établi, & que les Latins s'étoient enparés de Constantinople. David Comnène, dernier Empereur de Trébizonde, fut mis à mort avec ses fils, quoique l'un d'eux eût embrassé le mahométisme. Joseph, patriarche de Constantinople, ayant refusé d'annuler le mariage légitime de l'un des grands officiers de cet Empire que Mahomet vouloit remarier à la veuve du prince d'Athènes, le Sultan lui ôta le patriar-

Chateaud

l. 9.

Krantz.

l. 3. c. 17.

est,
étoit u
taux :
qui le
patriar
servit
de son
l'électi
tribut,
rie, &
discret

L'an
l'isle de
ce crue
sa par
d'extra
ment
bare se
les, &
rendu
royaum
vif le d
Etienn
reprend
nomme
d'un a
phe ;
Roi de
devant
qu'elle

oct, & lui fit raser la barbe; ce qui étoit un signe d'infamie chez les Orientaux: après quoi, cette lâche nation à qui le Grand-seigneur laissoit élire son patriarche avec une liberté parfaite, asservit elle-même son Eglise, en donnant de son plein gré mille écus d'or pour l'élection qui suivit. Ainsi commença le tribut, qui fut ensuite nommé la Pêcherie, & qui augmenta chaque année à la discrétion du Grand-seigneur.

L'an 1462, Mahomet II s'empara de l'isle de Metelin, autrefois Lesbos, dont ce cruel Sultan fit encore mourir, contre sa parole, le prince Dominique Cataluze d'extraction Génoise. Dès le commencement de la campagne suivante, le Barbare se signala par des conquêtes nouvelles, & de nouvelles atrocités. S'étant rendu maître de la capitale & de tout le royaume de Bosnie, il en fit écorcher viv le cinquième & dernier Roi, nommé Etienne: mais il eut la honte de se voir reprendre presque aussi-tôt cette capitale, nommée Jaiza. Ayant porté sa fureur d'un autre côté après son premier triomphe; le digne fils d'Huniade, Mathias, Roi de Hongrie, vint remettre le siège devant Jaiza, la pressa si vivement, qu'elle fut emportée avec vingt-sept

Chalc.
ibid. Bon-
fin. 3, dec,
10.

bourgs du voisinage avant le retour du Sultan féroce, & lui ravit ainsi sa proie, déjà terrassée, pour ainsi dire, avant que le monstre eût eu le loisir de la dévorer. Cet affront le mit au désespoir. Il ramena ses troupes, il serra la place, & fit des efforts incroyables pour y rentrer : mais le courage des assiégés, hommes, femmes, enfans, & la continuité de leurs travaux, la nuit & le jour, donnerent à une armée nouvelle le temps d'arriver de Hongrie. Le Turc surpris, & déjà presque assiégé lui-même, se crut trop heureux d'échapper, à la faveur des ténèbres, après avoir jeté dans la rivière ses batteries avec tout son gros bagage. Scanderbeg, d'un autre côté, faisoit échouer toutes les tentatives du Sultan sur l'Albanie. Trois généraux Turcs y étant entrés avec cette multitude de barbares qui composoient toujours les armées de cette nation, ils furent défaits l'un après l'autre, & forcés d'abandonner l'entreprise. Mahomet, au lieu d'en marquer du ressentiment, écrivit au héros en termes d'estime & d'admiration, le reconnut Roi d'Albanie, & fit avec lui une paix, qui pendant quelque temps fut assez bien observée. On raconte que le Sultan étonné de la force que ce foudre de guerre

fig
de
ho
toi
ces
atn
ma
pré
ma
gna
rép
voy
pai
C
voy
bler
artil
épie
gue
réfo
gré
niet
diti
&
tene
il t
son
née
tou
la

signaloit dans la mêlée, où, d'un coup de cimeterre, disoit-on, il tranchoit un homme par le milieu du corps, ou abattoit la tête d'un cheval, & qu'attribuant ces effets prodigieux à la trempe des armes de l'Albanois, il lui envoya demander son sabre. Scanderbeg lui en fit présent. Le Turc en fit l'essai sur un animal, & n'ayant pas réussi, il en témoigna sa surprise au héros, qui lui fit cette réponse, je vous ai véritablement envoyé la meilleure de mes armes; mais j'ai gardé mon bras.

Cependant le souverain Pontife prévoyant que Mahomet tôt ou tard accableroit tous ses voisins, & que le Turc artificieux ne faisoit la paix que pour épier les momens de recommencer la guerre avec plus d'avantage, il prit la résolution de s'embarquer lui-même, malgré le dépérissement de sa santé, & de se mettre en personne à la tête de l'expédition, afin d'animer tout le monde, & d'ôter tout prétexte à ceux qui prétendoient s'excuser. Le 23 octobre 1463, il tint un grand consistoire, où il fixa son départ au quinziesme de juin de l'année suivante, & en adressa le décret à tous les prélats, princes & peuples de la religion chrétienne, qu'il invitoit à se

joindre avec lui, pour sauver la foi, du naufrage dont elle étoit menacée. Il partit en effet au temps marqué, & arriva peu après à Ancône, où l'embarquement se devoit faire. Ce fut à la veille de ces périls, que plus près encore de paroître devant Dieu qu'il ne se le persuadoit en le publiant, il rétracta, comme un monument scandaleux, les actes qu'il avoit autrefois écrits du concile de Bâle.

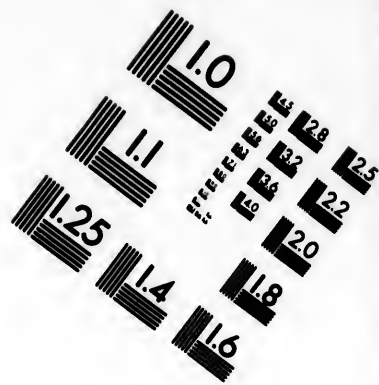
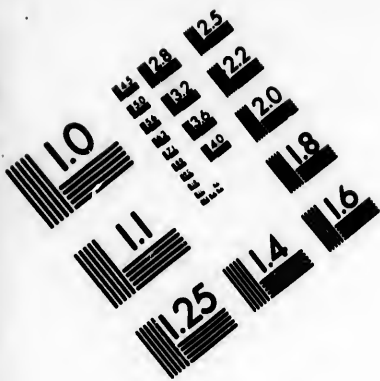
Je suis homme, dit-il, & j'ai failli comme homme; j'ai péché, comme Paul, par séduction & par ignorance: & comme Augustin, je désavoue les erreurs qui me sont échappées. Nous vous avertissons donc, nos très-chers frères, & vous conjurons dans le Seigneur, de ne point ajouter foi aux écrits où nous biefsions en toute manière l'autorité du siège apostolique. Tout ce que vous lirez de contraire à la doctrine de la sainte Eglise Romaine, soit dans nos dialogues, soit dans nos lettres, ou nos autres opuscules; rejetez, abhorrez ces opinions, & suivez ce que nous disons à présent: ajoutez plus de foi à un vieillard expérimenté, qu'aux légéretés d'un jeune homme; écoutez plutôt un souverain Pontife qu'un simple particulier, récu- sez Enée Piccolomini, & recevez Pie II.

Arri-

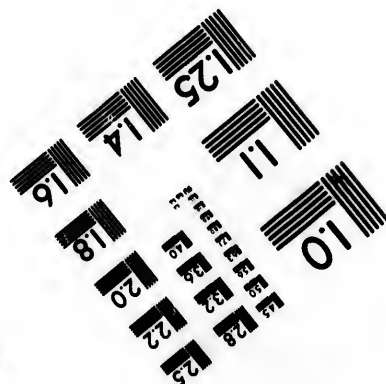
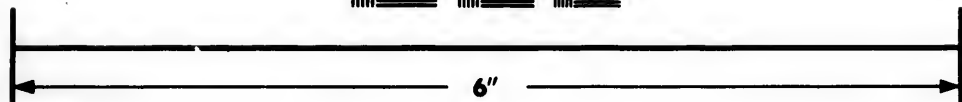
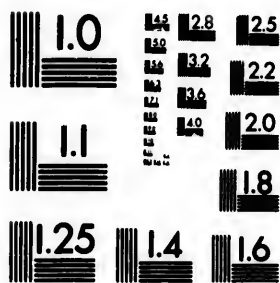
A
Pap
espé
rain
crois
quar
dre,
presq
vie é
arrive
diffic
& ju
comp
pour
voir
fort
propo
ces e
circon
qu'il t
da les
avait
avait
de B
penlo
fois,
lui de
cette
douzi
avait
To

Arrivé au lieu de l'embarquement, le Pape trouva plus de monde qu'il n'avoit espéré. Le spectacle unique d'un souverain Pontife en personne à la tête de la croisade, avoit attiré le bon peuple des quatre coins de l'Europe; mais sans ordre, sans provisions, sans argent, & presque sans armes. Le cardinal de Pavie dit que ceux du fond de l'Allemagne arrivoient en mendiant leur pain. Il fut difficile à Pie II, qui avoit l'esprit solide & juste, de ne pas sentir qu'il s'étoit compromis; & quelle que fût sa passion pour cette entreprise, de ne pas concevoir enfin quelque repentir de s'être si fort avancé. Si jamais la mort vint à propos, ce fut pour tirer le Pape de ces embarras. Il tomba malade dans ces circonstances, & sentit en peu de jours qu'il touchoit à sa dernière heure. Il demanda les derniers sacremens; & comme il avoit déjà reçu l'extrême-onction lorsqu'il avoit été attaqué de la peste au concile de Bâle, quelques théologiens qui ne pensoient pas qu'on la pût recevoir deux fois, furent d'avis qu'on ne devoit pas la lui donner. Le Pape n'ignoroit pas que cette opinion avoit été soutenue dès le douzième siècle; mais il favoit aussi qu'elle avoit eu peu de partisans. Il ne voulut





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0

10
11

pas la suivre, se fit administrer ce sacrement avec celui de l'Eucharistie, puis mourut en paix le seizième d'août 1661.

Epist. 49. Le cardinal de Pavie fait en peu de mots, & d'un style fort simple, un éloge, & très-grand & très-juste, de ce Pape. Pie II fut, dit-il, un souverain Pontife rempli de vertus, recommandable par son zèle pour la religion, par l'intégrité de ses mœurs, par la solidité de son esprit, & la profonde érudition.

Rail. T. Vers le même temps mourut dans une
I, ad 9. Mart. *bonne* vieille sainte Catherine de Bologne, ainsi nommée du lieu de sa naissance. En 1402, à l'âge de onze ans, elle avoit été mise auprès de la princesse Marguerite d'Est, fille du marquis de Ferrare; mais cette âme pure se dégoûta bientôt à l'air contagieux de la cour, & se retira chez les religieuses de sainte Claire, dont elle embrassa l'institut. Ses talens & ses vertus percant tous les voiles de la modestie, les magistrats de Bologne la demandèrent pour être supérieure du monastère qu'ils vouloient fonder. Elle y alla, & prit encore plus de soin de la régularité, que des travaux extérieurs qu'elle eut la consolation de voir achevés avant sa mort. Elle trouvoit encore du temps, pour écrire des ouvrages

de piété, & même en latin, dont l'usage lui étoit familier. Le plus important est son traité des armes nécessaires pour le combat spirituel. Au milieu de tant d'occupations, elle jouissoit continuellement des plus hautes communications avec Dieu. Ses vertus, confirmées par des miracles, l'ont fait mettre au nombre des Bienheureux par Clément VII; & les suffrages du Ciel continuant jusqu'à notre siècle, Clément XI l'a canonisée en 1712.

Suivant l'intention du Pape défunt, les cardinaux retournerent à Rome pour l'élection de son successeur. Ils entrèrent au conclave, douze jours après le décès de Pie; & au bout de trois jours, le trente-unième d'août, ils élurent Pierre Barbo Vénitien, cardinal du titre de S. Marc. Il voulut prendre le nom de Formose, qui signifie beau, étant en effet très-bel homme: mais les cardinaux lui représentèrent qu'il se feroit soupçonner de vanité, & il prit le nom de Paul II. Il étoit, par sa mère, neveu d'Engène IV, qui l'avoit créé cardinal; il aimoit la magnificence, & se piquoit de tout faire avec dignité. On lui fit jurer d'observer les loix que les cardinaux avoient dressées dans le conclave, & dont les

principales porteroient que l'on conduiroit la guerre contre les Turcs, qu'on rétablirait l'ancienne discipline dans le sacré pontificat, qu'on assembleroit dans trois ans un concile œcuménique, qu'on ne feroit point de cardinal au delà du nombre de vingt quatre, qu'il n'y en auroit qu'un seul des parents du Pape, & qu'il ne donneroit à aucun de ses proches le commandement de l'armée de l'Eglise. Il en fut de ces loix, comme de tant d'autres faites de même dans les conclaves: on persuada au Pape que ces loix, contraires à sa dignité suprême, ne l'obligeoient pas, & que c'étoit à la seule personne du souverain Pontife qu'appartenoit le pouvoir législatif dans l'Eglise. Il fit donc des loix nouvelles, pour les substituer aux premières. Tous les cardinaux les signèrent, ou par intérêt, ou par sottise. Il n'y eut que le cardinal de Carvial, qui refusa constamment: je ne me reproche pas jusqu'ici, dit-il, d'avoir une seule fois changé d'avis contre ma conscience; je n'en changerai point à l'âge de soixante-dix ans. La fermeté de ce prélat vénérable fut cause que le Pape renferma ces loix dans son cabinet, sans jamais les montrer, ni permettre qu'on en tirât copie.

Paul IV, universellement communiqué. Pp.
 & enclin à se faire aimer, s'efforça de Comb.
 régner par la bonté des sermons, en l.²
 attachant à ses devoirs des décorations
 nouvelles. Ses sermons, qui étoient dans son
 opinion, & étoient pour lui, sous l'usage
 de la chaire ou même en chaire, furent
 depuis des sermons excellents, & on fit faire
 une nouvelle de prix de six vingt mille
 livres. Les cardinaux eurent le privilège
 à l'exclusion de tous autres prélats, de
 porter des mitres de soie semblables à
 celle que le Pape seul portoit auparavant.
 Ils obtinrent aussi, non pas le chapeau
 rouge qu'Innocent IV leur avoit accordé
 au concile de Lyon, mais le bonnet
 rouge, qu'ils commencent à porter dans
 les consistoires, au lieu du chapeau. En
 fin le Pape décore jusqu'à leurs montu-
 res, qui portent désormais dans les ca-
 valeries avec la housse de pourpre. Pen-
 sant néanmoins à ce qui est d'un goût
 plus général encore que le brillant & l'ap-
 pareil, il assigna une pension de cent
 écus d'or par mois aux cardinaux, qui
 n'en faisoient pas quatre mille par an de
 leurs bénéfices. Après avoir établi son
 autorité par ces moyens, Paul donna
 ses soins à la guerre contre les Turcs,
 le seul article qui ne lui déplût point.

parmi tous ceux qui avoient été ordonnés dans le concile.

Ibid.

Cependant les affaires de Bohême excipèrent les premiers moments. Pie II n'avoit pas de long-temps la Cape des tentes de des arrières de Pögebras, un des soupçons très-fondés de sa mauvaise foi, il l'avoit assigné à comparoitre dans cent quatre-vingts jours. Pie étant mort dans cet intervalle, son successeur se trouva dans la nécessité de suivre cette affaire. A la recommandation de l'Empereur Frédéric, il suspendit d'abord ces poursuites; mais l'hérétique déguisé, loin de se montrer sensible à l'indulgence du Pape, usa de manœuvres qui ne permirent plus de dissimuler. Il y avoit en Bohême un seigneur nommé Stençon, recommandable par mille excellentes qualités, en particulier par un attachement inviolable à la religion de ses pères, qu'il protégeoit de tout son pouvoir. Il fut accusé auprès du Roi, de crimes aussi pires qu'in vraisemblables. Pögebras crut ou feignit de croire la calomnie, le dépouilla de tous ses biens, & voulant encore le saisir de sa personne, il l'assiégea dans Araste, la seule place qui lui restât. Stençon s'échapa de nuit, & porta lui-même ses plaintes au souverain Pontife.

Son oppresseur ne trouva point d'écrire à Rome, recherchant sur les premières calomnies, demandant un légat pour informer, & faisant des offres pompeuses pour la réduction de la Bohême à la religion catholique. La fraude perçut par trop d'endroit, pour surprendre le Pape. Il envoya un légat: mais il voulut qu'avant toute négociation, la chose fut remise en son entier, & le siège d'Agratse levé. Pogebrac au contraire en poussa plus vivement la place, & avec tant d'opiniâtreté, qu'après une année de siège elle fut obligée de se rendre à discrétion.

Le Pape, après avoir encore cité Pogebrac inutilement, & communiqué aux princes de l'Empire les raisons qui l'obligeoient à user de sévérité, déclara ce prince convaincu de parjure, de sacrilège, d'hérésie & comme tel, excommunié, privé du royaume de Bohême, & de tout honneur, les sujets dispensés de toute obéissance, tous ses enfans & descendants incapables de toute dignité. Castmir, Roi de Pologne, à qui l'on offrit la couronne de Bohême, refusa ce présent dangereux. Le Roi de Hongrie, quoique gendre de Pogebrac, fut moins délicat & moins timide. Il entra dans

à Moravie avec une bonne armée, & y fut proclamé Roi de Bohême, ce qui réduisit Pogebrac à déshériter son propre fil. Voyant l'impossibilité de lui faire passer la couronne, il appela lui-même les Polonois, & fit reconnoître pour son successeur, Ladislas, fils du Roi Casimir. Cette double élection replongea la Bohême dans un abîme de calamités, que Pogebrac ne vit pas finir. Il mourut dans le plus cruel chagrin, au milieu de ces troubles & de ces désordres. L'auteur de tous les maux & de son impiété, Roqueslanc, dans les mêmes conjonctures, fut frappé d'une soudaine paralysie, qui, par un juste jugement de Dieu, lui ôta l'usage de la langue qu'il n'avoit fait servir qu'à la séduction. Il languit quelque temps, & mourut dans le mépris, quinze jours avant le Roi son fauteur, l'an 1471.

Pap. Paul II n'attendit pas la décision des
Epist. 63. affaires de Bohême, pour agir contre les Turcs. Convaincu que le Sultan perfide n'épioit que le moment d'accabler Scanderbeg, malgré la paix & même à la faveur de la paix conclue & assez bien observée jusques-là entre ces fameux voisins, il engagea le Roi d'Albanie à prévenir les desseins sinistres du Mahomé-

tan, Scanderbeg, commença aussi-tôt les hostilités dans l'espérance des secours qu'on lui promettoit. Mahomet furieux vint lui-même en Albanie, à la tête de son armée, & investit la ville de Croie qui en est la capitale, avant qu'elle eût pu recevoir le moindre secours. Il ne put toutefois la surprendre, & la première boughe passée faitte place à la réflexion, il ne se peignit plus sous les qualités du héros avec lequel il alloit se mesurer en personne, & reprit la route de Constantinople, laissant son camp devant Croie, sous la conduite de ses meilleurs généraux. Scanderbeg étoit cependant si furieusement poussé, que le bruit courut en Occident qu'il avoit perdu son royaume, & qu'il se trouvoit réduit à l'état de fugitif. Mais le lion d'Albanie n'avoit reculé, car il ne désperoit en effet, que pour revenir sur le proie avec une impétuosité plus terrible. Il s'étoit rendu à Rome, il y avoit été reçu comme l'ange du Dieu des armées, il avoit représenté de même, qu'avec les seules forces il ne pouvoit plus arrêter le torrent, qui menaçoit tout le monde chrétien, que ses troupes étoient épuisées par leurs propres victoires, que le peu de soldats qui lui restoit, n'avoient

plus de place sur leurs corps pour recevoir de nouvelles blessures, plus de sang à verser pour la défense de la religion. On lui avoit fourni de l'argent, on lui avoit procuré des munitions; les Vénitiens & divers États d'Italie, tous les petits princes voisins des Albanais, réunis par les exhortations pontificales, s'étoient mis en mouvement, s'étoient rassemblés à deux lieues de Crée, & l'armée se trouvoit forte de vingt-cinq mille hommes.

C'étoit plus qu'il n'en falloit à un héros accoutumé à rompre les bataillons innombrables des infidèles, avec dix à douze, ou tout au plus quinze mille combattans. Personnellement payé, le vieux Banabac, que Scanderbeg nommoit la vieille, parce qu'il n'avoit point de barbe, conduisoit le siège de Crée. Ce général Turc, parvenu au rang de simple soldat, en passant par tous les grades de la milice, méritoit à la valeur une égale espérance. Scanderbeg, lorsqu'il se vit souvent battu, ne jura point à propos de commencer avec les lettres nouvelles, par ce vieillard ruste, d'envoyer que la ville, malgré cinq mois de siège continué, n'étoit pas encore parvenue à être forcée, à marcher au devant de son

mine, qui amenoit à Ballaban son frère
 un renfort de vingt mille ottomans. Ce
 coup d'essai fut une victoire complète,
 qui fit craindre à Ballaban d'avoir bien-
 tôt toutes les forces du vainqueur sur
 les bras. Il voulut brusquer la place, il
 vit un assaut, & se fit tuer. En vain
 son armée, à moitié défilée, se fitta
 de prévenir sa ruine entière, en se ré-
 tirant à la faveur de la nuit Scanderbeg
 revint sur elle, consumma la déroute; &
 la plupart périrent, tant de misère que
 par les armes: mais le Dieu des infidè-
 les ne jouit pas long-temps de ses
 succès.

Il tomba peu après malade à Lyffe
 en Albanie, & fut presque aussitôt ré-
 duit à l'extrémité. Ce fut dans ces der-
 niers momens qu'il déploya tous les
 grands sentimens de foi & de piété, qu'il
 avoit conservés inviolablement depuis
 que le Seigneur l'avoit rappelé à lui des
 ténèbres du Mahométisme. Il avoit parti-
 culièrement en horreur les vices hon-
 teux, qui sont la félicité de cette reli-
 gion voluptueuse & toute charnelle: au
 milieu du tumulte des armes, il s'étu-
 diait à maintenir, & à maintenir en tant
 parmi ses soldats, tous jours de non
 guerres, des mœurs aussi admirables que

les exploits qui furent principalement
 les fruits de cette discipline chrétienne.
 Comme le reste de ses forces s'éteignoit,
 on lui apporta la nouvelle que
 quinze mille Turcs étoient rentrés dans
 son Etat. Sa grande ame reprit toute son
 énergie; il donna ses ordres; & inspira
 tout son courage à ses officiers; il fait
 partir la petite armée qu'il avoit tou-
 jours en état, les Turcs sont battus, &
 il a la consolation de mourir vainqueur.
 Il avoit remporté vingt-deux batailles
 sur eux, toutes durant leurs plus beaux
 jours, & plusieurs contre le plus formi-
 dable de leurs Sultans. Ces prodiges
 seroient incroyables, s'il n'y en avoit
 tant de garans, que d'auteurs con-
 temporains; non pas que ces écrivains
 ne varient, pour l'ordre des faits & quel-
 ques-unes de leurs circonstances; mais
 on ne peut désirer plus d'unanimité, en-
 obant la substance & la merveille des
 exploits, que nous avons choisis parmi
 une infinité d'autres, moins unifor-
 ment attestés. A la nouvelle de la mort
 de ce second Machabée, Mahomet ou-
 blia toute bienfaisance, & se précipita en
 tant de joie: Qui m'empêchera d'aller
 mais d'exterminer les chrétiens? Il leur
 perdit leur épée & leur bouclier. En

effet
 La
 d'aff
 sans
 suite,
 de Sc
 espèc
 suite,
 parca
 portè
 fusdo
 les ro
 Castri
 Calab
 royan
 terres
 ligion
 air u
 son c
 he
 très p
 tage
 avoit
 grand
 un ne
 Moiss
 obati
 press
 de ne
 répon

effet, il est bientôt conquis l'Albanie. La ville de Croie, fameuse par tant d'affaires républicaines, se rendit presque sans résistance. Lyllie ayant été prise ensuite, les Turcs déterrerent les ossemens de Scanderbeg auxquels ils rendirent une espèce de culte, & les partagerent ensuite, & en enchâsserent les moindres parcelles dans l'or & l'argent, pour les porter dans les combats, où ils se persuadoient que les reliques de ce héros les rendroient invincibles. Son fils, Jean Castriot, encore enfant, fut porté en Calabre, où Ferdinand qui devoit son royaume au père, lui avoit donné des terres considérables. Le héros de la religion s'étoit fait un devoir de maintenir un Roi avoué des Papes, contre son concurrent René d'Anjou.

Le Turc Ballaban, dans une rencontre particulière, avoit eu quelque avantage sur les troupes de Scanderbeg, & avoit pris huit officiers célèbres par leurs grandes actions, parmi lesquels il y avoit un neveu du Roi, nommé Musché ou Moïse. Il les envoya tous, chargés de chaînes, à Mahomes. Le Sultan les pressa par tous les motifs imaginables de renoncer à la foi, sans qu'un seul répondit autrement que par les mépris.

Il les fit écorcher tout vifs. Le Bien-
 Ap. Sur. heureux André de Chio, ainsi nommé
 29 Mal. parce qu'il étoit natif de cette île, donna
 vers le même temps l'exemple d'un cou-
 rage aussi ferme, dans un martyre plus
 cruel encore. Il fut accusé malignement
 à Constantinople, & contre toute vérité,
 d'avoir quitté la religion chrétienne, &
 d'y être retourné ensuite; ce qui fait
 un crime irrémissible dans les principes
 des Musulmans. On lui fit néanmoins
 toutes sortes de promesses pour l'engager
 à renoncer Jésus-Christ. Les menaces qui
 vinrent ensuite, ne furent pas moins inu-
 tiles. Enfin on l'abandonna aux rafpe-
 mens de la plus cruelle barbarie. Durant
 tout le temps qu'il put survivre à la vio-
 lence de ces tourmens, chaque jour on
 cernoit dans son corps avec le couteau,
 & l'on arrachoit ensuite quelque mor-
 ceau de chair. On ne lui trancha la tête
 qu'au moment où tout son corps n'étant
 plus qu'une plaie, & presque tous ses os
 paroissant à nud, ce squelette sanglant &
 agité d'une palpitation effrayante, ma-
 nageoit d'exhaler le dernier principe de
 vie qu'il ne pouvoit plus receler. Maho-
 met ne put s'empêcher d'admirer son cou-
 rage, & permit pour cela aux chrétiens
 de l'enterrer honorablement. George de

Trebiz
 ques
 sans
 par so
 d'un
 ce qui
 L'E
 pelerin
 de dé
 qui av
 contre
 comm
 paroît
 accout
 ils vin
 florien
 tant l'
 démen
 par le
 sept j
 l'Eglise
 tu mo
 il fat
 moit
 à S.
 son y
 unique
 au ca
 sur le
 de la

Tredizonde témoigne qu'il a vu quel-
ques années après le corps de ce marty-
sans aucune corruption. Il ajoute que
par son invocation, il avoit été préservé
d'un naufrage naturellement inévitable ;
ce qui lui fit écrire son histoire.

L'Empereur Frédéric ayant voué de
pèlerinage de Rome, l'accomplit au mois
de décembre 1468. Le souverain Pontife
qui avoit toujours fort à cœur la guerre
contre les Turcs, regarda ce voyage
comme très-favorable à ses desseins. Il
paroit que le peuple malin de cette ville
accoutumée à la licence, en jugea mieux.
Ils virent avec surprise, dit Krantz l'His-
torien, que l'Empereur étoit vivant ;
tant l'opinion de son inutilité étoit peu
démentie par ses œuvres. Il fut très-fêté
par le magnifique Pontife : pendant dix-
sept jours, il fut défrayé aux dépens de
l'Eglise Romaine, lui & toute sa suite,
au nombre de plus de six cens personnes ;
il fut comblé de présens, ce qu'il mé-
ritoit pas moins ; il dit quelques prières
à S. Pierre de Rome, pour accomplir
son vœu, y lut l'Evangile en robe & en
tunique entre deux cardinaux, & assista
au consistoire, où l'on raisonna beaucoup
sur les progrès des Turcs & les périls
de la religion ; du reste on ne fit rien

Krantz.
13. Van-
dal. 1.

de préols, & l'on ne prit aucune mesure effective. L'Empereur fit néanmoins confirmer par le Pape l'ordre militaire de S. George, qu'il venoit d'instituer pour faire la guerre aux infidèles.

L'année suivante, Louis XI établit l'ordre des chevaliers de Saint Michel, dont il fixa le nombre à trente-six. Il leur donna un collier d'or, à coquilles entrelacées d'un double lac, & portées sur des chaînettes ou mailles d'or. Au milieu étoit attachée une médaille, où étoit gravée la figure de l'archange S. Michel, reconnu patron du royaume. L'habit ordinaire étoit un manteau de toile d'argent, traînant jusqu'à terre; & en certaines cérémonies, il étoit de damas blanc, bordé de coquilles semées en lac sur une fourrure d'hermine, avec un chaperon de velours cramoisi. Le but de l'instituteur, selon le serment qu'il exigea des chevaliers, c'étoit de soutenir la dignité de la couronne & les droits du monarque. On soupçonna le caractère oblique de Louis XI, de vouloir par cet établissement avoir sous sa main les grands du royaume, au moins quand ils viendroient aux chapitres de l'ordre. Mais la servitude même se faisant briguer, dès qu'elle est brillante, on vit ce qu'il y avoit de

plus illustre dans le royaume, & jusqu'aux princes du sang, s'empresser d'obtenir cette illustration nouvelle; & le politique monarque en faire la distribution, avec tant d'économie, que le nombre des chevaliers, quoique fixé à trente-six seulement, ne fut jamais rempli sous son règne. L'espérance tenoit plus de seigneurs à la cour, que n'eût fait la concession.

Paul II fit aussi une institution nouvelle, ou plutôt une extension de la grace ancienne du Jubilé, qu'il réduisit à la vingt-cinquième année de chaque siècle. La bulle en fut donnée en 1470, pour être mise à exécution cinq ans après; les progrès des infidèles faisant chercher de jour en jour des moyens nouveaux d'obtenir la protection céleste. Mahomet ayant fait vœu l'année précédente de ne point reposer mollement, de ne pas faire bonne chère, de ne s'accorder aucun plaisir, de ne pas tourner son visage vers l'Occident, qu'il n'eût foulé aux pieds de son cheval tous les adorateurs du Christ, & qu'à l'honneur du Dieu de Sabahot & du prophète de la Mecque, il n'eût exterminé le christianisme depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; il en commença l'exécution contre les Vénitiens

Pape
comme
lib. 7.

qui venoient de ruiner Alène en Thrace, l'un de ses meilleurs ports de mer, & qui fort alarmés, firent porter au Pape une copie de ce monument d'un incroyable fanatisme. Cependant Mahomet équipa une flotte de plus de cent galères, avec un nombre encore plus grand d'autres vaisseaux, & en donna le commandement au grand visir, qui, en attendant une armée de six-vingt mille hommes que le Sultan devoit commander en personne, pilla Lemnos & prit Tambre. Tout cet armement formidable devoit tomber à la fois sur l'isle de Négrepont, la plus considérable de la mer Egée, & appartenant aux Vénitiens. L'armée de terre se trouvant prête, s'approcha de l'armée navale; & toutes deux de concert formèrent le siège de Chalcis, capitale de cette isle. A la nouvelle du péril que couroit une place de cette importance, la république fit partir une flotte respectable par le nombre des bâtimens, mais dont le commandant fut mal choisi. L'isle de Négrepont, l'ancienne Eubée, n'est séparée du continent que par un bras de mer si étroit, qu'il y avoit un pont par où l'on passoit de l'un à l'autre; & la flotte Vénitienne, sous les batteries de la ville, pouvoit at-

semé
pêche
avec
rafrat
les p
forte
lui d
de to
instan
ral, l
qui d
vers l
voix
rien
à s'e
même
polt
scélér
marq
foible
pouv
de si
Le
mort
avoit
à tou
Veni
la pa
il s'é
le m

sement rompre le pont: ce qui eût empêché la communication de Mahomet avec la terre sainte, l'eût privé de tout rafraichissement, des provisions même les plus nécessaires, & eût en quelque sorte changé son rôle d'assiégé en celui d'assiége. Ce puissant motif, l'ardeur de tous les capitaines Vénitiens & leurs instances continuelles auprès de leur amiral, le spectacle attendrissant des assiégés, qui du haut de leurs remparts tendoient vers lui leurs mains suppliantes, & d'une voix lamentable imploroient son secours; rien ne put engager cette âme de boue à s'exposer à l'ombre du danger, pas même à sortir de sa stupide inaction. A la poltronerie fut jointe la trahison, par un scélérat, nommé Thomas Liburne, qui marqua aux Turcs les endroits les plus foibles de la place. Ainsi tomba-t-elle au pouvoir de Mahomet, après trente jours de siège.

Le cruel Sultan, pour se venger de la mort de quatre mille hommes qu'il y avoit perdus, l'abandonna au pillage & à toute la fureur du soldat. Le noble Vénitien, Paul Erise, étant sorti, sur la parole du Grand seigneur, d'un fort où il s'étoit retiré, fut néanmoins coupé par le milieu du corps. Sa fille qui joignoit

une vertu héroïque à une rare beauté, fut étranglée, pour n'avoir pas voulu consentir aux sollicitations de ce barbare séducteur. A la fin, le lâche commandant de la flotte Vénitienne fut arrêté par Pierre Mocenigo qu'on lui donna pour successeur; & chargé de chaînes, il fut envoyé au sénat, qui le bannit à perpétuité. Mocenigo avoit trouvé quarante six galères, auxquelles il s'en joignit peu de temps après vingt autres envoyées par le Pape, & dix-sept fournies par Ferdinand Roi de Naples. Avec cet armement tout frais, le nouvel amiral, bien différent du premier, porta l'alarme dans toutes les mers de l'Archipel, & y fit des ravages effroyables.

En même temps, le Pape agissoit de tout son pouvoir, afin de mettre en campagne une armée de terre, proportionnée à la flotte. A force d'aiguillonner l'Empereur Frédéric, qui alors s'amuſoit à voyager & à graver sur les murailles des hôtelleries cette devise de l'indolence, *Oubli est un remède aux plus grands maux*; il réussit à faire assembler une diète nombreuse à Ratisbone. On y trouva jour à mettre sur pied une armée de deux cent mille hommes, & à lui assigner une solde fixe sur les contributions

de
com
avoit
cavali
cinq
autres
au di
nomm
ble o
ou tro
moin
pour
étoit
nitra
saisir
cutio
pas h
& à
bévue
faire
opéra
vieilla
& l'a
tée,
facult
jamai
Pie
las V
trouv
sant;

de chaque particulier. On arrêta d'un commun consentement, que celui qui avoit mille écus de rente, fourniroit un cavalier; & que celui qui n'en auroit que cinq, armeroit un fantassin: ainsi des autres; à raison de leurs revenus, soit au dessus, soit au dessous des sommes nommées. Ceux qui en avoient le double ou le triple, devoient fournir deux ou trois hommes; & ceux qui en avoient moins, se devoient joindre ensemble, pour entretenir le même guerrier. Tel étoit dans ce temps-là le tact de l'administration politique, qui ne fut jamais saisir la distance de la spéculation à l'exécution. Mais en quel temps ne fut-on pas la dupe des hommes à calculs précis & à projets impraticables? Une autre bévue, à peine concevable, c'étoit de faire porter les mobiles de ces grandes opérations sur la tête des Papes, ou vieillards, ou infirmes, & souvent l'un & l'autre. La machine n'étoit pas montée, que la base manquoit; & toutes les facultés s'épuisoient en préparatifs, sans jamais en venir à l'œuvre.

Pie II, comme Callixte III & Nicolas V, étoit mort au moment où tout se trouvoit préparé pour la ruine du croisiant; & Paul II mourut, comme Pie, sur

les mêmes préparatifs, & dans la même proximité de l'exécution. Quelques jours après la diète de Ratisbone, la nuit du 27 au 28 de juillet 1721, il fut frappé d'apoplexie; & sa mort fut si subite, qu'on ne put lui donner aucun secours: personne même ne le vit expirer. Il étoit dans sa cinquante-quatrième année seulement, & avoit tenu près de sept ans le S. Siège. On en revint encore bien des fois après lui à la guerre des Turcs, & toujours sur le même plan. Ce ne fut qu'à force d'expériences qu'on fit succéder aux accès d'un courage éphémère une marche plus lente, plus égale & plus imposante. Il est des préjugés qui ne changent, par la refonte entière des idées, qu'avec les siècles & le fonds des mœurs.



Frag
dins
élu
de
con
la f
éto
cinq
tres
Ver



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

*Depuis le commencement du pontificat
de Sixte IV en 1471, jusqu'à la re-
duction des Mores d'Espagne en 1492.*

Quelques jours après la mort de Paul II, le neuvième d'août 1471, François d'Albeſcola de la Rovere, cardinal du titre de S. Pierre aux liens, fut élu pour lui ſuccéder, & prit le nom de Sixte IV, parce qu'on étoit entré au conclave dans le temps qu'on célébroit la fête de S. Sixte Pape & martyr. Il étoit cardinal depuis quatre ans, âgé de cinquante-fept, & ſortoit d'une famille très commune; puisſque l'ambassadeur de Veniſe, envoyé pour lui rendre obéiſ-

Fulgoſ.
de diſt.
& fact. l.
3, c. 4.

au nom de la république, lui fit
 exprèsment qu'il étoit le noble, non
 pas de ses ancêtres, mais de la capacité
 & de la vertu. Si dans le siècle il fut
 comme adopté par l'ancienne maison de
 la Rovere, c'est qu'il n'eut point de no-
 blesse qui ne recherche l'illustration, &
 peu d'hommes illustres qui n'aient à se
 parer de la noblesse. La plupart des hi-
 storiciens font Pie IV. fils d'un pêcheur du
 village de Selles dans l'Etat de Gênes,
 & ajoutent que lui-même avoit exercé
 ce métier dans les premières années.

Quoi qu'il en soit, sa promotion ne
 fit point de jaloux : son mérite ferma la
 bouche, tant à ses anciens, qu'aux car-
 dinaux de l'origine la plus illustre. Il pos-
 sédoit éminemment la philosophie, la
 théologie, le talent d'écrire, celui des
 affaires, & même les langues savantes.
 Il avoit été cordelier, professeur dans les
 plus célèbres écoles d'Italie, puis gé-
 néral de son ordre ; d'où Paul II. l'avoit
 tiré pour le faire cardinal, & la recom-
 mandation du saint & pieux Bessarion,
 dont l'amitié seule pourroit faire son
 éloge. La pourpre altera si peu ses ver-
 tus religieuses, que sa maison paroît
 plutôt un monastère que le palais d'un
 cardinal. On ne lui reproche que deux
 défauts ;

défa
 de s
 par
 la bo
 rien
 Pape
 ses ne
 favor
 la suit
 rio,
 pare
 furent
 par l'e
 blier d
 leurs
 suivan
 elle a
 bâtard
 d'Arag
 ans,
 en cor
 Sixt
 seurs,
 les Tu
 aux pr
 sacré
 tentia
 crédit
 Bessari
 Borgia
 Tom

défauts; l'un provenu, pour ainsi dire, de sa dignité même, si souvent ternie par la tache du népotisme; & l'autre de la bonté de son naturel, qui ne savoit rien refuser. Il ne fut pas plus tôt installé Pape, qu'il donna le chapeau à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore; savoir Julien de la Rovere, qui fut dans la suite le Pape Jule II, & Pierre Riario, fils de sa sœur. La plupart de ses parens, qui étoient en grand nombre, furent très à charge à l'Eglise Romaine, par l'empressement du Pontife à leur établir des fortunes. Sa facilité donna d'ailleurs un exemple dangereux aux Papes suivans, & en même temps aux Rois: elle alla jusqu'à permettre qu'Alfonse, bâtard de Ferdinand fils du Roi Jean d'Aragon, & enfant de moins de six ans, possédât l'archevêché de Saragosse en commende perpétuelle.

Sixte IV, à l'exemple de ses prédécesseurs, prit fort à cœur la guerre contre les Turcs. Afin d'inspirer ses sentimens aux princes divers, du consentement du sacré collège, il établit légats plénipotentiaires, quatre cardinaux des plus accrédités dans le sacré collège; le célèbre Bessarion, pour la France; Rodrigue de Borgia, qui devint Pape sous le nom

d'Alexandre VI, pour l'Espagne; Marc Cibo, pour l'Allemagne & la Hongrie; & pour commander la flotte contre les infidèles, le cardinal Caraffe, déjà renommé pour son zèle militaire. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu de légat marqué pour l'Angleterre, sans doute à cause des troubles & des désordres, des horreurs & des forfaits, qui, dans le cours de cette année 1471, y furent portés à leur comble, par les deux factions de la rose blanche & de la rose rouge; c'est-à-dire par les divisions barbares des maisons d'Yorck & de Lancaſtre.

Le Roi Henri VI, fils d'Henri V, l'idole de l'Angleterre & le Héau de la France, lui-même souverain de ces deux royaumes dès l'âge de dix mois, paisible possesseur de l'Angleterre ou formidable à ses factions durant trente ans; Henri vit ensuite le feu de la discorde embraser tous ses Etats, qui ne furent plus qu'un théâtre de mort & de carnage; il perdit ou gagna treize batailles rangées, qui couterent la vie à un million d'hommes & à quatre-vingts princes du sang: passa & repassa, pendant quinze ans, du trône à la prison & de la prison au trône; en fut à la fin précipité sans retour, & péguarés de sang froid, par un prince

de l'
favo
intér
rable
qu'il
vrain
sa pié
plus
selon
tenu
bornes
de rac
dant s
ce qui
Roi H
la bran
eu le t
de celle
couron
crimes.
qu'en
douard
de, du
fut d'ab
Le ca
de sa lé
avec de
& du du
près des
non seul

de son sang, bourreau du père, après l'avoir été du dernier de ses fils. Prince intéressant pour tout être sensible, vénérable aux yeux de la foi, tout médiocre qu'il parut à ceux de la politique, & véritablement digne d'un culte religieux, si sa piété, sa patience & sa résignation, plus grandes encore que ses malheurs, selon tous les historiens, n'eussent rien tenu de la foiblesse de son ame, ni des bornes de ses lumières. On ne laisse pas de raconter des miracles qu'il fit pendant sa vie, & sur-tout après sa mort : ce qui fit solliciter sa canonisation par le Roi Henri VII, issu par les femmes de la branche de Lancastre, & qui ayant eu le bonheur de se dérober à la fureur de celle d'Yorck, lui ravit ensuite la couronne acquise au prix de tant de crimes. Quoique Henri VI ne soit mort qu'en 1471, on compte le regne d'Edouard IV, son successeur & son parricide, du cinq mars 1461, où l'usurpateur fut d'abord proclamé Roi.

Le cardinal de Borgia, dans le cours de sa légation, se rencontra en Castille avec des ambassadeurs du Roi Edouard & du duc de Bourgogne, son allié, auprès desquels il fit parade de son zèle, non seulement en donnant à sa commis-

Harpsfeld. Hist. Ecclesias. Sac. 15, c. 4 & 5.

sion plus d'étendue qu'elle n'en avoit, mais en montrant une partialité uniquement propre à lui faire manquer son objet. Au lieu de travailler à pacifier les princes, comme ses instructions & son caractère de représentant du père commun l'y obligeoient, il traita d'alliance contre Louis XI, attaché par les règles du droit au parti des Lancastres, & par les liens même du sang à la Reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou. Le duc de Bourgogne au contraire, Charles, bien différent de son père Philippe le Bon, tenoit pour la faction d'Yorck, & depuis cinq ans qu'il avoit succédé à Philippe, il avoit déjà signalé ce génie fougueux qui le fit surnommer le téméraire, & qui exposa de nouveau la France aux calamités où l'avoit plongée Jean sans peur, son aieul. Mais Borgia trop frivole alors pour rien tramer de sérieux, ne fit que mettre les François en garde contre ses préventions, qu'il marqua d'une manière plus dangereuse lorsqu'il eut été élevé au souverain pontificat. Dans toute sa légation, il ne montra que beaucoup de vanité, d'ambition, d'amour pour le faste & l'argent; & il n'en rapporta que le mépris des princes & des peuples. Tout le butin qu'il y avoit fait, fut en-

Pap.
Epist.
441 &
534.

glouti à son retour, avec soixante & quinze personnes de sa maison, sans compter les gens de l'équipage, & trois évêques qui l'accompagnoient. Lui-même ne gagna le port, à travers des périls infinis, qu'avec sa deuxième galère à demi-brisée. Il fut encore suivi par des ambassadeurs de Castille, chargés de porter au Pape le cri général de la nation contre cet odieux légat.

Marc Cibo cardinal d'Aquilée, pour des causes toutes différentes, ne fit pas plus dans le Nord, que Borgia en Espagne. La guerre se pouffoit vivement dans la Bohême, entre Ladillas prince de Pologne, & Mathias Roi de Hongrie, qui tous deux prétendoient à cette couronne. Le légat avoit commission, s'il ne pouvoit concilier lui-même les esprits, de proposer le Pape & l'Empereur pour arbitres. Mais les intérêts les plus hasardeux étant ceux qu'on commet le moins au hasard, la royauté, aux yeux des deux princes rivaux, parut de nature à ne point comporter l'arbitrage.

À la cour de France, Bessarion, l'oracle du sacré collège, fut à peine entendu de Louis XI. Ce prince fantasque qui lui avoit témoigné par lettres son contentement de l'avoir pour légat,

passa tout à coup de la bienveillance à la dureté, & jusqu'à l'insulte. Après avoir refusé pendant plus de deux mois de lui donner audience, il ne la lui accorda que pour lui défendre d'user de ses pouvoirs en aucun lieu de la domination Françoisé. On ajoute que le Roi portant la main sur la barbe longue que le ministre Romain continuoît de porter à la manière des Orientaux, lui appliqua, par une allusion maussade, ce vers technique des grammairiens : *Barbara Græca genus retinent quod habere solebant.* Différens historiens ont voulu trouver le motif qui fit changer si brusquement Louis XI, & quelques-uns avancent qu'il avoit été offensé, de ce que le légat, chargé de négocier la paix entre le Roi & le duc de Bourgogne, avoit commencé l'exercice de sa légation par le vassal. Allégation purement conjecturale, & même contraire à la suite de l'histoire, ainsi qu'à tous les monumens recevables, suivant lesquels le voyage de Bessarion en Bourgogne n'eut jamais lieu. Mais à quoi bon chercher des motifs au plus capricieux des hommes ? Et comment, s'il y en eut, les démêler dans le plus impénétrable des princes ? On ajoute que Bessarion partit accablé

Brantom.
Math.
Hist. de
Louis
XI, Liv.
21.

de
aut
con
par
fa
figu
con
Soi
cess
rem
au
Fra
ora
feld
rien
digi
fon
don
un
tion
pui
pas
ven
le
Le
&
cou
mai
éto
sure

de douleur, & le poignard dans le sein: autre point de conjecture, très-difficile à concevoir; à moins qu'entièrement usé par la décrépitude, ce grand homme que sa force d'ame & d'esprit avoit sur-tout signalé, n'eût plus rien retenu de ce qui constituoit en quelque manière son être. Soixante années d'âge & de travaux excessifs, suivis d'un voyage extraordinairement pénible, ne suffisoient-elles pas au cardinal de Pavie, sans inculper les Pap. Ep. François, pour motiver ses lamentations 488. oratoires sur la mort d'un prélat, en qui, selon ses expressions, il n'y eut jamais rien de foible, rien qui ne ressentit la dignité, avec qui le sacré collège perdoit son bras, son conseil, tout ce qui lui donnoit droit de se glorifier; les savans un père, les gens de bien leur consolation, l'Église entière son plus ferme appui? Il tomba malade à Turin, ne laissa pas de s'avancer par le Pô jusqu'à Ravenne, où entièrement épuisé, il expira le 18 novembre de cette année 1472. Le long séjour que cet homme de goût & de génie fit en Italie, contribua beaucoup à y multiplier les savans, dont sa maison ne désemplissoit pas, & dont il étoit autant l'ami que le patron. Tels furent, entre beaucoup d'autres, les

Grecs célèbres George de Trébizonde, Jean Arygropite, Théodore de Gaze, Gemiste-Plethon, André de Thessalonique; & parmi les Latins, Blondus, Laurent-Valle, Valère de Viterbe, Léonard Arétin, le Pogge, Platine & Campan, dont plusieurs furent ses domestiques: tant sa personne & son palais, pour ainsi dire, respiroient l'air des sciences & des beaux arts. Il avoit ramassé une quantité de livres rares & choisis, qui lui avoient coûté trente mille écus; & il en fit présent à la république de Venise, qui conserve encore aujourd'hui cette bibliothèque précieuse. Le souverain Pontife donna au jeune cardinal Riario, son neveu, le titre de patriarche de Constantinople qu'avoit eu Bessarion.

Id. Epist.
439 &
440.

La légation militaire du cardinal Caraffe eut quelques succès, plus brillans que solides. Avec vingt ou vingt-quatre galères Papales, il se joignit aux flottes de Venise & de Naples. Sixte IV étoit pour le moins d'aussi bonne intelligence qu'avoit été Pie II avec le bâtard d'Aragon. Le mariage d'un de ses neveux avec une nièce de ce Roi fut le nœud de cette amitié: & le duché de Sorano, distrait du patrimoine de l'Eglise en conséquence d'une ancienne prétention des

Ro
pri
de
du
tro
plu
fire
l'A
que
mé
teff
prin
fire
car
tou
pha
gué
autr
d'A
des
Le
lope
por
assu
men
tage
Cas
Tur
le d
hon

Rois de Naples, devint la dot de la princesse. Sixte ne manqua pas non plus de confirmer à Ferdinand l'investiture du royaume. Cependant les efforts des trois flottes combinées qui composoient plus de quatre-vingts galères, se réduisirent à prendre la ville d'Attalie dans l'Asie-Mineure, & à déconcerter pour quelque temps les opérations d'une armée Turque qu'on avoit gagnée de vitesse. Le légat & l'amiral Vénitien surprirent ensuite la ville de Smyrne, & y firent un riche butin; après quoi, le cardinal-commandant s'empressa de retourner à Rome, où il entra en triomphateur, suivi de vingt-cinq Turcs distingués & superbement montés, de plusieurs autres qui trainoient la chaîne du port d'Attalie, de douze chameaux chargés des dépouilles & des étendards enlevés. Le Vénitien Mocenigo resta dans le Peloponèse, où il ne fit que piller quelques ports & quelques isles du voisinage. On assure néanmoins, que, si tout cet armement avoit suivi par mer ses premiers avantages, tandis que le Roi de Perse Usun-Cassan, après avoir pris Trébizonde aux Turcs, les poussoit à toute outrance dans le continent avec près de six cent mille hommes, on leur eût enlevé la meilleure

partie de ce qu'ils possédoient en Asie. Mais c'étoit le sort toujours imprévu, quoique si facile à prévoir, c'étoit le sort de toutes ces entreprises, de manquer par leur complication, au moment où tous les ressorts en jeu devoient produire le plus d'effet.

Après la mort de Bessarion, Louis XI qui n'aimoit ni à lier, ni à rompre ouvertement, envoya une ambassade à Rome, de peur que sa dernière incartade ne le fit soupçonner d'aversion pour le chef même de l'Eglise, & ne donnât des ombrages contre sa religion. Les démarches ne coutoient rien à ce prince, occupé la moitié de sa vie à irriter ses voisins, & l'autre à les apaiser. Il se piquoit en même temps de dévotion, & sur-tout envers la mère de Dieu, en l'honneur de laquelle il ordonna de sonner la cloche à midi, comme il se pratique encore, & de réciter à genoux la salutation angélique. Son ambassadeur témoigna au Pape le désir qu'avoit le Monarque de voir rétablir la paix & la concorde entre tous les princes chrétiens, afin de prendre ensuite des mesures suivies pour la défense de la religion. Mais comme il proposa d'assembler à cet effet un concile général en France; le Pape

Gagnin. I.
2

qu
tre
nic
tie
pre
se
titu
no
ma
des
&
mé
tipl
XI
peu
Il
affe
cha
cès
pas
trou
au
Bâl
H
tion
dale
n'e
de
gue
en

qui craignoit les suites d'une pareille entreprise, brisa là-dessus, & répondit laconiquement, que les maux de la chrétienté demandoient des remèdes plus prompts. On revint ensuite sur la fameuse pragmatique, qui, dans l'état d'incertitude où on laissoit les choses, occasionnoit des embarras sans nombre. On demanda & l'on obtint des explications, des modifications, quelques changemens & grand nombre de réglemens. Il y eut même à ce sujet des ambassades fort multipliées; ce qui ne coûtoit rien à Louis XI, celui de tous les princes qui mit peut-être le plus de négociateurs en route. Il obtint enfin une bulle de réglement, assez conforme à ses demandes, touchant les bénéfices, les taxes & les procès. On croit cependant qu'elle ne fut pas mise à exécution, comme ayant été trouvée contraire, dans son royaume, tant au droit commun, qu'aux conciles de Bâle & de Constance.

Extravag.
l. 1, tit. 9.
c. 1.

En Espagne, l'ignorance & la dissolution regnoient avec beaucoup de scandale parmi les ecclésiastiques. La plupart n'entendoient pas le latin. Le moindre de leurs dérèglemens, c'étoit d'aller à la guerre, ou de passer leur vie à table & en débauches. Le concubinage étoit pres-

Marian. l.
23, c. 18
& 19.

Conc.
xliij, p.^t
1449.

que légitimé parmi eux. Ils ne se faisoient pas même scrupule de la simonie; & l'on applaudissoit à ce trafic sacrilège, comme à une industrie digne d'éloge. Pendant la légation du cardinal de Borghia, des prélats d'un zèle extraordinaire, tels que la providence a coutume d'en ménager dans les temps mauvais, avoient proposé différens moyens de réforme, dans une assemblée nombreuse, tenue à Madrid par le corps épiscopal & les prêtres les plus considérables du royaume. On avoit commencé par la réforme de l'ignorance, regardée avec raison comme la première source des désordres du clergé; & l'on avoit demandé au Pape d'affecter deux canonicats en chaque Eglise, l'un à un théologien, & l'autre à un juriconsulte ou à un canoniste. Le Pape avoit aussi-tôt fait expédier une bulle, en exécution de cette demande.

Pour continuer cette excellente œuvre, Alphonse de Canillo, archevêque de Tolède & primat d'Espagne, rassembla ses évêques en concile, dans la ville d'Aranda. On y fit vingt-neuf canons de discipline, dont les principaux ordonnent, que les métropolitains tiendront réglément les conciles de leur province, au moins tous les deux ans, & les évê-

qu
pré
par
seig
qu'
qu'
ne
diod
que
serv
ne
gné
qu'il
jusqu
évêq
vétu
qu'en
la sai
lébre
l'ann
autre
sévère
sias
les sp
ges c
Ces d
se tin
Le
année
règle

ques leur synode chaque année; que les prêtres chargés du soin des ames auront par écrit les articles de la foi, & les enseigneront assidument à leurs peuples; qu'on ne conférera les ordres sacrés qu'aux sujets qui sauront le latin; qu'on ne recevra point les clercs d'un autre diocèse, sans des lettres de leur évêque; que les ecclésiastiques ne feront pas le service militaire en personne, & même ne fourniront point de soldats aux seigneurs temporels, à l'exception du Roi; qu'ils s'éloigneront des usages du siècle, jusqu'à ne point porter le deuil; que les évêques en aucune rencontre, ne seront vêtus de soie, ne paroîtront jamais qu'en rochet & en camail, & feront lire la sainte écriture à leur table; qu'ils célébreront la messe au moins trois fois l'année, & les prêtres quatre fois. Les autres décrets ordonnoient des peines sévères contre l'incontinence des ecclésiastiques, la simonie, les jeux défendus, les spectacles dans les églises, les mariages clandestins, les rapt & les duels. Ces deux conciles de Madrid & d'Aranda se tinrent dans le cours de l'an 1473.

Le vingt-troisième de mai de la même année, le souverain Pontife confirma la règle des religieux Minimes, institués

Bullar. r.
ij. Const.
5.
Baill. au
2. d'août.

par S. François de Paule. François, né à Paule, petite ville de Calabre d'où il tira son surnom, étoit fils de Jacques Martotille & de Vienne de Fuscado, l'un & l'autre de grande piété. Cet enfant fut accordé à leurs prières, après que sa mère eut été long-temps stérile, & qu'elle & son mari l'eurent voué à Dieu & à S. François d'Assise. Dès sa première enfance, il montra par sa piété, par sa candeur, par sa modestie & son innocence angélique, que sa naissance étoit véritablement une faveur du Ciel. Ses pieux parens le donnerent aux religieux de S. François, qui le reçurent dans leur monastère de S. Marc, autre petite ville de Calabre, érigée depuis en évêché. Il y passa un an, après quoi il fit quelques pèlerinages, puis se retira dans un lieu solitaire, qui appartenoit à ses parens, à quelque distance de Paule. Mais cet endroit lui paroissant encore trop fréquenté, il s'enfonça dans les détroits des montagnes, & vint s'établir au bord de la mer sur un rocher sauvage, où il trouva moyen de se creuser une cellule, ou, pour mieux dire, un tombeau. Là, il n'avoit point d'autre lit que la roche nue, point d'autres alimens que les herbes & les racines amères de cette terre

in
es
de
att
ma
qu
blie
nor
gag
que
cha
Die
moi
leur
tant
fidèl
au s
le sa
véqu
église
de l'
dans
& ex
siens
le ca
stiner
vianc
tout
distin

ingrate, point d'autres vêtements qu'une espèce de sac, par-dessus un rude cilice.

Dans sa première retraite, il avoit eu, dès l'âge de vingt ans, quelques disciples attirés par l'admiration de ses vertus: mais sa réputation croissant à mesure qu'il cherchoit davantage à se faire oublier, il fut rejoint par un plus grand nombre d'admirateurs fervens, qui l'engagerent à bâtir un ermitage de quelques cellules, avec une chapelle. Ils y chantoient ensemble les louanges de Dieu, & un prêtre de la paroisse la moins éloignée venoit de temps en temps leur dire la messe. Le concours augmentant de jour en jour, avec la charité des fidèles qui contribuoient comme à l'envi au soutien d'une institution si édifiante, le saint, avec la permission de l'archevêque de Cozence, fit construire une église, & un monastère qui fut le premier de l'ordre. Les bâtimens finis, il établit dans la communauté un régime uniforme, & entre tous les religieux, distingua les siens par un vœu qui les oblige, hors le cas d'une maladie grave, à une abstinence éternelle, non seulement de viande, mais d'œufs, de beurre & de tout laitage. Il s'étudia plus encore à les distinguer par l'humilité & la charité, que

par la pénitence & les macérations. Afin de leur imprimer dans l'ame ce qui frapperoit le plus souvent leurs oreilles, il voulut que le mot de charité fût leur devise & comme leur cri de guerre; & au lieu du nom d'ermites de S. François qu'ils avoient porté en premier lieu, il leur fit donner celui de Minimes par une bulle expresse d'Alexandre VI. C'est ainsi qu'il s'étudioit à réveiller sans cesse dans leur cœur les sentimens propres à ceux des religieux qui s'appeloient les plus petits de tous. Cette congrégation ne fut d'abord composée que de laïcs, à l'exception de quelques clercs en petit nombre, & d'un seul prêtre, nommé Balthazar de Spino, qui fut depuis confesseur du Pape Innocent VIII. L'archevêque de Cozence, charmé de la piété qui le distinguoit, lui accorda tous les privilèges qui étoient en son pouvoir. Pie IV l'érigea en ordre religieux, & en établit François supérieur général. En quinze ou seize ans, cet institut acquit une grande célébrité.

La cour, aussi bien que la solitude, donna dans le même temps une grande édification à l'Eglise. Le duc de Savoie, Guichen. Hist. de Savoie, tit. fils du duc Louis, & petit-fils du fameux Amédée fait Pape à an. 1472,

Bale
veille
à l'A
de sa
infirm
vertu
confi
& du
Yolan
les g
Bresse
conçu
mécor
pes q
saisire
XI pri
& fit
chang
loin d
lui-mê
à parc
la mod
une c
ardent
trait a
font,
vertus
la suit
pauvre
les at

Bâle, mourut en odeur de sainteté, la veille de pâque, trentième de mars 1472, à l'âge de trente-sept ans. La foiblesse de sa complexion, & les plus fâcheuses infirmités ne servirent qu'à fortifier ses vertus. Se voyant sujet à l'épilepsie, il confia, du consentement de la noblesse & du peuple, la régence de ses Etats, à Yolande de France, son épouse, qui les gouverna sagement. Les comtes de Bresse, de Genève & de Romont en concoururent de la jalousie, & portèrent le mécontentement jusqu'à lever des troupes qui surprirent Montmeillan, & s'y saisirent du prince : mais le Roi Louis XI prit la défense de la Régente sa sœur, & fit marcher une armée qui eût bientôt changé les rebelles en supplians. Amédée, loin de poursuivre leur punition, devint lui-même leur intercesseur. Cette facilité à pardonner les injures, la douceur & la modération dans toutes les rencontres, une charité généreuse, & d'autant plus ardente que l'objet en avoit moins d'attrait aux yeux de la chair & du sang, joint, avec la patience & la piété, les vertus qui éclaterent principalement dans la suite de sa vie. Sa tendresse pour les pauvres avoit toutes les délicatesses & les attentions recherchées de l'amour.

propre ; persuadé, comme il le disoit souvent, qu'ils étoient le plus sûr rempart de ses Etats. Tant de qualités saintes, constatées par plusieurs miracles, l'ont fait mettre au nombre des Bienheureux.

La veille de Noël 1474, on commença la célébration du jubilé, indiqué par la bulle de réduction pour l'année suivante. Quoique par la même bulle toute indulgence eût été suspendue hors de Rome pendant le cours de cette année, les guerres & les factions qui désoloient toute l'Europe, empêcherent ce nombreux concours des Pèlerins, que les années jubilaires avoient coutume d'attirer. Ferdinand, Roi de Naples, fut le personnage le plus considérable qui parut à Rome, conduit par la politique, autant

Palmer.
Chron.an.
1475.

que par la religion. Il tendoit & il réussit à rompre une alliance qui se formoit entre les Vénitiens, les Florentins & le duc de Milan, & qui ne lui causoit pas moins de syndérèses que les désordres de sa conscience. Le Pape ne laissa pas d'applaudir beaucoup à son zèle : pour le gratifier par une faveur qui ne parut pas moins lui plaire que les indulgences, il le déchargea du tribut que les Rois de Naples payoient à l'Eglise Romaine, & n'exigea de lui que le présent annuel

d'un
ainsi
tous
Siège
sent
tous
l'on
nièce
peu
peler
penda
Bosni
à peu
de Bo
avoit
stiern
& de
pagné
& par
Pavie
une m
aux P
sacerd
du Ju
imposs
la viff
autres
le tem
Ce
érigea

d'un cheval blanc tout enharnaché. C'est ainsi que Sixte IV réduisit le premier tous les droits de souveraineté du S. Siège sur le royaume de Naples, au présent de la haquénée, qui se fait encore tous les ans à la fête de S. Pierre. Si l'on a oublié que Sixte avoit marié sa nièce au neveu de Ferdinand, ce trait peu glorieux de générosité peut en rappeler le souvenir. On vit encore à Rome pendant ce jubilé Catherine Reine de Bosnie, Charlotte Reine de Chypre; & à peu près dans le même temps le Roi de Bosnie, & celui de Valachie, qui avoit voué ce pèlerinage, ainsi que Christian I, Roi de Danemarck, de Suède & de Norwège. Le Danois vint accompagné d'un grand nombre de Seigneurs, Pape Epist. & parut aussi pieux, dit le cardinal de 556. Pavie, qu'il étoit grand Roi, montra une modestie égale à sa piété, & apprit aux Romains eux-mêmes à honorer le sacerdoce. Le Pape étendit l'indulgence du Jubilé à différens Etats d'où il étoit impossible de venir à Rome, moyennant la visite de certaines églises, & quelques autres pratiques de dévotion dont il fixa le temps.

Ce fut dans cette année que Sixte IV érigea en métropole le siège d'Avignon,

encore soumis à celui d'Arles, après avoir été le séjour des Papes, dont ce genre d'oubli doit surprendre. Il donna pour suffragans au nouvel archevêque, les évêques de Carpentras, de Cavaillon & de Vaison, tous renfermés dans les terres de l'Eglise Romaine. Quelque temps après, il sécularisa le chapitre d'Avignon, qui avoit embrassé la règle de S. Augustin sous le pontificat d'Urbain II. Le cardinal neveu, Julien de la Rovère, gouvernoit alors cette Eglise : c'est pourquoi différens auteurs lui attribuent cette érection, & la reculent sans autre raison jusqu'au temps où il devint Pape sous le nom de Jule II. Tout ce qu'Avignon doit à Jule, c'est la fondation de son collège du Roure, faite un an après l'établissement de la métropole.

Dès le commencement de cette année 1476, une fonte soudaine de neiges extraordinairement abondantes causa un débordement si effroyable à Rome, qu'on y crut voir, dit le cardinal de Pavie, le retour du déluge universel. Il y eut des ravages & des pertes immenses, tant à la campagne que dans la ville. Ce ne fut là que le prélude des calamités. Survint la peste, qui en quelques jours né fit de toute cette grande ville qu'une so-

titud
torre
de c
Ce f
une
& p
enga
lieu
qu'il
conci
mém
traito
de sc
crets
Rome
année
à réfo
partisa
s'accu
grief,
sous
injurie
prono
doctri
dans
Trent
Il s
glise
les r
défen

étude effrayante. Le Pape entraîné par le torrent de la désertion, sortit lui-même de ce séjour de mort & de désolation. Ce fut pour arrêter ce fléau que, par une bulle du premier jour de mars 1474, & par des indulgences abondantes, il engagea les fidèles à célébrer en tout lieu la fête de la conception de Marie, qu'il dit immaculée en termes exprès. Le concile de Bâle avoit déjà décerné la même chose : mais comme les Romains traitoient cette assemblée d'illégitime & de schismatique, ils en rejetoient les décrets, qui n'avoient ainsi aucun effet à Rome ni dans toute l'Italie. Quelques années après, des docteurs à système & à réforme élevèrent des disputes, où les partisans des deux sentimens contraires s'accusoient réciproquement de péché grief, & même d'hérésie, Sixte défendit sous peine d'anathème ces qualifications injurieuses, jusqu'à ce que l'Eglise eût prononcé sur le fond même de cette doctrine : sentence qui fut confirmée dans la suite par le sage concile de Trente.

Il s'en faut bien cependant que l'Eglise ni ses chefs, en maintenant ainsi les règles de la charité jusques dans la défense de la foi, aient prétendu mettre

au même rang l'opinion de quelques docteurs singuliers, & le sentiment commun de tous les ordres des fidèles. Pour s'en convaincre pleinement, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la constitution de

Conc. T. Sixte IV. La sainte Eglise Romaine, **xlij, pag. 1443.** porte-t-elle, ayant établi la fête de la conception de Marie sans tache & toujours vierge, il se trouve encore néanmoins quelques prédicateurs assez téméraires pour troubler les fidèles qui la célèbrent, & qui tiennent que cette glorieuse vierge a été conçue sans la tache du péché originel. Pour arrêter cette dangereuse & scandaleuse audace, de notre propre mouvement & de notre science certaine, nous condamnons ceux qui osent assurer dans leurs prédications qu'on pèche mortellement en croyant immaculée la conception de la mère de Dieu, qu'on n'est pas exempt de péché en célébrant son office, ou en assistant aux sermons faits en son honneur; & nous déclarons ces propositions, fausses, erronées, absolument contraires à la vérité. Nous réproouvons les livres écrits contre cette doctrine, & nous prononçons contre les auteurs la peine d'excommunication, dont ils ne pourront être absous que par le souverain Pontife,

sinon
qu'on
rance
des li
ment
ses de
La
la fête
une p
ans a
huit,
Baptis
nom c
motion
peaux
ronnes
la Fran
Naples
tise fit
tion d
se trou
Riario
Il en
tout au
bien c
des pri
de l'It
Pazzi
deux
autres

finon à l'article de la mort. Et afin qu'on n'en prétende pas cause d'ignorance, nous enjoignons aux ordinaires des lieux, de faire soigneusement & dûment publier cette bulle dans les paroisses de leurs diocèses.

La même année que Sixte IV établit la fête de l'immaculée conception, il fit une promotion de cinq cardinaux. Trois ans auparavant, il en avoit déjà créé huit, du nombre desquels étoit Jean-Baptiste Cibo, qui lui succéda sous le nom d'Innocent VIII. Dans cette promotion de l'an 1472, on voit des chapeaux réservés à la disposition des couronnes; un à l'Empereur, un autre à la France, & un troisième au Roi de Naples. Enfin ce libéral & facile Pontife fit encore, l'an 1477, une promotion de sept cardinaux, parmi lesquels se trouvent trois de ses proches, un Riario & deux la Rovère.

Il eut l'année suivante des affaires d'un tout autre genre, & qui lui causerent bien des soucis, ainsi qu'à la plupart des princes presque tous intéressés, hors de l'Italie même, dans la querelle des Pazzi & des Médicis de Florence. Ces deux familles y éclipsaient toutes les autres par leurs richesses, & s'y dispu-

Ang. Po- toient la domination l'une à l'autre ; les
 lit. l. 6. & Pazzi fondés sur l'ancienneté de la no-
 7. bleffe , & les Médicis sur la prépondé-
 Mach. rance du crédit. Ceux-ci devoient leur
 Hist. Flor. supériorité, autant à la probité & à la
 l. 8. modestie, qu'au génie transcendant du
 Comin. l. vieux Côme, que la gloire & la prospé-
 6, c. 5. rité accompagnèrent presque sans Inter-
 ruption jusqu'au tombeau. Pierre, son
 fils & son héritier, vécut trop peu de
 temps, pour qu'on pût juger comment
 il auroit soutenu le poids d'une fortune
 qui n'étoit pas son ouvrage. Laurent &
 Julien, fils de Pierre, ou moins habiles
 ou moins heureux que leur père & leur
 aïeul, éprouverent toutes les fureurs
 d'une basse envie qui se flatte de l'impu-
 nité. Le Pape ne pouvoit souffrir les Mé-
 dicis, qui traversoient l'ambition de son
 neveu Jérôme Riario, devenu prince de
 Forli; & les Pazzi, par la raison con-
 traire, avoient acquis toute sa bienveil-
 lance. Ceux-ci conspirèrent contre les
 deux frères Laurent & Julien, qui de
 leur côté se firent des partisans nom-
 breux; ce qui partagea l'Italie toute en-
 tière en deux factions. Le Roi de Na-
 ples s'unit au Pape, en faveur des Pazzi;
 & le duc de Milan aux Vénitiens, pour
 soutenir les Médicis. Le Napolitain vou-
 lut

lut
 ave
 fav
 per
 sout
 ficu
 ditif
 L
 nal
 à ve
 de ve
 de c
 conn
 rivée
 Ponti
 comm
 sans d
 dicis
 nité &
 rel, n
 lir ce
 toutes
 jecture
 lien vit
 fêteren
 somptu
 dre &
 gnifices
 suite d
 rable à
 Tom

lut d'abord attaquer l'Etat de Florence avec une armée, afin de procurer, à la faveur du tumulte, une occasion de perdre les Médicis : mais cet expédient souffrant beaucoup de lenteur & de difficultés, on prit un moyen plus expéditif & moins hasardeux.

Les conjurés inviterent le jeune cardinal Raphaël Riario, neveu de Jérôme, à venir à Florence, sous le seul prétexte de voir tout ce que cette belle ville avoit de curieux, sans lui donner la moindre connoissance de leur noire trame. A l'arrivée d'un cardinal, neveu du souverain Pontife, ils pouvoient se rassembler, comme tous les citoyens de distinction, sans donner aucun ombrage; & les Médicis eux-mêmes, avec le goût d'urbanité & de grandeur qui leur étoit naturel, ne devoient pas manquer d'accueillir ce prélat, ni de l'accompagner dans toutes les cérémonies d'appareil. La conjecture ne fut pas fautive: Laurent & Julien visiterent le cardinal chez lui; ils le fêterent chez eux, & lui donnerent un somptueux banquet: mais par tout l'ordre & la décence, aussi bien que la magnificence, un cortège imposant, une suite de cliens & de protégés, comparable à celle des grands de l'ancienne

Rome, leur faisoient une escorte qui les mettoit à l'abri de toute insulte. Il ne restoit que le lieu saint, pour les surprendre moins accompagnés; & les assassins, après la trahison, n'eurent pas horreur du sacrilège. Un dimanche, vingt-sixième d'avril, les deux Médicis entendant, avec le cardinal, la messe qui se célébroit solennellement dans la grande église de Florence; comme le prêtre disoit le *sanctus*, donné pour signal de l'exécution, les conjurés se jeterent, le poignard à la main, sur les deux frères ensemble, & Julien mourut sur la place. Laurent son aîné, n'ayant reçu qu'une légère blessure à la gorge, se sauva dans la sacristie, où les portes de cuivre que son grand père y avoit fait mettre, le préservèrent de la mort. Elles soutinrent les efforts des meurtriers, jusqu'à ce que le peuple accouru en foule, les eût dissipés.

Alors les partisans des Pazzi, d'agresseurs qu'ils étoient auparavant, furent réduits à la défensive. Ils succomberent de toute part & le cardinal neveu lui-même fut redevable de la conservation de ses jours à Laurent de Médicis, dont l'autorité suffit à peine pour appaiser le tumulte, & faire entendre à la multitude

que
de la
jurés-
niers
vêque
ardens
après
saint,
égorge
se déci
ayant
tous les
hors, e
le pend
bre de
sonné d
aux Flor
réglée,
de tout
gnifique
Il laissoi
enceinte
de Pape
à Laure
publics;
à l'envi
par un a
res par
du comp
étein

qui les
 Il ne
 les sur-
 z les af-
 rent pas
 manche,
 Médicis
 messe qui
 la grande
 prêtre di-
 signal de
 erent, le
 eux frères
 la place.
 çu qu'une
 auva dans
 cuivre que
 mettre, le
 soutinrent
 u'à ce que
 les eût dif-
 zzi, d'ag-
 rant, furent
 ccomberent
 neveu lui-
 onservation
 édicis, dont
 appaiser le
 la multitude

que ce prélat n'avoit pas connoissance de la conjuration. La plupart des conjurés furent pris, & abandonnés aux derniers supplices. François Salviati, archevêque de Pise, qui étoit l'un des plus ardents, avoit couru au palais aussi-tôt après le massacre commis dans le lieu saint, afin de s'en emparer, & de faire égorger les magistrats, s'ils refusoient de se déclarer pour les Pazzi. Les portes ayant été refermées sur lui, & presque tous les gens de sa suite étant restés dehors, on se saisit de sa personne, & on le pendit aux fenêtres avec le petit nombre de factieux entrés avec lui. La personne de Laurent devint dès-lors si chère aux Florentins, qu'ils établirent une garde réglée, pour le mettre à l'avenir hors de tout péril. On fit des funérailles magnifiques à Julien, aux dépens de l'Etat. Il laissoit une femme assez équivoque, enceinte d'un fils, qui fut dans la suite le Pape Clément VII. On commit encore à Laurent l'administration des deniers publics; tous les citoyens s'empressant à l'envi d'exalter cette maison, les uns par un attachement sincère, & les autres par la crainte de se rendre suspects du complot avorté. Ainsi ce qui avoit dû éteindre jusqu'à la dernière étincelle

de la splendeur & de la puissance des Médicis, fit avancer à grands pas ces heureux marchands dans la carrière de la souveraineté.

A cette nouvelle, Sixte-IV tonna, fulmina contre Laurent, jeta l'interdit sur la ville de Florence; sous prétexte, de la mort violente de l'archevêque de Pise, & fit marcher en Toscane, avec l'armée Napolitaine, commandée par Alfonso fils du Roi Ferdinand, celle de l'Église qu'il avoit confiée à Frédéric duc d'Urbain. Il fit cependant insinuer aux Florentins que, s'ils vouloient chasser Laurent, comme auteur de tous ces désordres, il leur rendroit bientôt ses bonnes grâces. Les Florentins au contraire rejeterent la faute sur le Pape, & lui reprocherent l'atroce profanation qui avoit été commise dans le lieu saint pendant la célébration de nos plus terribles mystères. L'interdit ordonné par le pape fut méprisé, après que dans une assemblée des évêques de Toscane on eut appelé du Pape au concile général on obligea les prêtres à exercer leurs fonctions, comme si l'interdit n'avoit pas été lancé. Pour opposer aussi la force à la force, on réclama les secours des Vénitiens, du duc de Milan,

même
allié d
Les
quelq
serent
secour
XI al
forces
ce qu'
duc de
quinze
voya c
Comin
qu'il a
force c
celloit
rien. C
la Savo
à la du
duc de
six cen
joindre
plusieur
moyen
Lauren
mais co
sources
avoient
contre
On

même celui du Roi de France, ancien allié de la république.

Les Vénitiens observerent au dehors quelques ménagemens; mais ils ne laisserent pas de fournir sous main bien des secours & des moyens de défense. Louis XI alors étoit occupé, avec toutes les forces de son royaume, à y réunir tout ce qu'il pouvoit distraire des États du duc de Bourgogne, tué depuis environ quinze mois au siège de Nanci. Il envoya cependant à Florence Philippe de Comines, Bourguignon de rare mérite, qu'il avoit détaché du dernier duc à force de bienfaits; manœuvre où il excelloit, & pour laquelle il n'épargnoit rien. Comines avoit ordre de passer par la Savoie, & de demander des troupes à la duchesse régente, aussi bien qu'au duc de Milan. On croit qu'il obtint six cens hommes d'armes, auxquels se joignirent quelques renforts, obtenus de plusieurs petits princes d'Italie. A ce moyen, le Roi soutint quelque temps Laurent de Médicis & les Florentins: mais comptant peu sur de si foibles ressources, il recourut aux seintes qui lui avoient déjà servi comme d'épouvantail contre la cour de Rome.

On commença par répandre dans le

Gaguin. public que le Roi alloit abolir les annates, & rétablir la pragmatique sanction; on
i. 8. **Paul.** assembla le clergé de France, & l'on fit
Emil. in sonner fort haut la supériorité du concile
Lud. XI. œcuménique sur les Papes; on proposa
d'assembler ce concile au nom des sou-
verains divers, si le Pape refusoit de le
convoquer lui-même, & l'on y appela
de tout ce que le Pontife pourroit en-
treprendre au préjudice des libertés du
royaume; enfin le Roi défendit d'en-
voyer aucun argent à Rome, d'y aller
pour obtenir des bénéfices: il fit intimer
aux bénéficiers qui s'y trouvoient, d'en
revenir sans délai, & d'aller résider, ainsi
que tous les autres, dans leur propre
église. Une ambassade nombreuse porta
ces propositions en cour de Rome, &
en annonça l'exécution prochaine au
Pape, s'il ne levoit les censures fulmi-
nées contre les Florentins, & ne punis-
soit les assassins de Julien de Médicis.

Pap. Cette résolution d'un grand Roi, ligué
Epist. 677 avec trois des principales puissances d'Italie, intrigua fortement la cour pontificale. Jacques Amanati, cardinal-évêque de Pavie, politique habile, & communément très-instruit des vues ainsi que des intérêts des princes, en écrivit à Sixte avec de grandes inquiétudes. Tout

l'expé
pratiq
dans
de ter
flance
moyen
d'hum
consei
deurs
d'acco
juste
qu'il é
de ré
conno
ordon
& de
peu sé
ton d'
tant ce
censur
affront
un air
affreus
tat E
possibl
Le Pa
nenter
mens
tout
foliqu

l'expédient qu'il lui suggéra, ce fut la pratique familière à la cour de Rome dans les situations critiques; c'est-à-dire de temporiser & d'attendre des circonstances, le dénouement de la difficulté; moyen presque infailible dans les affaires d'humeur & de chicane. D'après ce conseil, le Pape répondit aux ambassadeurs de France, qu'il ne refusoit point d'accorder ce qu'il pouvoit y avoir de juste dans les demandes du Roi: mais qu'il étoit indigne du souverain Pontife, de rétracter avec précipitation & sans connoissance de cause, ce qu'il n'avoit ordonné qu'après une mûre délibération & de l'avis du sacré collège; qu'il étoit peu séant même de prendre avec lui le ton d'empire & de menace, en lui portant ce défi odieux: Ou révoquez vos censures, ou attendez-vous à tel & tel affront. La tergiversation du Pontife avoit un air d'autant moins défavorable, qu'une affreuse épidémie qui ravageoit alors l'Etat Ecclésiastique, rendoit presque impossible la convocation des cardinaux. Le Pape ajouta une suite de raisons finement présentées, & mêlées de sentimens très-propres à réveiller ceux que tout prince chrétien doit au siège apostolique.

Toutes ces exhortations n'étoient pas nécessaires. Louis n'étoit rien moins que résolu à rompre avec Rome, qu'il ne prétendoit qu'intimider ; & sa politique en cette rencontre, parut l'emporter sur celle des Romains. Le Pontife réussit aisément à temporiser : mais cette lenteur lui fut moins avantageuse qu'aux Florentins. La guerre, à la vérité, se continua contre eux ; mais avec la langueur que ne pouvoient manquer d'occasionner les menaces de la France, & avec la diversité de succès qui fut l'effet comme inévitable de ce ménagement. Cependant les princes chrétiens, presque tous de concert, écrivirent au Pape que, pendant que les biens de l'Eglise se consumoient à fômenter en Italie la discorde & la guerre civile, les Turcs ajoutoient conquête sur conquête ; que déjà les Vénitiens avoient été réduits à traiter avec Mahomet, & que bientôt cet ennemi forcené du christianisme viendrait arborer le croissant sur le Capitole. Laurent de Médicis, de son côté, prit une de ces résolutions extrêmes, qui ne seroient que témérité dans un homme vulgaire, & qui sont le comble de l'habileté dans un grand homme. Il alla trouver le Roi Ferdinand au milieu de Naples sur un

simple fa
l'ambitio
discretio
bien l'e
lui fit tr
le cham
avec les
Lorraine
conquête
descende
fut pour
non moi
Le Pa
n'étant p
de s'app
fut quitte
deurs, q
pure céré
front moi
primée da
reuse affa
vertus én
cies en
des histo
quelques
d'avoir c
Tant le s
nir. les p
Cette cor
l'ouvrage

simple sauf-conduit, foible défense contre l'ambition; & là, sous la main & à la discrétion de son ennemi, il en mania si bien l'esprit & la cupidité même, qu'il lui fit trouver son avantage à s'allier sur le champ, sans même consulter le Pape, avec les Florentins contre le duc de Lorraine, qui marchoit en Italie à la conquête du royaume de Naples. Une descente faite en Calabre par les Turcs, fut pour le Napolitain un autre motif non moins pressant de conclure ce traité.

Le Pape parut très-mécontent; mais n'étant pas le plus fort, il lui convint de s'appaiser. La ville de Florence en fut quitte pour lui envoyer des ambassadeurs, qui lui firent une satisfaction de pure cérémonie; & il leva ses censures: affront moins déshonorant, que la tache imprimée dans tout le cours de cette malheureuse affaire à la vie de Sixte IV, dont les vertus éminentes furent tellement obscurcies en cette rencontre, que le torrent des historiens, démentis cependant par quelques écrivains de poids, l'accusent d'avoir connivé à ce complot homicide. Tant le seul vice du népotisme peut ternir les plus grandes vertus d'un Pape. Cette conspiration détestable fut au moins l'ouvrage de Jérôme Riario, neveu de

Sixte IV, qui lui laissoit tout pouvoit dans l'administration de l'Etat Ecclesiastique, & l'autorisoit dans ses entreprises tyranniques sur l'Etat de Florence.

Quelques religieux mendians formant en Allemagne les prétentions que nous leur avons déjà vu soutenir plusieurs fois en France, s'arrogèrent le droit d'exercer les fonctions du ministère, au préjudice des curés, & sans l'approbation des évêques. Les curés s'opposèrent à cette usurpation: mais quelques prélats, aveuglés par des intérêts particuliers, ne rougirent point de l'appuyer; ce qui fit, d'un point d'évidence, un procès animé & une question sérieuse. En conséquence, le Pape commit à quatre cardinaux l'examen de ce différend. Le droit étant manifeste, ils entendirent les parties tou-

Extrav. 1. chant les faits. Survint une sentence, 1, t. ix, & qui défendit aux religieux de troubler
l. 5. *ibid.* les pasteurs ordinaires, & qui fut confirmée par une bulle du 17 juin 1478. Elle faisoit défense aux frères Mendians de détourner les fidèles d'assister à la messe paroissiale les dimanches & les fêtes; de porter les laïcs à choisir leur sépulture chez ces religieux; d'enseigner que les fidèles ne sont pas obligés, même à pâques, de se confesser à leur curé qui,

dans les termes du droit, est leur propre prêtre. Le Pape déclare néanmoins qu'il n'entend pas empêcher les Mendians de recevoir les confessions, & d'imposer les pénitences, suivant les articles qui leur sont favorables dans le droit commun, & les privilèges qui leur ont été accordés. Enfin il exhorte les curés à favoriser les Mendians, bien loin de chercher à leur nuire; & les deux partis ensemble, à procurer le service du Seigneur, avec beaucoup d'union & de charité. Il parut par l'évènement que ces bons Germains étoient moins féconds en distinctions & en détours, que nos scholastiques Français & nos Mendians décorés du doctorat, qui se montrèrent en tant de rencontres pareilles bien plus façonnés à la subtilité de l'école qu'à la soumission du cloître. Le jugement du souverain Pontife suffit en Allemagne pour terminer cette dispute, au moins quant à la communion pascale. Quelques années après, il reparut des vestiges de ces prétentions, dans des propositions prêchées à Tournai par un cordelier, nommé Jean d'Angeli: mais elles firent moins de bruit dans le lieu de leur origine, qu'à Paris où elles se glissèrent, & furent condamnées par l'université. En

1178, Sixte IV publia une autre bulle, pour ôter à différens prêtres, tant séculiers que réguliers, le pouvoir d'absoudre des cas réservés; parce qu'il tournoit au r. pris de la juridiction ecclésiastique, & que souvent l'imposition de pénitences trop légères portoit les peuples à commettre le crime avec plus de licence.

Une affaire moins sérieuse, mais dont on ne jugea pas ainsi dans le temps, fut la querelle des Réalistes & des Nominiaux, deux sectes philosophiques, dont la première se piquoit de juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes, & la seconde, inépuisable en distinctions, n'en vouloit juger que par les noms qu'elles portoient. Elles partagèrent l'école, le clergé, & jusqu'à la cour. Elles eurent alternativement leur éclat & leur éclipse, remportèrent des victoires & essuyèrent des défaites, & retomberont enfin l'une & l'autre, après le rétablissement des sciences, dans l'obscurité où les chefs-d'œuvre ne manquent pas de faire rentrer d'informes ébauches. Les Réalistes, ennemis des distinctions, & tirant toujours en ligne droite, pour ainsi dire, & avec une roideur uniforme, les conséquences de leurs principes, donnerent prise à leurs antagonistes, par des propositions très-mal sonant.

tes p
tumé
sique
tes,
vain
prop
vraies
conc
dans
Pierre
ni da
enfan
rez J
du sy
Un
versité
parti
liste à
de Ri
me d'
d'exc
selon
cepta
symbo
ce qu
n'avoit
té, &
des pr
sent p
réliqu

tes pour toutes les oreilles moins accoutumées que les leurs au jargon métaphysique. Un de leurs plus vigoureux athlètes, Pierre de Rieu, licencié de Louvain, ayant pour principe que, si les propositions du futur contingent étoient vraies, il n'y auroit plus de liberté, osa conclure qu'il n'y avoit aucune vérité dans ces paroles de Jésus-Christ à S. Pierre, *Vous me renierez trois fois*; ni dans celles de l'ange à la vierge, *Vous enfanterez un fils, & vous le nommerez Jésus*; ni enfin dans tous les articles du symbole qui concernoient l'avenir. Un docteur de Paris, agrégé à l'université de Louvain, Henri Zoëmeren, du parti des Nominiaux, dénonça le Réaliste à Rome, comme un hérétique. Pierre de Rieu fut obligé d'y comparoître, & même d'y user de distinctions, ou du moins d'exceptions. Des futurs contingens qui, selon lui, n'avoient aucune vérité, il excepta les propositions de l'écriture & des symboles de foi, & déclara, qu'en tout ce qu'il avoit dit sur cette matière, il n'avoit prétendu exclure que la nécessité, & la vérité de même ordre que celles des propositions qui ont le passé ou le présent pour objet. Rome, au lieu d'un hérétique; ne vit en lui qu'un mauvais rai-

fonneur, & le reconnut pour orthodoxe. Si les Nominaux triomphèrent de cette palinodie, leur joie ne fut pas de longue durée; & le chagrin qui lui succéda ne tomba pas sur un seul d'entr'eux, comme par-tout leurs rivaux, mais sur tout ce que leur parti comptoit de membres illustres en France. Le Roi Louis XI, assez enclin de lui-même à ce genre de guerre, & poussé d'ailleurs par son confesseur Jean Boucart, évêque d'Avranches, résolut tout à coup la perte des Nominaux. Il publia un édit en forme, portant défense de lire les livres d'Ockam, ce Franciscain fameux qui s'étoit autrefois engagé dans le schisme de Louis de Bavière, ceux de Marsile de Padoue, de Grégoire de Rimini, d'Albert de Saxe, de pierre d'Ailli, de Buridan, & des autres Nominaux, ou Terministes, comme on les appelle ici. Il ordonne de s'attacher à la doctrine d'Aristote & d'Avicenne, d'Albert le grand, de S. Thomas, de S. Bonaventure, d'Alexandre de Halès, de Gilles de Rome & de Scot, qu'il donne pour autant de Réalistes d'une doctrine irrépréhensible. Il est enjoint à tous les membres de l'université de jurer l'observation de ce règlement; & au premier président du parlement de Paris,

de saisir tous les livres des Nominaux. On en fit en effet la recherche, on enleva des exemplaires de chaque ouvrage, on les cribla de cloux; on les chargea de chaînes, dit un historien du temps, comme autant d'animaux furieux, & l'on exila leurs défenseurs. Les Réalistes, partagés en Scotistes & en Thomistes, ne s'en faisoient pas moins une sorte de guerre intestine: mais ils étoient de concert, pour accabler leurs ennemis communs.

Gaguin:
Epist. ad
Guil. Fich

Avec tout autre maître que Louis XI, le désastre des Nominaux eût été irréparable. Ils n'en acquirent au contraire que plus de célébrité. Ce prince sans les remit, quelques années après, sur le pinacle. Il annulla son édit; les volumes prisonniers furent délivrés, on les décloua, on rompit leurs chaînes, on les rendit à ceux qu'on en avoit dépouillés, on permit non seulement de les lire, mais de les expliquer dans les collèges; & pour comble d'étonnement, cette nouvelle fortune ne parut pas faire moins de plaisir à l'université, que la première disgrâce. Tous les gens qui se piquoient de bel esprit, se firent dès-lors gloire d'être Nominaux. Il y eut même des conversions d'éclat en ce genre. Wesel

Du Bout:
t. v. p.
739, &c.

de Groningue, entr'autres, Franciscain & Réaliste fameux, qui avoit entrepris de confondre les Nominiaux dans une dispute publique, se confessa lui-même vaincu, & abjura le Réalisme. Tant il y a peu de fond à faire sur la célébrité des opinions & de toute la doctrine de système.

d'Argent. A Worms, au pays du Rhin, l'erreur
Collect. osa se montrer à face découverte, &
Jud. de avec une insolence qui préluda, aussi
nov. cr. bien que le fond des choses, à celle des
p. 290. faux réformateurs du siècle vivant. Jean
de Vésalie, leur digne précurseur, avan-
ça que les ordonnances de l'Eglise n'o-
bligoient pas sous peine de péché; que
les évêques n'avoient pas le pouvoir d'é-
tablir des loix; que les écrits des saints
n'avoient aucun droit à notre croyance;
que les indulgences n'étoient rien; que
l'huile sainte ne différoit point de l'huile
ordinaire; que Jésus-Christ n'avoit établi
aucun jeûne, ni défendu l'usage de la
viande pour aucun temps: & prenant
déjà le ton des prédicans Germaniques,
il ajoutoit que, si S. Pierre eût institué
le jeûne, ce n'eût été que pour mieux
vendre son poisson. Il disoit dans le
même style, que le pèlerinage de Rome
est une sottise; que la messe n'est qu'un

embarras
temps
célébré
Jésus-Christ
tre prière
commande
de Worms
saint l'E
doute p
élus. T
que les
de Dieu
ecclésiast
les évêqu
en rien
pensée,
il n'y au
les élus
Dieu, en
quelqu'un
damneron
sera sauve
damner,
tres, ave
Cette
tôt enten
les fidèle
consulta
delberg &
nime des

embarras, & l'office canonial un passe-temps ennuyeux; que S. Pierre n'avoit célébré qu'en récitant le *Pater*, & que Jésus-Christ n'avoit point ordonné d'autre prière, comme il n'avoit non plus commandé aucune fête. Enfin le docteur de Worms ne veut point qu'en confessant l'Eglise, on ajoute catholique; sans doute parce qu'il la réduisoit aux seuls élus. Touchant la grace, il enseignoit que les élus sont sauvés par la seule grace de Dieu, indépendamment du ministère ecclésiastique, & que ni les prêtres, ni les évêques, ni le Pape ne contribuoient en rien au salut: puis remaniant cette pensée, avec son goût ordinaire; quand il n'y auroit point de Pape, ajoutoit-il, les élus seroient toujours sauvés; & si Dieu, en donnant sa grace, veut sauver quelqu'un, quand tous les prêtres le damneroient & l'excommuneroient, il sera sauvé; de même que si Dieu veut le damner, il le sera, quand tous les prêtres, avec le Pape, voudroient le sauver.

Cette étrange doctrine ne fut pas plus tôt entendue, qu'elle fit horreur à tous les fidèles. L'archevêque de Mayence consulta cependant les universités d'Heidelberg & de Cologne; & sur l'avis unanime des docteurs, le novateur fut cité,

interrogé, & condamné à rétracter ses erreurs. Il se soumit, après quelques résistances, qui lui attirèrent des traitemens assez rigoureux, pour exciter les plaintes de cette humanité fausse, dont la religion seule n'intéresse pas la sensibilité. Elles ont du moins servi à perpétuer la mémoire de l'indignation générale que provoquerent ces nouveautés révoltantes.

Ibid. p. 298. En Espagne, l'archevêque de Tolède condamna plusieurs propositions extraites d'un traité composé sur la confession par Pierre d'Osma, docteur & professeur de Salamanque. Il enseignoit en substance, que les péchés mortels, quant à la coulpe & à la peine de l'autre vie, sont effacés par la seule contrition du cœur, sans rapport aux clefs de l'Eglise; que la confession des péchés, en particulier & quant à l'espèce, n'est pas de droit divin, & porte seulement sur un statut de l'Eglise universelle; que les mauvaises pensées sont effacées par l'aveu qu'on en conçoit, sans rapport au sacrement de pénitence; & qu'on n'est pas tenu de s'en confesser; qu'on ne doit s'accuser que des fautes secrètes; & non pas de celles qui sont connues; qu'il ne faut jamais donner l'absolution aux pénitens, avant qu'ils aient accom-

pli la
enfin
les p
des
cond
Tolèd
Ponti
selon
prit d
cesse,
sur la
En
Catho
partie
de sa
& en
Jean I
vier 14
politiqu
& à d
utile e
ce qu'
Il ne t
qu'il n
violer.
perfidie
elle lui
s'étant
l'avoit
culateu

pli la pénitence qui leur est enjointe ; enfin que le Pape ne peut, ni remettre les peines du Purgatoire, ni dispenser des décrets de l'Eglise universelle. La condamnation portée par l'archevêque de Tolède, fut confirmée par le souverain Pontife. On voit que l'esprit d'erreur, selon les temps, les lieux & le tour d'esprit de chaque nation, s'efforça sans cesse, & toujours en vain, de prévaloir sur la foi chrétienne.

En ce temps-là, Ferdinand V, dit le Catholique, regnoit dans la plus grande partie des Espagnes; en Castille, du chef de sa femme Isabelle, depuis l'an 1474; & en Aragon, depuis la mort du Roi Jean II son père, arrivée le 19 de janvier 1479. Prince heureux à la guerre, politique consommé, utile à la religion, & à qui la religion fut infiniment plus utile encore, quoiqu'il n'en ait eu que ce qu'on en peut avoir sans la probité. Il ne tenoit ses engagements, qu'autant qu'il ne trouvoit pas son avantage à les violer. Il avoit si peu de honte de la perfidie, qu'il en faisoit trophée, quand elle lui avoit été fructueuse. Louis XII s'étant plaint par la suite qu'une fois il l'avoit trompé; il en a menti le sot calculateur, dit l'Aragonois; je l'ai trompé

Marian. trois fois. Dès la seconde année de son
 l. 4. c. 17. avènement au trône paternel, pressentant
 tout le parti qu'il pouvoit tirer de la religion, il obtint une bulle de Sixte IV, pour établir le formidable tribunal de l'inquisition, sous l'autorité des Rois & indépendamment des évêques, tel qu'il subsiste encore. Le début en fut tel, que plus de deux mille personnes, en une seule année, périrent par le feu. L'impitoyable Dominicain, Thomas Torquemada, qui avoit conseillé cet établissement, fut nommé par le Roi grand inquisiteur. De Séville qui fut le berceau de cette institution, elle s'étendit rapidement dans les autres villes & les autres provinces, dans le royaume de Grenade après la réduction des Maures, dans les royaumes de Sicile & de Sardaigne, au delà de l'Océan dans les Indes, & généralement dans toutes les terres de la domination d'Espagne, à la réserve de Naples & des Pays-Bas, où l'on a excité autant de révoltes qu'on a tenté de fois de l'y introduire. C'est ici le lieu d'en parler, avec une impartialité qui ne mette pas les lecteurs dans le cas de recourir aux exagérations calomnieuses de l'hérésie & de l'impiété.

Dès le treizième siècle, sous le ponti-

scat
 dans
 article
 & la
 la dé
 me ju
 ravant
 contre
 conven
 peine
 les Es
 contre
 tés d'l
 l'ouvra
 tre dex
 & sur-
 ses qui
 nature
 quisitio
 venons
 copale
 évêque
 vigneu
 gieux
 veaux
 opposé
 tes &
 les Co
 parfait
 partic
 institut

scat de Grégoire IX, on avoit dressé dans un concile tenu à Toulouse, seize articles de règlement pour la recherche & la punition des hérétiques; mais sous la dépendance entière des évêques, comme juges naturels de la doctrine. Auparavant même, l'Eglise n'avoit employé contre les sectaires, du moins jusqu'à la conversion du grand Constantin, d'autre peine que l'anathème; & si dans la suite les Empereurs firent des loix afflictives contre ceux que les évêques avoient notés d'hérésie, elles furent uniquement l'ouvrage de la puissance temporelle contre des perturbateurs de l'ordre public, & sur-tout contre des sectes monstrueuses qui renversoient l'ordre même de la nature. Quelques années après que l'inquisition eut été établie, comme nous venons de le dire, sous l'autorité épiscopale, Grégoire IX trouvant que les évêques n'agissoient pas avec assez de vigueur, commit ce tribunal aux religieux de S. Dominique. Mais ces nouveaux zélateurs donnant dans l'extrémité opposée, il fallut, après bien des plaintes & quelques soulèvemens, leur associer les Cordeliers; ce qui ne remédia qu'imparfaitement aux troubles. La France en particulier ne put s'accommoder de cette institution.

L'Empereur Frédéric II fit en 1244 un édit très-sévère contre les hérétiques, prit lesquisiteurs sous sa protection, & leur ordonna d'examiner ceux qui seroient accusés d'hérésie, pour les livrer au juge séculier, qui les condamneroit au feu en cas d'opiniâtreté, & à une prison perpétuelle, quand même ils abjure-roient. Comme Frédéric eut aussi-tôt après avec Innocent IV les violens dé-mêlés qui le firent déposer de l'Empire, cet édit demeura sans exécution. L'héré-sie se montra même plus insolente qu'au-paravant, jusqu'à la mort de cet Empe-reur. Mais l'année suivante 1251, le Pape Innocent, plus libre dans l'exercice de son autorité, établit l'inquisition en règle dans la plupart des Etats d'Italie. L'administration en fut confiée aux Do-minicains & aux Cordeliers, conjointe-ment avec les évêques qui devoient ju-ger de ce qui étoit hérésie, & avec les assesseurs nommés par le magistrat pour condamner les coupables aux peines de droit. Cette juridiction fut nommée le saint office.

En Espagne, la coutume est que le Roi, depuis Ferdinand le Catholique, nomme au Pape un inquisiteur général pour tous les Etats, & que le Pape le

confi
ensui
chaq
ment
core
que l
a une
ce qu
l'héré
le for
contre
de ce
plus c
nom
pas de
respect
terreur
vient
même
le sai
demi-r
férer
mure,
ioi; le
mari
pable
non se
ré son
pas de
On

confirme. Ce grand inquisiteur nomme ensuite les inquisiteurs particuliers de chaque lieu, qui doivent obtenir l'agrément du Roi. Le monarque institue encore le conseil, qui réside au même lieu que le grand inquisiteur; & ce conseil a une juridiction souveraine pour tout ce qui fait l'objet de l'inquisition; savoir l'hérésie, le judaïsme, le mahométisme, le sortilège, la polygamie & les péchés contre nature. On choisit pour officiers de ce terrible sénat, les seigneurs les plus considérables, qui exercent sous le nom de familiers, & qui ne dédaignent pas de faire la capture des accusés. Le respect qu'on leur porte, ou plutôt la terreur qu'ils impriment, fait qu'il ne vient pas en pensée de leur résister, pas même de fuir. A ce mot fatal, *De par le saint tribunal*, l'accusé tremblant & demi-mort se laisse emmener, sans préférer une parole. Aucun voisin ne murmure, chacun va cacher son effroi chez soi; le père même livre ses enfans, & le mari son épouse. S'il arrivoit que le coupable s'échappât, on mettroit à sa place, non seulement ceux qui auroient procuré son évasion, mais ceux qui n'auroient pas donné main forte pour l'arrêter.

On enferme les prisonniers, chacun

Limboc.
Hist. In-
quis.

dans un noir cachot, où ils demeurent
 plusieurs mois sans être interrogés. Com-
 me on ne leur confronte jamais de té-
 moins, on attend qu'ils deviennent leurs
 propres accusateurs; on veut même qu'ils
 indiquent la cause de leur emprisonne-
 ment. C'est-là ce que les ennemis de
 l'inquisition reprennent sur-tout, comme
 une imitation très-vicieuse d'une chose
 excellente; c'est-à-dire de la pénitence
 sacramentelle, où le pénitent doit être
 l'accusateur de lui-même. Il faut con-
 venir en effet, qu'il y a une diffé-
 rence prodigieuse entre ces deux tribu-
 naux, ou du moins entre les juges re-
 spectifs de l'un & de l'autre. Celui de
 la confession, représenté par le prêtre,
 est Jésus-Christ même qui lit dans les
 cœurs; au lieu que les juges de l'inqui-
 sition n'étant rien moins qu'infail-
 libles, sembleroient ne devoir omettre, ni ré-
 colement, ni confrontation, rien de ce
 qui peut contribuer à la défense de l'ac-
 cusé, ou donner au témoignage des
 accusateurs tout le degré de certitude
 dont il est susceptible. Si-tôt que le cri-
 minel est saisi, ses parens le regardent
 comme un homme mort, & prennent
 le deuil. Ils n'osent solliciter pour lui,
 ils n'osent approcher de sa prison, ils
 tremblent

trem
 enve
 bann
 un a
 une
 preuve
 libre
 qu'il
 dépo
 bien,
 procé
 tendu
 minist
 jour
 ce qui
 accusé
 secrète
 alors q
 ou ar
 l'exéc
 public
 En
 charpe
 grande
 tient j
 milieu
 aux c
 en am
 aux ac
 haute
 Ton

tremblent à chaque instant de se voir enveloppés dans son crime; souvent ils se bannissent eux-mêmes, & vont chercher un asile chez les étrangers. Quand après une longue prison, il n'y a point de preuves contre l'accusé, on le renvoie libre; mais sans nulle satisfaction, sans qu'il sache à qui s'en prendre, & souvent dépouillé de la meilleure partie de son bien, sur quoi se sont pris les frais de procédure. Un voile impénétrable est tendu sur toutes les opérations de ce ministère de terreur. On ignore jusqu'au jour où se doit prononcer la sentence; ce qui se fait une fois l'an pour tous les accusés ensemble, mais au jour arrêté secrètement entre les inquisiteurs. C'est alors qu'on prononce le fatal *autoda fe*, ou arrêt de foi, que suit incontinent l'exécution des coupables. Il se rend en public, avec des solemnités effrayantes.

En Portugal, on élève un théâtre de charpente qui occupe presque toute la grande place de la capitale, & qui contient jusqu'à trois mille personnes. Au milieu est un autel magnifiquement paré, aux côtés duquel sont placés des sièges en amphithéâtre, destinés aux familiers & aux accusés. Vis-à-vis est une chaire fort haute, d'où l'un des inquisiteurs appelle

chaque accusé l'un après l'autre, pour écouter la lecture des crimes dont on le charge, & l'arrêt qu'on va lui prononcer. Mais avant de parvenir au théâtre, chaque prisonnier a connu son sort, par le genre d'habillement qu'on lui a fait prendre. Ceux à qui l'on a laissé leurs habits ordinaires, en sont quittes pour une amende. Ceux qui ont le *sanbenito*, qui est une casaque jaune sans manches, & chargée d'une croix rouge, sont encore assurés de la vie; mais leurs biens sont confisqués au profit de l'inquisition. Ceux dont le *sanbenito*, au lieu de croix, est chargé de flammes d'étoffe rouge, sont convaincus d'être retombés après avoir obtenu grace une première fois, & menacés du feu en cas d'une seconde rechute. Il y a pardon jusqu'à deux fois pour ceux qui renoncent au judaïsme, & qui révelent fidèlement leurs complices; mais à la troisième, il n'y a plus moyen d'échapper. Ceux enfin qui, avec les flammes rouges, portent sur le *sanbenito* leur portrait environné de monstres & de démons, sont dévoués au dernier supplice.

Comme les inquisiteurs sont ecclésiastiques, ils ne prononcent point l'arrêt de mort: ils dressent seulement & lisent

au
ce
tel
&
séc
sieg
con
apr
blif
Cat
moi
d'E
curé
ne
si la
la re
perte
M
vasio
jours
mis
coura
les de
par
nomb
ainsi
il co
pres
pertes
Sultan

aux accusés un acte, portant que les coupables ont été convaincus de tels & tels crimes, les ont avoués eux-mêmes, & que l'inquisition les abandonne au bras séculier. L'acte est remis à sept juges qui siegent au côté gauche de l'autel, & qui condamnent les criminels à être brûlés, après avoir été étranglés. Tel est l'établissement dont se glorifia Ferdinand le Catholique, & qui n'a peut-être pas moins coûté de sujets à la couronne d'Espagne, que ce prince lui en a procuré par la réduction de Grenade. Nous ne nous ingérerons point à prononcer, si la tranquillité qui résulte de l'unité de la religion a, ou n'a pas compensé cette perte.

Mahomet II continuoit encore ses invasions sur la chrétienté. Presque toujours vainqueur, quelquefois vaincu & mis totalement en déroute, jamais découragé, & sachant aussi bien supporter les défaites, que remporter les victoires; par sa persévérance opiniâtre, & ce nombre infini de combattans qui, pour ainsi dire, sortoient de terre à son ordre, il consommoit ses ennemis par leurs propres succès, & leur rendoit ses propres pertes plus dommageables qu'utiles. Ce Sultan ayant fait entrer en Moldavie

une armée de six-vingt mille hommes, Michov. le Vaivode Etienne vint à sa rencontre, l. 4, c. 70. avec moins de quarante mille, la plupart Cromer. payfans rassemblés à la hâte. Il remporta l. 28. néanmoins une victoire si complète, que de cette multitude d'insidèles, très-peu s'échaperent, quatre bachas restèrent sur le champ de bataille, & l'on prit plus de cent drapeaux. Le Vaivode ne vit ses propres succès qu'avec un étonnement religieux, & ne les attribua qu'à celui qui en étoit si visiblement l'auteur. Quatre jours se passerent sans qu'il voulût prendre d'autre nourriture, qu'un peu de pain & d'eau. Dans la même année 1475, cinq cens navires Turcs prirent sur les Génois la ville de Caffa, l'ancienne Théodosie de la Chersonèse Taurique, place très-forte & très-commercante, qui avoit le meilleur port de la Mer Noire. L'année suivante, la Valachie & la Moldavie forent inondées d'un nouveau déluge de Mahométans, dont le cardinal de Pavie fait monter le nombre jusqu'à cinq cent mille; ce qui peut être une exagération dictée par la terreur; mais comme le Sultan commandoit en personne, il n'est pas douteux que la multitude ne fût extraordinaire. Le brave Vaivode la combattit

Pap.

Epist. 448

encore, en différentes rencontres, & en
 se périt trente mille hommes, sans per-
 dre plus de deux cens des siens. Foible
 avantage, en comparaison des ennemis
 qui restèrent, & qu'alors ces légers Va-
 laques ne mirent que trop en parallèle
 avec leur petit nombre. Ils abandonne-
 rent Etienne, & le contraignirent à se
 réserver pour des temps meilleurs. Après
 cette retraite, les infidèles pillèrent sans
 obstacle, dévastèrent, mirent à feu. &
 à sang, non seulement la Moldavie &
 la Valachie, mais les provinces limitro-
 phes de Pologne; jusqu'à ce que le bruit
 de l'arrivée d'une armée Polonoise, con-
 duite par le Roi Casimir, ou plutôt la
 crainte de mourir de faim dans un pays
 ruiné, obligea les Turcs d'en sortir.

Ils tournerent à l'Occident, & péné-
 trant par l'Albanie où ils ne craignoient
 rien depuis la mort de Scanderbeg, ils
 se jeterent dans la Carniole & le Frioul,
 dont les montagnes les plus escarpées
 furent des digues insuffisantes contre ce
 torrent. Mahomet avoit communiqué sa
 fureur & tout son génie à ceux qui
 marchèrent les premiers, pour lui frayer
 la route. Parvenus au sommet des mon-
 tagnes, & ne voyant, pour toute issue,
 vers la plaine, que des précipices hérif-

sés de roches aiguës & de débris men-
 çans, loin de reculer avec effroi, ils
 s'empresserent à les franchir, & même
 avec de la cavalerie. Du sommet, ils
 descendirent leurs chevaux avec des
 cordes sur le premier degré de cet hor-
 rible amphithéâtre, de là sur le second,
 & ainsi de suite jusqu'au dernier, où
 remontant à cheval, ils se précipiterent
 encore l'espace de deux cens pas, par
 des pentes si rapides, que les monta-
 gnards les plus exercés n'y pouvoient
 descendre qu'en s'accrochant aux brouf-
 sailles. A la vue de ces exterminateurs
 qui foudroyoient, pour ainsi dire, du
 ciel, toutes les troupes qui gardoient
 les passages lâcherent le pied, & ce
 ne fut de tout côté qu'un cri d'alarme
 & de désolation. L'historien de Venise,
 Sabell, Sabellicus, témoin oculaire, dit que
 le ravage du feu en particulier fut tel
 dans les campagnes, qu'aussi loin que
 la vue pouvoit se porter, on n'apper-
 cevoit qu'un incendie sans interruption.
 Toutefois ces barbares furent déconcer-
 tés par la prudence de Charles Mon-
 tone, général des Vénitiens; & pour
 cette fois, ils firent peu de progrès en
 Italie: mais ce premier essai fut comme
 une amorce qui les y ramena bientôt.

Sabell.
 3. Dec.
 10,

si fit
 rocé
 d'autre
 L'an
 cent m
 chas;
 fut diff
 essuyé
 dre tir
 qu'elle
 l'année
 xante
 cent m
 par le
 Paléolo
 chevali
 Mahon
 merce,
 au pri
 présent
 qu'ils
 rant qu
 de mé
 avec c
 foudroy
 de roch
 enflam
 réduiso
 les enf
 abri sou

Il fit comprendre dès-lors, que leur férocité & ambition ne se prescrivoit point d'autres bornes que celles de la chrétienté.

L'an 1479, une armée nouvelle de cent mille Turcs, conduite par cinq bachas, se jeta dans la Transilvanie. Elle fut dissipée par les Hongrois, après avoir essuyé un massacre effroyable. Mais l'hydre tirant une force nouvelle du sang qu'elle répandoit, dès le printemps de l'année suivante, une flotte de cent soixante voiles, chargée pour le moins de cent mille combattans, & commandée par le renégat Messith, de la race des Paléologues, vint pour se venger des chevaliers de Rhodes. Ils arrétoient seuls Mahomet en Asie, ruinoient son commerce, & dédaignant la paix achetée au prix d'un tribut, ou du moindre présent, ils irritoient son orgueil autant qu'ils désespéroient son ambition. Durant quatre-vingt-neuf jours, la capitale, de même nom que l'île, fut battue avec cette énorme artillerie qui avoit foudroyé Constantinople. Des quartiers de rochers, des flèches & des javelots enflammés écrasoient les maisons, & les réduisoient en cendres. Les femmes & les enfans avoient peine à trouver un abri sous les meilleures voûtes, ou dans

Bof. T.

II, l. 11

& 12.

Chalc. l.

les jardins les plus éloignés de l'attaque. Joignant l'art à la force, les alliés creuserent les premiers, des fossés en ligne oblique, pour approcher de la place sans être exposés aux coups de ceux qui la défendoient; de là nous est venu l'usage des tranchées. Tous les édifices de Rhodes furent ruinés; ses remparts abattus, les fossés comblés; & déjà les Turcs, poussant des cris de joie, marchoient à l'assaut, quand ils s'appercurent que les fossés étoient suffisants qu'avant d'avoir battu en brèche. Dans une nuit, les chrétiens avoient fait cet ouvrage inconcevable.

Cependant les infidèles ne laisserent pas de donner plusieurs assauts, mais sans succès. Ils minèrent la grosse tour qui défendoit l'entrée du port, & s'animant, se poussant les uns les autres sur les murailles éboulées, ils y arborerent le Croissant. A l'instant, le grand-maître fit élever l'étendard de la Religion, & suivi de ses chevaliers la pique à la main, tous résolus à vaincre ou à mourir, il se précipita sur les infidèles, quoiqu'ils fussent déjà plus de deux mille sur les remparts, & les renversa dans le fossé. On fit en diligence un rempart nouveau, le plus épais qu'il fut possi-

ble.
join
forte
conf
boul
ruine
alors
valeu
blessé
Rho
honn
si bie
celui
deux
ner :
me ,
conjo
le mo
couve
quem
Antoi
souter
lesque
Bienh
de. E
ber le
Ibrah
avoir
meille
mille.

ble. Il n'étoit que de bois & de terre joints ensemble; mais ce fut en quelque sorte sa foiblesse même, ou son peu de consistance, plus propre à amortir les boulets, qui le rendit plus difficile à ruiner. Le grand homme qui gouvernoit alors la Religion, & dont le génie, la valeur, l'activité infatigable, malgré cinq blessures qu'il reçut, firent le salut de Rhodes, étoit Jean d'Aubusson, gentil-homme d'Auvergne. Les infidèles avoient si bien conçu qu'à son sort étoit attaché celui de la place, qu'ils soudoyerent deux scélérats transfuges pour l'assassiner: mais le Ciel ne permit pas un crime, dont les suites, dans ces tristes conjonctures, eussent été funestes à tout le monde chrétien. La trahison fut découverte, & les traitres exécutés publiquement. Un saint cordelier, nommé Antoine Fradin, contribua beaucoup à soutenir le courage des Rhodiens, parmi lesquels il faisoit le personnage que le Bienheureux Capistran avoit fait à Belgrade. Enfin les Barbares, après avoir vu tomber leurs principaux officiers, entr'autres Ibrahim gendre du grand-seigneur, après avoir perdu neuf mille hommes de leurs meilleures troupes, sans compter quinze mille blessés, leurs canons étant crevés

par la continuité du service, leurs munitions de guerre & de bouche épuisées, les courages abattus par des visions où ils imaginoient voir le Ciel combattre contre eux; ils regagnerent précipitamment leurs vaisseaux, poursuivis l'épée dans les reins par les assiégeans, qui s'élançant sur eux de toutes les brèches, entrèrent péle-mêle dans leur camp, & enleverent de la tente du visir l'étendard impérial. Il y eut dans cette déroute un nouveau massacre, qu'il n'est pas possible d'évaluer: la mer en ayant recélé la plus grande partie.

Chalc. l. 11, n. 29.
 Ce revers, loin d'arrêter Mahomet, lui inspira une fureur plus grande contre les chrétiens. Tandis même qu'il échouoit devant Rhodes, ce Sultan, d'un courage indomptable, d'une insatiable avidité, méditoit d'envahir l'Italie, & de faire éprouver à l'ancienne Rome le sort de la nouvelle. Achmet-bacha, illustré par la prise de Théodosie, partit avec une armée égale à celle de Rhodes, & alla s'embarquer à Valone en Epire, éloignée de quinze lieues seulement d'Otrante, ville maritime de Calabre. Il y aborda le vingt-huitième d'août; & après dix-sept ours, pendant lesquels il ne cessa de la battre jour & nuit, il s'en rendit maître,

& y f
 épargn
 réserv
 des esc
 avant
 outrag
 femme
 avec l
 vierges
 lées da
 gée sur
 voient
 aux pi
 plus br
 blé de
 de ses
 à la m
 rer ferr
 scié en
 huit ce
 nues h
 égorgée
 aimoien
 que de
 depuis
 martyr
 La p
 lie dan
 ne pen
 forter l

& y fit tout passer au fil de l'épée, sans épargner ni femmes ni vieillards : il ne réserva que les enfans, pour en faire des esclaves. Les dames les plus qualifiées, avant le coup de la mort, essuyèrent des outrages, mille fois plus abhorrés. Les femmes enceintes furent mises en pièces, avec les enfans qu'elles portoient, les vierges dépouillées, les religieuses violées dans le lieu saint, les prêtres égorgés sur les autels; les vieillards qui n'avoient plus qu'un soufle de vie, foulés aux pieds des chevaux, & des soldats plus brutaux encore; l'archevêque accablé de vieillesse & d'infirmités, revêtu de ses habits pontificaux, & qui la croix à la main exhortoit son peuple à demeurer ferme dans la foi chrétienne, fut scié en deux avec une scie de bois; huit cens personnes furent traînées toutes nues hors de la ville, & successivement égorgées, après avoir protesté qu'elles aimoient incomparablement mieux mourir que de renoncer à leur religion. On a depuis nommé ce lieu, la Vallée des martyrs.

La prise d'Otrante plongea toute l'Italie dans une stupide consternation. On ne pensoit plus à se défendre, mais à désertter le pays. Dans la première alarme,

Bofin.
4, Dec.
6.

le Pape lui-même eut dessein de quitter Rome, & de se retirer à Avignon. Il revint peu après de son effroi, & prit des mesures, tant pour préserver les terres de l'Eglise, que pour sauver la religion menacée d'une ruine entière. Il fit passer en diligence dans la Pouille vingt-quatre galères, qu'on avoit préparées pour secourir les chevaliers de Rhodes. Ce qui fut un coup de partie, pour mettre un terme au progrès du général Turc, qui ayant encore pris quelques places depuis la réduction d'Otrante, infestoit toute la mer Adriatique, & déjà s'approchoit de Lorette, dans le dessein d'en ravir les richesses inestimables. Comme les Turcs ne faisoient pas comparaison avec les Européens, & sur-tout avec les Italiens, pour ce qui étoit de l'intelligence dans la marine, ils se retirèrent avec précipitation, & avec une frayeur si extraordinaire, qu'on y a voulu trouver quelque chose de surnaturel. Mais si c'est tenter Dieu, de négliger les moyens humains pour demander des miracles; c'est donner dans la crédulité, d'attribuer au miracle les effets quoiqu'extraordinaires des moyens humains. Le Pape exhortant aussi tous les princes chrétiens à préférer la guerre du Seigneur à leurs

différents
que
à Rome
ce qu
consé
eût é
n'eut
d'aut
sacri
la re
leurs
vint,
ficace
ment
de dé
nemer
qu'elle
tendre
une se
pita d
de son
elle fu
du m
frappa
subite
soit d
tiel,
siège
mée r
que d

différens particuliers, les invita, ainsi que les prélats, à se rendre au plus tôt à Rome, pour concerter tous ensemble ce qui importoit plus que jamais à la conservation de la foi chrétienne. Il en eût été sans doute de ce congrès, qui n'eut pas lieu, comme il en fut de tant d'autres, où nous avons vu les princes sacrifier les intérêts les plus pressans de la religion à leurs intérêts privés & à leurs querelles particulières. Mais le Ciel vint, d'une manière aussi imprévue qu'efficace, au secours de l'Eglise. Au moment que destituée de tout autre moyen de défense, & que poursuivie avec acharnement par l'ennemi le plus dangereux qu'elle eut jamais, elle ne pouvoit s'attendre, pour plus grande faveur, qu'à une servitude universelle, la mort précipita ce Sultan du point le plus brillant de son élévation. L'arche triompha quand elle fut, sinon au pouvoir des Philistins, du moins près d'y tomber. Le Seigneur frappa le nouveau Géthéen, qui mourut subitement le troisième de mai 1481, soit de poison, soit d'un abcès pestilenciel, comme il alloit recommencer le siège de Rhodes, & faire partir une armée nouvelle pour Otrante. Il n'étoit âgé que de cinquante-trois ans, & en avoit

régné trente-un, tous marqués de grands exploits, & de plus grands forfaits.

Cette mort fut en effet prédite; comme un signe de la protection du Seigneur sur son Eglise, par un saint religieux de l'ordre des Franciscains, nommé Jacques de la Marche; homme puissant en œuvres & en paroles, rempli de l'esprit apostolique, & révééré comme un prophète en Autriche, en Bohême, en Hongrie & en Pologne, où il fit des conversions innombrables. Les Rois & les Empereurs le regardoient comme le dépositaire de la puissance de Dieu. Il avoit déjà prédit à Sixte IV encore simple cordelier, qu'il seroit général de son ordre, cardinal, & enfin Pape. Il mourut à Naples, & il a été canonisé par Léon X.

Philippe de Comines dit que Mahomet II, Louis XI & Matthias Roi de Hongrie; c'est-à-dire un conquérant scélérat, un politique fourbe, & un héros plein de vanité, étoient les trois plus grands hommes qui eussent régné depuis plus de cent ans. Ou Comines ne fait pas entrer la vertu dans le caractère d'un grand homme, ou il eut bien mauvaise idée des princes de son siècle. Mahomet laissa deux fils, Bajazet l'aîné, d'un esprit pesant, d'une humeur peu belli-

queul
Zem
& en
d'incl
de M
lui le
prince
son a
étoit
puis
Empe
venu
n'étoi
entre
l'anim
deur
prix
dans
armes
fait e
d'Otr
chez
frent
Pe
tomar
pirent
jonct
fond
paren
modé

queuse, & peu chéri de son père; & Zem ou Zizim, passionné pour les armes & en même temps pour les lettres, plein d'inclinations généreuses, & fort estimé de Mahomet, qui parut avoir fondé sur lui les espérances de l'empire. Ce jeune prince voulut en effet ravir le trône à son aîné, sous prétexte que lui-même étoit né dans la pourpre; c'est-à-dire depuis que Mahomet avoit été couronné Empereur; au lieu que Bajazet étoit venu au monde, tandis que Mahomet n'étoit qu'un homme privé. La guerre se fit entre les deux concurrens, avec toute l'animosité que put inspirer, & la grandeur de l'Empire qui en devoit être le prix, & la qualité de frères ennemis dans ceux qui le disputoient. Le sort des armes ne suivit pas le mérite. Zizim défait en deux rencontres par le vainqueur d'Otrante, Achmet-bacha, se réfugia chez les chevaliers de Rhodes, qui le firent transporter en France.

Pendant ces divisions de l'Empire Ottoman, on vit, à l'indolence où croupirent les princes chrétiens en des conjonctures si favorables, & le peu de fond qu'on devoit faire sur leur zèle apparent, & la grandeur du péril auquel le modérateur suprême des évènements &

des empires avoit soustrait l'Eglise, en terrassant Mahomet, comme il avoit déjà un pied en Italie. Tout ce que produisirent les exhortations du souverain Pontife & les mouvemens des princes, ce fut la reprise d'Otrante, où la garnison qu'y avoit laissé Achmet, & que les troubles de la Porte privoient de tout secours, eut cependant la gloire de capituler avec l'armée du Roi de Naples & la flotte du Pape. L'Italie ne parut sauvée de la fureur des infidèles, que pour ranimer celle de ses habitans les uns contre les autres. Le Pape Sixte lui-même, sous prétexte de la liberté & des droits de l'Eglise, se déclara contre le Roi Ferdinand, & s'allia d'abord avec les Vénitiens. Ensuite il se liguait contre eux, avec tous les princes d'Italie, à qui les progrès de cette république faisoient ombrage. Le Pape alla jusqu'à les excommunier; & la paix s'étant faite, après deux ans de guerre & de désolation pour toute l'Italie, il n'y accéda qu'à regret. Sixte IV, si tendre pour ses proches, mais naturellement sévère, érigeoit, à l'égard de toute autre personne, son inflexibilité en vertu. Pour soutenir ses guerres fréquentes, fruits de cette extrême rigidité, il imposa de nou-

Omphr.
in Sixt.
IV.

Bzov.
ad an.
1481.

veaux
rendit
les no
besoin
procu
L'A
rence
calme
ment
de la
d'avril
ané,
douze
qu'il a
par un
damné
noyé c
si le d
pervers
seul qu
ronne
monstr
corps
physi
science
sans n
qu'il e
dans l'
mais da
le poig

veaux tributs, augmenta les anciens, rendit vénales les charges anciennes, & les nouvelles, qu'il multiplia sans autre besoin que celui de l'argent qu'elles lui procuroient.

L'Angleterre plus tranquille en apparence que l'Italie, ne jouissoit que de ce calme dangereux où se forment sourdement les orages. Le Roi Edouard IV, de la maison d'Yorck, étant mort le 4 d'avril 1483, eut pour successeur son fils aîné, de même nom que lui, âgé de douze ans seulement. De deux frères qu'il avoit eus, le duc de Clarence, par une faveur de tyran, avoit été condamné pour des propos séditieux, à être noyé dans un tonneau de vin Grec. Ainsi le duc de Glocestre, rejeton le plus pervers de cette race atroce, étoit le seul qui lui restât pour affermir la couronne sur la tête de son fils: Glocestre, monstre de nature pour l'ame & pour le corps, d'un regard farouche, d'une physionomie sinistre, sans foi, sans conscience, sans respect humain ni divin, sans nulle espèce de sensibilité, tandis qu'il en témoignoit le plus, sans égal dans l'art de fourber, & ne caressant jamais davantage qu'au moment d'enfoncer le poignard. Cruel par instinct & par

principes, il ne comptoit absolument pour rien la vie d'un homme qui lui faisoit obstacle. Ce prince exécrationnable immola le Roi son neveu & son pupille, après deux mois de regne, & se mit en sa place, sous le nom de Richard III. Il fit encore périr un second prince, frère du Roi, pour régner tranquille. Au bout de deux ans, il perdit lui-même la couronne & la vie; mais en bataille rangée, sa trop belle pour ce monstre. Tel fut le dernier Roi de la race des Plantagenètes, qui regnoit en Angleterre depuis plus de trois cens ans. La bataille de Bosworth où Richard périt, mit pareillement fin à la longue & funeste dissention des branches d'Yorck & de Lancastré. Son vainqueur Henri Tudor, comte de Richemont, Anglois naturel du pays de Galles, & descendant des Lancastrés par les femmes, fut proclamé Roi sur le champ de bataille, le 22 août 1485, & prit le nom d'Henri VII. Il réunit le droit des Yorck à celui des Lancastrés, en épousant la princesse Elisabeth, fille d'Edouard IV.

Louis XI frappé à soixante ans d'une apoplexie dont il releva, mais après laquelle il ne fit plus que languir, ne conservoit de lui-même que ses boutades & ses fougues, ses jalousies, ses de-

fiance
sentoit
il eut
couron
de Pro
ment
l'avoit
de tem
postes
sion d
vie de
des fo
S. Cla
leurs
au ch
qu'il f
la log
pas me
ce mo
lement
ses dor
tes les
auxque
& du
mélang
ble, d
conçue
jeunes
troupe
tous lie

fiances, qui augmentoient à mesure qu'il
 sentoient diminuer ses forces. Cependant
 il eut encore la gloire de réunir à la
 couronne le duché d'Anjou & le comté
 de Provence, en conséquence du testa-
 ment du Roi titulaire de Sicile, qui
 l'avoit institué son héritier universel. Peu
 de temps auparavant, il avoit établi les
 postes sur les grandes routes, à l'occa-
 sion d'une maladie du Dauphin. L'en-
 vie de recouvrer sa santé lui redonna
 des forces, pour faire un pèlerinage à
 S. Claude : mais sa foiblesse & ses dou-
 leurs venant à augmenter, il se retira
 au château du Plessis près de Tours,
 qu'il fit par-tout griller de fer, comme
 la loge d'un ours ; & il ne s'y rendit
 pas moins inaccessible. Abandonné dans
 ce morne réduit à son humeur naturel-
 lement sauvage, qu'aigrissoient encore
 ses douleurs, il donna en spectacle tou-
 tes les extravagances & les ridicules,
 auxquels peut réduire la vue de la mort
 & du déclin de l'autorité. C'étoit un
 mélange risible & pitoyable tout ensen-
 ble, d'expédiens bizarres & de dévotions
 conçues à sa manière. Des danses de
 jeunes filles autour de son donjon, des
 troupes de joueurs de flute amenés de
 tous lieux, des prières publiques pour ar-

rêter le vent de bise qui lui étoit insupportable, des processions multipliées par tout le royaume, des fondations sans nombre, & dans tous les genres imaginables, des tas de reliques recueillis jusques dans les pays étrangers; tout étoit mis en œuvre pour soulager ses douleurs, ou satisfaire ses caprices. La sainte ampoule qui n'étoit jamais sortie de Rheims, fut apportée jusques dans sa chambre au château du Plessis. En un mot, son empressement à se procurer des reliques fit tant de bruit, qu'il parvint jusqu'aux oreilles du sultan Bajazet, qui lui offrit par une ambassade pontife toutes celles de Constantinople, avec une somme très-considérable d'argent, s'il vouloit s'assurer de la personne du prince Zizim.

Comin. Mais bien loin d'entendre à ces propositions, le Roi ne voulut pas même voir les ambassadeurs Turcs, les renvoya de Marseille où ils avoient abordé, & leur fit dire qu'il n'avoit rien de commun avec l'ennemi capital du christianisme. Déjà il avoit repoussé, d'une manière encore plus dure, les ambassadeurs du Roi Richard d'Angleterre, qui après son usurpation, lui envoyoit demander son amitié. Il leur fit répondre, sans les voir, qu'au lieu d'amitié, il n'avoit que de l'ex-

écration
sang
teurs
nant
malad
sans,
qui le
persua
de pa
trées

Le
dateur
parmi
Tous
pas au
l'homme
craign
cherch
attrait
n'aspir
vertus
c'étoient
ples,
dinaux
Louis
qui po
crut q
pédien
bre le
publio

ération pour un parricide souillé d'un sang auguste & innocent. Quelques auteurs singuliers racontent, qu'en donnant ces témoignages de vertu, le Roi malade prenoit des bains de sang d'enfans, pour adoucir l'âcreté des humeurs qui le tourmentoient: mais comment se persuader sur de simples allégations, que de pareilles disparates se soient rencontrées dans la tête même de Louis XI?

Le nom de François de Paule, fondateur des Minimes, étoit alors vanté parmi toutes les nations chrétiennes. Tous les gens de bien ne l'appeloient pas autrement que le saint homme, ou l'homme de Dieu; & les cours, où il craignoit sur-tout de se montrer, le recherchoient avec empressement. Quelque attrait qu'il eût pour l'obscurité, où il n'aspiroit qu'à s'enfvelir; l'éclat de ses vertus & le bruit de ses miracles, le déceloient par-tout. Ferdinand, Roi de Naples, le souverain Pontife, tous les cardinaux l'honoroient comme à l'envi. Louis XI., à qui rien n'échappoit de ce qui pouvoit servir à prolonger ses jours, crut qu'il n'y avoit point de meilleur expédient pour cela, que d'attirer de Calabre le solitaire merveilleux, à qui l'on publioit que le Tout-puissant ne refusoit

Contin.
de Fleury.

Comin.
l. 6, c. 8.

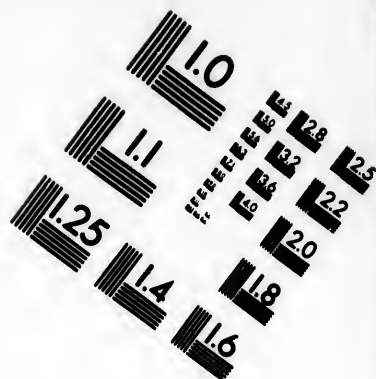
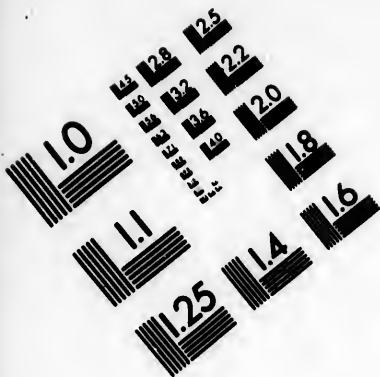
rien. D'abord il l'invita lui-même, en lui promettant tous les bons offices de sa libéralité pour l'établissement des Minimes en France. Il le fit ensuite presser par le Roi de Naples, son souverain; & le saint homme se montrant peu jaloux de plaire aux princes, Louis eut recours au souverain Pontife. Il étoit alors de bonne intelligence avec Sixte IV, pour avoir mis en liberté, à la prière du légat Julien, neveu du Pape, le cardinal de Balue, qu'il retenoit depuis long-temps en prison pour crime d'Etat. Sixte expédia deux brefs à François de Paule, à l'effet de l'engager & de l'obliger, même sous peine d'excommunication, à se rendre sans délai auprès du Roi de France, & à s'intéresser pour la prolongation de ses jours. François partit avec le maître d'hôtel du prince, qui'étoit venu chercher.

L'arrivée du saint fit tant de plaisir au Roi, qu'il donna une bourse de dix mille écus à celui qui lui en apporta la nouvelle. Quand il le fut près de la Touraine, il manda au Dauphin, qu'il tenoit comme exilé de la cour au château d'Amboise, de l'aller recevoir avec toutes les marques possibles d'honneur & de respect. Mais quand le saint approcha du Plessis, le

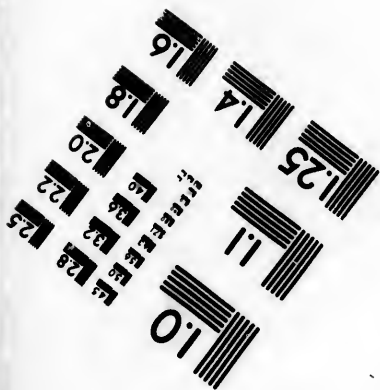
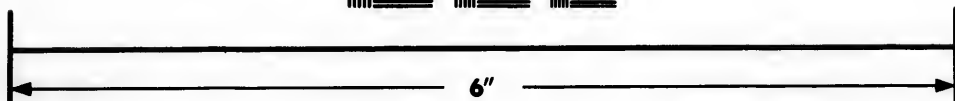
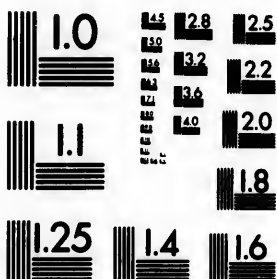
Roi q
compa
selon l
si c'è
lui, e
tecte
l'ence
de ses
que ri
pourro
les rel
voyage
vent d
boise.
le Roi
& non
fragile
marque
de ses
quel il
topmet
fut pre
quoiqu
tres, a
que to
vu hon
il par
Ce qui
la réfig
chrétien

Roi qui étoit allé au devant de lui, accompagné de toute sa cour, le reçut, selon les expressions de Comines, comme si c'eût été le Pape. Il se prosterna devant lui, en le conjurant de lui servir de protecteur auprès de Dieu, le fit loger dans l'enceinte du château, & chargea deux de ses principaux officiers de veiller à ce que rien ne lui manquât de tout ce qui pourroit lui plaire, & à traiter de même les religieux qui l'avoient suivi dans son voyage. Il leur fit bâtir ensuite un couvent dans son parc, & un autre à Amboise. Le saint alloit souvent entretenir le Roi, mais des affaires de l'éternité, & non pas de la prolongation d'une vie fragile, dont le terme, lui disoit-il, étoit marqué pour lui comme pour le dernier de ses sujets, dans l'arrêt immuable auquel il n'étoit plus question que de se soumettre. Il parloit, dit Comines qui fut presque toujours présent, il parloit, quoique sans aucune teinture des lettres, avec tant de force & de noblesse, que tout le monde disoit n'avoir jamais vu homme vivant, par la bouche duquel il parût mieux que le S. Esprit s'énonçât. Ce qui le prouve invinciblement, c'est la résignation & toutes les dispositions chrétiennes qu'il fit prendre à un prince





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.4 1.28
1.8 1.2
2.0 1.22
2.5

10
1.8

qui en étoit aussi éloigné d'abord que son stérile admirateur. Ce prince difficile marqua une confiance & une amitié constante à celui qui ne lui parloit que de mort & d'éternité, lui qui ne pensoit qu'à vivre. Les princes & les seigneurs des plus estimables partagerent les sentimens du Roi à l'égard du saint. Ce qui n'empêcha point que la foule des courtisans ne se moquassent de sa simplicité, & ne l'appelassent si souvent le bon homme, que de nom en est resté long-temps à ses disciples. Ils se tournoient en ridicule sur la singularité de son habit, sur ses cheveux qu'il ne coupa jamais, sur tout son extérieur plus que négligé. Jacques Coquetier, médecin du Roi, ne s'en tint pas à la dérision: il suggéra au prince de tenter le saint, du côté de l'intérêt, afin de lui faire perdre son estime, ou plutôt sa confiance, qu'il vouloit avoir tout entière. Ce médecin, le plus avide & le plus insolent qui fût jamais, traitoit ce maître terrible comme un esclave, & en recevoit dix mille écus par mois. Je sais bien, lui disoit-il souvent, que vous me chasserez quelque jour, comme vous en avez chassé tant d'autres; mais soyez sûr que vous mourrez huit jours après. Il se maintint en

en
par
imp
clur
I
en
son
céd
mei
la c
tenu
ces
les
mill
préc
cent
tion
gistr
avoi
de
qu'il
ce
affair
trois
beau
dans
char
qu'il
lui é
avec
T
en

en faveur jusqu'à la mort du prince, par cette crainte qu'il fut toujours lui imprimer, sans pouvoir toutefois en exclure saint François de Paule.

Le Roi se sentant plus affoibli de jour en jour, fit venir d'Amboise le Dauphin son fils. Il lui avoit donné l'année précédente une suite d'instructions, dont la meilleure étoit de ne pas l'imiter, dans la conduite pleine de sécheresse qu'il avoit tenue à l'égard de la noblesse & des princes du sang, & dans l'imposition des tailles qu'il avoit portées de dix-sept cent mille livres où elles étoient sous le regne précédent, jusques à quatre millions sept cent mille livres. Il lui répéta ces instructions, & ordonna qu'elles fussent enregistrées au parlement de Bourgogne qu'il avoit créé, & à la chambre des comptes de Paris. C'est presque la seule attention qu'il ait donnée à l'éducation de ce prince, qu'il ne pensoit qu'à éloigner des affaires. Comme il eut après cela une troisième rechute, on l'avertit, sans beaucoup de ménagement, qu'il étoit dans le plus grand danger. Il envoya le chancelier porter les sceaux au Dauphin, qu'il nomma Roi, exhorta un chacun à lui être fidèle, & donna différens ordres, avec autant de sens & de présence d'esprit

qu'il en eût jamais montré. On ne l'entendit plus se plaindre de ses douleurs, pendant quelques jours qu'il vécut encore; il reçut tous les sacremens avec beaucoup de piété, ne cessant d'implorer le secours de la sainte Vierge, à laquelle il demanda particulièrement de ne mourir qu'un samedi. Il mourut en effet le samedi, trentième du mois d'août 1483, dans la soixante-unième année de son âge, de son regne la vingt troisième. Son corps fut porté, selon ses ordres, à Notre Dame de Cléry, près d'Orléans, qu'il avoit fondée. Il eut tellement à cœur de reposer dans cette église, qu'il obtint du Pape une bulle d'excommunication contre ceux qui en feroient transporter son corps. Il avoit réglé lui-même les cérémonies de ses funérailles; & il fut obéi aussi ponctuellement, qu'il l'eût jamais été pendant sa vie. Charles VIII, son fils unique, lui succéda comme il entroit dans sa majorité, selon le règlement de Charles V, c'est-à-dire dans sa quatorzième année.

La vie de Louis XI est un tissu d'incohérences & de contradictions, qui font de son caractère un problème inexplicable. Il prit toutes les formes, sans en avoir une à lui, si ce n'est cette bigar-

sure-
variat
fierté
vertu
tés,
Génie
diens,
la poli
dont i
mentar
comme
bleau,
Charles
peu la
il le fit
fatigable
justice
iculiers
loué e
qualités
grands
teur se
n ma
n mau
n mau
en. M
te, ava
ite co
auvais
e sa p

rare la même, & la constance dans les
 variations de sa bizarrerie. Basse &
 fierté, étourderie & vue sûre, vice &
 vertu, il donna dans toutes les extrémi-
 tés, & ne s'arrêta jamais au juste milieu.
 Génie profond & vif, fécond en expé-
 diens, d'une souplesse incomparable dans
 la politique, versé même dans les lettres
 dont il procura l'avancement, en aug-
 mentant beaucoup la bibliothèque royale,
 commencée par Charles V à Fontaine-
 bleau, & transportée au Louvre par
 Charles VI; très-brave quoiqu'il aimât
 peu la guerre, capitaine & soldat, somme
 il le fit voir étant Dauphin, vigilant, in-
 fatigable, pourvoyant à tout; ami de la
 justice, qu'il faisoit rendre aux par-
 ticuliers avec une rigueur exemplaire;
 loué en un mot de presque toutes les
 qualités qui font les grands Rois & les
 grands hommes: un esprit faux & un
 cœur ferré firent de lui un mauvais Roi,
 un mauvais fils & un mauvais père,
 un mauvais maître & un mauvais ami,
 un mauvais citoyen & un mauvais chré-
 tien. Mauvais fils & mauvais sujet; sa
 vie, avant de régner, ne fut qu'une
 suite continue de cabales & de factions:
 mauvais père, il tenoit son fils éloigné
 de sa présence, & comme emprisonné

Mezerai,
Abreg.
chronol.
t. iij, Vie
de Louis
XI.

dans le château d'Amboise: mauvais Roi; il tripla les impôts, il fit périr, à ce qu'on prétend, plus de quatre mille personnes, la plupart sans forme de procès, & plusieurs précipitées par une bascule sur des roues armées de tranchans. Il réduisoit l'art de regner à l'art de dissimuler. Mauvais maître; le moindre soupçon, un simple caprice decidoit du sort de ses serviteurs les plus affectionnés: enfin mauvais citoyen & mauvais chrétien tout ensemble, puisque la foi ne sépare pas ces deux choses; il en usoit avec Dieu comme avec ses voisins; il sembla se flatter de lui donner pareillement le change, par des démonstrations où le cœur n'avoit point de part. Si, comme on eut lieu de le présumer, le Thaumaturge de Calabre obtint la grace d'une bonne mort à un pareil pénitent, ce ne fut pas là certainement le moindre de ses miracles. Louis XI est regardé comme le plus méchant des Rois de sa race, par sa féconde, à la vérité, en productions de ce genre. François I disoit de ce prince absolu, que c'étoit lui qui avoit mis les Rois de France hors de tutèle.

Le Pape Sixte IV mourut un an après Louis XI, le 13 août 1484, dans soixante-onzième année de son âge,

la qu
tise
intac
calen
nobl
ou f
augu
chiffé
paren
tie d
nit c
ses c
sur-to
répro
par l'a
fon a
la pro
nora
vrage
sans c
breuse
qu'il
tilité d
de ses
dent
a dit,
son r
multi
struire
pont

la quatorzième de son pontificat. Ce Pontife avoit beaucoup de vertu, des mœurs intactes, une science extraordinaire, le talent des affaires & l'application, l'âme noble & généreuse : mais un seul vice ou plutôt un foible, si mal-séant à ces augustes Pontifes, selon l'ordre de Melchisédec, qui n'admet ni généalogie ni parens, lui fit manquer la meilleure partie du bien qu'il auroit pu faire, & termina de taches sans nombre le reste de ses œuvres. On peut dire de ce Pape sur-tout, que, s'il ne s'est pas rendu irréprochable, c'est pour avoir été dominé par l'amour de ses proches. Cependant son ardeur pour le progrès des lettres, la protection & les libéralités dont il honora les hommes lettrés, ses propres ouvrages de philosophie & de théologie, sans compter ses bulles savantes & nombreuses, les monumens sans nombre qu'il a laissés pour l'embellissement & l'utilité de Rome, pleine encore aujourd'hui de ses inscriptions & de ses titres, rendent à jamais son nom mémorable. On a dit, que des seules pierres qui portent son nom dans les bâtimens superbes qu'il multiplia dans Rome, on pourroit construire un vaste édifice. Le magnifique pont du Tibre se nomme encore le pont

de Sixte. La route à l'immortalité du second ordre, c'est, après avoir transmis aux peuples des jouissances durables, de bien mériter des arts qui en perpétuent le souvenir.

Jean-Baptiste Cibo, noble Génois, d'extraction Grecque, cardinal de Sainte-Cécile, dit cardinal de Melfe, parce qu'il en avoit été évêque, fut élu pour succéder à Sixte, seize jours après sa mort, le vingt-neuvième d'août, & prit le nom d'Innocent VIII, avec ces paroles du psaume pour devise, *J'ai marché dans mon innocence*. Elles exprimoient sans doute ce qu'il vouloit être; mais non parce qu'il avoit été. Sa vie, avant la réception des saints ordres, fut si peu réglée, qu'il eut jusqu'à sept enfans, dit-on, de différentes femmes. Il se pratiqua aussi, dans le conclave où il fut élu, des brigues & des manœuvres, qui firent courir des bruits très-fâcheux sur la canonicité de son élection. C'étoit un grand & belle homme, qui conservoit toute la fraîcheur de la jeunesse à l'âge de cinquante-un ans où il parvint au pontificat, d'une douceur & d'une bonté d'ame qui le rendoient cher à tous ceux

Onuphr.
in Inn.
VIII.

qui l'approchoient. Les historiens de son temps disent de lui beaucoup de bien.

Il ét
mais
ture
gés,
la s
Com
soit
conc
que
anno
vant
prop
les r
religi
il co
Sixte
toute
L'
cent
rusale
Lithu
saint
Polog
ou d
année
& si
pond
prend
fir qu
avoit

Il étoit naturellement enclin à l'épargne : mais il surmonta jusqu'aux vices de nature, en faveur des pauvres & des affligés, qui ne s'apperçurent jamais que de la sensibilité généreuse de son cœur. Comme son naturel un peu mou lui faisoit aimer singulièrement la paix & la concorde, il n'eut rien de plus pressé que d'y exhorter les princes, en leur annonçant son exaltation, & en recevant leurs félicitations à ce sujet. Il se proposoit, comme ses prédécesseurs, de les réunir contre l'ennemi commun de la religion ; & pour leur donner l'exemple, il commença par terminer la guerre de Sixte IV avec les Vénitiens, fit cesser toute hostilité, & leva les censures.

L'année de l'élection du Pape Innocent donna un habitant nouveau à la Jérusalem céleste. A Vilna, capitale de la Lithuanie, le quatrième jour de mars, saint Casimir, fils de Casimir IV Roi de Pologne, mourut, consumé de langueur ou de pénitence dans sa vingt-quatrième année. Prince d'une piété angélique, & si chaste, que, les médecins lui répondant de sa guérison, s'il vouloit prendre une femme, il aima mieux mourir que de manquer à la résolution qu'il avoit prise de demeurer vierge. Ce trait

Dolland,
ad 45
Mart.

seul peut suffire, pour constater toute la sainteté de ce martyr nouveau: quand il est une vertu portée à ce point d'héroïsme, toutes les autres en sont presque toujours inséparables. Le Ciel ne laissa point d'y ajouter le sceau des miracles, & en particulier de la résurrection d'une fille enlevée dans l'âge d'innocence, digne objet de protection pour un martyr de la virginité. Il est un ouvrage entier, rempli de la relation des miracles, qui dans la suite l'ont fait mettre au nombre des saints par le Pape Léon X.

D'un autre côté, une vierge Portugaise, de naissance illustre, nommée Béatrix de Sylva, établit à Tolède une congrégation de religieuses en l'honneur de la conception de Marie, qui intéressoit si vivement alors le zèle des ampieuses. Cet institut, quelques années après, fut confirmé par le Pape Innocent VIII, qui le rangea sous la règle de Cîteaux, & l'obéissance des ordinaires, en lui conservant néanmoins son titre de la Conception, & son habit primitif. Il consistoit en une tunique & un scapulaire de couleur blanche, avec un manteau bleu céleste. Après la mort de la fondatrice, ses religieuses prirent la règle de Ste. Claire, toujours sous le titre &

l'hab
Jule
teu
aux
Il
stio
pied
rige
de s
rale,
le m
chay
préte
hom
eût
foute
horre
ces a
les n
nés,
confi
leur
peup
la ba
lier
pour
pas d
accu
culat
dère

l'habit de la Conception. Enfin le Pape
 Jules II les retira de l'observance de Ci-
 teaux, pour commettre leur direction
 aux Franciscains réformés.

Il n'y avoit que cinq ans que l'inqui-
 sition avoit été mise en Espagne sur le
 pied qu'on a vu en 1430; & déjà sa
 rigueur outrée, jointe à la forme insolite
 de ses jugemens, excitoit l'alarme géné-
 rale, & les plus vives réclamations. Tout
 le monde se croyoit en péril, en voyant
 chaque jour son voisin mis aux fers, sous
 prétexte d'hérésie, de Judaïsme, de Ma-
 hométisme; ou plutôt, sans qu'on lui
 eût allégué de raisons, précipité en des
 souterrains ténébreux, mille fois plus ab-
 horrés que le tombeau. Si quelquefois
 ces antres dévorans relâchoient leur proie,
 les malheureux qui en échappoient rui-
 nés, disoient que tout leur crime avoit
 consisté à avoir des ennemis intéressés à
 leur perte. Les grands se joignirent au
 peuple, tous crièrent à l'oppression & à
 la barbarie, & se plainquirent en particu-
 lier de ce que le délateur étoit compté
 pour témoin, que les témoins n'étoient
 pas confrontés, & qu'on ne donnoit aux
 accusés nulle connoissance de leurs ac-
 cusateurs. Les Etats d'Aragon deman-
 dèrent au Roi Ferdinand de remédier à

Surrit.
 Annal. T.
 IV, l. 20,
 c. 65.

ces abus, de régler le tribunal de l'inquisition sur les autres tribunaux, & d'empêcher ces confiscations scandaleuses qui faisoient si raisonnablement soupçonner l'intégrité de ceux, qui les ordonnoient. On ne voit pas que Ferdinand ait eu égard à ces remontrances. Le prétexte éblouissant de la conservation de la foi, bien long temps encore après ce prince, a fermé les yeux sur l'irrégularité des moyens employés à la conserver.

Cependant l'indignation populaire parvint à son comble, & il en coula la vie à l'un des inquisiteurs, le moins digne peut-être de servir de victime pour les autres. Mais entre les mains de Dieu, tout sert au bonheur des élus. Un chanoine de Saragosse, nommé Pierre d'Arbuesa, respectable par sa naissance, & beaucoup plus encore par sa piété, exerçoit l'office d'inquisiteur, avec toute l'équité, le déintéressement & la circonspection qu'on pouvoit attendre d'un homme canonisé par la voix publique. Il avoit coutume de passer chaque jour en prière un temps considérable devant le grand autel de la cathédrale, où il restoit souvent jusques bien avant dans la nuit. Une troupe de désespérés, à la sa-

Marian.

ll 25, c. 8.

Blanc;

Ferd. 11.

ve
&
lie
bé
co
me
jou
me
pla
toy
cou
mé
hai
faffi
acc
dig
vert
tout
con
Pap
à la
A
cho
roit
les
roit
con
bien
disp
gou

veur des ténèbres, y entrèrent après lui ; & sans nul respect pour la sainteté du lieu, ils l'assillèrent, comme autant de bêtes féroces, le percerent de plusieurs coups de poignard, & le laissèrent demimort sur la place. Il vécut encore deux jours, pendant lesquels il ne fit que remercier Dieu, sans qu'un seul mot de plainte échappât de sa bouche. Les citoyens touchés l'enterrent avec beaucoup de pompe & de vénération, au lieu même où il avoit été mis à mort en haine de la foi. On dit que tous ses assassins périrent dans l'année, par divers accidens. On raconte aussi quelques prodiges opérés à son tombeau : mais les vertus éminentes qu'il avoit pratiquées toute sa vie, sont des preuves plus incontestables de sa sainteté, sur quoi le Pape Paul III l'a canonisé dans la suite, à la prière de l'Empereur Charles Quint.

Au moyen de l'inquisition qui empêchoit les Mahométans & les Juifs de paroître, ou du moins de faire corps dans les terres de Ferdinand, ce prince écartoit les trames & les factions, & faisoit concourir tous les membres de l'Etat au bien général, quelles que fussent leurs dispositions secrètes. Donnant ainsi au gouvernement toute la vigueur & la sou-

pléffe que les mœurs du temps comportoient, il se mettoit en état d'exécuter, au moins en partie, les grands desseins que lui suggéroit son zèle, ou son ambition. Deux grandes œuvres devoient signaler son regne; la découverte du nouveau monde, & la réduction des Mores.

Déjà les progrès des flottes Portugaises l'avoient piqué d'émulation. Sous la conduite du noble Vénitien Jacques Cano, elles avoient découvert en 1484, par-delà l'équateur, le royaume de Con-

Barros. l. 1. go en Afrique. Ce peuple naturellement
3, c. 3. affable donna de grandes marques de
Maff. rer. bienveillance aux Portugais, se lia d'a-
ind. lib. 1. mitié avec eux, & observa curieusement
 leurs pratiques de religion. Insensiblement il y prit tant de goût, que le Roi & toute sa cour embrasserent le christianisme. Quand les Portugais repartirent pour l'Europe, ce prince leur confia plusieurs jeunes gens de beau naturel & des familles les plus considérables, sous la conduite d'un Africain déjà converti, nommé Zacuta: il prioit le Roi de Portugal de les faire purifier dans le bain du salut, de ne leur rien laisser ignorer de la doctrine céleste, & de les renvoyer ensuite au Congo, avec quelques ministres du Dieu tout-puissant, afin de com-

muniquer les mêmes avantages au reste de la nation. Le Roi Jean II, que son équité & toutes les qualités dignes du trône ont fait surnommer le Parfait, qui se s'illustra pas moins par son zèle pour la propagation de l'évangile, auquel il eut la gloire d'ouvrir la porte du nouveau monde; ce prince religieux & magnanime fit alliance avec le Roi de Congo, tint Zacuta sur les fonts de baptême, fit instruire & baptiser la jeunesse qu'il conduisoit, puis les renvoya dans leur patrie, avec des missionnaires capables d'étendre & de perfectionner de si heureux commencemens. Dans la suite, les Barbares voisins du Congo s'emparèrent de cet Etat, après y avoir commis des ravages affreux, & réduisirent le Roi à se réfugier dans une isle sauvage. Il demanda du secours au Roi de Portugal, qui prit généreusement sa défense, & le rétablit sur son trône. L'Africain, par reconnoissance, offrit de se rendre vassal du Portugais, qui combattant de générosité, refusa cet hommage. C'est ainsi que le Portugal a rendu le Congo chrétien, non pas en exterminant les idolâtres, mais en leur donnant l'exemple de la modération évangélique, & en les traitant comme des frères: modèle

trop peu suivi, quoique si digne de l'être ! Cano, quelque temps après, découvrit encore le promontoire le plus méridional de l'Afrique, nommé d'abord le cap des Tourmentes, & aujourd'hui cap de Bonne-Espérance.

Avant de tourner ses vues sur ces conquêtes ou découvertes lointaines, Ferdinand crut devoir se mettre à l'abri de toute inquiétude, du côté des Rois Mahométans qui partageoient encore l'Espagne : avant même de tenter cette seconde entreprise, il lui fallut affermir sur sa tête, ou sur celle d'Isabelle son épouse, la couronne de Castille, à laquelle cette princesse étoit parvenue d'une manière fort extraordinaire. Le dernier Roi de Castille & de Léon, Henri IV dit l'impuissant, mari dissolu d'une femme débauchée, avoit eu de cette Reine, du sang de Portugal, nommée Jeanne, une fille du même nom, qu'il fit reconnoître pour son héritière aussi-tôt après sa naissance, & qu'il déclara telle encore avant de mourir. Elle fut néanmoins privée de la couronne, comme n'étant pas fille de Henri, qu'on prétendoit réduit à l'impuissance d'avoir des enfans par les débordemens excessifs de sa jeunesse. Isabelle, sœur du Roi, fut

mise
ge,
causa
nes,
les b
leté d
Qu
te-là
More
occaf
Albo
pudié
pour
voulu
faire
étoit
dix,
resser
les se
gran
barie
natu
firen
Roi
guer
de p
l'Esp
proj
ger,
crut

mise en sa place. Un procès aussi étrange, & dont l'objet étoit une couronne, causa des troubles, des factions intestines, & des guerres avec le Portugal : les bonnes qualités d'Isabelle, & l'habileté de Ferdinand triompherent enfin.

Quand ils furent tranquilles de ce côté-là, ils tournerent leurs vues sur les Mores, qui leur fournirent bientôt une occasion favorable d'entrer en action.

Albohacen, Roi de Grenade, ayant répudié sa femme dont il avoit des enfans, pour épouser une chrétienne renégate,

Surit. l. 20.

Marian. l.

25.

voulut, par le conseil de cette marâtre, faire mourir ces princes. Boabdil qui étoit l'aîné, se sauva de Grenade à Guadix, avec la Reine sa mère; & ils intéresserent à leur défense, non seulement les seigneurs du canton, mais tous les grands du royaume, indignés de la barbarie d'Albohacen. Comme ce père dénaturé étoit absent de Grenade, ils y firent venir Boabdil, & le proclamèrent Roi; ce qui engagea les Mores dans une guerre civile, dont Ferdinand s'empressa de profiter pour les chasser de toute l'Espagne. Le jeune Roi eut vent de ce projet; & sans dissimuler, ni rien ménager, enflé de son premier succès, il se crut en état de résister à son père & aux

chrétiens tout ensemble, & entra suivi d'une armée sur les terres de Castille. Il fut battu à plate couture, fait prisonnier; & de l'excès de la présomption, passant tout-à-coup à un lâche abatement, il offrit à Ferdinand & à Isabelle l'hommage perpétuel de la couronné de Grenade, un tribut annuel de douze mille ducats, & telle somme d'argent comptant qu'ils voudroient prescrire. Ces propositions furent acceptées, en y ajoutant, qu'il fourniroit encore chaque année trois cens esclaves; & qu'on le soutiendroît sur le trône.

Autant les Mores avoient jusques là marqué de chaleur pour les intérêts de Boabdil, autant la honte de ce traité aliéna leurs esprits. Quinze gouverneurs de places protestèrent solennellement de la nullité de ces conventions. On quittoit par troupes le parti du jeune Roi, pour aller grossir celui de son oncle Zagal, qui avoit acquis l'estime de toute la nation, avec le surnom de Brave, & qui feignoit de tenir pour le vieux Roi son frère. Le mécontentement & la défection allèrent si loin, que Boabdil ne se croyant plus en sûreté dans Grenade, se retira d'abord à Almería, d'où, après des périls plus pressans encore, il alla se

jetter
frère
entré
neveu
regne
la co
ver l
d'Alm
rent
gagne
tifans
factio
Pa
puissa
fourn
dit p
nade.
cupoi
aume
partic
mérie
de C
tienc
dinar
prom
nade
fourn
préci
que
des e

jeter entre les bras des Castillans: Digne frère du barbare Almohacen, Zagal étant entré dans Grenade après la fuite de son neveu, fit mourir le vieux Roi pour regner en sa place; & afin de s'assurer la couronne, il intrigua pour faire éprouver le même sort à Boabdil, au milieu d'Almería. Mais ces atrocités le rendirent aussi odieux qu'Almohacen, & regagnerent à Boabdil une quantité de partisans, qui revinrent en foule grossir sa faction.

Par leur moyen, & avec les secours puissans que ne manquèrent pas de lui fournir Ferdinand & Isabelle, il se rendit pour la seconde fois maître de Grenade. Cependant la faction opposée occupoit encore une grande partie du royaume & de ses meilleures forteresses, en particulier les places importantes d'Almería, de Baza & de Guadix, différente de Cadix en Andalouzie. Par une impatience de jeune homme, il pressa Ferdinand de réduire ces places, en lui promettant de lui livrer la ville de Grenade, trente jours après qu'il les auroit soumises. Ambition insensée, dont la précipitation le rendoit autant esclave que vassal, & le faisoit aller au devant des entraves où l'on ne cherchoit qu'à

le réduire. A la faveur de ces divisions des infidèles, déjà les Castillans, par cinq ou six batailles, avoient épuisé de sang & d'argent l'Etat de Grenade, & en avoient conquis une infinité de places.

d'Argent.
Collec.
Adan.
1484, p.
308.

L'an 1485, l'université de Paris donna une preuve de la constance de son zèle pour la conservation de la saine doctrine. Un licencié en théologie, nommé Jean Laillier, avoit avancé dans les exercices publics une suite de propositions qui ressembloient à l'impie du Wicelisme. Elles attaquoient principalement l'autorité de l'Eglise & des évêques, la primauté du siège apostolique, la loi du jeûne, le culte rendu aux saints, les indulgences, & la continence cléricale. Le ton de dogmatiseur, c'est-à-dire l'insolence, la fade ironie, le défaut de pudeur renchérissoient encore sur le fond des choses. La faculté de théologie censura ces propositions, obligea Laillier à les rétracter publiquement, & arrêta qu'il ne seroit point admis au doctorat. Il eut recours au parlement, qui renvoya l'affaire à l'évêque, pour être instruite & jugée, conjointement avec l'inquisiteur & quatre docteurs députés de la faculté. Les officiers du prélat engagèrent d'abord Laillier à rétracter expressément chacune

de se
ple
en p
des
l'évé
res c
un ju
lat,
qu'o
pabl
digni
mu
toute
La
refuse
voule
acte
désu
faire
zèle
Lailli
de l'e
traire
fût d
que l
Meau
sûite
lès
de la
absou

divisions
ans, par
épuisé de
nade, &
de places.
aris don-
e de son
la saine
gie, nom-
dans les
de propo-
é du Wi-
ipalement
ques, la
la loi du
s, les in-
ricale. Le
ire l'info-
ut de pu-
r le fond
logie cen-
Laillier à
arréta qu'il
rat. Il eut
voya l'af-
hstruite &
nquisiteur
la faculté.
nt d'abord
t chacune

de ses propositions en présence du peu-
ple, parce qu'elles avoient été prêchées
en plusieurs endroits, au grand scandale
des fidèles. Aussi-tôt après, il reçut de
l'évêque l'absolution de toutes les censu-
res qu'il avoit encourues. Survint ensuite
un jugement sommaire, par lequel le pré-
lat, sans avoir consulté les assesseurs
qu'on lui avoit donnés, rétablit le cou-
pable dans ses fonctions, honneurs &
dignités, lui rendit le droit d'être pro-
mu au degré qu'il souhaitoit, & leva
toute note d'infamie.

La faculté mécontente continua à lui
refuser le bonnet; & comme l'évêque
vouloit la contraindre, elle interjeta un
acte d'appel à qui il appartiendroit. Là-
dessus, le Pape Innocent se saisit de l'af-
faire, loua par une bulle authentique le
zèle des docteurs, défendit d'admettre
Laillier au doctorat, & cassa la sentence
de l'évêque de Paris. Le Pontife au con-
traire voulut qu'on arrêtât l'accusé, & qu'il
fût détenu dans les prisons, jusqu'à ce
que l'archevêque de Sens & l'évêque de
Meaux, auxquels il commettoit la pour-
suite de cette affaire, eussent pris toutes
les mesures convenables pour s'affurer
de la foi d'un novateur si précipitamment
absous. On n'ignoroit point à Rome,

avec quelle facilité ces sortes de dogmatiseurs changeoient de langage, sans changer de sentiment.

Conc. t.
xliij, p.
1466.

Vers le même temps, un concile tenu à Lambeth en Angleterre, & présidé par l'archevêque de Cantorbéri, condamna, pour des erreurs à peu près semblables, Renaud Péacock, évêque de Chester. Telle est, nonobstant la distance des lieux, l'uniformité de la doctrine & de la marche de l'Eglise. Les livres de Péacock, dont les copies s'étoient déjà répandues en grand nombre, furent brûlés sous ses yeux; & malgré ses rétractations, il fut déposé de l'épiscopat, puis renfermé dans un monastère, où peu après il mourut de chagrin. Il eut pour disciple, le carme Jean Milverton, professeur d'Oxford, qui ayant été excommunié par l'évêque de Londres, s'enfuit à Rome, où le Pape, sans aucun égard à ses rétractations & à ses défenses, le fit mettre en prison, & l'y retint pendant trois ans. La bonne foi ne sauroit avoir lieu, quand on s'élève contre des points de doctrine, qui sont évidemment partie de l'enseignement commun de l'Eglise; & les rétractations qui viennent ensuite, sont raisonnablement soupçonnées du même vice que la publication de l'erreur.

L'archevêque de Cantorbéri étoit alors Thomas Bourcier, cardinal du titre de S. Cyriaque; celui de tous les évêques de l'Eglise Britannique qui a le plus longtemps exercé l'épiscopat; savoir cinquante-un ans, à compter depuis sa première consécration pour le siège de Wigorgne; & parmi les archevêques de Cantorbéri dont il a tenu le siège trente-cinq ans, celui qui l'a occupé plus longtemps qu'aucun de ses prédécesseurs, à compter de huit cens ans avant lui. Le Roi, de son côté, obtint une bulle d'Innocent VIII, pour mettre en Angleterre des bornes aux privilèges des asiles. Bien des évêques murmurèrent: mais le souverain Pontife, sage interprète des sentimens de l'Eglise, ne regarda point comme une prérogative de la religion, ce qui ne servoit qu'à fomenter le crime.

A Paris, la faculté de théologie flétrit encore douze propositions, plutôt extravagantes qu'hérétiques, prêchées par Jean Marchand cordelier, touchant les prérogatives de S. François. La première portoit que Lucifer, prince des anges, ayant été chassé du Ciel pour son orgueil, sa place avoit été réservée à saint François seul, comme à celui de tous les saints qui avoit été le plus humble.

Tous les ans, portoit la onzième, S. François descend le jour de sa fête dans le Purgatoire, en déliyre tous les religieux & religieuses de son ordre, tous ceux & celles qui portent son habit, & les emmene au Ciel, comme l'ame de Jésus-Christ est descendue aux Enfers, pour emmener avec elle les ames des patriarches. Cet illuminé faisoit plusieurs autres comparaisons semblables, & plus malsonnantes encore, entre Jésus-Christ & saint François, qu'il trouvoit ressemblans l'un à l'autre en quarante manières. Il alloit jusqu'à appeler ce saint un second Christ, un second fils de Dieu. Mais c'étoit principalement sur le chapitre des stigmates, qu'il donnoit carrière à son imagination & à ses délires.

Déjà cette faveur, toute céleste de sa nature, & des plus extraordinaires dans l'ordre même des choses surnaturelles, étoit devenu un objet de rivalité & d'altercations pitoyables entre les religieux de S. Dominique & ceux de S. François. Les Dominicains prétendoient que Ste. Catherine de Sienne, religieuse de leur ordre, avoit reçu les stigmates, aussi bien que saint François d'Assise; & les Franciscains vouloient que cette prérogative n'eût été accordée qu'à

leur
ellem
IV,
fendi
dre
aduci
suite
tume
minu
de se
ou les
passio
pour
me se
les ch
rence
tés de
& de
bles st
le, q
plus
réflex
mal e
Jean
privile
sitions
la mo
Un
ne lais
qui lu

leur patriarche. Ceux-ci prévinrent ellement en leur faveur le Pape Sixte IV, qui avoit été cordelier, qu'il défendit sous peine de censure de peindre la sainte avec les stigmates. Il aducit néanmoins son décret dans la suite, & leva les censures: mais l'amertume de cette étrange emulation ne diminua point. Fut-il donc jamais possible de se persuader que c'est honorer Dieu, ou les amis de Dieu, de leur prêter nos passions & nos petitesesses, en disputant pour eux de la préséance? Mais l'homme se recherche lui-même, jusques dans les choses les plus étrangères en apparence à ses vues. On se pare des dignités de son maître, du nom de ses pères, & de la sainteté de son patron: misérables supplémens à la pénurie personnelle, qu'ils ne servent qu'à mettre dans un plus grand jour. Peu occupé de ces réflexions, & uniquement de la gloire mal entendue de son saint fondateur, Jean Marchand ne tarissoit point sur le privilège des stigmates: parmi ses propositions condamnées, il en est plus de la moitié sur ce seul article.

Une tête bien différemment organisée ne laissa point de donner dans des écarts, qui lui attirerent dans le même temps

l'animadversion du S. Siège. Jean Pic, prince de Concorde & de la Mirandole, prodige de génie & d'érudition précoce dans l'enfance, soutint à Rome des thèses publiques sur toutes les sciences, tant sacrées que profanes. Elles contenoient jusqu'à neuf cens propositions, extraites des auteurs Latins, Grecs, Hébreux, Chaldéens; & il les soutint, en homme consommé dans chaque matière & dans chaque idiome. Elles firent beaucoup d'admirateurs, & beaucoup d'envieux. Quelques-unes ayant été taxées d'hérésie, la célébrité du personnage attira l'attention du Pape Innocent, qui les fit examiner avec soin. On jugea qu'il y avoit treize propositions répréhensibles: sur quoi le Pape défendit, sous peine d'excommunication, la lecture des thèses, & fit citer l'auteur à son tribunal. Le prince de la Mirandole, sans être hérétique, méritoit cette espèce de flétrissure. Il employoit, en parlant de nos mystères & des points les plus délicats de notre religion, des expressions neuves, inconnues aux saints docteurs, & dès-lors raisonnablement suspectes. Tant il importe en tout état, de suivre les routes battues, dans la carrière des sciences religieuses; de sacrifier aux usages

usages
faillies
toute
Mais
feu de
ntion
une loi
l'Évangile
ne, &
no bref.
foi est c
authentiq
qui fut se
tièrement
qui l'avo
nelle, ne
livres sai
écrits les
ans avant
cipauté,
campagne
Tome

usages de la sainte antiquité, toutes les faillies d'une imagination brillante, & toute prétention au bel esprit.

Mais Pic étoit alors emporté par le feu de la jeunesse & l'ivresse de l'admiration publique. Il fit en dix-sept nuits une longue & savante apologie, où il justifia parfaitement sa catholicité personnelle, en déterminant les sens qu'il attachoit à des expressions équivoques: il contondit même l'ignorance grossière de quelques-uns de ses censeurs; mais toujours il restoit un louche sur ses propositions, telles qu'elles étoient énoncées dans les thèses. Quelques années après, il se soumit avec toute la simplicité de l'évangile au jugement du siège apostolique, & le souverain Pontife lui donna un bref d'absolution, où la pureté de sa foi est constatée de la manière la plus authentique. Pendant le reste de sa vie qui fut fort court, cet homme rare, entièrement corrigé de cet esprit de dispute qui l'avoit animé dans sa première jeunesse, ne s'appliqua plus qu'à l'étude des livres saints, & à combattre dans ses écrits les ennemis de la religion. Trois ans avant sa mort, il renonça à sa principauté, & se retira dans une maison de campagne, où il se livra tout entier aux

exercices de la piété, de la pénitence & de la charité envers les malheureux. La sensibilité de son ame égaloit la beauté de son génie. Il avoit pris la résolution de distribuer le reste de ses biens aux pauvres, & d'aller, muni du crucifix seul, prêcher la pénitence dans les villes & les campagnes, quand il mourut à Florence, l'an 1494, âgé de trente-deux à trente-trois ans. Il voulut finir ses jours avec l'habit des Dominicains, pour qui il avoit toujours eu beaucoup d'affection.

En même temps qu'Innocent VIII condamnoit des thèses & des propositions peu exactes, il poursuivoit avec chaleur un autre genre d'affaire, qu'il croyoit sans doute ne pas moins intéresser la religion. Le prince Zizim, frère du Sultan Bajazet, demouroit toujours en France, entre les mains des chevaliers de Rhodes, qui le gardoient dans la commanderie de Bourg-Neuf, sur les confins de la Marche & du Poitou. Innocent, suivant l'exemple de ses prédécesseurs & les mœurs de son temps, témoignoit beaucoup d'ardeur pour réprimer les Turcs. Il se persuada que le prince Zizim lui seroit d'un grand usage pour cet effet, & le demanda au grand-maître de Rhodes. Le Roi de Hongrie,

celui
qui pe
chrétie
pour a
dispos
partit
grand
Roi de
étoit,
conditi
dé par
qu'on
consent
mille li
son arri
tre le c
lité de
se. Ain
grand-m
figurer
Sa Sain
de pour
serve,
même à
de Rom
& de S.
celui de
même po
leurs bé
Le. Su

celui de Naples, le Soudan d'Égypte qui proposoit d'agir de concert avec les chrétiens, faisoient aussi tous leurs efforts pour avoir cet illustre infortuné en leur disposition. Le Pape l'emporta, & Zizim partit pour Rome, sous la conduite du grand-maréchal de l'ordre; après que le Roi de France, dans les terres duquel il étoit, eut donné son agrément, sous la condition que le prince Turc seroit gardé par les chevaliers de Rhodes, & qu'on ne pourroit disposer de lui sans le consentement du Roi, à peine de dix mille livres d'or. Quelques jours après son arrivée, le Pape donna au grand-maître le chapeau de cardinal, avec la qualité de légat du S. Siège dans toute l'Asie. Ainsi vit-on le sauveur de Rhodes, grand-maître & cardinal tout ensemble, figurer en prélat aussi bien qu'en héros. Sa Sainteté lui abandonna aussi le droit de pourvoir, sans aucune exception ni réserve, à tous les bénéfices de l'ordre, même à ceux qui vaqueroient en cour de Rome. Les ordres du S. Sépulchre & de S. Lazare furent encore réunis à celui de S. Jean de Jérusalem, avec même pouvoir pour le grand-maître sur leurs bénéfices & leurs revenus.

Le Sultan Bajazet craignoit si fort le

parti que le Pape pouvoit tirer de Zizim, qu'il avoit envoyé des ambassadeurs en France, pour prier Charles VIII de ne l'en pas laisser sortir; à quoi le jeune monarque crut, qu'en sa qualité de Roi très-chrétien, il ne devoit point avoir

Rayn. égard. Quand le Sultan fut son frère à
 an. 1490, Rome, il tenta de faire empoisonner, &
 n. 5: Zizim, & le Pontife. Un scélérat, nommé Christophe Macrin, chassé d'un emploi qu'il avoit à la cour pontificale, se trouvoit alors à Constantinople. Le Muphti auquel il s'ouvrit en premier lieu, lui procura plusieurs conférences avec le Grand-Seigneur. On le combla de largesses en or, en pierres précieuses, en présens de toute espèce; & on lui promit la plus haute fortune, pour récompense de ce qu'il promettoit. Il devoit empoisonner la fontaine, où l'on prenoit l'eau pour la boisson d'Innocent & de Zizim; & on le munit du poison le plus propre à l'exécution de son noir dessein. Un grand crime va rarement seul: Macrin eut à peine mis le pied dans Rome, qu'il se fit arrêter pour des délits qui n'avoient rien de commun avec celui dont il attendoit sa fortune. On le mit à la question; & la douleur lui fit confesser jusqu'au forfait, dont on ne lui

parloit pas. Comme il avoit des complices, dont quelques-uns subirent le supplice ordinaire; afin d'inspirer la terreur aux autres, il fut conduit par la ville, déchiré à plusieurs reprises avec des tenailles ardentes, puis coupé par quartiers, qui furent exposés à différentes portes de la ville.

Il n'est point de personnage que ne joue la politique. Bajazet, après avoir attenté sans succès à la vie du Pape, lui envoya des ambassadeurs pour traiter d'alliance; & le Pontife les reçut avec les plus grands honneurs. Tous les cardinaux & les officiers de la cour de Rome allèrent au devant d'eux; on leur accorda une audience publique en plein consistoire, & on les traita dans toutes les rencontres, comme s'ils eussent été les ministres d'un ami éprouvé. Ils étoient chargés de pierreries inestimables, & de tout ce que l'Orient produit de plus précieux; sans compter une somme de quarante mille écus d'or, destinée à payer la pension du prince Zizim, qu'on prioit le Pape de tenir en lieu sûr. Il paroît qu'Innocent accepta ces propositions, & que pareille somme fut encore touchée les années suivantes: ce qui ne manqua pas de faire murmurer contre ce Pontife,

Ibid. n.

2, & 3.

qu'on accusa, malgré toutes les apparences de son zèle, de ne pas vouloir sincèrement la guerre de Turquie. Il ne hissoit pas de lever cependant les décimes, accordées uniquement pour ce sujet. Peu après, il approuva, dans le mois d'août ou de septembre de l'année 1490, une confrérie nommée de la Miséricorde, pour assister les criminels condamnés à mort, & pour avoir soin de leurs funérailles.

Deux ans auparavant, il avoit donné une bulle pour réunir à la couronne d'Espagne les grandes-maîtrises des ordres de Calatrava, de S. Jacques & d'Alcantara; ce qui ne s'effectua dans toutes les formes qu'en l'année 1500. Isabelle & Ferdinand acquéroient par-là trois à quatre cent mille ducats de revenu annuel. Ce produit joint aux décimes levées dans les royaumes de Castille & de Léon, en vertu d'une bulle de la même année, mit le Roi Catholique en état de consommer la réduction des Mores. Après le grand nombre de villes qu'il leur avoit enlevées depuis le commencement de leurs guerres civiles, il prit encore Almerie, Guadix & Baça, pour remplir les conventions particulières qu'il avoit faites avec le jeune Roi Boabdil. Baça qui

passoit pour la plus forte place du royaume de Grenade, fut attaquée avec la plus belle armée que Ferdinand eût encore mise en campagne. Elle ne laissa pas de soutenir un long siège : mais sa chute débarrassa Ferdinand de l'ennemi le plus redoutable qui lui restât parmi les Mores. Muley, l'un des frères du feu Roi Albohacen, remit avec elle aux Rois d'Espagne toutes les autres villes qui le reconnoissoient pour souverain ; & on lui assura un établissement proportionné à son rang & à sa naissance. Il prit ensuite le parti de se retirer en Afrique, avec trois ou quatre mille Mores, des plus riches & des plus illustres de la nation.

Des que Ferdinand se fut ainsi rendu maître de Guadix & d'Almérie, aussi bien que de Baça, il avertit le Roi précaire de Grenade, qu'ayans de sa part exécuté ponctuellement le dernier traité, & contraint en outre le prince Muley à passer le détroit, il étoit juste qu'il remit, de son côté, la capitale du royaume, comme il l'avoit promis ; qu'en ce cas, on lui feroit une pension de quatre millions de maravedis, & qu'on lui céderoit pour sa demeure tous les lieux du canton nommé la Tau d'Andarax, avec les re-

venus de cette contrée. Les débris du trône en retienent encore les charmes. Boabdil sommé en quelque sorte d'abdiquer la royauté, fit une réponse d'autant moins satisfaisante, qu'il craignoit tout de la part des grands, s'il entreprenoit de livrer la ville royale. Sur quoi Ferdinand, après avoir fait encore bien des instances & des tentatives inefficaces, se résolut à une rupture ouverte, & à venir assiéger Grenade dans toutes les formes.

Naucl. Chron. an. 1491 & 1492. Surit. l. 20, c. 8. & seq. Marian. l. 25, c. 15, &c.

Avant d'approcher de la place, il fit pendant l'hiver tous les préparatifs convenables pour une expédition aussi importante. A Pentrée du printemps, il envoya le marquis de Villena, grand homme de guerre, avec dix mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux, pour ruiner les petites places des environs de Grenade, & ravager les campagnes, afin que le pays fût privé de la récolte des grains, & que les habitans contraints de se réfugier dans la capitale en consommassent plus vite les vivres. Le Roi marcha lui même à Grenade, avec une armée de près de cinquante mille hommes, dont la cinquième partie étoit de cavalerie. Il avoit avec lui tous les seigneurs & la fleur de la noblesse des royaumes

d'Arago
désir d'
distingués
ditions
rience
de Coro
& surm
servoit
semble.
eut ren
vint rej
allèrent
détermi
ne s'en
quoi l'o
fidérable
lu les q
que la
les prin
entendr
prise tot
ragon &
Immé
Reine,
l'ayant
on prit
de terre
rues co
troupe
son qua

d'Aragon & de Castille, tous épris du désir d'immortaliser leur nom, déjà distingués pour la plupart dans les expéditions précédentes, & joignant l'expérience à la valeur. Gonsalve Fernandez de Cordoue, fils du seigneur d'Agailar, & surnommé le grand capitaine, leur servoit de modèle & d'aiguillon tout ensemble. Après que le marquis de Villena eut rempli sa première commission, il vint rejoindre la grande armée; & tous allèrent camper à une lieue de Grenade, déterminés à ne point lâcher prise, qu'ils ne s'en fussent rendus maîtres. C'est pourquoy l'on fit des retranchemens aussi considérables, que si l'on n'eût jamais voulu les quitter. A peine furent-ils achevés, que la Reine Isabelle vint aussi, avec les princes ses enfans; comme pour faire entendre, qu'on attachoit à cette entreprise toute la gloire & la fortune de l'Aragon & de la Castille.

Immédiatement après l'arrivée de la Reine, le feu s'étant mis à sa tente, & l'ayant consumée avec plusieurs autres, on prit le parti de construire des cabanes de terres, couvertes de tuiles, avec des rues comme dans une ville; & chaque troupe travaillant jour & nuit à fortifier son quartier, en peu de temps parut en

effet une ville flanquée de tours, environnée de murailles & d'un fossé profond. Elle fut dans la suite nommée Sainte-Foi. Les assiégés dès lors ne doutèrent plus que ce ne fût un parti pris, de ne pas discontinuer le siège que la place ne fût emportée. Ils en perdirent presque tout courage.

Il ne leur restoit d'espoir que dans une bataille rangée, à quoi ils tenterent en mille façons d'engager Ferdinand; mais ce prince qui excelloit sur-tout en prévoyance & en ruses, comprit parfaitement que, sans effusion de sang & presque sans péril, la famine le rendroit enfin triomphant. Il ne se trompa point dans son attente: après huit mois & dix jours de siège, les Mores livrés à toutes les horreurs de la faim, sans ressource & sans espoir aussi bien que sans vivres, se rendirent à composition, le deuxième de janvier 1492. Il fut stipulé, d'une part, que les assiégés remettroient aux Rois de Castille & d'Aragon la ville de Grenade, avec toutes ses dépendances; & qu'à l'avenir les Mores, tant de la ville que du reste de cet Etat, ne reconnoitroient point d'autres souverains que la Reine de Castille & ses successeurs; de l'autre part, qu'Isabelle & Fer-

dis
tou
Es
aut
posi
de
jam
qu'o
dan
qu'il
pas
leur
des
enfi
pen
rang
couv
se r
Mus
tenu
quid
- C
quoi
beau
fren
chev
posi
port
arbo
cet

diand prendroient sous leur protection tous les Moras qui voudroient rester en Espagne, les traiteroient comme leurs autres sujets, les maintiendroient dans la possession de leurs biens, de leurs droits, de leurs privilèges, & ne permettroient jamais qu'on leur fit aucun tort, si qu'on agit contre eux autrement que dans les formes ordinaires de la justice; qu'il seroit libre à ceux qui ne voudroient pas demeurer en Espagne, de disposer de leurs possessions, & qu'on leur fourniroit des vaisseaux pour passer en Afrique; enfin que le Roi dépossédé auroit une pension proportionnée à son premier rang, avec des domaines pareillement convenables pour sa résidence. Ce Prince se résolut à rester: mais la plupart des Musulmans, de ceux même qui avoient tenu le plus constamment son parti, le quitterent, pour se retirer en Afrique.

Ce traité s'exécuta de bonne foi, après quoi, le Roi & la Reine firent avec beaucoup de pompe leur entrée dans Grenade. Le cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, en prit d'abord possession, précédé de la croix, qu'on portoit comme en triomphe; & il fit arborer sur les tours les plus élevées, cet étendard de notre salut, avec celui

Dieg. de
Mur. hist.
rev. gest.
cont.
Maur.

Marian.
l. 23, c. 1.

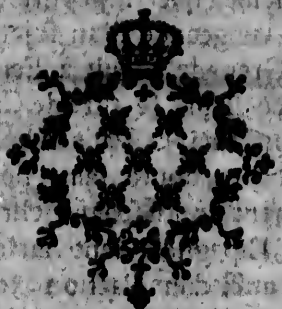
de l'Espagne. Aussi-tôt après, entrereno
Isabelle & Ferdinand, que la grandeur,
la beauté & la magnificence de la ville
ravirent d'admiration. Les historiens es-
 furent qu'on y comptoit soixante mille
maisons, sans les édifices publics, qui
étoient en très-grand nombre, & si su-
perbes, que le Roi Bulhar qui avoit fait
la plus grande partie de cette prodigieuse
dépende, passa dans l'esprit de ses sujets,
pour avoir trouvé l'art de faire de l'or.
Les citoyens étoient si riches, eux-mé-
mes, que l'imposition annuelle de cette
ville seule passoit un million de ducats.
Elle devoit sa population & son état
florissant à sa situation charmante sur les
bords du Duero, à la pureté de son air,
& au grand nombre de ses fontaines,
qui en faisoient un séjour délicieux dans
un climat brûlant. Les Mores avoient
coutume de dire, que le Paradis étoit
dans la partie du ciel qui forme le zé-
nith de Grenade. Elle avoit plus de qua-
tre lieues de circuit, & ses remparts mille
& trente tours à créneaux. C'est encore
la plus grande ville d'Espagne, & son
habitation la plus agréable en été : mais
elle ne se ressemble plus, pour ce qui est
de la richesse & du nombre des habitans.
L'Espagne, par la prise de Grenade,

fut en
nation
les chi
à com
dèles
Tant i
d'un r
au mo
font p
pour
Roi &
quête
& à sex
que lu
On
rétablis
caractè
peut-é
constan
temps
roit to
du Tor
rappor
histoire
le mo
donna
foible
les rev
gemen
nécessa

fut entièrement affranchie de la domination des Musulmans, qui en désolèrent les chrétiens durant près de huit siècles, à compter depuis l'invasion de ces infidèles sous le règne de Rodrigue en 712. Tant il en coûte pour réparer le crime d'un moment; puisque cette irruption, au moins selon tous les auteurs qui ne sont pas de première antiquité, n'eut pour principe que l'incontinence d'un Roi & la vengeance d'un sujet. La conquête de Grenade acquit à Ferdinand V & à ses successeurs le titre de Catholique, que lui confirma le Pape Alexandre VI.

On doit sans doute faire honneur du rétablissement de l'Espagne chrétienne au caractère Espagnol, lent au conseil, & peut-être aussi dans l'action, mais d'une constance & d'une énergie à l'épreuve du temps & de tous les obstacles. Qui pourroit toutefois méconnoître ici la main du Tout-puissant, qui, en tant d'actions rapportées dans toute la suite de cette histoire, imprima d'une manière visible le mouvement aux causes secondes, donna communément l'avantage à la plus foible, balança long-temps le succès & les revers, la présomption & le découragement; & après toutes les épreuves nécessaires à son peuple, quand, par

l'horreur de la barbarie & de l'impiété
Musulmane, il en eut fait une nation
digne d'être nommée catholique par ex-
cellence, il lui prodigua les victoires &
les conquêtes, & enfin purges totalement
l'heureuse Hespérie du sédiment infect qui
la faisoit languir depuis si long-temps.



LIVRE

Depuis

page

d'A.

D

roit le

re, un

des an

les co

impies.

riant la

quinziè

un char

le temp

Le moy

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE.

LIVRE CINQUANTE SIXIÈME.

*Depuis la réduction des Mores d'Es-
pagne en 1492, jusqu'à la fin
d'Alexandre VI en 1503.*

Des terres immenses, dont on igno-
roit le nom même, un nouvel hémisphè-
re, un autre monde, des sauvages &
des antipodes, jusques-là rangés parmi
les conceptions chimériques & presque
impies; tels sont les spectacles, qui va-
riant la scène de l'univers sur la fin du
quinzième siècle, ouvrirent à l'évangile
un champ beaucoup plus vaste que dans
le temps même où il fut donné du Ciel.
Le monde étoit parvenu à cette plénitude

des temps, où, selon les oracles prophétiques, la lumière devoit luire jusqu'au sein des ombres de la mort; & l'Éternel, au moyen de ces découvertes, se propofoit d'accomplir toute l'étendue de ses promesses. Il vouloit aussi renouer entre les enfans d'un même père, des liens, rompus depuis si long-temps, qu'il n'en restoit plus de vestiges: il vouloit rétablir l'harmonie & les douceurs du commerce, entre les branches sans nombre de cette grande famille qu'on nomme le genre humain; leur faire partager réciproquement entre elles les fruits & les jouissances de leurs possessions isolées.

Mais les plus signalées faveurs ne donnent bien souvent lieu qu'à la plus criante ingratitude. Introduits dans les terres de l'or & de toutes les délices, les Européens, loin de faire part de leurs biens propres à des frères heureusement retrouvés, & si propres à les attendre, ne penserent qu'à les asservir & à les dépouiller. Que de scélérateffes barbares exercées dans le seul Empire du Mexique, ou dans celui du Pérou! Nous n'entreprendrons pas d'en tracer l'immense tableau. Il seroit également impossible de marquer, & les excès dont

on s'e
s'est a
briga
du fan
espèce
monst
portem
mit da
échapp
jusqu'a
jour.
on leur
Les
d'avoir
vicare
homme
ler de
princes
Castilla
d'autre
gues d
puffent
d'un m
dité &
Craign
& pers
nations
poisien
aux do
ou ne

on s'est abstenu, & ceux auxquels on s'est abandonné. Après le pillage & les brigandages les plus inouis, l'effusion du sang humain & les outrages de toute espèce faits à l'humanité, la dissolution monstrueuse des mœurs & tous les emportemens des passions sans frein; on mit dans les chaînes le peu de victimes échappées au carnage, on leur ravit jusqu'aux lieux où elles avoient reçu le jour. Après leur avoir pris tout leur or, on leur prit la terre qui le produisoit.

Les Papes eux-mêmes, œuvre digne d'avoir pour auteur Alexandre VI, les vicaires du père équitable que tous les hommes ont dans le Ciel, pour dépouiller de leur sol natal les peuples & les princes des deux Indes en faveur des Castillans & des Portugais, ne trouverent d'autres difficultés que de tracer des lignes d'attribution & de démarcation qui pussent leur assigner, dans toute l'étendue d'un monde, un partage dont leur avidité & leur jalousie fussent satisfaites. Craignons cependant de les trop charger, & persuadons-nous que ces étranges donations, assez fautive en ce qu'elles dispoient de ce qui n'appartenoit point aux donateurs, respectoient au moins, ou ne regardoient pas les Etats réglés

des souverains même idolâtres; mais tout au plus des terres vagues & sans propriétaires, des régions inhabitées, ou occupées par des hommes qui n'en conservoient la nature que pour la dégrader, en s'abandonnant à tous les excès des bêtes féroces avec lesquelles ils les partageoient.

Mais l'avarice une fois armée ne distingua plus rien, ou plutôt s'attacha de préférence aux peuples les plus civilisés & les plus nombreux, comme aux plus opulens, & dans ses attentats ne mesura sa réserve que sur l'impossibilité d'attenter avec plus de succès. La cupidité elle-même trompa la cupidité. Elle embrassa trop; elle n'affura rien: elle envahit tout, & tout lui échappa. On vit le faible Portugal porter tout à la fois ses colonies, au delà de la route du soleil, dans les plages immenses du Brésil, sur toutes les côtes habitables de l'Afrique, dans l'Ethiopie & l'Abyssinie, au sein de la mer Rouge, dans la Perse, dans les deux presqu'îles de l'Inde, dans toutes ses îles de quelque célébrité; & par-tout, s'arroger une domination dix ou vingt fois plus étendue, que les bords resserrés qui vomissoient tant de brigands enorgueillis de leur destination. Aussi-tôt

après qu
usurpation
marais e
presque
de leurs
de peup
en Eur
mais ten
perdant
pèce de
comptoi
cessa que
mérique
troublé,
quisition
pour l'an
en fit l
même.
chesses,
plus d'o
luxe & n
moins de
probité,
qu'avant
fut donc
Indes?
dre à ces
grands p
ditions d
celles de

après que ceux-ci eurent consommé leur usurpation, les pécheurs obscurs des marais de la Belgique vinrent leur ravir presque tous les fruits de leurs travaux & de leurs crimes. L'Espagne plus fournie de peuples, & alors toute puissante en Europe, conserva misaux les siens; mais en ruinant sa population, & en perdant cette prépondérance, cette espèce de monarchie universelle qu'elle comptoit avoir acquise, & dont il ne lui resta que le ridicule de sa prétention chimérique. Tout l'Occident en général fut troublé, déchiré, bouleversé par ses acquisitions fatales: le nouveau monde fut pour l'ancien la pomme de discorde, qui en fit le malheur & l'appauvrissement même. On y eut plus de signes de richesses, & moins de richesses réelles, plus d'or & plus de besoins, plus de luxe & moins d'aïance, moins de force, moins des mœurs & de santé, moins de probité, infiniment plus de calamités qu'avant cette époque. De quel avantage fut donc pour l'Europe la découverte des Indes? Ne nous pressons pas de répondre à cette question. Le temps vient à grands pas, où l'on pensera des expéditions du nouveau monde, comme de celles des croisades. Il n'est qu'un point

de distance, du goût de la nouveauté à l'enthousiasme; de l'enthousiasme aux excès, & de l'excès à la honte & au repentin. Déjà l'on a rougi d'avoir égorgé par avarice au Pérou, comme d'avoir massacré en Syrie par religion.

Admirons cependant la marche de la Providence, qui fait servir les travers & les passions même des hommes à leur départir ses plus divins bienfaits. La soif de l'or attirer les premiers Européens dans toutes les plages du nouveau monde; ils y furent bientôt suivis par des apôtres, altérés uniquement du salut de leurs frères, qu'ils allèrent recueillir jusqu'aux extrémités des terres inconnues qu'arrosent l'Inde & le Gange, dans le vaste empire de la Chine, au Japon, dans toutes les isles & les presqu'isles de l'Asie la plus reculée, en Afrique, dans les sables brûlans de l'Ethiopie; & dans l'autre hémisphère, depuis la Zone torride jusqu'aux climats glacés des Patagons & des Iroquois.

Hist. Le mortel dont le génie élevé & le cœur remparé d'un triple airain osa le
Christ. premier, à travers des mers sans nom
Colomb. & sans terme, tenter les approches d'un
perferd. autre hémisphère, fut le Ligurien à ja-
Colomb. mais mémorable sous le nom de Chri-
Marian.
 l. 25.

strophe
 leur d
 territoi
 méditat
 quitter
 que dan
 clairât
 les dan
 ditation
 gais Pé
 découve
 fortunée
 delà des
 & forme
 tre. Il
 Portuga
 qui tou
 nand &
 même,
 cueil bes
 l'heureu
 caravelle
 ment à
 d'amiral
 aumes à
 L'an
 de Palos
 vers les
 reuse; ju
 lâcha. A

Christophe Colomb, né d'un car-
 deur de laine, à Cogureto village du
 territoire de Gênes, esprit profond &
 méditatif, voyant chaque soir le soleil
 quitter notre horizon, ne put se persuader
 que durant la moitié de son cours il n'é-
 clairât que l'Océan & les monstres recé-
 lés dans son sein. De ses fréquentes mé-
 ditations, & des connoissances du Portu-
 gais Périftiello son beau-père, qui avoit
 découvert les plus Occidentales des isles
 fortunées, il conclut qu'il y avoit par-
 delà des terres habitées d'êtres intelligens,
 & forma le dessein de les aller reconnoi-
 tre. Il en fit la proposition au Roi de
 Portugal, & à plusieurs autres princes,
 qui tous la traitèrent de vision. Ferdin-
 and & Isabelle auxquels il s'adressa de
 même, ne lui firent pas d'abord un ac-
 cueil beaucoup plus encourageant. Mais
 l'heureux Ferdinand enfin Lasarda trois
 caravelles, dont il donna le commande-
 ment à Colomb, avec le titre pompeux
 d'amiral de l'Océan & de vice-roi des roy-
 aumes à conquérir.

L'an 1492, Colomb partit du port
 de Palos en Andaloufie, & dirigea sa route
 vers les Canaries. La navigation fut heu-
 reuse, jusqu'à l'isle de Madère où il re-
 lâcha. Après quelque repos & de nou-

veaux approvisionnement, il remit à la voile, & s'avanga du côté de l'Occident, sur des mers redoutées que personne n'avoit encore franchies. L'amour de la gloire & l'espérance de la fortune soutinrent quelque temps le courage de ces nouveaux Argonautes : mais après quelques semaines, où la sonde annonçoit toujours un abîme sans fond & sans rive, de cruels soucis, le regret suivi de l'indocilité, le découragement & le desespoir prirent la place de l'enthousiasme. On ne s'occupoit plus que de la perspective d'une mort affreuse causée par la faim, dans cette immensité de plaines liquides qui ne laissoient entrevoir aucun genre de ressources. Chaque jour diminuoit les vivres, & chaque jour ajoutoit à la distance des lieux d'où on les avoit tirés. Enfin, après d'horribles tourmentes, des pluies continuelles & si sombres qu'on n'appercevoit rien qu'à la faveur des éclairs, le biscuit & l'eau manquant, car il n'étoit plus question de viande, ni d'huile, ni d'aucun genre de laitage; comme les murmures & les cris séditieux de l'équipage & des officiers même d'énéroient en révolte ouverte, on découvrit, à l'extrémité de l'horizon, des masses d'un bleu sombre, qui, à

mesure qu'on s'en approchoit, s'élevoient davantage au dessus des flots. La terre parut enfin distinctement, & fit succéder au désespoir la plus vive allégresse. On trouva des peuples doux & bienfaisans, qui fournirent aux plus pressans besoins; après quoi on rasa des terres de plusieurs centaines de lieues, puis on s'arrêta dans les isles de Lucayes, après trente-trois jours de navigation.

On descendit dans la principale, qu'on nomma S. Sauveur; mais les habitans, à la vue des navires de l'Europe, prodigieux en comparaison de leurs canots, s'enfuirent avec effroi sur les montagnes. On ne put se saisir que d'une femme, qu'on régala de confitures, & à qui l'on donna quelques ornemens de verre, avec lesquels on la laissa retourner vers les gens de sa nation. Ce bon traitement gagna les insulaires, qui revinrent à la suite de leur prince ou Cacique, firent amitié avec les Espagnols, & leur fournirent des vivres en abondance, pour des colliers de verre & d'autres bagatelles. Colomb reconnut ensuite plusieurs autres isles, auxquelles il donna différens noms, comme de la Conception, de Fernandine, d'Isabelle; & dans celle de Cuanabai, il construisit un fort de bois,

où il laissa trente-huit de ses gens. De là il s'avança dans le golfe du Mexique, & alla mouiller à Cuba, où il fit radouber ses vaisseaux. L'étendue de cette dernière isle la lui fit prendre d'abord pour le continent, dont il découvrit néanmoins dans la suite la partie qu'on a nommée Floride. Il découvrit encore, en descendant au midi, la grande isle de Bocchio, qu'il nomma Espagnole, & qu'on a depuis appelée S. Domingue, théâtre des plus fameux de la rapacité sanguinaire des Européens. Mais alors ils étoient les plus foibles, & ils montrèrent de la modération. Cette isle comptoit environ deux millions d'habitans, Pour leur inspirer la confiance, Colomb avoit pris sur son bord douze Indiens des Lucayes. Le Roi ou principal Cacique de Bocchio lui rendit visite, entra dans son navire & dina avec lui. Un des bâtimens Espagnols ayant échoué sur un banc de sable, ce prince donna des travailleurs, à l'aide desquels on sauva tout ce qui étoit sur le vaisseau; & de ses débris on fit un fort sur le rivage. Colomb, du consentement du Cacique, y laissa quelques Espagnols, quand il repartit pour porter lui-même en Espagne la nouvelle de ses succès.

Elle

Elle
monde
y faire
dinaire
de tou
mettre
ses, de
Le Ro
té, & l
d'argen
avec le
Ensuite
miral d
ches co
voyages
des In
comme
en but
traitem
les trait
nes gra
1506,
Quelque
chagrins
reçut C
monde;
plus écla
de la te
Il n'e
trepris p
Tome

Elle y excita l'admiration de tout le monde. Il fut introduit au conseil, pour y faire le récit de tant de choses extraordinaires, & il présenta, comme le gage de tout ce qu'on avoit lieu de se promettre, des perles, des pierres précieuses, de l'or en masse & en meubles. Le Roi l'anoblit, avec toute sa postérité, & lui donna pour armoiries une mer d'argent & d'azur, à cinq îles d'or, avec le globe du monde pour cimier. Ensuite il le renvoya, avec le titre d'amiral des Indes, pour conquérir ces riches contrées. Colomb fit ainsi différens voyages, de l'Espagne aux Indes, & des Indes en Espagne; tantôt vanté comme un homme incomparable, tantôt en butte à l'envie, à la calomnie, aux traitemens réservés pour les rebelles & les traitres. Il mourut enfin dans les bonnes grâces du Roi, le huitième de mai 1506, à l'âge de soixante-quatre ans. Quelques momens de faveurs & mille chagrins, voilà toute la rétribution que reçut Colomb pour le présent d'un monde; & voilà le prix ordinaire des plus éclatans services rendus aux maîtres de la terre.

Il n'en est pas ainsi des travaux entrepris pour la gloire de Dieu, par les

Tome XVI.

O

Barrosi
Dec. 1, l.
3, c. 11.
Surit. T.
ix, l. 1,
c. 25.

Elle

héros de la religion. C'est ce qui suscita dans toutes les contrées de l'Europe une foule d'apôtres, qu'une ardeur plus active encore que la soif de l'or ou de la gloire, fit partir pour ces terres lointaines, où nous acquirerons dans la suite leurs divines conquêtes. Le premier qui passa dans le nouvel hémisphère, fut Don Bueil, Catalan, de l'ordre de S. Benoit, accompagné de douze prêtres, dont il étoit le chef. La bulle par laquelle le souverain Pontife lui conféroit la mission, est du 24 juin 1493. C'étoit à condition de faire ainsi porter l'évangile dans ces régions nouvelles, que le Pape en faisoit don aux souverains de l'Espagne: condition qui, tout incapable qu'elle étoit de justifier cette étrange libéralité, fut encore très-mal remplie. La charité des hommes apostoliques y suppléa, malgré tout ce qu'elle eut à souffrir, souvent de la part de ceux qui devoient la secourir. C'étoit l'or des Indiens que ceux-ci recherchoient, & non pas le salut de leurs ames.

Cependant le Roi Catholique annonça au souverain Pontife la découverte du nouveau monde, comme la nouvelle la plus intéressante pour l'Eglise, dont

d'em
moit
vant
& l'
dans
mém
phe
titre
soit q
tin,
ville,
voute
Jérusa
loient
le mêm
tan B
la lanc
reliques
Mahon
tout le
sion, a
se, &
glise d
gardé d
néanme
que, qu
endroits
la crois
louse,
faite à

l'empire alloit s'accroître de plus de moitié. Il lui avoit appris peu auparavant la chute du royaume de Grenade, & l'entière extinction du Mahométisme dans toute l'étendue des Espagnes. Le même jour que la nouvelle de ce triomphe parvint à Rome, on y découvrit le titre de la croix de Jésus-Christ. On disoit qu'Hélène, mère du grand Constantin, l'avoit envoyé d'Orient en cette ville, & qu'on l'avoit caché dans la voûte de l'église nommée Ste. Croix de Jérusalem, où des maçons qui travailloient à la réparer, le trouvèrent. Dans le même temps, un ambassadeur du sultan Bajazet apporta au Pape le fer de la lance de la passion, tiré du trésor des reliques, pris avec Constantinople par Mahomet II. Le Pape, accompagné de tout le clergé, l'alla recevoir en procession, avec la solennité la plus pompeuse, & le fit transporter de même à l'église du Vatican, où il a toujours été gardé depuis avec respect. On conteste néanmoins l'authenticité de cette relique, qu'on prétend posséder en d'autres endroits. Il en est de même du titre de la croix, qu'on croyoit avoir à Toulouse, long-temps avant la découverte faite à Rome. C'est là le sort presque

général de toutes les reliques de la sainte humanité du Sauveur ; d'où nous concluons , pratiquement , assurés comme nous le sommes de posséder Jésus-Christ tout entier dans l'Eucharistie, à puiser dans cette source intarissable de toute grace & de toute vertu , plutôt que de nous engager en des discussions & en des disputes qui nuisent presque toujours à la charité, & souvent même à la simplicité de la foi.

Le 27 juillet de cette année 1492, mourut à Rome le Pape Innocent VIII, dans la soixantième année de son âge, & la huitième de son pontificat, après avoir reçu les sacremens avec des sentimens extraordinaires de piété, & de mépris pour les grandeurs fragiles du siècle. Par son esprit d'équité & de conciliation, il avoit rétabli & si bien cimenté la paix en Italie, qu'au rapport de Guichardin, il n'étoit pas facile d'imaginer par quelle tentative ou quelle aventure elle se pourroit jamais rompre. Le caractère de son successeur fournit la solution de ce problème. Sous le vicieux Rodrigue de Borgia, qui fut donné pour successeur à Innocent le onzième d'août 1492, & prit le nom d'Alexandre VI, l'Eglise Romaine eût autant à gémir que dans ses temps les plus mal-

heu
sens
de v
de
B
parv
lège
com
naux
les
pour
toute
prélat
furen
pable
la cra
tion e
par l'
Ponti
qu'il l
pidem
quelq
de Bo
les reg
sain P
qui re
& qua
concu
erèce
femme

heureux: son opprobre fut d'autant plus sensible, qu'on étoit plus désaccoutmé de voir la dissolution siéger dans la chaire de Pierre.

Borgia, suivant une foule d'auteurs, parvint à la papauté, par la voie sacrilège de la simonie; payant à deniers comptant le suffrage de certains cardinaux, cédant à d'autres les offices & les bénéfices. multipliés dont il étoit pourvu, flattant la cupidité, l'ambition, toutes les passions de plusieurs de ces prélats, dont toutefois les espérances furent étrangement trompées. Leur coupable choix ne put être arrêté, ni par la crainte de Dieu, ni par la considération de l'honnêteté publique: il fut puni par l'ingratitude & la perfidie de l'avare Pontife, qui leur reprit avec usure ce qu'il leur avoit donné. Mais passons rapidement sur cette entrée au pontificat: quelque hideux que soit ce premier trait de Borgia devenu Pape, à peine fixe-t-il les regards, dans le tableau d'un souverain Pontife sans mœurs & sans front, qui reconnoissoit publiquement, une fille & quatre fils, fruits de l'adultère & d'un concubinage habituel. Il vivoit avec Luerèce Vanosia leur mère, comme avec sa femme; quoiqu'elle fût l'épouse de Do-

Onuphr
vit. Alex.
VI.

minique Arimano, l'un des grands de Rome. Il pourvat tous ces odieux enfans, aux dépens du S. Siège; il les enrichit, aux dépens de la bonne foi, de la justice, de toutes les loix divines & humaines, au prix du sang des grands, & de ses propres cardinaux. Il n'est point de crimes où ne l'ait engagé en particulier César, le second de ses fils, le plus ambitieux, le plus cruel, & l'un des hommes abominables qui aient existé.

César fut d'abord cardinal, quitta l'état ecclésiastique, & devint duc de Valentinois. Louis son aîné fut duc de Candie, mourut sans enfans, & eut pour successeur dans ce duché Jean son frère, aïeul de S. François de Borgia. C'est ainsi que d'une souche infecte Dieu fit sortir la plus pure vertu. Ce point de vue sans doute auroit dû fixer l'attention des auteurs de la vie de ce saint général des Jésuites, & faire oublier sa naissance, qu'ils relevent comme très-illustre. L'histoire sacrée sur-tout n'admet point d'autre noblesse, que celle qui tire son origine de la vertu; & le bâtard d'un Pape, aux yeux du bon sens comme à ceux de la religion, n'a pu donner que des petits-fils souillés du même opprobre que sa race impure. Alexandre VI n'étoit

mém
Habe
prit
cessio
étoit
moin
royau
accor
prit s
mun
grand
aimes
On d
fit rép
de N
d'exp
l'Italie
fir. I
présen
turelle
nous
sera p
que p
Ale
chans
homm
par fa
rances
de sa
reté p

même du sang de Borgia que par sa mère Habelle, sœur de Callixte III, dont il prit le nom & les armes, par la concession du Pape son oncle. Son père étoit Geoffroi de Lenzoli, issu néanmoins d'une famille noble & ancienne du royaume de Valence. Tous les historiens accordent au Pape Alexandre VI un esprit supérieur, & un courage peu commun; qualités qui pouvoient en faire un grand Pape, & qui ne furent que des armes funestes dans la main d'un furieux. On dit que la nouvelle de son élection fit répandre des larmes à Ferdinand, Roi de Naples; prince qui avoit beaucoup d'expérience, & qui prévint tout ce que l'Italie par-là auroit de calamités à souffrir. Il étoit du devoir de l'historien, de présenter ce Pape sous ses couleurs naturelles: si la teinte est forte, c'est que nous voulons revenir le moins qu'il nous sera possible, sur un objet qui ne peut que peiner tout vrai fidèle.

Alexandre VI, comme tous les méchans qui rendent à la vertu quelque hommage forcé, commença son règne par faire concevoir d'assez belles espérances. Il usa d'abord de sa capacité & de sa fermeté d'ame, pour établir la sûreté publique, pour arrêter les meurtres,

Petr.
Mart.
Ep. 1. 8.

Richard.
Hist. 1. 1,
c. 2.

les vols & les brigandages. Il montra même de la douceur, de la modération, de l'équité, & publia de sages ordonnances, tant pour l'administration de la justice que pour le soulagement des peuples. Cette illusion ne dura pas longtemps: à la tranquillité de l'Italie, regardée peu auparavant comme imperturbable, succéderent rapidement les troubles, le bouleversement & tous les désordres. Ce fut néanmoins Ludovic Sforce, tuteur ou plutôt oppresseur de son neveu Jean Galéas duc de Milan, qui alluma le feu de la discorde: mais il éprouva toute sorte de facilité, de la part du Pape, pour l'étendre & la fomenter.

Guich. l. Ludovic, peu satisfait de tenir éternel-
 I. Comin- lement en tutèle son neveu déjà marié,
 T. V, p. & père de deux enfans, songeoit à lui
 400, &c. ravir le titre aussi bien que l'autorité de
 duc. La jeune duchesse, petite-fille du
 Roi de Naples, implora le secours de
 son aïeul, avec les instances les plus
 pressantes. Ferdinand représenta d'abord
 avec douceur à Ludovic, que le duc
 ayant l'âge porté par les loix, & deux
 enfans qui assuroient la succession, rien ne
 pouvoit plus empêcher de lui remettre le
 gouvernement du duché. Ludovic le pro-
 mit, & ne demanda que le temps d'af-

semb
 dre
 à la
 l'arg
 en é
 parat
 usurp
 pas a
 soi si
 d'autr
 Quoi
 qu'Al
 on co
 l'élev
 ples
 fiefs q
 & le
 deman
 Ferd
 Médic
 lance
 parmi
 Pierre
 de Lu
 mérite
 après
 son fr
 les en
 que t
 & avo

sembler les Etats du Milanez , pour rendre compte de son administration : mais à la faveur de ce délai , il emprunta de l'argent , leva des troupes , mit les places en état de défense , & fit tous les préparatifs nécessaires pour consommer son usurpation. Le Napolitain ne se sentant pas assez fort pour punir une mauvaise foi si bien manifestée , eut recours à d'autres puissances , & d'abord au Pape. Quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'Alexandre VI étoit sur le S. Siège , on connoissoit déjà toute sa passion pour l'élevation de ses enfans. Le Roi de Naples se promit pour eux les premiers fiefs qui vaqueroient dans son royaume , & le Pape accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Ferdinand recourut encore à Pierre de Médicis , qui venoit d'hériter de la puissance que Laurent son père avoit acquise parmi les Florentins. Digne fils du grand Pierre de Médicis premier du nom , & de Lucrece Tornabuoni , dame d'un mérite non moins éminent , Laurent , après avoir échappé au carnage où périt son frère Julien , avoit triomphé de tous les ennemis de sa maison par l'affection que lui portoit le peuple de Florence , & avoit été déclaré chef de la république.

Ang. Pol.
Epist. lib.
5.
Machiav.
Hist. Flor.
Guichard,
Paul.
Jov. Elog.
l. 3, c.
penult.

Il s'attacha de plus en plus les cœurs, par sa générosité, par la noblesse de ses sentimens & de ses manières, par le lustre qu'il s'étudia constamment à donner à l'état, par son zèle pour le progrès des arts & des lettres, par la retraite & la protection qu'il accorda aux malheureux illustres, aussi bien qu'aux savans de son siècle, dont il fut regardé généralement comme le protecteur. Il s'acquit l'estime & la confiance de tous les princes de l'Europe, qui souvent le choisirent pour arbitre de leurs différends. Le sultan Bajazet, pour lui marquer son amitié, lui renvoya un des assassins de Julien son frère, qui s'étoit réfugié à Constantinople. Le soudan d'Egypte ayant reçu des extrémités de l'Ethiopie où le Nil prend sa source, un caméléopard, animal si extraordinaire qu'on n'en avoit point vu depuis les anciens Romains, il lui en fit présent, en témoignage de sa considération singulière. Laurent avoit toujours été bienfaisant, bon ami, libéral jusqu'à la magnificence; mais voluptueux, & soupçonné d'avoir peu de religion. La proximité de la mort, & l'assistance du célèbre Dominicain, Jérôme de Savonarolle, réveillèrent si bien en lui les principes de la foi, qu'il mou-

rut tr
 jusqu'
 sa jeun
 tre an
 laissoit
 dans
 Léon
 Pier
 puissant
 de son
 position
 traçer
 avec c
 ter un
 Roi de
 ne Ma
 filles d
 de gra
 & un
 de son
 suader
 vic né
 circon
 lui pro
 tageux
 lés d'u
 jusqu'à
 fussent
 tôt né
 le plus

rut très chrétiennement, en déplorant jusqu'au dernier soupir les égaremens de la jeunesse. Il n'avoit que quarante-quatre ans. Outre Pierre qui lui succéda, il laissoit un autre fils, nommé Jean, qui dans la suite fut Pape sous le nom de Léon X.

Pierre de Médicis avoit hérité de la puissance, mais non pas de l'habileté de son père. Il rejeta d'abord des propositions, qui tendoient à lui faire contracter une alliance contre Ludovic, avec qui lui-même venoit d'en contracter une contre les Vénitiens : mais le Roi de Naples ne se rebuta point. Pierre de Médicis avoit pour femme une des filles de Virginio des Ursins, qui avoit de grandes obligations au Roi Ferdinand, & un ascendant prodigieux sur l'esprit de son gendre. Virginio réussit à lui persuader, que ses engagements avec Ludovic ne devoient point l'arrêter dans les circonstances présentes, que ceux qu'on lui proposoit étoient infiniment plus avantageux, & du reste qu'ils seroient voilés d'un secret impénétrable, du moins jusqu'à ce que les troupes de Naples se fussent jointes à celles de Florence. Bientôt néanmoins Ludovic, le plus défiant, le plus rusé, & l'un des hommes les plus

fourbes de son temps, eut éventé ce mystère.

Comme tous les princes chrétiens, & les Italiens principalement, alloient ou envoioient féliciter, selon la coutume, le Pape Alexandre sur son avènement au pontificat; tandis que Pierre de Médicis ne pensoit qu'à faire l'étalage de son faste & de ses richesses, & que son orateur Scipion d'Arrezzo ne s'occupoit qu'à remporter la palme de l'éloquence sur Sannazar son concurrent, l'intrigant Ludovic convertissoit ses soupçons en certitude, & ourdissoit la trame qui devoit entraîner le Pape dans son parti. Virginio des Ursins venoit d'acheter, sans la participation du Pontife, des terres considérables, avec titre de principauté, relevant du S. Siège; & c'étoit le Roi de Naples qui avoit fourni pour le paiement la somme de quarante mille écus d'or, laquelle n'égaloit pas le revenu de deux années de ces riches domaines. Ludovic sentit le parti qu'il pouvoit tirer d'un appât si attrayant pour un Pape affamé de tout ce qui pouvoit engraisser sa famille: mais quand il fut introduit à l'audience, il se contenta, en habile homme, de présenter l'amorce, tout en faisant les complimens d'usage,

& la r
à donn
tife. Il
Siège,
l'entrep
Roi de
seigneur
encore
haine d
gia se m
que si l
mière in
l'Eglise
périls.
Ludovic
appuya
clut à o
de Ferd
mot, o
ligue fut
Cepen
choit tou
& pour
par Virg
tés que
bourse d
les quara
de plus à
valeur &
dans la

& la revêtit même de couleurs propres à donner l'air du zèle à l'avidité du Pontife. Il lui représenta les droits du Saint Siège, comme essentiellement lésés par l'entreprise de Virginio; il ajouta que le Roi de Naples qui avoit fourni à ce seigneur les quarante mille écus, étoit encore plus coupable que lui; que la haine de ce Roi pour la maison de Borgia se manifestoit en toute rencontre; & que si l'on souffroit de sa part cette première injure, le Pape, sa famille & toute l'Église Romaine couroient les derniers périls. Le cardinal Ascagne, frère de Ludovic, & très-bien venu du Pontife, appuya fortement ce discours, & conclut à opposer une ligue nouvelle à celle de Ferdinand & des Florentins: en un mot, on prit si bien le Pape, que la ligue fut aussi-tôt résolue.

Cependant le Roi de Naples recherchoit toujours les bonnes grâces du Pape; & pour les obtenir, il lui fit remettre, par Virginio des Ursins, les principautés que celui-ci avoit achetées sur la bourse du Roi. Ferdinand perdit par-là les quarante mille écus d'or, & donna de plus à Virginio des terres de la même valeur & décorées des mêmes titres, dans la province de Pouille. Alexandre

VI portoit beaucoup plus loin ses vues intéressées pour sa famille : il n'aspiroit à rien de moins qu'à faire épouser par l'aîné de ses neveux une des filles du Roi. Tel est le fil qu'il faut suivre, pour expliquer la conduite du Pape à l'égard des François, qu'il engagea dans la guerre de Naples, & qu'ensuite il traversa de tout son pouvoir. Bien éloigné de vouloir favoriser cette nation, dont il se montra toujours l'ennemi, il ne prétendoit apparemment qu'alarmer le Napolitain, afin de l'amener à son but.

Quoi qu'il en soit, il se ligu de nouveau avec Ludovic Sforce; & tous deux envoyèrent de concert en France, pour sonder les dispositions de cette cour, & engager le Roi Charles VIII à entreprendre la conquête de Naples. De Vèse & Briçonnet pouvoient tout alors auprès du jeune Roi; De Vèse, homme de néant, monté des plus vils offices de la garde-robe du Dauphin aux dignités de Chambellan & de sénéchal de Beaucaire; Briçonnet, de président à la chambre des comptes, devenu ministre des finances, quoique revêtu du caractère ecclésiastique. Pour les engager dans la trame Italienne, on promit à celui-ci un chapeau de cardinal; & à l'autre, une

princip
Malgré
put qu
sardeuse
un jeu
de vale
& qui
fondés
son pèr
Ferdina
pas mèn
gon, m
treille d
su persu
Le R
envoya
en recon
s'y mèn
vres, de
nitures
gnée. I
devants
dant enf
de ses f
Calabre
cio pour
ducats,
cent hon
recevoir
& la pr

principauté dans le royaume de Naples. Malgré les oppositions du conseil qui ne put qu'improver une expédition si hasardeuse, ils y déterminèrent sans peine un jeune monarque, plein d'ardeur & de valeur, qui ne respiroit que la gloire, & qui avoit des droits d'autant mieux fondés sur les Etats de Naples, cédés à son père par la maison d'Anjou, que Ferdinand, à ce qu'on assuroit, n'étoit pas même bâtard de la maison d'Aragon, mais un enfant supposé par la maîtresse du Roi Alfonse, à qui elle avoit su persuader qu'il en étoit le père.

Le Roi, avant d'entrer en campagne, envoya des négociateurs en Italie, pour en reconnoître les différentes puissances, s'y ménager les passages, s'assurer des vivres, des munitions, & toutes les fournitures que demandoit une guerre éloignée. Le Roi de Naples avoit pris les devants auprès du Pape, en lui accordant enfin pour Godéfrói de Borgia l'un de ses fils, une fille naturelle du duc de Calabre, avec la principauté de Squillacio pour dot, une pension de dix mille ducats, & une compagnie entretenue de cent hommes d'armes. Toujours prêt à recevoir, Alexandre accepta la princesse & la principauté, sans vouloir néan-

moins entrer ouvertement dans aucune ligue. Par-là, il se mettoit à l'abri des revers, se ménageoit l'avantage de régler sa marche sur le cours des évènements, & se tenoit à portée de saisir toutes les occasions nouvelles de fournir à l'avidité de sa famille. Dans cette disposition, il ne fit à l'ambassadeur François que des réponses vagues & à double sens. Il le prit même sur le ton de l'impartialité; & après avoir déterminé principalement le Roi à la guerre, il dit qu'il vouloit garder une exacte neutralité entre les parties. L'ambassadeur lui offrit des bénéfices en France pour celui de ses fils qu'il vouloit faire cardinal, & des terres pour les autres. Le Pontife ne s'en expliqua pas davantage: uniquement décidé à se donner au plus offrant, il lui falloit temporiser pour entendre & balancer les offres diverses.

Le Roi de Naples voyant qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur cette protection, & ayant épuisé avec aussi peu d'effet toutes les autres ressources de sa politique pour détourner l'orage qui le menaçoit, éprouva tout à coup une telle émotion de terreur, qu'il fut attaqué d'apoplexie, & mourut le 25 janvier 1494. Quoique ce prince ne manquât

point de
trente-six
sembla c
conduire
Aussi dit
de tous
ron. Son
labre, é
que lui
néanmoins
me, en
invoquoit
livrer. Il
prix de
trente mi
compagni
hommes
tise Jean
bénéfices
dinal. L
solicitation
& ce qui
duite de
dre VI,
Borgia so
se, il le
guerre à
dovic, &
à Prosper
France.

point de sagesse, ou de finesse; durant trente-six ans que dura son regne, il sembla constamment avoir affecté de se conduire en tyran plutôt qu'en Roi. Aussi dit-on qu'il fut le moins regretté de tous les souverains morts depuis Néron. Son fils aîné, Alphonse duc de Calabre, étoit pour le moins aussi odieux que lui à ses sujets. Ils lui laisserent néanmoins prendre possession du royaume, en attendant que les François qu'ils invoquoient sous main, vissent les délivrer. Il obtint l'investiture du Pape, au prix de deux principautés, chacune de trente mille écus de revenu, & de deux compagnies entretenues, chacune de cent hommes d'armes, pour les fils du Pontife Jean & Godefroi, avec de riches bénéfices pour César qui étoit encore cardinal. Le Pape n'eut aucun égard aux sollicitations contraires de Charles VIII; & ce qui seroit inexplicable dans la conduite de tout autre homme qu'Alexandre VI, tandis qu'il envoyoit Jean de Borgia son neveu pour couronner Alphonse, il levoit des troupes pour faire la guerre à ce prince, de concert avec Ludovic, & en donnoit le commandement à Prosper Colonne attaché au parti de la France. Cependant la faveur pontificale

Guich. l.

1.

ne put soutenir le nouveau Roi contre la haine générale des Napolitains : ce prince les voyant bien plus disposés à l'abandonner, & peut-être à le livrer, qu'à le défendre, il en fut si épouvanté, malgré la valeur qu'il avoit signalée en mille rencontres, & sur-tout au recouvrement d'Otrante, qu'il se démit de la royauté en faveur du prince Ferdinand son fils.

L'année précédente, l'Empereur Frédéric III étoit mort, le dix-neuvième d'août, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, & la cinquante-cinquième de son regne, l'un des plus longs & des plus méprisables dont il soit fait mention. Il déshonora le trône impérial, par son indolence, par sa lâcheté, par son avarice; & posa néanmoins les fondemens de la grandeur de sa maison, en mariant son fils Maximilien avec l'héritière de Bourgogne. Maximilien, premier du nom, fut reconnu Empereur, peu après la mort de son père, dont il réunit, par un mélange bizarre, les foibles & les défauts avec des vertus tout opposées. Un des premiers actes de son autorité, fut de donner l'investiture du duché de Milan à Ludovic Sforce, qui, au moyen d'un poison lent, ravit peu après ce titre, avec la vie, au duc son

reveu & c.
 leur marq
 pour arrê
 peu avant
 ic avoient
 toire éclat
 prudence
 d'une bra
 Romaine
 sur cette f
 sans égar
 voit lui-m
 pour ven
 se retirere
 eut tout l'
 Les suje
 & de Hor
 le plus for
 & les fas
 royaumes
 de plus g
 blir la bon
 entre les s
 envoya l'é
 qualité de
 temps de
 ceux des
 les erreurs
 rante avoi
 de la lon

revenu & son pupille. Le nouvel Empereur marqua cependant beaucoup de zèle pour arrêter les progrès des Turcs, qui peu avant la mort de son père Frédéric avoient remporté en Croatie une victoire éclatante sur les chrétiens, par l'imprudence de Berardin Frangipane, issu d'une branche de cette illustre maison Romaine, depuis long-temps établie sur cette frontière barbare. Maximilien, sans égard aux embarras où il se trouvoit lui-même, accourut avec son armée pour venger la religion; & les infidèles se retirèrent, avec une précipitation qui eut tout l'air de la suite.

Les sujets de Ladillas, Roi de Bohême & de Hongrie, étoient ceux qui avoient le plus souffert de la victoire des Turcs; & les factions qui agitoient ces deux royaumes, faisoient encore appréhender de plus grands malheurs. Afin de rétablir la bonne intelligence & la concorde entre les seigneurs Hongrois, le Pape y envoya l'évêque de Trani, revêtu de la qualité de légat, & chargé en même temps de ramener au giron de l'Église ceux des Bohémiens qui tenoient encore les erreurs des Hussites. Cette secte mourante avoit repris des forces, à la faveur de la longue absence du Roi Ladillas,

qui ne voyant aucune sûreté pour sa personne en Bohême, avoit fixé, comme sans retour, sa résidence en Hongrie. Nulle part un souverain n'avoit été plus exposé aux dangers du fer & du poison, aux pièges, aux insultes, aux violences de toute espèce; tels étoient les fruits de la réforme prétendue évangélique; & tel est l'intérêt qu'ont les princes à étouffer au berceau les nouveautés les plus préconisées en matière de religion. Tout ce qui ser voit à la secte, outrage, calomnie, trahison, révolte & parricide,

Rain. an. 93 n. 6. tout étoit vertu pour les sectaires. La légation de l'évêque de Trani eut néanmoins des succès assez apparens, pour que le Pape Alexandre, comme on le voit dans les brefs écrits à ce sujet, crût ne devoir que des actions de grâces au Ciel sur les dispositions des Bohémiens-Hussites au regard de l'Eglise. Ils en vinrent jusqu'à demander à rentrer dans les bonnes grâces du souverain Pontife, aux mêmes conditions qu'avoient autrefois proposées l'Empereur Sigismond.

Au mois de septembre de l'année 1494, le Roi Charles VIII enfin se mit en marche pour l'Italie, avec une armée de vingt-cinq à trente mille hommes; mais encore sans argent, sans munitions de

guerre,
courage
osoit à
il eut
es prog
matre m
trionpha
lui; de
iefs des
no voulu
orte des
trois jour
gues, où
peuple,
saveur d
encore p
publique
cut le m
vrai libé
l'attendre
mise; apr
du péril
précipités
magnifiq
ses biens
ennemi
dans la
la main
brillante
center le

guerre, sans autre ressource que son
 courage & celui de ses troupes. Il s'ex-
 posoit à un désastre comme inévitable,
 & il eut d'abord les plus brillans succès.
 Ses progrès rapides & soutenus pendant
 quatre mois, ne parurent qu'une marche
 triomphale. Tout fuyoit ou plioit devant
 lui; de toute part on lui apportoit les
 clefs des villes & des forteresses. Sarza-
 no voulut résister; & cette place la plus
 forte des Florentins, fut emportée en
 trois jours. De là, il se rendit à Luc-
 que, où il entra aux acclamations du
 peuple, qui le nommoit le seigneur & le
 sauveur de la ville. La joie publique fut
 encore plus grande à Pise, dont la ré-
 publique subjuguée par les Florentins re-
 çut le monarque François comme son
 vrai libérateur. Pierre de Médicis n'osa
 l'attendre à Florence, & s'enfuit à Ve-
 nise; après quoi, les Florentins irrités
 du péril où son inconfidération les avoit
 précipités, pillèrent son palais, le plus
 magnifique de l'Europe, confisquèrent
 ses biens & le traitèrent en tout comme
 ennemi de l'Etat. Le monarque entra
 dans la ville en conquérant, la lance à
 la main, suivi de sa cavalerie, la plus
 brillante qu'on pût voir: on vint lui pré-
 senter les clefs de la place, on lui préta

serment de fidélité, & on fit avec lui un traité de confédération qui fut publié dans toutes les villes d'Italie. Les Etats du Pape ne tinrent pas mieux que la Toscane; quoique le duc de Calabre y fût entré pour les défendre, & que les Ursins qui tenoient le même parti eussent armé de toute part, & très-bien muni leurs places qui étoient en grand nombre. Virginio, chef de cette maison, attaché au Roi de Naples, & connétable héréditaire de ce royaume, fut réduit à livrer ses forteresses, & à donner encore ses fils en otage au vainqueur, pour garans de sa fidélité.

Rien ne pouvoit plus empêcher le Roi d'entrer à Rome, où il étoit assuré des deux plus puissantes maisons, les Colannes & les Ursins, où d'ailleurs le Pape Alexandre étoit généralement haï & méprisé. Charles y marcha donc, après avoir mis garnison dans les places voisines, & coupé les vivres à cette grande ville, où tout se disposa bientôt à un soulèvement général. Mais avant de nous éloigner davantage d'Asti en Lombardie, reposons quelques momens nos regards sur ce champ de triomphe, plus digne de notre sujet, & plus glorieux au jeune conquérant qui s'y vainquit lui-même, que

la prise
mées.
mœurs.
dans sa
personn
ministre
renferm
la cupid
& fonda
de la sa
selon le
loit la
tion av
Roi lui
Ah! pri
larmes
que voi
qui n'et
elle eût
sauvez r
son père
livrée n
fortune
plein de
lippe de
être me
pas prés
l'eût rec
ma un b
tune be

la prise des villes & la défaite des armées. Peu réglé jusques-là dans ses mœurs, Charles VIII, en rentrant le soir dans sa chambre, y trouva une jeune personne, de beauté rare, que les vils ministres des plaisirs du Roi y tenoient renfermée. Cette infortunée victime de la cupidité de ses proches étoit à genoux, & fondoit en larmes, devant une image de la sainte Vierge suspendue près du lit, selon les mœurs d'un siècle où l'on alloit la licence & quelquefois la dissolution avec les pratiques de la piété. Le Roi lui demanda la cause de sa douleur. Ah! prince, lui dit-elle en redoublant ses larmes & ses sanglots, au nom de celle que vous révèrez dans ce tableau, & qui n'eût point été mère de Dieu, si elle eût perdu le trésor de la pureté, sauvez moi l'honneur. Elle ajouta que son père & sa mère l'avoient vendue & livrée malgré elle, afin de réparer leur fortune par cette voie honteuse. Le Roi plein de sentiment, & si bon, dit Philippe de Comines, qu'on ne vit jamais un être meilleur, lui demanda s'il ne s'étoit pas présenté quelque homme honnête qui l'eût recherchée en mariage. Elle lui nomma un bourgeois d'Asti, mais d'une fortune beaucoup moins que médiocre. Con-

vaincu & touché par l'air de candeur d'une malheureuse si peu digne de l'être, Charles se fit amener sur le champ ce bourgeois avec le père & la mère de la fille: il réprimanda fortement ceux-ci, convint des articles du mariage, & paya d'avance la dot. Ensuite il leur ordonna de garder, & garda lui-même bien plus soigneusement le silence sur ce qui s'étoit passé.

Cette œuvre héroïque attira les plus abondantes bénédictions de la grace sur le Roi Charles VIII, qui parut dans la suite un homme tout nouveau dans l'ordre de la religion. Depuis cette époque

Comin.
l. 8, c. 12. remarquable, il commença sérieusement à régler sa conduite, & ses discours même, assez licencieux auparavant: il ne sortit plus de sa bouche que des paroles conformes aux règles de la plus sévère pudeur, & qui n'exprimoient le plus souvent que la crainte de Dieu, avec une tendre affection pour ses peuples. Il veilla soigneusement au maintien de l'ordre public, au rétablissement de la discipline ecclésiastique qui en est un des principaux appuis, & alla jusqu'à réformer, autant qu'il lui fut possible, la pluralité des bénéfices, & le séjour inutile des bénéficiers à la cour. Il redoubla ses

au-

autm
fer so
de s
rends
temer
ges,
déper
ses do
pour
près l

Cep
expéd
vant
songer
qu'une
écroul
que le
Franç
S. An
ment,
ville au
encore
Les m
vant de
au nom
Il étab
garde,
entre d
d'une
qu'on s

Tom

aumônes, prit la coutume de se confesser souvent, écouta lui-même les plaintes de ses sujets, accommoda leurs différends, fit rendre exactement & promptement la justice, déposa les mauvais juges, prit des mesures pour borner la dépense de la maison aux revenus de ses domaines, & ne lever des impôts que pour les nécessités extraordinaires, d'après l'avis des Etats du royaume.

Cependant le Roi, poursuivant son expédition d'Italie, vint se présenter devant la ville de Rome. Les Romains songerent d'autant moins à lui résister, qu'une partie de leurs remparts s'étant écroulés subitement, ils se persuaderent que le Ciel vouloit livrer leur ville aux François. Le Pape se retira au château S. Ange, avec deux cardinaux seulement, & le Roi fit son entrée dans la ville aux flambeaux, avec plus de pompe encore qu'il n'étoit entré dans Florence. Les magistrats vinrent en corps au devant de lui, & lui présentèrent les clefs, au nom du Pontife & du peuple Romain. Il établit de toute part des corps de garde, & il n'y eut point de différence entre cette prise de possession & celle d'une place emportée d'assaut, si ce n'est qu'on s'y abstint religieusement de tout

pillage & de tout désordre. Dix-huit cardinaux qui avoient abandonné le Pape, sollicitèrent le Roi de le choisir de la personne d'un Pape si vieux, & de faire procéder contre lui dans les formes canoniques. Le cardinal de saint Pierre aux liens représenta sur-tout, que Dieu avoit conduit le Roi comme sur la main dans Rome, pour essuyer ses larmes & faire cesser l'opprobre de l'Eglise; qu'en qualité de son fils aîné, un Roi de France, à l'exemple de ses prédécesseurs, devoit la délivrer d'un intrus qui n'avoit acquis le titre de Pape qu'à prix d'argent; qu'Alexandre étoit en exécution à toute la chrétienté pour sa rapacité, sa dissolution & son impudence; qu'il n'occupoit la chaire de saint Pierre que pour la rendre méprisable aux infidèles, autoriser le blasphème, & faire triompher l'impiété.

Charles VIII, plein de respect pour le siège apostolique, & d'ailleurs conduit par Bricconnet qui aspiroit au cardinalat, trouva ces conseils trop violens, & préféra la voie des traités, à quoi le Pontife se rendit encore très-difficile. En vain le somma-t-on de livrer le château S. Ange: il n'entendit raison qu'au moment où une artillerie foudroyante, déjà

tra
fit
va
aprè
ce, c
réfol
à n'e
avan
& le
soub
mège
d'hon
pâtr
rence
Roi d
galerie
nière
cane
le cha
Un
entre
l'infor
zet, p
entre
aux d
d'Orie
tion qu
tologu
fils aî
l'Empe

braquée sur le lieu de son refuge, lui fit croire qu'on alloit l'ensevelir tout vivant sous ses débris. Il en sortit alors, après être convenu à peu près de tout ce qu'on lui avoit proposé; mais bien résolu, comme il le montra par la suite, à n'en observer que ce qui étoit à son avantage. Malgré sa partialité offensante & les plus odieuses manœuvres de la fourberie, le Roi lui rendit ses hommages religieux, avec tant de marques d'honneur & de révérence, que le Pape, pour perpétuer la mémoire d'une déférence si flatteuse de la part du premier Roi du monde, la fit peindre dans la galerie du château S. Ange. Dès la première entrevue du Pape & du Roi, Briconnet, alors évêque de S. Malo, reçut le chapeau de cardinal.

Un des principaux articles du traité entre les deux puissances, étoit que l'infortuné Zizim, frère du sultan Bajazet, passeroit des mains d'Alexandre VI, entre celles du Roi Charles, pour servir aux desseins qu'il avoit sur l'Empire d'Orient. Ils étoient fondés sur la donation que lui en avoit faite André Paléologue, héritier de cet Empire, comme fils aîné du prince Thomas, frère de l'Empereur Constantin tué dans le siège

de Constantinople sans laisser d'ensens. Voila pourquoi sans doute Charles VIII, suivant le rapport de ses historiens, fit son entrée à Naples vêtu en Empereur, & y fut salué sous le nom de César-Auguste. Ce titre put le flatter, tandis qu'il vit jour à porter la guerre d'Italie en Turquie, comme il le desiroit: mais quand il eut perdu cette espérance, avec le royaume de Naples, il fit si peu de cas de la donation d'André Paléologue, que le prince Grec la transporta aux Rois d'Espagne Ferdinand & Isabelle, sans que la France donnât le moindre signe d'improbation. Le prince Zizim fut remis effectivement entre les mains du Roi Charles, à qui on ne l'eût pas refusé impunément; & de monarque partit de Rome avec lui pour marcher à Naples: mais dans la route le prince Turc se sentit atteint de douleurs aiguës, qui l'emporterent en fort peu de temps. On dit, sur de faibles preuves, qu'il mourut chrétien. Malgré son affection pour les nations chrétiennes, & tout particulièrement pour les chevaliers de Rhodes, il avoit toujours paru fort attaché à la loi de Mahomet. Il laissa un fils qui embrassa véritablement le christianisme, & qui dans la suite

ayant
par le
Le
de fait
les so
qu'on
sonné
ment
échoue
quie;
domine
de la
livrant
quelle
payoit
rien de
encore
& qu'il
quelque
roit po
ducats
à l'un
les ann
poisonn
nommé
par Baj
annuel
courut,
consente
anti qu

ayant été pris à Rhodes, fut mis à mort par les ordres de Soliman.

La mort de Zizim ne manqua point de faire grand bruit, & presque tous les soupçons tomberent sur le Pape, qu'on disoit l'avoir remis tout empoisonné à Charles VIII; soit par ressentiment contre le Roi, qu'il vouloit faire échouer dans son expédition de Turquie; soit plutôt encore par la passion dominante pour l'argent & l'élevation de sa famille. Outre qu'Alexandre, en livrant Zizim, perdoit la pension annuelle de quarante mille ducats que lui payoit Bajazet pour la garde & l'entretien de son frère, ce sultan lui écrivit encore que, s'il faisoit mourir ce prince & qu'il en fit remettre le corps dans quelque port de Turquie, il lui enverroit pour récompense trois cent mille ducats pour acheter quelque principauté à l'un de ses fils. On lit d'ailleurs, dans les annales Turques, que Zizim fut empoisonné par un officier des Janissaires, nommé Mustapha, envoyé pour cela par Bajazet sous prétexte du paiement annuel de la pension; & que le bruit courut, qu'il ne l'avoit fait qu'avec le consentement du Prince d'Italie: c'est ainsi que le Pape est appelé par les

Epist.
Ital. Prin.
cip. vol.
I, Ep. 6.

reunclav.
l. 16.

Torès. Elles ajoutent que le Pape permit d'enlever le cadavre, qui fut transporté à Pruse en Bithynie, où les princes Ottomans ont leur sépulture.

Pour être privé de Zizim, Charles VIII ne poussa pas moins vivement son expédition. Il avoit parcouru en quatre mois toute l'Italie : en quinze jours, il fit la conquête du royaume de Naples. Tous les ordres de l'Etat étoient excédés de la tyrannie des Rois de la branche barbare d'Aragon, & tendoient les bras aux François, comme à leurs sauveurs. Ce fut à leur approche qu'Alfonse abandonna la royauté à son fils, & sortit brusquement de Naples, en tenant son évafion fort secrète. Il s'imaginolt continuellement avoir les ennemis sur les talons, & la nuit même, il se réveillolt en criant qu'ils alloient le prendre. Un souffle d'air, le bruissement des feuilles, les pierres même & les objets les plus insensibles augmentoient à chaque instant ses terreurs patétiques. Il gagna Messine, & alla s'ensevelir dans un monastère du Mont Olivet, où l'on dit qu'il vécut d'une manière édifiante, & répara de son mieux les scandales de sa vie passée. Heureux s'il y conserva ce degré de force chrétienne, essentielle à toute vertu, &

fans
utle
tôt
gé,
ples ;
poir,
meille
Ils
trion
çols
de sa
porte
ple.
dont
VIII
duc p
pereu
une l
Ceux
vaife
gé le
polita
Roi,
interr
bleme
eut v
Italien
de pl
& av
les ch

fans quoi toute l'édification donnée n'est utile qu'à ceux qui la reçoivent. Bientôt le jeune Roi Ferdinand se vit obligé, comme son père, à s'enfuir de Naples; mais sans s'abandonner au désespoir, & en se réservant pour des temps meilleurs.

Ils n'étoient pas éloignés. L'entrée triomphante du jeune monarque François dans la capitale, & l'établissement de sa puissance dans tout le royaume portèrent la terreur jusqu'à Constantinople. Les princes d'Italie sur-tout, le Pape dont le neveu donné en otage à Charles VIII avoit déserté, les Vénitiens, le duc perfide de Milan, appuyés de l'Empereur & du Roi d'Espagne, conclurent une ligue, afin d'accabler les François. Ceux-ci, par leur hauteur & leur mauvaise conduite, avoient entièrement changé les premières dispositions des Napolitains à leur égard. Comme le jeune Roi, enivré de succès jusques-là sans interruption, se dispoit à passer véritablement en Grèce contre les Turcs, il eut vent de la conspiration générale des Italiens contre lui. Déjà il s'étoit assuré de plusieurs villes maritimes en Orient, & avoit préparé quantité d'armes pour les chrétiens du pays, qui devoient gros-

fir son armée. Ils avoient député secrètement vers lui, pour lui promettre une révolte générale de toute la Grèce, aussitôt qu'il y auroit fait passer des troupes. Bajazet d'ailleurs n'étoit pas belliqueux, & ses propres sujets en avoient tant de mépris, qu'on ne devoit pas s'attendre à de grands efforts de leur part pour sa défense. On dit que les Vénitiens, aussi bien que le Pape, donnerent au sultan avis de ce projet & de toutes les intelligences que le Roi Charles avoit en Orient. Il en conta la vie ou la fortune à plus

Mem. de de cinquante mille chrétiens. Dès le commencement de l'expédition de Charles VIII, Alexandre VI, de concert avec le Roi de Naples, avoit envoyé des agens au Grand seigneur, pour lui représenter que ce jeune monarque, poursuivant la gloire par-tout où son ambition la voyoit, venoit à Rome pour enlever Zizim, s'emparer en passant du royaume de Naples, & marcher incontinent en Grèce & à Constantinople; que tout au contraire lui Alexandre ne désiroit que le repos de sa Hauteffe, en considération de la sincère amitié qui regnoit entre eux; que par le même principe, il s'empressoit à l'avertir qu'il lui importoit infiniment d'arrêter en Italie, le plus long-

temp
de G
ofer
sance
tracte
quelq
mille
cavale
doit e
dinal
d'Arle
entre
fois il
voyé
Le
garni
tantes
avec
soit pa
les. It
r. m
ils vi
l'App
dans
nomb
fidéra
l'intre
ril, le
l'avid
qu'au

temps qu'il seroit possible, les armes de ce prince inquiet & capable de tout oser. Bajazet recut l'avis avec reconnoissance, renvoys vers le Pape pour contracter en règle, & s'obligea, selon quelques auteurs, à lui fournir douze mille hommes de vieilles troupes, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il demandoit en même temps le chapeau de cardinal pour Nicolas Cibo, archevêque d'Arles. Telle étoit l'intimité qui regnoit entre ce Pape & le grand Turc. Toutefois il ne paroît pas que Bajazet ait envoyé les douze mille hommes.

Le Roi Charles, après avoir laissé des garnisons dans les places les plus importantes du royaume de Naples, en partit avec le reste de son armée, qui ne faisoit pas neuf mille hommes en tout. Déjà les Italiens ligués contre lui en avoient rassemblé trente-cinq à quarante mille. Ils vinrent l'attaquer au débouché de l'Appennin, près du village de Fornoue dans le Parmesan. Malgré l'inégalité du nombre, que Guichardin dit moins considérable, quoique toujours très-forte, l'intrepidité du Roi au plus fort du péril, le zèle des troupes qui l'idoïatroient, l'avidité Italienne plus ardente au pillage qu'au combat, procurèrent aux François

une pleine victoire. Au sortir de l'Italie, comme en y entrant, le jeune monarque moissonna toujours les mêmes palmes : mais il n'en fut pas ainsi des François qu'il avoit laissés pour la garde du royaume de Naples. Accablés par la multitude des assaillans indigènes & étrangers, ils le perdirent presque aussi vite qu'ils l'avoient conquis. Les Napolitains rappelerent le Roi Ferdinand, qu'ils avoient chassé. Le Roi d'Espagne qui trouvoit juste tout ce qui étoit fructueux, lui envoya des secours, de concert avec les Vénitiens, nonobstant son traité contraire avec Charles VIII, qui lui avoit remis les comtés de Cerdagne & de Roussillon engagés à Louis XI, sans même exiger les trois cent mille écus d'or pour lesquels ils avoient été engagés. Il craignit que les François, maîtres de Naples, ne voulussent enlever aussi la Sicile qui lui appartenoit. Comme il avoit des vûes très-étendues sur l'Italie, il y envoya le plus grand homme de guerre de ses Etats, le fameux Gonsalve, à qui, selon la menace de Charles VIII, la valeur Françoisë ne confirma pas tout-à-fait le surnom de grand capitaine qu'il avoit acquis contre les Mores. D'Alègre & d'Aubigni, sans prendre des titres

aussi
sous
tonne
le piè
ensin
pres
aucun
nouve
jour
quelq
autres
pour

Le
les em
çois,
garder
tion d
coufer
& à le
pagne
la puir
après,
fer, o
promis
exerci
Foblign
réduisi
tous le
une fo
plus en

aussi fastueux que le Castillan, battirent sous ses yeux le Roi de Naples, & l'étonnerent tellement lui-même, qu'il lâcha le pied avant d'avoir été attaqué. Mais enfin les François ruinés par leurs propres victoires, & ne pouvant recevoir aucun secours, tandis que des armées nouvelles leur tombaient de jour en jour sur les bras, ils furent écrasés dans quelques places, réduits à évacuer les autres, & enfin à renoncer du moins pour un temps à cette fatale conquête.

Le Roi d'Espagne, en rompant ainsi les engagements contractés avec les François, n'étoit pas d'humeur à les mieux garder avec les Mores. Par la capitulation de Grenade, il s'étoit obligé à leur conserver leurs droits & leurs privilèges, & à les laisser vivre paisiblement en Espagne, sous la protection des loix & de la puissance publique. Presque aussi-tôt après, il les contraignit à se faire baptiser, ou à sortir de ce royaume. Il avoit promis expressément à leur Roi le libre exercice de sa religion; & il prétendit l'obliger à recevoir le baptême. Ce qui réduisit Boabdil à céder son apanage & tous les revenus pour cent mille ducats une fois payés; après quoi, il se retira plus ennemi que jamais du nom chrétien.

à la cour du Roi de Fez. Les plus riches de ses sujets passèrent de même en Afrique. Il n'y eut guère que des misérables qui se convertirent en apparence, sans cesser de pratiquer secrètement les exercices de leur religion. Le Roi Catholique fit ensuite réparer les anciennes églises du royaume de Grenade, & y établit quatre cathédrales; la première dans la capitale, avec rang de métropole; les trois autres à Malaga, à Guadix, & à Almería. La bulle d'érection Bullar. J. p. 230. est du mois d'avril 1493. Il entra la même année en jouissance des droits & des revenus des grandes-maîtrises de S. Jacques & d'Alcantara. Il avoit pris possession de celle de Calatrava, dès le temps d'Innocent VIII, premier auteur de ces concessions. Alors aussi Alexandre VI lui confirma le titre de Roi Catholique, & voulut même, en sa faveur, dépouiller les Rois de France, du titre de Rois très-chrétiens; ce que les cardinaux empêchèrent. On voit que, si Ferdinand le Catholique servit l'Eglise, ce ne fut pas gratuitement.

Le Roi de Portugal, à l'exemple & par l'impulsion de celui d'Espagne, obligea tous les Moris, & même tous les Juifs établis dans son royaume, d'en

fortir
meuro
voient
soumir
y eut
les Ju
refuge
leur ex
voient
& on
Plusieu
rant ce
que de
tres se
non m
vangile
la réfle
fait voi
suppose
sans ex
natisme
tinue c
candeu
fesser u
il perm
vir la l
leur en
inalièna
désavou
homma
l'hypoc

fortir dans un temps marqué : s'ils de-
meuroient au delà de ce terme, ils de-
voient être faits esclaves. Les Mores se
foumirent, & passerent en Afrique. Il
y eut beaucoup plus de difficulté pour
les Juifs, qui n'avoient aucun lieu de
refuge. Pour comble de désespoir, on
leur enlevoit tous les enfans qui n'a-
voient pas atteint la quatorzième année,
& on les baptisoit malgré leurs parens.
Plusieurs de ces malheureux précipite-
rent ces enfans dans les puits, plutôt
que de souffrir qu'on les baptisât; d'au-
tres se tuerent eux-mêmes. Persecution
non moins contraire aux maximes de l'é-
vangile, qu'aux loix de la justice : c'est
la réflexion de l'Espagnol Mariana, qui
fait voir combien il est déraisonnable de
supposer des nations entières, subjuguées
sans exception par les préjugés & le fa-
natisme. Doit-on, peut-on même, con-
tinuer cet auteur plein de sens & de
candeur, contraindre des hommes à pro-
fesser une religion qu'ils abhorrent? Est-
il permis, s'ils le refusent, de leur ra-
vir la liberté qu'ils tiennent du Ciel, de
leur enlever leurs enfans, le don le plus
inaliénable de la nature? La religion ne
désavoue pas moins que la raison, des
hommages forcés, qui la prostituent à
l'hypocrisie & au sacrilège.

Mar. I.
26, n. 73.

Le Roi de Portugal fit encore dispenser du vœu de chasteté perpétuelle les ordres militaires établis dans les Etats, & permettre le mariage à tous ceux qui s'y engageroient à l'avenir. Le but de la dispense fut de remédier au scandale de la vie licencieuse de ces chevaliers, qui avoient rempli le royaume de leurs enfans naturels. Mais il en résulta un autre abus : les grands biens que la foy & la piété avoient procurés à ces ordres, au lieu d'être employés suivant leur destination contre les ennemis du nom chrétien, devinrent la proie de courtisans voluptueux qui n'avoient jamais regardé en face un infidèle armé.

Les vues du Portugal & de l'Espagne se portoient presque tout entières sur le nouveau monde. Les Portugais qui avoient déjà reconnu toutes les côtes occidentales de l'Afrique, aspiroient surtout à faire des établissemens & des conquêtes dans les Indes Orientales, sur lesquelles ils n'avoient que de vagues renseignements, & dont ils ignoroient encore la route par mer. Vasquez de Gama, distingué par sa valeur & son expérience, partit de Portugal au mois de juillet 1496, avec une flotte & plusieurs officiers habiles ; il doubla le fameux cap

Marian. l.

26.

Maff. l. II

Barr. l.

4, c. 9.

des To
ques a
reulenn
côtes o
doit en
habitan
étoient
Musulm
Portug
mais qu
donner
sous pr
des par
duire a
faire pé
son, &
nord, i
partie s
mence
cette co
péen, p
un pilo
tant d'
jours on
on alla
presqu'i
Les peu
doués d
leur clin
accueils

des Tourmentes qu'il avoit reconnu quelques années auparavant, & arriva heureusement à l'île de Mosambique sur les côtes orientales de l'Afrique. Elle abondoit en fruits, en bétail, & avoit pour habitans, des Nègres idolâtres, qui étoient néanmoins fort affectionnés aux Musulmans. Ils firent d'abord amitié aux Portugais, qu'ils prirent pour des Turcs; mais quand ils furent désabusés, ils leur donnerent malignement un pilote qui, sous prétexte d'assurer leur navigation en des parages inconnus, les voulut conduire au port de Quilloa, pour les y faire périr. Gama s'aperçut de la trahison, & prit le large; puis remontant au nord, il gagna, près de Mélinde, cette partie supérieure de l'Afrique où commence la mer des Indes. Le Roi de cette contrée voulut voir l'amiral Européen, passa sur son bord, & lui donna un pilote fidèle qui le conduisit avec tant d'intelligence, qu'en vingt-deux jours on fit environ sept cens lieues, & on alla mouiller devant Calicut sur la presqu'île de l'Inde, en deçà du Gange. Les peuples de cette région délicieuse, doués d'un naturel aussi heureux que leur climat, firent toute sorte de bons accueils aux Portugais. Gama fut invité

à mettre pied à terre ; on le conduisit à la capitale, éloignée de la mer d'environ deux jours de chemin ; & le Zamorin ; c'est à dire le Roi ou Empereur, après une réception honorable, lui permit d'établir le commerce dans ses Etats.

Bientôt les Mahométans répandus de tous côtés dans ces vastes contrées de l'Asie, dont ils faisoient presque tout le commerce, craignirent, non pas sans raison, que cet établissement ne leur portât préjudice : Ils voyoient que l'Europe alloit tirer en droiture les rares productions, qui jusques-là n'y avoient passé que par leurs mains. C'est pourquoi ils persuaderent au Zamorin, que Gama n'étoit qu'un pirate. Le Portugais pressentit qu'il n'y avoit plus de sûreté pour sa personne dans la grande ville de Calicut, en sortit à la dérobée, regagna ses navires, & se convainquit presque aussi-tôt que ses appréhensions n'étoient que trop fondées. Lorsqu'il voulut mettre à la voile, une longue suite de bâtimens Indiens entreprirent de lui fermer le passage. Il les eut bientôt écartés, ou foudroyés avec son canon. Un fameux corsaire, nommé Timoju, vint ensuite l'attaquer pendant la nuit. Il ne soutint pas mieux l'artillerie Européenne, &

s'est
ruin
repo
route
plu
Mon
fure
ques
depu
Su
pagn
gais
guerr
tion
origi
de vi
& se
de se
fin p
de ce
Etats
quels
le go
cupid
cipes
degré
qui de
rante
à-dire

estima heureux de se dérober à une ruine totale. Après quelques jours de repos, Gama reprit la haute mer & la route du Portugal, emmenant avec lui plusieurs Indiens, & un More appelé Moncatde qui reçut le baptême. Telles furent les prémices des fruits apostoliques, que ces douces régions fournirent depuis avec tant d'abondance.

Sur les récits de Gama & des compagnons de sa fortune, le génie Portugais, dès long-temps exalté par les guerres contre les Mores, par l'institution de la chevalerie qui leur dut son origine, par l'usage où étoit la noblesse de vivre loin de la cour, dans ses terres & ses châteaux, au milieu des tableaux de ses pères & de leurs beaux faits, enfin par la position & les bornes même de cette monarchie, resserrée entre des Etats beaucoup plus étendus avec lesquels elle avoit sans cesse à lutter; quand le goût des découvertes & le ressort de la cupidité vinrent se joindre à tous ces principes d'énergie, le génie Portugais prit ce degré de force, d'élévation, de grandeur qui devant une nation qui n'avoit pas quarante mille hommes sous les armes; c'est-à-dire un soldat contre cent, fit trem-

blier l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Arabes & tous les Asiatiques depuis la mer Rouge jusqu'à la Chine. Ce peuple habitué à combattre contre les Mores pour sa religion & sa patrie tout ensemble, porta ce double esprit dans les Indes, où ses Rois, le grand Emmanuel & le pieux Jean III n'eurent pas moins à cœur d'établir le regne de Jésus-Christ que la domination Portugaise. Nous verrons avec une admiration mieux fondée, comment ils furent secondés par des hommes semblables aux premiers apôtres.

Comme si le partage que le Pape avoit fait du monde entre les Espagnols & les Portugais n'eût pas laissé une portion suffisante à chacune de ces nations, ce fut à qui des deux peuples surpasseroit l'autre en activité & en invasion. Les succès de Gama étoient encore ignorés en Europe, que le Roi d'Espagne peu content des isles nombreuses & de la partie du Continent que Christophe Colomb avoit découvertes dans la mer Atlantique, y fit chercher des isles & des continens nouveaux, par Améric Vespuce, natif de Florence. Améric partit d'Espagne l'an 1497, parcourut le golfe du Mexique, & par delà reconnut les

Maff. l. 2.

côtes
zucla
nérale
Terre-
tendit
tinent
du no
fré,
moitié
rique:
des co
monde
ric en
plus d
de six
sous le
dinand
au delà
de la G
du gran
pigne
noissant
Infor
de Port
le fortu
mérite,
donna
velles
ques. I
qu'au r

côtes des provinces de Paria, de Venezuela, de la nouvelle Grenade, & généralement la vaste région qu'on nomma Terre-Ferme, apparemment parce qu'il prétendit avoir le premier découvert le continent qui est au delà de la ligne. C'est du nom de cet aventurier à jamais illustre, que ce nouvel hémisphère, que la moitié du monde a été nommée Américaine : honneur que n'a obtenu aucun des conquérans, ni des potentats du monde. Un an après ce voyage, Améric en fit un second, en qualité, non plus de marchand, mais de commandant de six vaisseaux ou caravelles, toujours sous le pavillon des Rois Isabelle & Ferdinand. Alors il alla aux Antilles, & au delà de ce vaste Archipel, sur les côtes de la Guyane, jusques vers l'embouchure du grand fleuve des Amazones. L'Espagne ne lui témoigna pas plus de reconnaissance qu'à Christophe Colomb.

Informé de son mécontentement, le Roi de Portugal, Emmanuel, dit glorieusement le fortuné, parce qu'il dut sa fortune à son mérite, l'attira dans son royaume, & lui donna trois vaisseaux, pour tenter de nouvelles aventures dans les mers Atlantiques. Il courut les côtes d'Afrique, jusqu'au royaume d'Angola par delà l'équa-

Herrer.

Dec. 1, l.

1. c. 6.

teur; puis tirant droit au couchant, il découvrit les côtes du Brésil qu'il suivit dans toute leur longueur jusqu'au fleuve du Paraguay, & poussa jusqu'au pays des Patagons. Il fit un quatrième voyage avec six vaisseaux, & s'avança plus près encore du Pole Antarctique; cherchant un passage pour aller aux Moluques, par l'extrémité méridionale du nouvel hémisphère: mais les mauvais temps & l'épuisement de ses provisions au milieu de ces espaces inconnus, le firent retourner en Portugal, où tant de travaux & de fatigues acheverent de ruiner la santé, & le conduisirent peu d'années après au tombeau.

La France prenoit peu d'intérêt à ces entreprises, où l'ascendant de la mode & l'enthousiasme général des Européens ne l'engagerent que long temps après. Le Roi Charles VIII, malgré la légèreté de son âge & de ses premières mœurs, s'occupoit d'objets plus solides & plus dignes, au moins dans leur substance, d'un prince chrétien. La vie scandaleuse d'Alexandre VI & de ses enfans qu'il avoit observée de ses propres yeux, & peut-être aussi quelque ressentiment conçu des fourberies & des préventions injurieuses de ce Pontife contre les François, lui inspire-

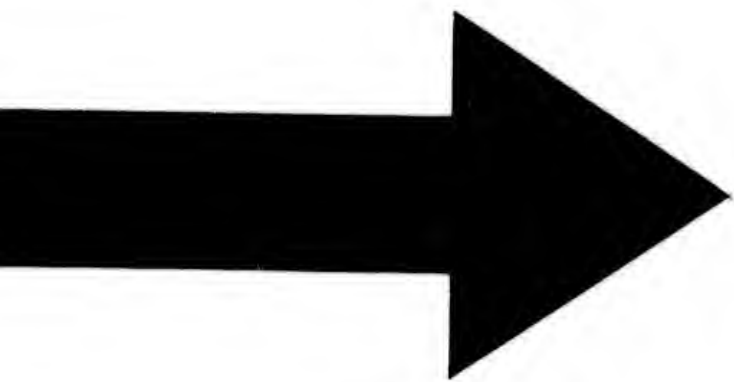
rent la
ment
une co
gie de
vertu d
n'étoit
ans un
devoit
stances
manife
& plus
le Pap
refusât
mandoi
de l'av
bles d'
nécessit
mement
l'Eglise
le onzi
affirmat
Le 2
s'assém
la con
avoit é
née pré
ou on
tuté
tion ce
pieuse d

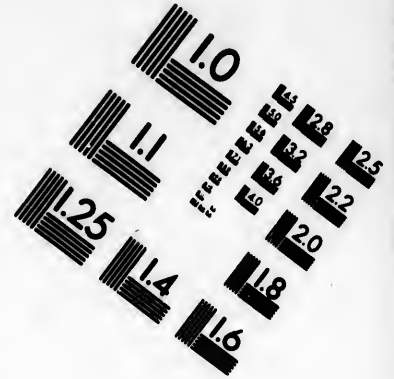
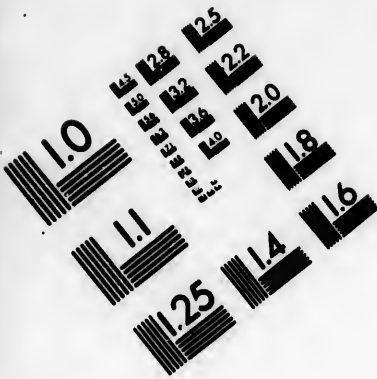
rent la résolution de remédier efficacement à de si grands scandales. Il adressa une consultation à la Faculté de théologie de Paris, demandant si le Pape, en vertu des décrets de Pise & de Constance, n'étoit pas tenu d'assembler tous les dix ans un concile général, & si on ne devoit pas l'y obliger dans les circonstances présentes, où le défaut étoit manifeste dans le chef de l'Eglise, autant & plus que dans ses membres. Au cas que le Pape prié & sommé de l'assembler, refusât ou négligeât de le faire, on demandoit si les membres divers de l'Eglise, de l'aveu des princes ou des plus notables d'entre eux, pouvoient, dans une nécessité si pressante, s'assembler légitimement, & représenter véritablement l'Eglise universelle. La Faculté délibéra le onzième de janvier 1497, & répondit affirmativement.

Le 23 d'août de la même année, elle s'assembla de nouveau, afin de publier sur la conception de Marie un décret qui avoit été rendu dès le 9 mars de l'année précédente, après trois assemblées, où on ne laissa rien à désirer pour la maturité des délibérations, & la production certaine des vrais sentimens de cette pieuse compagnie envers la mère de Dieu.

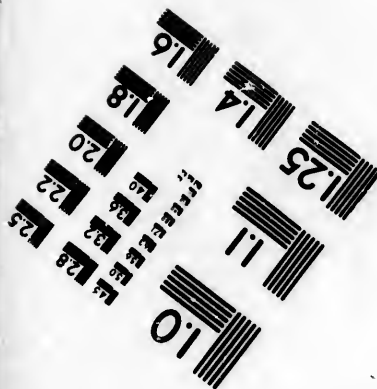
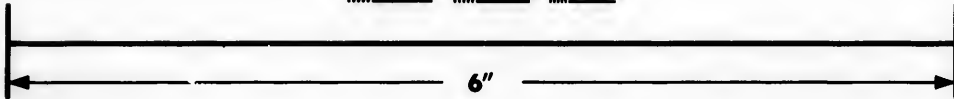
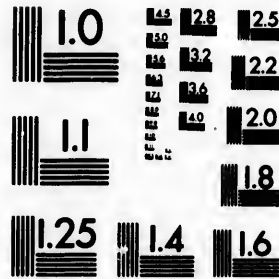
d'Argenc:
coll. Jud.
T. 1, p.
335, &c.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
E E E E
E E E E

10
E E E E
E E E E

Il portoit, que s'attachant aux vestiges des anciens, pour défendre la doctrine qui établit que la Bienheureuse Vierge par un don singulier a été préservée de la tache du péché originel, la Faculté s'enrageoit par serment à la soutenir, qu'elle étoit résolue à n'admettre à l'avenir dans son corps que ceux qui seroient ce serment, à prier de tout honneur & à chasser nonseulement ceux qui soutiendroient la proposition contraire, qu'elle jugeoit fautive, erronée & impie. La même assemblée censura ce qu'avoit encore osé avancer un Dominicain, savoir, qu'on n'est pas obligé sous peine de péché mortel de croire que la Vierge a été enlevée au Ciel en corps & en ame, parce que ce n'est pas un article de foi. La Faculté prononça que cette proposition étoit téméraire, scandaleuse, impie propre à diminuer la dévotion envers la Ste. Vierge, enfin fautive & hérétique. On trouva qu'il y avoit de l'excès dans quelques-unes de ces qualifications; mais on fut infiniment plus offensé de l'audace qui se les étoit attirées.

Charles VIII n'eut pas le temps d'exécuter ce qu'il se proposoit, tant pour la réformation du clergé de son royaume, que pour l'édification générale de l'Egli-

se. Dep
tempo
siège.
rons,
une vi
ment p
mours.
Tiffra
depuis
noties.
Il avoit
compus
ou sem
la péni
sous la
chute.
digne
jour en
trouvo
de pro
lien de
traffée.
traces,
lia qu'
léans,
mon é
constit
de S.
depuis
gloire,

Depuis la généreuse victoire qu'il avoit remportée sur lui-même en faveur d'une vierge mise en péril par ses propres parents, il continuoit à édifier sa cour par une vie toute chrétienne, & spécialement par son zèle pour la correction des mœurs. Un saint cordelier, nommé Jean Tiferan, grand prédicateur, avoit établi depuis quelques années l'institut des Religieuses en l'honneur de la Magdeleine. Il avoit touché les cœurs les plus corrompus, & plus de deux cens filles ou femmes, passées de la débauche à la pénitence, avoient aussi-tôt cherché sous sa conduite un asile contre la rechute. Le nombre s'en étoit accru prodigieusement depuis, & s'augmentoit de jour en jour. Dans les dispositions où se trouvoit le jeune Roi, il ne manqua point de protéger cette institution, & bâtit un lieu de refuge à celles qui l'avoient embrassée. Louis XII marchant sur ces traces, leur donna dans la suite le palais qu'il avoit occupé étant duc d'Orléans, pour en faire un monastère; Simon évêque de Paris, leur dressa des constitutions; & on les mit sous la règle de S. Augustin. Elles furent transférées depuis dans l'ancienne église de S. Magloire, & devinrent insensiblement des

Genabr.
Chron.
an. 1494.

religieuses Augustines, telles qu'elles sont aujourd'hui.

Le jeune Roi ne s'occupoit que du bien de la religion, & du soulagement de ses peuples. Il ne lui échappoit plus aucune parole libre; ses conversations au contraire rouloient presque toutes sur les vérités du salut. Il se confessoit & communioit souvent, & prenoit un plaisir singulier à lire les saintes écritures. Souvent il se faisoit lire aussi les registres du parlement & ceux de la chambre des comptes, pour voir si la justice étoit bien rendue, & aviser aux moyens de diminuer les impôts. Il demandoit en toute rencontre comment en usoit S. Louis, dont il prenoit chaque action pour règle des siennes. Ne connoissant plus que des amusemens innocens, le samedi, septième d'avril 1498, il pria la Reine, pour aller voir une partie de longue paume dans les fossés du château d'Amboise où il se trouvoit. En passant par une galerie négligée qu'on devoit bientôt abattre, il donna du front contre une porte trop basse, & tomba à la renverse. Quelques heures après, il tomba dans une léthargie si profonde, qu'on ne put lui procurer aucun soulagement. Il revint cependant deux fois à lui,

lui, p
celles
s'ér
repre
fois q
solatio
de m
confes
de l'é
ordina
pir. S
que d
quelqu
avoit
solu à
mortel
seroit
La
captive
avait
ment
person
de ses
en app
crois-je
être vi
pût dé
voya p
vice. S
ceur s'
Tom

lui, prononça quelques paroles de piété, telles qu'on lui en avoit entendu proférer presque tout ce jour-là; & ne reprit enfin connoissance une troisième fois que pour mettre le comble à la désolation publique, en expirant à l'âge de moins de vingt-neuf ans. Il s'étoit confessé deux fois dans cette semaine; & l'évêque d'Angers, son confesseur ordinaire, l'assista jusqu'au dernier soupir. Ses dispositions étoient si parfaites, que dans son dernier entretien avec quelques-uns de ses confidens, il leur avoit dit qu'il étoit bien sincèrement résolu à ne commettre jamais un péché mortel, & à diminuer, autant qu'il lui seroit possible, le nombre des véniels.

La Reine, Anne de Bretagne, qui captivoit toute sa tendresse & qui lui avoit fait instituer depuis peu le parlement de Rennes, ne fut pas la seule personne affligée jusqu'à l'excès. Deux de ses domestiques tombèrent morts, en apprenant qu'il venoit d'expirer. Aussi crois-je, dit Philippe de Comines, qu'à être vivant il ne dit jamais parole qui pût déplaire. En toute sa vie, il ne renvoya pas un seul des gens de son service. Sa bonté, son humanité, sa douceur s'étendoient à tout le monde.

l'un de ses prédécesseurs ne fut enterré avec plus d'honneur, ni avec plus de regrets. Sept mille, tant seigneurs qu'officiers en deuil, & quatre cens pauvres, la torche à la main, accompagnèrent son corps depuis Amboise jusqu'à Paris.

Comme il ne laissoit point d'enfans, le duc d'Orléans, arrière-petit-fils du Roi Charles V, & cousin de Charles VIII au quatrième degré, lui succéda sous le nom de Louis XII. Les écarts de sa jeunesse, portés jusqu'à lui faire prendre les armes contre l'Etat, annoncoient un prince turbulent & dangereux: ce fut un Roi sage, modéré, compatissant, attentif à ne choisir que des ministres gens de bien & dévoués, consultant en toute chose la raison & la religion. Monté sur le trône dans un âge mûr, tout près de trente-sept ans, & ayant souffert de longues adversités, il avoit acquis une sensibilité inconnue à la prospérité constante, & appris par sa propre expérience les dangers du pouvoir absolu. Dès qu'il eut pris en main le timon de l'Etat, on s'efforça de l'irriter contre ceux qui l'avoient desservi sous les derniers régnes, & spécialement contre Louis de la Trémouille, qui l'avoit battu & fait

Paul. E.
mil. in
Lud. XII.
Mem. de
Comm. I.
3. ch.
dern.

pris
un
ge
Par
une
l'ex
règle
com
flam
le p
joui
loin
mém
tente
qui
en g
ceptil
en to
étoit
lui.
meille
fut d
me; d
minu
Ce
puisqu
blique
sa jeu
plus
d'emp

prisonnier à la bataille de Saint-Aubin : un Roi de France, répondit-il, ne venge point les injures d'un duc d'Orléans. Parole qui ne fut pas dans sa bouche une vaine parade de générosité ; mais l'expression du fond de son ame, & la règle constante de toute sa conduite. La comtesse de Beaujeu lui avoit été constamment contraire, & fait sentir tout le poids de la puissance dont elle avoit joui sous Charles VIII son frère : bien loin de s'en venger, il ne se permit pas même de lui en témoigner du mécontentement. Il fit une liste de tous ceux qui l'avoient offensé, afin de se tenir en garde contre les mouvemens imperceptibles de la vengeance ; se rappelant en toute rencontre, que Jésus-Christ étoit mort pour eux, aussi bien que pour lui. Telle étoit le genre de bonté du meilleur de nos Rois. Son premier soin fut de diminuer les impôts d'un sixième ; & dans la suite, il porta cette diminution jusqu'au tiers.

Ce prince, si digne d'être heureux, puisqu'il ne respiroit que la félicité publique, avoit néanmoins été forcé dans sa jeunesse à contracter l'engagement le plus capable, quand il n'est pas libre, d'empoisonner toute la douceur de la vie :

contrainte presque inconnue aux conditions les plus communes, & qui balance tous les avantages des enfans des Rois. Il avoit épousé la princesse Jeanne, fille de Louis XI; & ce mariage étoit si contraire à son goût, qu'il avoit protesté, mais fort secrètement, contre ces nœuds abhorrés. La crainte d'irriter le terrible Louis XI, puis Charles VIII, frère de Jeanne, avoit obligé le duc d'Orléans à dévorer ses chagrins en silence. Aussi-tôt qu'il fut Roi, il songea à tirer son cœur d'oppression, & à faire casser juridiquement son mariage. Les circonstances étoient favorables, du côté de Rome. Toutes les affaires avoient changé de face en Italie, où la multiplicité des puissances & la complication des intérêts ne pouvoient pas les tenir long-temps dans le même état. Le Pape Alexandre s'étoit brouillé avec le Roi de Naples, Frédéric III, qui avoit succédé au jeune Ferdinand son neveu, mort sans laisser d'enfans, & qui avoit refusé sa fille au fils du Pontife, à César de Borgia, rentré depuis peu de la cléricature dans le siècle. Les Vénitiens, cidevant ligüés avec Ludovic Sforce contre les François, ne cherchoient plus qu'à le perdre; parce qu'il ne travailloit

plus q
dissim
partis
pussent
tes ain
puissan
liance
Le
jonctur
Alexan
missaire
Louis
Qu'ent
rante
affinité
Jeanne
font
empêch
cile de
consent
tracté
Louis
l'ayant
la vie.
contres
enfans,
mer le
nous d
ter les
les mén

plus qu'à mettre des bornes à leur agrandissement. Pour les Florentins, tous les partis leur étoient bons; pourvu qu'ils pussent recouvrer leurs places. Conduites ainsi par leurs vues particulières, ces puissances rechercherent toutes trois l'alliance de Louis XII.

Le Roi ayant demandé dans ces con- Proc. M.
jonctures la dissolution de son mariage, S. du Div.
Alexandre nomma aussi-tôt des com- de Louis
missaires pour l'examen & le jugement. XII, Bibl.
Louis se fonda sur trois raisons, 1^o. du Roi,
Qu'entre lui & Jeanne, il y avoit n. 5974.
parents au quatrième degré; & de plus
affinité spirituelle, Louis XI, père de
Jeanne, ayant tenu Louis XII sur les
fontes de baptême: ce qui faisoit un
empêchement dirimant, avant le con-
cile de Trente. 2^o. Qu'il n'avoit point
consenti à ce mariage, & ne l'avoit con-
tracté qu'à l'extérieur & par violence;
Louis XI, prince absolu & vindicatif,
l'ayant menacé de lui ôter les biens &
la vie. 3^o. Que Jeanne, extrêmement
contrefaite, étoit incapable d'avoir des
ensans, & même hors d'état de con-
sommer le mariage. Les lecteurs sans doute
nous dispenseront volontiers de rappor-
ter les interrogations, les dépositions,
les mémoires de part & d'autre, toute

la suite des longues & ennuyeuses procédures qu'entraîna ce triste démêlé. Tout ce qu'il est à propos de constater, c'est qu'on ne se rendit pas aveuglément aux desirs du Monarque, que la matière fut traitée avec toute l'impartialité & la circonspection imaginable. Trois évêques commissaires eurent encore pour assistants cinq autres évêques ou archevêques, & quantité de docteurs, les plus renommés pour leurs lumières & leur droiture. Sur les articles qu'il n'avoit pas été possible de porter jusqu'à l'évidence dans une matière si secrète de sa nature, le Roi fut obligé de rendre témoignage sous serment. Enfin les juges prononcèrent que le mariage étoit nul, & que Louis pouvoit en contracter un autre. Ils ne spécifient pas les raisons qui les déterminèrent; mais ce fut vraisemblablement le défaut de formalité dans la fulmination du bref de dispense concernant la parenté & l'affinité spirituelle; & de plus la constitution corporelle de la Reine, dont le Roi affirmoit de la manière la plus précise l'infirmité habituelle.

Cette princesse entièrement morte au monde, regarda sa répudiation, non pas comme un sujet de chagrin, mais comme

une fu
plus l
dous
dans
ser. l
quand
de po
Les E
haute
quint
peran
firmo
sur le
guillem
remm
que c
beau
de la
qu'alc
Berri
trente
si de
l'exer
la bi
bient
ordre
Le
épou
Anne
née

une faveur du Ciel, ou rien ne pouvoit plus l'empêcher de fixer sous son affecton. Elle n'avoit défendu le crime que dans la crainte de pécher, ou de donner lieu au péché, en l'abandonnant ; & quand elle fut jugée, on lui laissa tout de pas profiter un seul mot de plainte. Les Parisiens au contraire murmuroient hautement, comme d'une injustice crüe ; quelques prédicateurs, s'échappèrent comme le Roi même dans leurs sermons, de tout le monde s'attendit sur le sort d'une princesse vertueuse, singulièrement bienfaisante, elle, sœur, femme de Roi, & aussitôt exclue du trône que devenue Reine. Elle fut cependant beaucoup mieux traitée, pour ce qui est de la forme, qu'elle ne l'avoit été jusques alors. Le Roi lui donna plusieurs domaines, avec d'autres domaines, faisoit trente mille livres de rente. Elle resta si demeure à Bourges, où elle donna l'exemple des plus pures vertus, devint la bienfaitrice universelle du pays, & bientôt après fondatrice d'un nouvel ordre de religieuses.

Louis XII devenu maître de son état, épousa la Reine veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, encore aussi renommée pour ses qualités extérieures que

pour celles de l'ame. Elle n'avoit pas plus de vingt-sept ans. Toutefois ce mariage fut autant une affaire de politique, qu'une affaire d'inclination : il avoit été stipulé avec les Etats de Bretagne, que si Charles VIII meuroit avant le duc de Bretagne, elle épouseroit son successeur. On observa que cette princesse y étoit placée deux fois sur le trône, y parvint chaque fois par une voie assez singulière. Elle étoit devenue femme de Charles VIII, en faisant une espèce de divorce avec Maximilian d'Autriche qui l'avoit épousée par procuration ; & elle n'épousa Louis XII, qu'après le divorce de ce prince avec Jeanne de France. Elle avoit de solides vertus, une rare piété, une délicatesse extrême de conscience ; mais les goûts, la raison, les scrupules, rien n'est excepté du sacrifice de ces illustres victimes d'Etat.

César de Borgia, de cardinal-diacre devenu homme d'épée, avoit apporté en France une bulle du Pape son père, contenant vraisemblablement l'autorisation définitive des commissaires chargés de prononcer sur le premier mariage du Roi. Cet homme avide & faux voulant mettre à haut prix cette faveur du S. Siège, crut pouvoir ne donner sur cela

que d
pas a
averti
te
qui s
père
lui se
s'en n
autre
coute
Borgia
qu'un
par l'
font g
on le
des ex
lui don
une p
une co
mes d
lotte d

Bor
souma
chargé
cardina
chevêc
de Lo
ment c
lui ont
ple. L

que des espérances, feignant de n'avoir pas apporté la bulle. Le Roi avoit été averti du contraire par l'évêque de Ceuta, l'un des commissaires pontificaux, qui savoit le secret de Borgia. Le mariage du faux politique ne servit qu'à lui attirer les mépris du Roi, qui ne s'en montra par moins résolu à passer outre dans l'affaire du mariage. Il en couta la vie à l'évêque de Ceuta, que Borgia fit empoisonner. Ce n'étoit-là qu'un jeu pour ce monstre, naturalisé, par l'assassinat de son propre frère, à tout genre d'atrocité. Cependant comme on le ménageoit à cause du Pape, & des entreprises projetées sur l'Italie, on lui donna, outre le duché de Valentinois, une pension de vingt mille livres, avec une compagnie entretenue de cent hommes d'armes, & on lui fit épouser Charlotte d'Albret, sœur du Roi de Navarre.

Borgia venu en France pour la consommation de l'affaire du divorce, étoit chargé en même temps d'un chapeau de cardinal pour George d'Amboise, archevêque de Rouen, & premier ministre de Louis XII, qu'il seconda invariablement dans les vues de bienfaisance qui lui ont mérité le nom de Père du Peuple. Le cardinal d'Amboise, sans avoir

Gulch. 1;

4.

au degré suprême toutes les vertus qui
 ont signalé les évêques du premier âge
 de l'Eglise, en eut toutefois qui dans
 tous les temps seront desirer des princes
 qui lui soient comparables : il réunit
 d'ailleurs toutes les qualités sociales &
 politiques, qui font les ministres & les
 citoyens précieux. Magnifique & mo-
 deste, libéral & économe, habile &
 vrai, aussi grand homme de bien que
 grand homme d'Etat, le conseil & l'ami
 de son Roi, tout dévoué au monarque
 & très-zélé pour la patrie, ayant encore
 à concilier les devoirs de légat du saint
 Siège avec les privilèges & les libertés
 de sa nation, les fonctions paternelles
 de l'épiscopat avec le nerf du gouverne-
 ment, & le caractère même de réformeur
 des ordres religieux avec le tumulte
 des affaires & la dissipation de la cour ;
 par-tout il fit le bien, réforma les abus
 & captiva les cœurs, avec l'estime pu-
 blique. On l'a comparé & préféré même
 aux cardinaux les plus renommés dans
 le gouvernement des Etats : à Ximenes,
 à Volsey, à Richelieu. Sans dégrader
 personne pour élever d'Amboise, bornon-
 neus à le marquer de ses traits propres :
 il gouverna sans orgueil, il fit de grandes
 choses sans flatter les peuples, il eut

tant
 surci
 Il
 souve
 ment
 par o
 donal
 quier
 l'exer
 un p
 pice
 qu'on
 grand
 devant
 le les
 chanc
 le vo
 qu'eu
 tout
 il eût
 de pr
 moce
 coin
 son g
 la cle
 suva
 en ce
 de G
 mis e
 biens

être autorisés dans le royaume sans ob-
scurcir la gloire de son Roi.

Les bienfaits & les bons offices de
autre espèce en firent un pasteur infini-
ment cher à ses diocésains. Il commença
par obtenir du Roi, que le premier tri-
bunal de Normandie, nommé l'Évêché-
quier, feroit séculaire & perpétuel, à
l'exemple des autres parlements. Il se fit
un principe de bien vivre avec ses cha-
pitres, & en gagna l'affection par des égards
qu'on eût pu croire excessifs : mais les
grands hommes ne le paroissent jamais
davantage, qu'en ménageant la faiblesse
& les préjugés. Ayant reconnu que les
chanoines étoient infiniment fatigués de
le voir au chœur sous le même habit
qu'eux, il n'y parut plus autrement,
tout légat qu'il étoit, hors les jours où
il célébroit pontificalement. Il combla
de présents la cathédrale, & remplit son
diocèse de monuments, tous marqués au
coin de la grandeur de son nom & de
sa générosité. Telles furent, entre autres, de
la cloche fameuse qui porte son nom,
ouvrage le plus considérable du royaume
en ce genre; de la palais archépiscopal
de Gaillon, bâti aux dépens des ennemis
de la France, & non pas sur les
biens de l'Église, qu'il regarda toujours

comme le patrimoine des pauvres. D'Anboise, légat apostolique & premier ministre, fut si religieux observateur de ce principe, qu'il ne voulut jamais avoir, avec son archevêché, aucun autre bénéfice; & cela dans le temps où regnoit l'abus d'accumuler sur une tête non seulement les abbayes, mais les évêchés même. Habile aux fonctions les plus sublimes de l'épiscopat & de l'apostolat, aussi tôt qu'il se vit Légat du St. Siège, il étendit heureusement sa sollicitude aux âmes appelées & consacrées par état à la perfection évangélique. Les communautés autrefois les plus édifiantes s'étoient si prodigieusement relâchées, à Paris en particulier, que les magistrats en demandoient hautement la réforme. Touché de leurs justes plaintes, le ministre-légat leur promit de travailler au rétablissement général de l'observance régulière, & commença sur le champ par les Jacobins & D'Anton, les Cordeliers. C'étoient deux communautés 329. hautes & surnées, remplies d'étudiens presque sans nombre; mais qui, sous prétexte de la fatigue attachée à l'étude & aux différens exercices de Vécologie, s'étoient affranchies des austérités, de la retraite & du recueillement, de toute régularité, à la réserve de quelques observances ex-

trien
Deux
premi
Jacques
d'obser
se plu
mie
munic
refract
ens l
Ce ne
eris et
lent à
quits à
purs
fendre
leurs
écoller
violenc
Roi pe
de vid
cherch
maison
on éta
la prov
Les
de got
visite
su ch
& se m

vicieuses propres à duper le peuple.
 Deux évêques commissaires allèrent en
 premier lieu au couvent de la rue S.
 Jacques, signifier un ordre en forme
 d'observer la règle, & spécialement de
 ne plus sortir de la maison sans une
 vraie nécessité, avec sentence d'excom-
 munication contre ceux qui se rendroient
 réfractaires. Il y avoit là près de quatre-
 cens Dominicains, la plupart étudiants.
 Ce ne fut parmi eux que murmures &
 cris emportés, comme si en les rappor-
 tant à leurs engagements, on les eût ré-
 duits à la condition d'esclaves. Quelques
 jours après, ils entreprirent de se dé-
 fendre à main armée, & appelèrent à
 leurs secours plus de douze cens autres
 écoliers, qui menaçoient des dernières
 violences. Il fallut toute l'autorité du
 Roi pour les soumettre. On les obligea
 de vider le couvent & la ville, & de
 chercher une retraite dans les autres
 maisons de leur ordre. A leur place,
 on établit d'autres Dominicains, tirés de
 la province Teutonique.

Pr. des
 Lib. de
 l'Egl.
 Gall. pag.
 800.

Les Cordeliers donnerent une scène
 de goût tout différent. Prévenus de la
 visite des commissaires, ils se rendirent
 au chœur, exposèrent le S. Sacrement,
 & se mirent à chanter des psaumes, des

fésons, des hymnes, des prières de toute espèce, avec une lenteur & un recueillement affecté, que l'arrivée des commissaires & les signes cités à chaque instant pour se faire écouter, ne purent interrompre durant quatre heures entières. Il fallut désespérer, sans avoir rien fait; mais dès le lendemain, le cardinal-ministre renvoya les commissaires aux Cordeliers, avec cent archers de la garde du Roi, commandés par le gouverneur de Paris. Ils trouverent le même jeu que le jour précédent; mais ils n'en furent plus la dupe. On commanda, de la part du Roi, de faire silence; & il fallut entendre la sommation de vivre selon la règle de S. François. Malgré les plaintes qui s'éleverent alors, & les remontrances multipliées dont on prétendoit égaler la longueur à celle des dévotions de la veille, les commissaires aguerris enfin, & piqués d'un premier affront, voulurent sur le champ faire chasser toute cette communauté; résolution que le procureur général trouva trop violente. Ces religieux avoient moins horreur de la réforme, que des moyens employés pour l'établir. C'étoient les Observantins qu'on leur destinoit pour maîtres; & déjà cinquante religieux de

l'Observants
pôts &
écoute
pardevo
vouloit
qu'il se
dération
neir q
reçut
tout p
ins,
que vir
leurs v
tirés d
droient
querell
treiten
de la c
& tout
inspire
de l'É
Lou
les Vé
ne p
tarda
la con
pé par
lui ap
chef
seule.

l'Observance étoient arrivés à Paris, tous prêts à s'emparer du grand couvent. On écrouta les plaignans, & en les renvoyant devant le ministre. D'Ambroise ne vouloit que le bien, par quelque voie qu'il se pût faire. Guidé par cette modération, qui ne fait jamais plus d'honneur que quand on est plus puissant, il reçut les remontrances avec bonté; & tout partisan qu'il étoit des Observans, il conclut avec la députation, que vingt quatre religieux, distingués par leurs vertus entre les Conventuels, & tirés des provinces du royaume, viendroient à Paris exécuter la réforme. Cette querelle monastique fit long-temps l'entretien, & partagea tous les suffrages de la cour. Les mœurs étoient simples, & tout ce qui avoit trait à la religion, inspiroit un intérêt vif à tous les ordres de l'Etat.

Louis XII assuré du Pape, gagna aussi les Vénitiens par l'appât de l'intérêt, fit une paix solide avec ses voisins, & ne tarda plus à se mettre en campagne pour la conquête du Milanès. Ce duché usurpé par les Sforzes, aventuriers heureux, lui appartenoit incontestablement, du chef de son aïeule Valentine Visconti, seule héritière légitime de cette maison.

Le succès répondit à la justice de ses droits : en vingt jours, toute cette grande & belle province tomba sous les loix du Monarque. Ludovic Sforce, à la vérité, trouva moyen de rentrer encore dans Milan, à la faveur des intrigues & des supercheries qui lui tenoient lieu de mérite : mais ce ne fut que pour retomber avec plus d'opprobre, & subir un châtement plus exemplaire de ses perfidies à l'égard des François, auxquels il avoit fait la guerre en bandit & en scélérat, dès qu'il avoit vu décliner en Italie les affaires de Charles VIII son allié. Il fut pris, avec le cardinal Ascagne son frère, & renfermé dans le château de Loches en Touraine, où il mourut au bout de dix ans. Le cardinal d'Amboise eut le gouvernement du Milanès, qu'il parut n'avoir acquis que pour signaler sa modération avec plus d'éclat. Il obtint du Roi la grace du cardinal Sforce, qu'on tira de sa prison de Bourges, & qu'on laissa retourner en Italie. Après avoir reproché aux citoyens de Milan leur inconstance & leur aveuglement, il leur accorda une amnistie générale, & ne leur imposa qu'une contribution, dont bientôt encore il leur remit la plus grande partie.

Au
voit es
Ximèd
goit an
publics.
d'un si
mieux
que de
empriso
puis da
bloit lu
aux gra
dant &
encore
seule ré
directeu
illustre
niltre,
per tout
connoiss
nal de N
& plus
cette pr
Fent en
confesse
cinquan
Pame de
toutes s
quoit to
éloigne

Au même temps que d'Amboise ou Gom. de
 vroit en France son heureuse carrière, reb. gest.
 Ximènes, son digne émule, commen- Xim. lib.
 çoit aussi à fixer en Espagne les regards 104.
 publics. Né dans un bourg de Castille,
 d'un simple commis aux décimes, pas
 mieux avantage de côté de la fortune
 que de celui de la naissance, persécuté,
 emprisonné par son évêque, engagé de-
 puis dans l'ordre de S. François qui sem-
 bloit lui fermer pour toujours la route
 aux grandeurs, avec un génie transpen-
 dant & une probité plus recommandable
 encore, il étoit presque vieilli avec la
 seule réputation d'un prédicateur & d'un
 directeur zélé; lorsque la Reine Isabelle,
 illustre sur-tout par le choix d'un tel mi-
 nistre, lui fournit l'occasion de dévelop-
 per toute l'étendue de son génie. Sur la
 connoissance que lui en donna le cardi-
 nal de Mendoza, archevêque de Tolède,
 & plus encore sur l'estime qu'en conçut
 cette princesse éclairée aussi-tôt qu'elle
 l'eut entendu, elle le choisit pour son
 confesseur; comme il étoit âgé d'environ
 cinquante-six ans. Dès-lors il devint
 l'ame de son conseil, & le mobile de
 toutes ses entreprises. Elle lui communi-
 quoit toutes les affaires d'Etat, malgré
 l'éloignement qu'il témoignoit en avoir.

Il obtint même, à force d'instances, que la direction de la Reine ne l'obligerait point à demeurer à la cour, & qu'il n'y viendrait que pour la confesser. Hors de là, il remplissoit les fonctions communes à tous les religieux, & faisoit sous les voyages à pied, même dans provincial, ne vivoit que d'aumônes, ne portoit que des vêtements grossiers, ne mangeoit jamais hors du réfectoire, & quelque fatigué qu'il fût, il ne souffroit point qu'on le servit ailleurs que les autres.

Après avoir vécu ainsi pendant deux ans, l'archevêque de Tolède émit venant à mourir, la Reine qui s'étoit réservée personnellement la disposition des évêchés de Castille, nomma son confesseur à cette première dignité de l'Eglise d'Espagne, qui étoit sollicitée par les plus grandes maisons du royaume, & par le Roi Ferdinand lui-même pour un de ses fils naturels. Isabelle gardant le plus profond secret, sans le communiquer même à celui qu'elle choisissoit, fit expédier le brevet avec un espace réservé pour le nom du porteur, & écrit de sa propre main *François Ximènes*, & envoya aussitôt à Rome pour l'expédition des bulles. Quand elle le eut reçû, elle fit appeler son confes-

seur, & dit-elle des paroles d'adresse : *ohs Ximènes*. Il fut très-poussé à la cela ne fut point à son point, & même fut un véritable franc. Belle & intéressante ne quitte qu'on n'archevêque eune si l'immuni *Ximènes* ans ; n'robuste de son préve que des étoit d

leur, & les lui remettant; voyez, lui dit-elle, ce que veut la Sainteté. Ximènes parut fort surpris, en lisant cette adresse: A notre vénérable frère, François Ximènes, élu archevêque de Tolède. Il baïssa respectueusement les lettres pontificales, sans les ouvrir: les remit à la Reine, en lui disant: Madame, cela ne s'adresse point à moi, & se résout sur le champ, bien résolu de ne point accepter. Tout ce que la Reine put faire ensuite pour obtenir son consentement, fut parfaitement inutile: Il fallut un commandement formel du Souverain Pontife, pour vaincre la résistance. Acceptant alors avec cette noblesse & cette liberté que donne le désintéressement, il mit pour condition qu'il ne quitteroit jamais l'Eglise de Tolède, qu'on ne créeroit point de pension sur l'archevêché, & qu'on ne donneroit aucune sorte d'atteinte aux droits ni aux immunités de ce grand siège.

Ximènes avoit déjà cinquante-huit ans; mais il étoit d'un tempérament si robuste, qu'il paroïssoit encore à la fleur de son âge. Il jouïssoit d'une santé à l'épreuve des fatigues du corps, aussi bien que des travaux de l'esprit. Sa taille haute étoit droite & dégagée, la démarche

ferme, sa voix forte & agréable, son front large & sans rides, ses yeux enfoncés, mais vifs & pleins de feu. Pour son esprit, il étoit, selon ses historiens, capable de tout; & ce qui absorboit toutes les facultés des autres, n'étoit qu'un jeu pour lui. Sa prudence & sa pénétration étoient si grandes, qu'il n'y avoit point d'inconvéniens qu'il ne prévît, ou point d'expédiens qu'il ne trouvât dans les embarras imprévus. C'est ce qui lui acquit ce haut degré de considération dans le conseil d'Espagne, alors le plus contredit le plus habile de l'Europe. Sa fermeté n'éprouvoit pas même le premier étonnement, dans ce qui déconcertoit toutes les résolutions; d'où souvent arriva, que les affaires les plus désespérées avoient l'issue la plus heureuse. Il protégea constamment les savans, étant très-savant lui-même; mais il aimoit encore davantage les gens de bien. Il fit invariablement profession d'une probité incorruptible, & haïssoit tellement l'injustice, qu'aucune considération ne put jamais la lui faire dissimuler, ni l'empêcher de la punir quand il lui fut possible de le faire. Enfin il avoit une piété sans fard, & un zèle aussi actif qu'éclairé.

On lui a néanmoins reproché plusieurs

défauts ;
certaine a
accuser d'
chement
qui le fit
rendit sou
qu'aux au
donné au
don l'ait
la vie dan
épiscopat
criste pou
ce qui des
des preuve
qu'on n'a
très-assez h
nement, c
vient, le
refus de l
équivoque
peter, ma
gné du s
regarder c
rures, les
de toutes
bennes. X
mes, put
que teinte
melancolig
presence in

défauts ; & nous conviendrons d'une certaine aspérité de caractère, qui l'a fait accuser de fierté, de dureté, d'un attachement excessif à son propre sens : ce qui le fit moins aimer qu'estimer, & le rendit souvent aussi à charge à lui-même qu'aux autres. Mais qu'il se soit abandonné au faste de l'orgueil, que l'ambition l'ait dominé, que la simplicité de sa vie dans les commencemens de son épiscopat n'ait été qu'un manège d'hypocrisie pour en imposer à Isabelle ; c'est ce qui demanderoit, pour être adopté, des preuves qu'on n'a point fournies, & qu'on n'acquerra jamais contre une vertu assez héroïque pour avoir refusé sincèrement, comme tout le monde en convient, le siège brillant de Tolède. Le refus de l'épiscopat, marque la moins équivoque, ne nous laissons pas de le répéter, marque sûre toute seule de la dignité du sujet qu'on y élève, doit faire regarder comme des présomptions téméraires, les soupçons qui sapent la base de toutes les vertus épiscopales & chrétiennes. Ximènes, comme tous les hommes, put laisser prendre à sa vertu quelque teinte de son humeur sombre & mélancolique, sèche, austère, & en apparence impérieuse ; sans être un orgueil-

leux, un ambitieux réfléchi, un hypocrite.

De Cordelier, devenu primat d'Espagne, il ne voulut presque rien changer à sa première façon de vivre. Il se couchoit & se levait toujours sans personne pour le servir, ne portoit point de linge, & ne quittoit jamais l'habit de son ordre, même la nuit pour reposer. Quand il accompagnoit la Reine, on ne manquoit pas de lui préparer de spacieux appartemens: il prenoit une seule chambre, toute nue; & pour tous meubles, il y faisoit mettre une table, deux chaises & une paillese piquée, montée sur trois planches. Il ne se faisoit servir qu'un seul plat, des viandes les plus communes; & si on lui présentoit quelque chose de mieux, il l'envoyoit sur le champ aux malades du lieu où il se trouvoit. Outre les jeûnes commandés par l'Eglise, il observoit ponctuellement tous ceux qui étoient prescrits par la règle & les constitutions de son ordre. Il prit avec lui un assez grand nombre de ses anciens confrères, les plus édifiants & les plus pieux, pour réciter l'office en leur compagnie, & faire tous les exercices & coutumes du cloître. Il n'avoit que peu de valets, très-communs, & ne

cessaires.
Toute son
qu'il ne
quand il
jours,
qui l'occ
équipage
volut pe
chambelle
net, de
invariable
greue &
pédécalle
chemens
amples
mens,
d'accès.

On m
cit sans
de cour,
pour un
On le tra
use ame
déplacé
voit qu'a
poit. Il s
quement
nouvel
nière de
l'usage,

affaires pour les bas-offices de la maison. Toute son écurie consistoit en une mule, qu'il ne montoit que par intervalle, quand il se trouvoit trop fatigué; faisant toujours ses voyages à pied, comme ceux qui l'accompagnoient. C'étoit-là tout son équipage, & tout son domestique. Il ne voulut pas seulement entendre parler de chambellans, d'écuriers, de gentilshommes, de pages, & de laquais; quelque invariables qu'eussent été jusques-là, l'étiquette & la pompe des archevêques ses prédécesseurs. Au moyen de ces retranchemens, & d'une régie parfaite de ses simples revenus, il fit des biens immenses, & bannit l'indigence de son diocèse.

On murmura cependant d'une simplicité sans exemple, & sur-tout les évêques de cour, qui pranoient cette conduite pour une censure publique de la leur. On le traduisit à la Reine même, comme une ame basse & sordide, visiblement déplacée dans l'épiscopat, & qui ne pouvoit qu'avilir le haut rang qu'il y occupoit. Isabelle dont ce choix étoit uniquement l'ouvrage, eût désiré que le nouvel archevêque, en prenant une manière de vivre un peu plus conforme à l'usage, fit cesser des reproches qui re-

tomboient sur elle: mais elle connoissoit l'extrême fermeté de Ximènes, en matière de conscience. Comme elle avoit réussi par le moyen du Pape à lui faire accepter l'épiscopat, elle prit la même voie, pour l'engager à y vivre d'une manière qu'on lui disoit plus épiscopale. Alexandre VI qui goûtoit beaucoup plus le faste des Césars que l'humble simplicité de saint Pierre, ne manqua point de faire parvenir à Ximènes un bref conforme aux intentions de la Reine.

Ximènes avoit l'esprit trop bon, pour s'en laisser imposer par les foibles raisons du Pontife. Il changea néanmoins, parce qu'il vit sans doute moins d'inconvéniens à céder quelque chose, qu'à lutter pour le tout, contre la cour, contre le Pape, contre les évêques, contre le torrent général de la coutume & des préjugés. Il alla trop loin par la suite, & s'il n'égalâ pas tout le faste de ses prédécesseurs, il s'éloigna prodigieusement de sa première simplicité. Ses meubles, son train, sa table, tout devint magnifique; il traita les grands avec hauteur, & parut aspirer plutôt à se faire craindre qu'à se faire aimer. Observons en passant, que la médiocrité de

sa naissance
lui, &
de Castille
sa sécheresse
jours le
de la royauté
tus que
respect de
ils leur
pareil de
devenant
du zèle,
inévitables
aux pratiques
tra qu'un
maintien
déformais
es. Jamais
de la pro
la justice;
protecteur
et des pa
dans l'op
more, qu
choses,
& l'avanc
Un des
ut de sup
impôts les
protégera c
Tome 2

la naissance dont on se prévaloit contre lui, & la fierté particulière aux grands de Castille autorisoient en quelque sorte sa sécheresse impérieuse. Mais tel est toujours le danger du premier pas hors de la route marquée: c'est par leurs vertus que les Pasteurs doivent s'attirer le respect des peuples; quand au contraire ils leur veulent imposer par le vain appareil de la grandeur, l'aliment du vice devant en quelque sorte l'instrument du zèle, l'excès & les abus sont presque inévitables. L'archevêque, en se réduisant aux pratiques d'une vertu commune, n'en tira qu'un secours insuffisant pour le maintien de son autorité, qui ne put désormais se passer des ressources humaines. Jamais cependant il ne relâcha rien de sa probité rigide, ni de son zèle pour la justice; il ne se laissa jamais d'être le protecteur des gens de bien, des petits & des pauvres, de tous ceux qu'il savoit dans l'oppression. On doit ajouter encore, qu'il ne fit jamais de plus grandes choses, que pour la gloire de l'Eglise & l'avancement de la religion.

Un des premiers usages de sa puissance, fut de supprimer, non sans peine, les impôts les plus onéreux au peuple, qu'il protégea constamment. Mais la meilleure

preuve qu'il fit en même temps de sa dextérité, ce fut la réforme des religieux de son ordre. Pour soumettre quelques moines aux devoirs clairs & précis de leur profession, il eut plus d'obstacles à vaincre, & plus de pièges à éviter, que pour amener à ses pieds tous les seigneurs de Castille & d'Aragon. Les Cordeliers anciens ou conventuels ne craignoient rien tant que d'être réunis aux Observantins qu'affectionnoit Ximenès, comme tiré d'entre eux. Ils pénétrèrent son dessein, quoique de tous les Espagnols, la plus secrète des nations, il fût le plus impénétrable; ils en prévirent leur général, & celui-ci prévint le Pape, qui lui commit à lui-même le soin de la réforme. Il partit aussi-tôt de Rome, & s'en vint en Espagne, où Ximenès attendoit la même commission, qu'il avoit fait demander par l'ambassadeur de leurs Majestés Catholiques. Ximenès étoit étonné, mais affermi dans sa résolution par l'obstacle même qu'il y rencontroit, prit le parti d'observer son antagoniste, afin de profiter de la première démarche fautive qu'il lui yeroit faire. Comme il excelloit dans l'art de connoître les hommes, il s'aperçut bientôt qu'il avoit affaire à un esprit ardent & peu judicieux, qui se se-

roit plu
qu'on
verser.
que le
ma d'u
menès.
s'il avo
il parlo
je n'ou
Isabelle.
die & po
insolenc
faisoit l
Le géné
sédération
une com
mation:
& avoit
lui, mai
veroit b
réformati
solide, &
voit la d
tout y e
qu'alors.
Avec d
ordres re
d'humeur
le clergé
expliqué

toit plus de tort à lui-même que tout ce qu'on pourroit entreprendre pour le traverser. En effet, des la première audience que le général obtint d'Isabelle, il déclama d'une manière indécente contre Ximenès. La Reine indignée lui demanda s'il avoit oublié ce qu'il étoit, & à qui il parloit. Non, Madame, répondit-il, je n'oublie pas que je parle à la Reine Isabelle, qui n'est, comme moi, que cendre & poussière. Tout fut décidé, après cette insolence, qui, de l'affaire de Ximenès, faisoit l'affaire personnelle de la Reine. Le général Franciscain perdit toute considération. La Reine fit nommer à Rome une commission nouvelle pour la réformation : Ximenès en étoit déclaré le chef, & avoit pouvoir non seulement pour lui, mais pour les substitués qu'il trouveroit bon de se choisir. Il exécuta la réformation ; il cimentea d'une manière si solide, & obvia si bien à ce qui pouvoit la détruire, qu'encore aujourd'hui tout y est à peu près au même point qu'alors.

Avec cette ardeur pour la réforme des ordres religieux, Ximenès n'étoit pas d'humeur à laisser regner les abus dans le clergé de sa propre Eglise. Il s'en étoit expliqué aux députés du chapitre de To-

lède, dès le moment qu'ils étoient venus le complimenter sur sa nomination; & l'alarme dès-lors s'étoit mise dans cette compagnie, où, comme dans bien d'autres, les relâchemens anciens étoient comptés parmi les privilèges. Elle avoit même envoyé à Rome son trésorier, Alfonso d'Albornos, d'une maison des plus illustres de Castille, afin de prévenir le Pape & les cardinaux contre tout ce que pourroit entreprendre le nouvel archevêque. Mais ce ministre actif, & si difficile à surprendre, fit poursuivre l'envoyé, qui fut joint en mer, à la vue de l'Italie, & ramené en Espagne, où malgré la splendeur de sa naissance, il subit dix-huit mois de prison. Sur la rigueur de ce châtement, qui n'avoit point d'autre cause apparente que d'être allé négocier à Rome sans la permission de sa souveraine, Ximenès, tout différent de ces foibles ministres dont la mollesse cruelle multiplie les fautes & les châtimens, disoit que par un trait de sévérité il s'en épargnoit mille. Cet acte de vigueur fut exécuté, avant que l'archevêque eût pris en personne possession de son siège.

Il étoit si nécessaire à Isabelle, qu'il ne put la quitter qu'après trois ans d'épil

copat,
moins
tout ce
comme
le maria
chiduc
permissio
tôt pour
centre d
rable aut
soit rédu
tale du r
puis sou
étoit enc
lieu de l'
& sous la
que spirit
prélat éto
& compte
faux, qu'
souler ses
mille hom
celier de
d'Etat, a
ment apr
deux cent
son titre d
noit une
tat & dar
avec toute
non seulem

copat, pour aller à Tolède, ou du moins pour y avoir le loisir de faire tout ce qu'il méditoit. A ce terme enfin, comme tout étoit en fêtes à la cour pour le mariage de l'infante Jeanne avec l'archiduc Philippe d'Autriche, il obtint permission de s'absenter, & partit aussitôt pour son évêché. Tolède située au centre de l'Espagne, & la plus considérable autrefois de ses villes, quoiqu'elle soit réduite à huit mille habitans, capitale du royaume du temps des Goths, puis sous les Arabes leurs vainqueurs, étoit encore, du temps de Ximenès, le lieu de l'assemblée des Etats de Castille, & sous la puissance temporelle aussi bien que spirituelle de son archevêque. Ce prélat étoit seigneur de seize autres villes, & comptoit un si grand nombre de vaisseaux, qu'il pouvoit mettre sur pied, sans souler ses sujets, vingt-cinq à trente mille hommes. Il étoit encore grand chancelier de Castille, chef-né du conseil d'Etat, ayant droit d'opiner immédiatement après le souverain; ce qui joint à deux cent mille ducats de revenu, & à son titre de primat d'Espagne, lui donnoit une autorité presque égale dans l'Etat & dans l'Eglise. Ximenès fut reçu avec toute la pompe que demandoient non seulement tous ses titres, mais bien

plus encore l'envie de plaire à un favori & à un ministre de son caractère. Quoiqu'il eût écrit au chapitre & à la ville qu'il ne vouloit point de cérémonies; ces deux corps, ainsi que tous les autres, & presque tout le peuple allèrent au devant de lui à une lieue de la ville, & lui rendirent à l'envi tous les honneurs que chacun put imaginer.

L'archevêque, sans se repaître de ces fumées, & sans toutefois montrer une indifférence dédaigneuse, répondit brièvement à chacun avec un air d'intérêt & de sensibilité, avec une justesse & une présence d'esprit admirable. Ensuite, il se livra tout entier aux œuvres solides qu'il avoient amené. Le jour même de sa réception, quoique la cérémonie en eût duré depuis le matin jusqu'au soleil couché, il prit possession de son église, où la coutume étoit que le nouvel archevêque jurât de conserver les droits & les privilèges du chapitre. Les chanoines l'observoient, tremblans sur ce qui s'étoit passé à ce sujet: mais l'archevêque naturellement généreux, content de les avoir réduits à la soumission, jura sans aucune restriction de conserver inviolablement les droits, tant de l'Eglise que du chapitre, & d'employer au besoin toute son

auto
fint
cun
duret
mité
Ap
frater
comm
que
voulu
des p
Dura
son
ouver
requé
nalté
dire,
fités
efficac
que
Il fit
écoles
des c
où il
avec
profu
larité
Toléd
toute
plus

autorité pour les maintenir. Il les maintint en effet, plus religieusement qu'aucun de ses prédécesseurs. Telle étoit la dureté apparente, & la vraie magnanimité de Ximènes.

Après le rétablissement de la charité fraternelle & de la concorde religieuse; comme la plus belle qualité d'un évêque est celle de père des pauvres, il voulut connoître tous les besoins, tant des pauvres honteux que des mendiants. Durant plusieurs jours, les portes de son palais leur furent continuellement ouvertes. Il recevoit & lisoit toutes leurs requêtes; il entendoit avec une patience insatiable tout ce qu'ils avoient à lui dire, soulageoit sur le champ les nécessités pressantes, & prenoit des mesures efficaces, tant pour les tirer du malheur que pour les empêcher d'y retomber. Il fit ensuite la visite des hôpitaux, des écoles & des églises, se fit rendre compte des charges & des revenus; & par-tout où il fut nécessaire, il suppléa du sien, avec une libéralité qui alloit jusqu'à la profusion. C'est lui qui corrigea une irrégularité choquante, dans la cathédrale de Tolède, d'ailleurs une des plus belles de toute l'Espagne, mais dont le chœur, plus étroit d'un tiers que la nef, ne

répondoit pas même au milieu de l'ensemble. Cette dépense, vu la grandeur auguste de l'édifice, fut prodigieuse; & il la fit seul, sans vouloir que le chapitre, quoique très-riche, y contribuât en rien.

Ami sincère du peuple, grand zéléteur de la justice, de l'ordre & de l'honnêteté publique, dès sa prise de possession, il ne signala pas moins son administration que sa libéralité & sa magnificence. Il purgea son diocèse, non seulement des usuriers, mais des lieux infâmes; & cela, d'une manière si absolue, qu'en huit jours il n'en resta pas un seul. Ayant découvert, que sous le prétexte d'une tolérance moins dangereuse que la sévérité, des juges honteusement intéressés avoient été les soutiens de ces lieux de corruption, & qu'à ce genre de prévarication ils en avoient ajouté beaucoup d'autres, jusqu'à rendre des sentences notoirement injustes; il les obligea de les révoquer eux-mêmes, & fit arracher des registres publics ces monumens d'iniquité. Il en condamna quelques-uns à de grosses amendes en faveur des pauvres, les cassa de pleine autorité, comme seigneur temporel, & donna leurs places à des personnes dont

l'intégrité
même l
prévaric
niers pu
pables
se cont
prompt
fant à
parmi l
bon us
vrées,
mentati
s'établit
qu'enco
nès est
cèse de
mandati
fance; l
leur ori
décesseu
fres, o
occupés
faifance.
de Xim
ler un
sujet de
Pour
fiatique
node. l
vérité

l'intégrité lui étoit connue. Il éclaira de même la conduite de ceux qui avoient prévariqué dans le maniement des deniers publics, fit appréhender aux coupables toute la rigueur des loix, & se contentant ensuite d'une restitution prompte, il les força tout en les punissant à se louer de sa clémence. Mais parmi le peuple sur-tout, au moyen du bon usage qu'il fit des sommes recouvrées, pour l'acquit des dettes & l'augmentation des revenus de la ville, il s'établit une réputation si extraordinaire, qu'encore aujourd'hui le nom de Ximènes est en bénédiction dans tout le diocèse de Tolède. Par-là, il mit en recommandation jusqu'à l'obscurité de sa naissance; les désordres qu'il corrigeoit tirant leur origine de la négligence de ses prédécesseurs, tous issus de maisons illustres, ou même de sang royal, & peu occupés de ce genre populaire de bienfaisance. C'est ainsi que dans les mains de Ximènes, ce qui ne peut que ravalier un homme médiocre, devenoit un sujet de relief.

Pour rétablir enfin la discipline ecclésiastique, il assembla son clergé en synode. Déposant alors cette grande sévérité qui prépare les voies à la re-

flauration, mais qui trop soutenue ne
 fert qu'à effaroucher les esprits, après
 avoir donné en particulier ses avis pa-
 ternels à chacun de ceux qu'il crut en
 avoir besoin, il se contenta de faire ces
 réglemens sages, dont le peu qui nous
 a été conservé, plein de vues également
 dignes d'un grand évêque & d'un grand
 ministre, fera long-temps regretter ce
 qui s'en est perdu. Voyant qu'en bien
 des personnes toute la religion se rédui-
 soit à des pratiques extérieures dont elles
 ne faisoient pas l'esprit, il ordonna que
 tous les dimanches & fêtes après la grande
 messe, les curés feroient des instructions
 simples & solides aux peuples, & que
 le soir ils apprendroient aux enfans
 les principes de la doctrine chrétienne.
 Il fit faire pour cela des livres de pro-
 nes & de catéchismes. Pour procurer
 aux prêtres la facilité de dire la messe
 avec la pureté nécessaire de conscience,
 il leur permit à tous de s'absoudre les
 uns les autres, des cas même réservés à
 l'évêque. Il voulut qu'on ménageât soi-
 gneusement l'honneur des ecclésiastiques,
 dans les procédures même qu'on seroit
 obligé de faire contre eux, & qui de-
 voient s'expédier promptement & avec
 le moins d'éclat qu'il seroit possible. Plus

ils
 crai
 yeu
 dre
 leun
 gran
 leur
 A t
 fiast
 char
 de
 affai
 don
 ne f
 effe
 beso
 nés
 en e
 face
 tres
 Il
 tous
 com
 dispo
 quell
 cela
 l'arch
 ceux
 que
 On f

ils sont coupables, disoit-il, plus il faut craindre de les rendre méprisables aux yeux du peuple. Il évitoit de les reprendre en public; & loin d'imaginer que leur avilissement dût servir de relief à sa grandeur, on eût dit que leur gloire & leur opprobre étoient les siens propres. A tous les tribunaux tant laïcs qu'ecclésiastiques, il fut enjoint de juger sur le champ & sans frais les causes de peu de conséquence; & pour les grandes affaires, qu'en vingt jours au plus on donnât sentence définitive. Au reste, ce ne furent point là des spéculations sans effet: jamais Ximènes n'ordonna sans besoin, & jamais ordonnance de Ximènes ne demeura sans exécution. Dès lors en effet, l'Eglise de Tolède changea de face, & servit d'exemple à tous les autres diocèses d'Espagne.

Il fit encore statuer en synode, que tous les paroissiens se confesseroient au commencement du Carême, afin de se disposer à la communion paschale, à laquelle ils ne seroient point admis sans cela; & que les pasteurs enverroient à l'archevêque un mémoire exact de tous ceux qui ne l'auroient pas reçue, ainsi que des pécheurs publics & scandaleux. On statua aussi, qu'il y auroit dans tou-

tes les paroisses un registre où s'inscri-
roient les noms de ceux qui seroient
baptisés, ainsi que de leurs pères, mè-
res, parains, marraines, & même de quel-
ques témoins, avec l'année, le mois, &
le jour où le baptême auroit été admi-
nistré. Cette institution, si essentielle à
tant d'égards, étoit d'une nécessité par-
ticulière contre les divorces fréquens &
de mauvaise foi, dans un temps où l'at-
tente contractée à la cérémonie du bap-
tême faisoit un empêchement dirimant
du mariage. Toutefois personne, avant
Ximènes, n'avoit pris cette sage mé-
thode, que toute la chrétienté, dit-on,
tient de lui. Du reste, tant de grandes
œuvres, qui seroient honneur au plus
long épiscopat, ne furent que le pre-
mier essai de Ximènes, qui les soutint
avec cette constance qu'on admira par-
ticulièrement entre ses hautes qualités,
& qui ne cessa d'y ajouter tant qu'il
résista.

Guich. l. 3. Dans le même temps, Jérôme de Sa-
Comin. l. vonarote, religieux Dominicain, acquit
8. en Italie une célébrité non moins extraor-
Nauclet. dinaire, dans un genre différent. Fer-
chron. vol. rare étoit sa patrie; Florence fut le théâ-
3. gener. tre de sa gloire, puis de son opprobre.
50. Il y jouit long-temps de la vénération

univers
dans u
un sain
phète,
publiqu
tion. S
des cos
grand
Domini
ble Alle
Marsile
très-van
lettres &
& à un
Le fort
entier p
bateur,
fut empr
qué à d
& enfin
gnons,
pour en
de ce q
favoriser
les trou
servoit
presque
pour pr
ecumén
tion de

s'inscri-
feroient
es, mè-
de quel-
mois &
é admi-
ntielle à
ité par-
uens &
où l'af-
du bap-
dirimant
, avant
ge mé-
dit-on,
grandes
au plus
le pre-
soutint
nira par-
qualités,
nt qu'il
e de Sa-
, acquit
extraor-
nt. Fer-
le théa-
pprobre.
énération

universelle, acquit un crédit sans exemple dans un homme de son état, passa pour un saint, pour un apôtre, pour un prophète, & fut l'oracle sans lequel la république ne prenoit plus aucune résolution. Ses prédications pathétiques firent des conversions sans nombre, & du plus grand éclat: il fit prendre l'habit de S. Dominique à Nicolas Chambert, noble Allemand en haute considération; à Marsile Ficin, chanoine de Florence, très-vanté pour son habileté dans les lettres & dans la philosophie Platonicienne, & à une foule d'autres savans hommes. Le sort changeant tout à coup & tout entier pour lui, il fut traduit en perturbateur, en hypocrite, en hérétique: il fut emprisonné, frappé d'anathème, appliqué à des tortures d'une cruauté inouïe, & enfin brûlé avec deux de ses compagnons, après avoir été étranglé. Il avoit pour ennemi, Alexandre VI, furieux de ce qu'il empêchoit les Florentins de favoriser les entreprises qui perpétuoient les troubles dans l'Italie, & de ce qu'il se servoit de son ascendant sur l'esprit de presque tous les peuples & les princes, pour presser la célébration d'un concile œcuménique, pour procurer la réformation de l'Eglise dans son chef & dans

ses membres. Savonarole avoit écrit pour cela à l'Empereur, aux Rois de France, d'Espagne, de Portugal & d'Angleterre.

Les opinions furent très-partagées sur lui ; & , comme de tous les personnages singuliers , on en a dit , & trop de bien , & trop de mal. Il n'est pas étonnant que les écrivains de son siècle , peu critiques encore & d'ailleurs entraînés par leurs préventions respectives , en aient fait , les uns un prophète & un saint à miracles ; les autres , en bien plus petit nombre cependant , un imposteur sacrilège & un scélérat. Mais des historiens même placés à la distance convenable des faits pour en juger sainement , ont partagé ces impressions suspectes : tant il est dangereux qu'on ne réduise les nobles fonctions de l'historien , juge des jugemens même , à celles de copiste. C'est donc sur les œuvres qu'on doit juger Savonarole ; & l'on n'en trouve aucune qui méritât un raffinement barbare de tortures , ni une peine capitale. Ce fut-là une des nombreuses atrocités du Pontife qui a le plus affligé l'Eglise dans son dernier âge. Savonarole cependant ne nous semble pas irrépréhensible. Ses déclamations outrées contre le clergé , & sur-tout contre le clergé Romain qu'il trou-

voit c
plante
déplac
que v
des ce
prêche
tions
la par
trique
monde
d'écart
punis
ment
un hé
lui ont
licati
propres
& à
exalté
mer ,
Xim
dre da
tière b
zèle ,
parmi
nade.
celle
à sa
au jou
aux p

voit corrompu depuis la tête jusqu'à la plante des pieds, ses saillies injurieuses & déplacées contre Alexandre lui-même, quelque vicieux que fût ce Pontife, le mépris des censures pontificales & de la défense de prêcher, l'offre faite à de vaines conditions de se justifier par l'épreuve du feu, la part même qu'il prit aux affaires politiques, tout mort qu'il devoit être au monde; c'étoient-là autant de griefs ou d'écarts qui méritoient, non pas d'être punis capitalement, mais d'être efficacement réprimés. Savonarole ne fut, ni un hérétique, ni un martyr: ceux qui lui ont donné l'une ou l'autre de ces qualifications, avoient chacun leur intérêt propre en vue. Ce fut vraisemblablement, & à certaines époques, un cerveau exalté, un illuminé, qu'il falloit renfermer, & non pas brûler.

Ximenès, après avoir tout mis en ordre dans son diocèse, trouva une matière bien plus abondante encore à son zèle, dans les mouvemens qui s'éleverent parmi les Mores du royaume de Grenade. Ce peuple ardent & léger, sans cesse irrité de la contrainte qu'on faisoit à sa religion, ne pouvoit s'accoutumer au joug Espagnol. Ximenès lui-même céda aux préjugés de son siècle, & usa de

violence pour faire des conversions; & comme les plus grands hommes ne sont pas exempts de grandes fautes, il lut échappa une imprudence, qui faillit tout perdre. Étant à Grenade, chargé d'éclairer & de contenir les mécontents, il se fit apporter tout ce qu'on put saisir de livres de l'Alcoran, & les fit publiquement brûler. Peu de jours après, cent mille habitans de cette ville extrêmement peuplée parurent sous les armes, en criant avec fureur: *Liberté, vive Mahomet.* Mais les grands hommes ne se font pas moins connoître en réparant les fautes, qu'en les évitant. Avant que cette populace attroupée tumultueusement eût un chef qui mit l'ordre parmi elle, & dirigeât ses efforts, la garnison du quartier de Grenade, nommé l'Alhambra, suffit à Ximenès pour amortir le premier feu de la rebellion: la médiation de Zégri qu'il avoit converti, Zégri recommandable par le sang auguste du fameux Alberhamar qui couloit dans ses veines, & par toutes les vertus qui peuvent ajouter à l'héroïsme, éteignit l'incendie jusqu'à la dernière étincelle.

Il étoit chef de cette maison, qu'honoroient les Arabes avec un respect presque religieux, grand, bien fait, plein de

génie
égaloit
tés. X
version
Mores
à l'Eta
& pres
gélique
Il n'en
Zégri à
chargea
d'ailleu
de péne
fort att
Ils eure
qui ach
l'illustre
plein gr
d'impati
nom de
grand C
quel il
puis la p
mesurés
de brav
une ég
dans le
sintéress
rité, rie
version
reux qu

généie & de probité, & d'une valeur qui égaloit au moins toutes les autres qualités. Ximenès prévoyant combien la conversion d'un grand si accredité parmi les Mores feroit avantageuse à la religion & à l'Etat tout ensemble, l'avoit entreprise, & pressée d'abord par la voie peu évangélique des menaces & de la contrainte. Il n'en usa cependant que pour amener Zégri à écouter les instructions, & se chargea lui-même de les faire. Il savoit d'ailleurs que Zégri, qui avoit beaucoup de pénétration & de culture, n'étoit pas fort attaché aux rêveries de l'Alcoran. Ils eurent ensemble plusieurs conférences, qui acheverent de dissiper les ténèbres de l'illustre prosélyte. Zégri demanda de son plein gré le baptême, témoigna beaucoup d'impatience de le recevoir, & y prit le nom de Gonsalve, en considération du grand Gonsalve de Cordoue, avec lequel il étoit lié d'une étroite amitié, depuis la prise de Grenade, où ils s'étoient mesurés corps à corps, avec une égalité de bravoure qui leur inspira de même une égale estime l'un pour l'autre. Si dans le changenient de religion, le désintéressement est le garant de la sincérité, rien ne fut plus sincère que la conversion de Zégri. Ximenès, aussi généreux qu'habile, voulant tempérer par les

bienfaits l'amertume de ses premières rigueurs, lui offrit sur ses propres revenus cinquante mille écus de pension, & ne put jamais l'engager à les recevoir. Quelque temps après le baptême, Ximènes revint à la charge; & alors il interpola le nom de sa Majesté Catholique: Zégnri accepta par respect, mais à condition que cette somme seroit employée tout entière à gagner au christianisme les gens de sa nation.

Ce prince parut toujours depuis, non seulement chrétien très-sincère, mais animé d'un zèle apostolique; & personne ne travailla plus efficacement à la conversion de ses compatriotes. En toute rencontre, il faisoit gloire d'être chrétien, & témoignoit n'avoir qu'un regret, qui étoit d'avoir embrassé trop tard le christianisme; qu'à la vérité on l'avoit obligé d'entendre les instructions, mais qu'on lui avoit si bien fait connoître le faux des préjugés de sa naissance & de son éducation, qu'il n'avoit pu en homme vrai se dispenser de les abandonner. Comme tout le monde étoit persuadé de la droiture & de la grandeur d'ame de ce Prince, & que tout ce qu'il y avoit de distingué parmi les Mores se piquoit d'avoir l'esprit & le cœur faits comme

lui; il n'en de de sa fo véroient quât de chrétien Ximènes leté, se leur des hon, pu nistie gé put plus le bapté de l'admi pes enti mille de doute à que Xim pour que chacun d seul, sans déjà dit suffit pou censeurs établir un tre les t âges de Ximènes aux âges traça la r

Jus; il n'y eut plus aucun nouveau chrétien de quelque distinction, qui rougit de sa foi; & aucun de ceux qui persévéroient dans le Mahométisme, qui marquoit de l'aversion pour les instructions chrétiennes. A ces heureuses impressions, Ximenès joignant ses efforts, son habileté, ses libéralités abondantes, la terreur des châtimens mérités par la rébellion, puis l'heureuse surprise d'une amnistie générale; en peu de jours, on ne put plus suffire à ceux qui demandoient le baptême, en sorte qu'on fut obligé de l'administrer par aspersion à des troupes entières. Il y en eut jusqu'à trois mille de baptisés alors. On s'en fera sans doute à la prudence d'un homme tel que Ximenès, sur les précautions prises pour que l'eau sanctifiante tombât sur chacun des cathécumènes. Cet exemple seul, sans rappeler ce que nous avons déjà dit dans une rencontre pareille, suffit pour confondre la témérité de ces censeurs chagrins, qui ne cherchent qu'à établir une scandaleuse dissemblance entre les temps primitifs & les derniers âges de l'Eglise.

Ximenès si digne de servir de modèle aux âges suivans, & qui en effet leur traça la route en bien des règles de con-

duite, fit preuve, à Grenade même, de cette étendue de génie qui embrasse tous les temps & prévoit tous les inconvéniens. L'archevêque de Grenade, prélat d'une insigne piété, travailloit de son côté à la conversion des Mores, avec toute l'ardeur que peut inspirer à un saint évêque l'amour de son propre troupeau. Partant de ce seul principe, & ne consultant que l'utilité présente, il voulut donner aux nouveaux chrétiens, des traductions Arabes de l'écriture-sainte, du rituel, du missel, & généralement de tous les livres d'église. Il penchoit même à leur faire réciter l'office divin, ou du moins une partie considérable, en langue vulgaire. Ximenès qui avoit la tête plus froide, & qui voyoit tous les objets en eux-mêmes indépendamment de la préoccupation & de l'intérêt du moment, regarda le dessein de l'archevêque de Grenade, comme d'une conséquence dangereuse. Sur la récitation de l'office en langue vulgaire, il dit en deux mots, que l'usage de l'Eglise universelle étoit contraire, & qu'une Eglise particulière ne pouvoit pas s'en dispenser. Pour ce qui est de la traduction des livres divins, il soutint qu'elle diminueroit infailliblement la vénération des peuples pour la

religi
questi
& de
n'étoi
ne po
parmi
la lan
pères
égar
comm
lui-mé
qu'au
à ses
des cl
qu'en
chevé
raisons
& les
confes
La
peu re
il ne
confid
nade.
res su
que ce
domin
pécho
sultes
lianis

religion ; qu'il en naîtroit une foule de questions, de disputes, de doutes-même & de perplexités, auxquels les ignorans n'étoient pas en état de satisfaire, & qui ne pourroient qu'affoiblir leur foi ; que parmi les nations anciennes qui parloient la langue originale des livres saints, les pères & les saints docteurs avoient à cet égard usé d'une réserve extrême pour le commun des fidèles ; que Jésus-Christ lui-même en avoit montré l'exemple, & qu'au lieu de donner au peuple, comme à ses apôtres, une connoissance claire des choses sacrées, il ne lui en parloit qu'en allégories & en paraboles. L'archevêque de Grenade se rendit à ces raisons : les traductions n'eurent pas lieu, & les usages de l'Eglise Romaine furent conservés religieusement.

La conversion des Grenadins fut si peu retardée par-là, qu'en quelques mois il ne resta pas un seul Mahométan de considération dans toute la ville de Grenade. Le torrent des conversions vulgaires suivit la même proportion. Depuis que ces peuples avoient été soumis à la domination Castillane, & qu'on n'empêchoit pas seulement parmi eux les insultes populaires & les dérisions du Christianisme, mais qu'on les obligeoit à

écouter les instructions chrétiennes, les rêveries de Mahomet tomboient dans le dernier décri, & n'avoient plus pour soutien qu'une habitude aveugle, reléguée dans la lie des citoyens, ou parmi les sauvages ifolés des montagnes. Ceux-ci poussés tout à coup par un instinct brut, & désespérés à la nouvelle du changement qui s'étoit fait dans la ville, prirent les armes de tous côtés, & se rassemblerent en troupes nombreuses. Ils furent surpris dans leurs défilés, avec une célérité dont ils n'avoient point d'exemple, & forcés de livrer une bataille, où la rebellion fut étouffée par le massacre de presque tous les rebelles. On obligea le reste des montagnards à détruire eux-mêmes leurs forts & leurs retranchemens. Les principaux d'entre eux furent donnés en otage, pour répondre de la fidélité des autres.

Ximenès trouva aussi-tôt après une matière nouvelle à l'exercice de ses talents, ou plutôt de sa religion & de son incorruptible équité. Depuis sept à huit ans que les Espagnols avoient découvert l'Isle qu'ils appelerent de leur nom, & qui porte aujourd'hui celui de Saint-Domingue, ils y avoient déjà diffamé leur nation & leur religion même, par toutes

sortes de
chant qu
sans nu
tat, ils
s'enrichi
les Indie
nes, on
milliers;
dans leur
trés, dre
& à les
sauvages
rée, ils
més les r
nus inha
ces s'éto
science,
quel tout
lares, qu
humaine,
néanmoins
pleins de
& même
oppresser
avec leur
étoient tra
leurs sujet
la religion
persistoien
des Espagn

sortes d'excès & de cruautés. Ne cherchant que l'or & les profits personnels, sans nul égard à l'intérêt même de l'Etat, ils dépeuploient le pays, afin de s'enrichir. Non seulement ils faisoient les Indiens esclaves pour exploiter les mines, où ces malheureux périroient par milliers; mais ils cherchoient l'or jusques dans leurs entrailles après les avoir éventrés, dressoient des dogues à les chasser & à les dévorer comme des animaux sauvages; & quelquefois, au lieu de cuire, ils distribuient à ces chiens affamés les membres de leurs esclaves devenus inhabiles au travail. Ces tyrans atroces s'étoient fait un principe de conscience, car qui n'en a pas? suivant lequel tout étoit permis contre ces Insulaires, qu'ils disoient n'avoir que la figure humaine, sans ame raisonnable: ils étoient néanmoins fort doux & fort dociles, pleins de raison, infiniment plus justes, & même beaucoup mieux faits que leurs oppresseurs. Les Caciques ou princes, avec leurs femmes & leurs enfans, étoient traités comme les mpindres de leurs sujets; ceux qui avoient embrassé la religion chrétienne, comme ceux qui persistoient dans l'infidélité: en un mot, les Espagnols s'étoient rendus si odieux,

qu'on entendoit souvent dire aux Indiens, qu'ils ne vouloient point d'un paradis où se trouveroient des Espagnols. C'est ainsi que la haine retomboit, de leur personne, sur leur religion; ces peuples ne pouvant concevoir qu'elle fût bonne, puisque ceux qui en faisoient profession étoient si méchans.

Tant de motifs de religion, de charité, d'humanité même, touchèrent vivement deux pieux Hiéronimites, comptés parmi les premiers apôtres du nouveau monde. Ils franchirent derechef ce vaste espace de mers inconnues & si redoutées alors, afin de réclamer la protection de la cour, en faveur d'un peuple désespéré dont ils n'étoient plus que les vains consolateurs. Mais le même or qui faisoit le malheur des Indiens dans leur partie, en rendoit la réparation comme impossible en Espagne. Répandue avec profusion sur toutes les avenues du trône, il les tenoit si bien fermées aux missionnaires, qu'ils avoient perdu courage, quand l'archevêque de Tolède vint en cour. La réputation qu'il avoit d'aimer passionnément la justice, & de appuyer avec une générosité inaccessible à tout respect humain, leur fit implorer sa médiation. Il les engagea d'abord à

parler

parler a
gner pe
être : i
tout qu
le gouv
s'oppose
leur auto
plus gra
propre d
chargea
plein con
ceux que
corrompu
saires intè
sur les lie
glantes,
destitués,
cois Boba
& ramené
plus d'inf
est donc
mistres, p
les Indien
ux prince
venger qu
oit s'en
es Europe
Au mil
enre, l'a
oit pas d
Tome 2

parler avec une entière liberté, sans épargner personne de quelque rang qu'il pût être : il apprit avec indignation, surtout que les officiers, les magistrats & le gouverneur de l'isle, bien loin de s'opposer aux désordres, n'usent de leur autorité que pour en commettre de plus grands. Faisant ensuite son affaire propre de celle des missionnaires, il se chargea de leur requête, la fit lire en plein conseil, & malgré l'opposition de ceux que les présens de l'Inde avoient corrompus, il fit nommer des commissaires intègres, pour aller juger les délits sur les lieux. Il y eut des exécutions sanglantes, bon nombre d'officiers furent destitués, & le gouverneur, nommé François Bobadille, fut chargé de chaînes, & ramené en Espagne, pour y subir avec plus d'infamie la peine qu'il méritoit. Ce n'est donc pas à l'Église, ni à ses ministres, premiers & constans défenseurs des Indiens opprimés ; ce n'est pas même aux princes, qui ne manquoient pas de les venger quand ils étoient instruits, qu'on doit s'en prendre des excès commis par les Européens dans le nouveau monde. Au milieu de tant d'affaires de tout genre, l'archevêque de Tolède ne perdit pas de vue les soins propres de la

Tome XVI. S

place qu'il occupoit dans l'Eglise. Etant allé à Alcalá, ville de son diocèse où il avoit fait ses premières études, il y bâtit le superbe collège de Saint Ildefonce, fit tant de bien à cette université qui ne le cède à aucune d'Espagne, & y mit les études sur un si grand pied, qu'elle se glorifie encore de le reconnoître pour son fondateur. Il entreprit ensuite son grand ouvrage de la Bible Polyglotte. Il y employa cette foule de savans que ses libéralités avoient attirés de tous les pays, & que la supériorité de ses propres lumières dirigea dans tous leurs travaux. On y travailla plus de douze ans; & ce temps, comparé à l'œuvre, doit encore paroître peu de chose. Cette Bible contient le texte Hébreu, la version des septante, avec une traduction littérale, celle de S. Jérôme, & enfin le paraphrase Chaldaïque d'Onkelos sur le Pentateuque. On trouve encore un volume d'addition contenant un dictionnaire des mots Hébreux & Chaldéens, qui est fort estimé des savans. Cette entreprise, sans compter les frais énormes de l'impression, coûta des sommes prodigieuses. Ximenes donna tout ce qu'on voulut, pour d'anciens manuscrits: il en fut tel, qui lui coûta quatre mille ducats. La dépense totale passa cinquante mille ducats d'or

somme
sans dou
dans ces
Polyglot
créateur
en tant
mais brill
copistes,
maître &
Il fit en
si semblab
d'œuvre c
naissance Fr
servi de
étoient ap
que l'indig
vocation,
richement
désendu,
des postula
voir ce qui
Remarquan
les filles,
évil procha
as de quo
trois cent
plus pauvre
m ajouta d
es esclaves
uis le plus

homme effrayante pour le temps. Il y a sans doute quelques défauts à reprendre dans cet essai hardi, qui a été suivi de Polyglottes plus parfaites : mais le génie créateur de Ximènes, en ceci comme en tant d'autres leçons données, à jamais brillera de la gloire qui réjaillit des copistes, ou des imitateurs, sur leur maître & leur modèle.

Il fit encore à Alcalá une institution si semblable à celle de S. Cyr, ce chef-d'œuvre de l'intelligence & de la bienfaisance Françoisé, qu'elle paroît lui avoir servi de modèle. Pour les filles qui étoient appelées à la vie religieuse, & que l'indigence empêchoit de suivre leur vocation, il fonda un second monastère, richement doté, où il fut expressément défendu, non seulement de rien exiger des postulantes, mais encore d'en recevoir ce qui seroit offert volontairement. Remarquant enfin que l'honneur de bien des filles, même de qualité, couroit un péril prochain, parce qu'elles n'avoient pas de quoi se marier; il donna d'abord trois cent mille livres, pour établir les plus pauvres. Dans le même temps, il en ajouta deux cent mille, pour délivrer des esclaves chrétiens qui gémissent depuis le plus long-temps sous le joug des

infidèles. Il se trouvoit alors dans son diocèse, où l'on ne sauroit compter les aumônes & toutes les bonnes œuvres qu'il fit en trois mois. Dans ce même espace de temps, il mit la dernière main au rétablissement de la discipline parmi son clergé. Et sur cet objet capital, qu'on juge par le trait suivant, choisi entre mille autres, comme un des mieux marqués au coin de Ximènes; qu'on juge du point de perfection, où se portoient ses idées. Pour faire concevoir avec quel degré de pureté & de respect se devoient traiter nos redoutables mystères, il fut statué que le chanoine qui seroit en semaine pour la célébration, & les deux qui lui serviroient de diacre & de soudiacre, iroient passer tout ce temps-là dans l'ancien cloître, dont on répara quelques appartemens à cet effet. Là, tout accès étoit interdit aux laïcs, les officians y vaquoient à la prière, ou à de saintes lectures, & n'avoient de conversation qu'avec peu d'ecclésiastiques d'une vertu éprouvée. Ce règlement demeura en vigueur dans l'Eglise de Tolède long-temps encore après la mort de Ximènes.

Quittons cependant une matière qui à notre plan ne nous permet pas d'épuiser

& par
liées
plutôt
le mi
part.
entre
lique,
peine
partage
Les E
Calabre
aux Fr
ainsi e
parti d
Keine f
et ses d
Roi de
du duch
les jeux
par une
tout à
éduites
La dé
tre d'u
Franc
Charles
saint,
oit la
ouis; &
ient c

& passons aux affaires de France, fort
 liées alors avec celles d'Espagne, ou
 plutôt avec celles d'Aragon, auxquelles
 le ministre d'Isabelle eut assez peu de
 part. En conséquence d'un traité fait
 entre Louis XII & Ferdinand le Catho-
 lique, ces deux Rois s'emparerent sans
 peine du royaume de Naples, & se le
 partagèrent suivant leurs conventions.
 Les Espagnols obtinrent la Pouille & la
 Calabre, & le reste du royaume demeura
 aux François. L'infortuné Frédéric se vit
 ainsi entièrement dépouillé, & prit le
 parti de se retirer en France avec la
 Reine sa femme, ses princes ses enfans
 & ses deux sœurs, l'une répudiée par le
 Roi de Pologne, & l'autre dépossédée
 du duché de Milan. Exemple touchant
 des jeux cruels de la fortune acharnée
 sur une même famille, où l'on voyoit
 tout à la fois trois têtes couronnées,
 réduites à une sorte de bannissement.
 La dépouille de Frédéric devint la ma-
 tière d'un nouveau traité entre les Rois
 de France & d'Aragon. On stipula que
 Charles de Luxembourg, ou Charles-
 Quint, petit-fils de Ferdinand, épouse-
 roit la princesse Claude, fille aînée de
 Louis; & que les deux Rois se dessaisi-
 roient chacun de leur portion du roy-

Marian.

L. 27.

Hist. de

Chev.

Bayar. c.

8.

aume de Naples, en faveur du jeune
 prince & de la jeune princesse. L'archi-
 duc Philippe, père de Charles de Luxem-
 bourg, vint lui-même en France pour
 ce traité, & le signa, tant en son nom
 qu'en celui de Ferdinand, dont il étoit
 gendre & plénipotentiaire. Louis & Phi-
 lippe procédoient avec la bonne foi & la
 haute probité, qui les distinguèrent tou-
 jours l'un de l'autre: mais l'Aragonois
 perfide n'en agissoit pas à beaucoup près
 ainsi. On eut bientôt lieu de s'en con-
 vaincre. Sur la foi du traité, Louis XII
 congédia des troupes de renfort qu'il en-
 voyoit à son armée d'Italie. L'armée Es-
 pagnole au contraire y reçut un renfort
 de troupes Allemandes. Aussi-tôt après,
 Ferdinand défavoua son gendre, se mo-
 qua de la crédulité de Louis, & n'atta-
 chant la honte qu'au mensonge infruc-
 tueux, il se gloire de la trahison, & ne
 chercha qu'à en recueillir le fruit. Les
 François dépourvus, surpris, accablés,
 perdirent en deux mois les batailles de
 Seminara & de Cérignole, qui leur firent
 perdre tout le royaume de Naples, &
 qui portèrent la fortune & l'infamie de
 Ferdinand à leur comble. Ce royaume
 lui demeura tout entier, pour passer avec
 tous ses autres Etats, dans la maison
 d'Autriche.

Des
 mées,
 mirent
 la piété
 le jubi
 les déb
 plus qu
 placé su
 que le
 que les
 en aussi
 La bull
 meurero
 visiter le
 en emp
 mais le
 temps,
 & à sepe
 aussi l'in
 sans que
 plus con
 qu'il prop
 pas plus
 enfin tre
 chrétien
 religion,
 portoient
 H con
 tion des
 Jeanne d

Des dissensions & des guerres si animées, en bouleversant toute l'Italie, mirent sans doute de grands obstacles à la piété des fidèles qui vouloient gagner le jubilé séculaire : mais la licence & les débordemens qui regnoient à Rome plus qu'en aucun autre lieu, & le crime placé sur le trône pontifical, plus encore que le danger des routes, empêchèrent que les pèlerins scandalisés n'accourussent en aussi grand nombre que de coutume. La bulle portoit que les étrangers demeureroient quinze jours à Rome pour visiter les églises, & que ceux de la ville en emploieroient trente à cette visite : mais le Pape fut obligé de réduire ce temps, à cinq jours pour les étrangers, & à sept pour les Romains. Il prolongea aussi l'indulgence dans l'année suivante, sans que le concours devint beaucoup plus considérable. Un projet de croisade qu'il proposa dans le même temps, n'eut pas plus de succès. Alexandre VI étoit enfin trop décrié dans tout le monde chrétien, pour faire croire qu'il agit par religion, dans les choses même qui en portoient la marque la plus imposante.

Il confirma cependant la sainte institution des Annonciades, faite par la Reine Jeanne de France qu'avoit répudiée Louis

Act. SS. XII. La bulle est du 12 février 1502.
 ad 4. febr. Cette vertueuse princesse, entièrement
 D'Attichi détachée d'un monde si injuste à son
 vie de la B Jeanne égard, forma le dessein d'en détacher
 pag. 397. les autres, & de rassembler le plus qu'elle
 pourroit de vierges chrétiennes en com-
 munité régulière. Comme sa propre
 dévotion se proposoit d'imiter la sainte
 Vierge le plus parfaitement qu'il lui étoit
 possible, la règle qu'elle leur donna ne
 fut qu'une méthode pratique & précise
 de cette imitation qu'elle réduisit à dix
 articles relatifs aux dix vertus principales
 de Marie. Telles sont, dans l'idée de la
 fondatrice, la pureté, l'humilité, la cha-
 rité, la patience, la mortification, la
 prudence, & plus spécialement la réserve
 dans les paroles, l'assiduité à la prière,
 le mépris des biens du monde, & l'obéis-
 sance qui fait la base de toute la vie re-
 ligieuse. Tout ayant été concerté entre la
 princesse & un saint religieux de l'étroite
 observance de S. François, nommé Gil-
 bert Nicolai qui étoit son confesseur;
 la règle fut examinée par l'évêque d'Albi,
 Louis d'Amboise, qui crut si bien y re-
 connoître l'esprit de Dieu, qu'aussi-tôt il
 en demanda lui-même avec instance la
 confirmation au souverain Pontife. L'ha-
 bit de l'ordre consiste en une robe grise,

un scapul
 fere princ
 lles qui
 gent sur h
 blanc pou
 l'exemple
 sous la dir
 servance,
 pour leur
 La sain
 l'habit, m
 naissance q
 jusqu'à son
 Surs les p
 nstère fut
 fixé son fé
 de vertus é
 Elle fut en
 ligieuses,
 entier, jus
 lèges des
 son tombe
 Des témoin
 posèrent,
 sang. Sur
 bien prouv
 célébrer la
 dans les m
 placée de p
 emnité, a

un scapulaire d'écarlate, en quoi il diffé-
re principalement des Antoniaques cé-
lestes qui l'ont bleu, une médaille d'ar-
gent sur la poitrine, & un long manteau
blanc pour le cœur. Ces religieuses, à
l'exemple de leur fondatrice, se mirent
sous la direction des Franciscains de l'ob-
servance, & eurent en grande vénération
pour leurs vertus exemplaires.

La sainte institutrice, sans prendre
l'habit, moins propre à ses vues de bien-
faisance que l'appareil de sa dignité, fut
jusqu'à son dernier soupir le modèle des
Sœurs les plus ferventes. Le premier mo-
nastère fut bâti à Bourges où elle avoit
fixé son séjour, & où elle mourut pleine
de vertus & de mérite, le 4 février 1504.
Elle fut enterrée dans l'église de ses re-
ligieuses, & son corps y est demeuré
entier, jusqu'à ce que les sectaires sacri-
lèges des derniers siècles le tirèrent de
son tombeau, & le brûlèrent en 1562.
Des témoins entendus juridiquement dé-
posèrent, qu'alors encore il versa du
sang. Sur plusieurs autres miracles aussi
bien prouvés, il fut d'abord permis de
célébrer la fête de Jeanne de France
dans les monastères de son ordre. On l'a
placée depuis, avec la plus grande so-
lennité, au nombre des saints.

Enfin, le moment arriva où il plut au Ciel de tirer l'abomination du lieu saint, de mettre fin à la profanation de la chaire apostolique, à l'opprobre & aux gémissemens de l'Eglise Romaine, & au mal des Romains & de l'Italie entière, au scandale de tout le monde chrétien. Alexandre VI n'avoit pas une année à vivre, lorsque sur la fin de l'an 1502, le monstre dont il étoit le père & l'appui; c'est-à-dire César, duc de Valentinois, près d'être accablé par les princes d'Italie ligués contre cet ennemi public, feignit de vouloir se réconcilier avec eux, conclut en effet un traité, puis les engagea sous des prétextes spécieux à le venir joindre à Senigaille où il pouvoit tout oser. Des qu'ils y furent entrés, on ferma les portes; & sans autre façon, ils furent aussi-tôt, partie étranglés, partie jetés dans les cachots. Alexandre, loin de venger ces horreurs, n'en fit que des plaisanteries, qui avoient quelque chose de plus cruel encore. Pe content de les approuver ainsi, il s'y rendit le complice effectif. Comme on vouloit sur tout exterminer la maison des Ursins, dont les chefs Valentin-Paul & François, duc de Gravina, avoient déjà été étranglés; au milieu de Rom

Guiech.

l. 5.

où le
sur la
vité p
intére
réter
tandis
quarti
alliés
Le car
eût sig
Valent
il périt
on, -av
le card
trouva
temps,
crime d
montoit
d'or, -
enlever.
lérat eu
loin, s
de la pa
ne pou
mollesse
voués à
rité, pr
des im
d'ailleurs
Mais le

où le cardinal leur parent étoit revenu sur la foi du dernier traité, & même invité par le Pape comme pour une affaire intéressante, le perfide Pontife le fit arrêter prisonnier à l'entrée du Vatican, tandis qu'on se faisoit dans les différens quartiers, des autres personnes & des alliés même de cette infortunée maison. Le cardinal fut détenu, jusqu'à ce qu'il eût signé un ordre de livrer au duc de Valentinois toutes les places des Ursins: il périt aussi-tôt après, empoisonné, dit-on, avec des cantharides. On croit que le cardinal Jean-Baptiste Ferraro, qu'on trouva mort dans son lit vers le même temps, finit aussi par le poison. Tout le crime de celui-ci étoit son argent, qui montoit à plus de quatre-vingt mille écus d'or, & que le duc de Valentinois fit enlever. Les violences de cet illustre scélérat eussent été encore beaucoup plus loin, s'il n'eût éprouvé des oppositions, de la part du Roi Louis XII, que nous ne pouvons pas néanmoins excuser de mollesse dans la défense des Ursins, dévoués à la France. Cette faute, à la vérité, provenoit moins de son fond, que des impulsions du cardinal d'Amboise, d'ailleurs aussi généreux que son maître. Mais le désir qu'avoit d'Amboise de par-

ibid.

Gnicch.
Ughel.
Bzov.

venir à la papauté, demandoit des ménagemens pour le duc de Valentinois, tout-puissant à Rome; & quel écueil que la tiare, pour les vertus même les mieux éprouvées, quand on se flatte de l'obtenir en les négligeant!

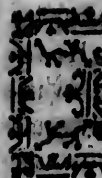
Le meurtre & le poison réussissant si bien à la cupidité du duc de Valentinois, il voulut encore grossir son trésor, de celui du cardinal Adrien de Corneto, & de deux ou trois autres qui passioient pour les plus riches du sacré collège. Il suffisoit pour cela qu'ils mourussent; parce que le Pape, comme il est bon de le rappeler ici, étoit en possession d'hériter des cardinaux. Ils furent invités à un repas magnifique, qu'on devoit leur servir à la campagne, en la compagnie du Pontife. Le duc son fils y fit préparer du vin empoisonné, & défendit au maître-d'hôtel d'en donner à personne sans sa permission: mais l'arrêt d'Alexandre étoit prononcé. Quelques précautions que son fils eût employées pour empêcher de se méprendre, la fatale méprise eut lieu; & lui-même faillit d'en être la victime, aussi-bien que son père. La force de son tempérament lui sauva la vie, après une cruelle maladie de dix mois. Pour le Pape, comme il étoit âgé de soixante-

douze
gement
promen
lence d
il mour
bles, le
corps e
tout no
nière ef
torrent
toute na
pendant
manusc
avoir req
d'une fi
six jours
tes les n
l'adulatio
sensibile
celle du
Il est
xandre f
trame où
pres file
de celui
peu imp
que d'un
dans le
d'horreur
tout ce c

douze ans, & que d'ailleurs il avoit largement bu, arrivant fort échauffé de la promenade, il ne put résister à la violence du poison : quelques heures après, il mourut dans des convulsions horribles, le dix-huitième d'août 1503. Son corps enfla prodigieusement ; il devint tout noir, & parut défiguré d'une manière effrayante. Telle est la relation du torrent des auteurs contemporains, de toute nation & de tout parti. On a cependant avancé, sur la foi de quelques manuscrits obscurs, que ce Pape, après avoir reçu tous les sacremens, étoit mort d'une fièvre qui le tourmentoit depuis six jours : mais ce monument porte toutes les marques d'un ouvrage dicté par l'adulation, en faveur d'une famille plus sensible à la honte du châtement, qu'à celle du crime.

Il est plus difficile de décider si Alexandre fut ou ne fut pas complice de la trame où l'iniquité se prit dans ses propres filets, & qui coûta la vie au père de celui qui l'avoit brassée. Discussion peu importante, puisqu'il n'est question que d'un crime de plus ou de moins, dans le cours d'une vie qui fourmille d'horreurs. Cependant, pour satisfaire à tout ce que peut exiger l'impartialité ou

l'exacritude la plus scrupuleuse , ne laissent pas ignorer que la plus saine partie des historiens le décharge de ce dernier forfait. Mais le fauteur habituel des excès d'un fils sans loi & sans foi , en est-il innocent à ce tribunal formidable , où la fausse indulgence toute seule est réputée connivence ! Entre les vices personnels d'Alexandre VI , sa perfidie plus que punique , comme la qualifie un de ses historiens , sa cruauté , son avarice , la dissolution de ses mœurs & le scandale de sa conduite furent extrêmes. Il eut toutefois quelques vertus , ou quelques-uns de ces instincts qui marquent les grandes âmes. Il aima les lettres , sans les cultiver , & récompensa les savans. Il entretenit parfaitement ses troupes qui étoient nombreuses , & fut le premier qui mit ses successeurs en état de figurer dans le monde comme souverains. Ses plaisirs ne lui firent point négliger les affaires , & la débauche ne lui ôta rien de son courage , ni même de sa fierté : traits plus dignes encore , pour la plupart , de blâme que d'éloge , plus dignes au moins de l'émule du conquérant dont la vanité lui fit prendre le nom , que du vicaire du Bon Pasteur qu'il devoit se proposer uniquement pour modèle.



III

D

LIVRE

Depuis

1503

Luth

II

Es

aussi bie

leurs f

nie ,

coim de

Telle fu

boise ,

ficat ,

par am

souvera

en Itali



HISTOIRE

DE L'ÉGLISE.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

*Depuis la mort d'Alexandre VI en
1503, jusqu'au commencement du
Luthéranisme en 1517.*

Les grands hommes ont leurs foibles
aussi bien que les hommes vulgaires : mais
leurs foibles même, ainsi que leur gé-
nie, sont communément marqués au
coin de la grandeur & de l'élevation.
Telle fut, dans le cardinal George d'Am-
boise, la prétention au souverain ponti-
ficat, qu'il rechercha cependant moins
par ambition, que pour complaire à son
souverain, & pour en appuyer les droits
en Italie. Mais ce fut par cet endroit-là

Guich.
1, 6.

même qu'il manqua son coup, & par les artifices du cardinal Julien de la Rovère, qui fut tourner à son propre avantage les craintes de cette ombrageuse nation. Le cardinal d'Amboise avoit une entière confiance dans la Rovère, attaché depuis dix ans à la France, odieux par conséquent à la faction Espagnole, & d'ailleurs ennemi particulier du duc de Valentinois, qui avoit aussi la sienne. Ainsi, il n'y avoit aucune apparence que ce confident eût des prétentions pour lui même. Les troupes nombreuses que Louis XII avoit encore en Italie, s'étant approchées de Rome, formerent pour d'Amboise un nouvel appui, dont la Rovère sentit toute la force.

Il vint trouver d'Amboise, & lui persuada, qu'indépendamment de ce dernier moyen qui faisoit peine à tous les amis, son élection ne pouvoit manquer; qu'il lui seroit même plus nuisible qu'avantageux, par rapport aux cardinaux contraires à sa nation; qu'on ne manqueroit pas de dire qu'il n'avoit été élu que par la crainte des armes Françoises, & qu'on iroit peut-être faire ailleurs un second Pape. Le cardinal d'Amboise communiqua ces représentations au duc de Valentinois qui étoit dans son parti,

& qui ad-
dence &
moins ex-
fourber,
par la R-
tromper.
gner l'ar-
le duc à
ciera &
avoit déjà
tinent de
blir la su-
ils entrer
trente-hu-
que son
vé, se m-
de Pice-
l'un des
lège, ma-
réputé tr-
faveur d-
présentée
pas seule-
Espagnol
la confian-
ques. Le
voir un
tiers à ce
en effet,
le nom d-

& qui accusa la Rovère de fausse confiance & de trahison : mais d'Amboise, moins expert que Borgia dans l'art de fourber, s'étoit si bien laissé persuader par la Rovère, que rien ne put le détromper. Il ne fit pas seulement éloigner l'armée Françoisse; mais il engagea le duc à sortir de Rome, avec les officiers & tous les gens de guerre qu'il y avoit déjà. Les cardinaux leverent incontinent des milices bourgeoises pour établir la sûreté dans la ville: après quoi, ils entrèrent au conclave, au nombre de trente-huit. La Rovère qui sentoit bien que son moment n'étoit pas encore arrivé, se mit à briguer les voix, en faveur de Piccolomini, cardinal de Sienne, l'un des hommes de bien du sacré collège, mais, comme son oncle Pie II, réputé très-contraire à la France. A la faveur de cette disposition habilement présentée, le rusé solliciteur ne lui obtint pas seulement le suffrage de la faction Espagnole; mais il gagna pour lui-même la confiance de leurs Majestés Catholiques. Les Italiens, dans la crainte d'avoir un Pape étranger, s'unirent volontiers à cette faction. Piccolomini fut élu en effet, le 22 septembre 1503, & prit le nom de Pie III, en mémoire de son

oncle. Le cardinal d'Amboise ne recueillit, pour fruit de ses intrigues, que les froideurs du nouveau Pontife, les sarcasmes des Romains, & la défection de ceux mêmes des princes qui avoient été les plus attachés à la France.

Il ne paroît pas cependant qu'il fût encore bien défabusé, quand, après vingt-six jours seulement, Pie III passa du trône au tombeau. La tiare, dans les vues du cardinal de la Rovère, n'étoit qu'un ornement déposé sur la tête de ce Pontife presque moribond, jusqu'à ce que son bienfaiteur intéressé vit jour à pouvoir s'en décorer lui-même. D'Amboise rentra au conclave, sans savoir apparemment où en étoit la brigade de son compétiteur; mais il ne tarda point à en être instruit. Dès le premier jour, trente-unième d'octobre, avant même que le conclave fût fermé, Julien de la Rovère, cardinal de S. Pierre-aux-liens, eut les deux tiers des voix, & l'élection se trouva faite. Depuis l'exaltation de son prédécesseur qu'il savoit ne devoir pas vivre long-temps, il s'étoit occupé sans relâche à lier sa partie. La haine du nom François lui avoit acquis la faveur des Espagnols. Il profita de la décadence que commençoient à éprouver les affai-

res du
gagner
la maîs
rances
donner
liens, i
léger,
cabale
savoient
droits d
quand i
fois pou
maux,
peut-êtr
étant Pe
tement,
le souve
plus qu'
que la t
dont le
mation
re, la p
Il avoit
qu'il pri
honorer
mémoire
mains.
Pour
cardinat
la légatic

res du duc de Valentinois, pour le gagner, avec les cardinaux attachés à la maison de Borgia, en relevant les espérances d'un homme toujours prêt à se donner au plus offrant. Quant aux Italiens, ils le connoissoient pour un esprit léger, d'humeur hargneuse, remuant & cabaleur: mais en même temps ils le favoient intrépide, défenseur ardent des droits du S. Siège, & tenant sa parole, quand il avoit promis de donner. Toutefois pour obtenir les suffrages des cardinaux, dit un auteur Italien, il promit peut-être plus qu'il ne voudroit donner étant Pape. On ajoute qu'il disoit hautement, en plaisantant sans doute, que le souverain pontificat valoit infiniment plus qu'on n'avoit coutume de le vendre; que la tiare étoit une de ces raretés, dont le prix ne se mesure pas sur l'estimation commune: mais en cette matière, la plaisanterie seule est un scandale. Il avoit si peu d'idée des convenances, qu'il prit le nom de Jule, non pas pour honorer le saint Pape Jule I, mais en mémoire du premier des Empereurs Romains.

Pour dédommager en quelque sorte le cardinal d'Amboise, Jule II lui confirma la légation de France, avec la disposition

Guicchi
l. 6.

des bénéfices du royaume, & y ajouta une pleine autorité sur le comté Venetien. Ce fut aussi à la recommandation de ce concurrent supplanté, que le neveu de celui-ci, François de Clermont Lodève, archevêque de Narbonne, fut un des quatre premiers cardinaux que créa le nouveau Pontife. On observe qu'à cette promotion commença la cérémonie de fermer la bouche aux nouveaux cardinaux. Amboise, ministre zélé & bon patriote, se consola mieux encore, en voyant la place qu'il perdoit remplie par un homme qu'il croyoit fort affectionné à Louis XII: autre bétise, aussi peu excusable que les précédentes. Si nous comparons ensemble les deux plus grands ministres de leur temps; Ximenès, par la profonde connoissance qu'il avoit des hommes, aura certainement l'avantage sur le cardinal d'Amboise: il se fût beaucoup mieux tiré du dédale des intrigues Italiennes, ou plutôt il ne s'y fût jamais engagé. Mais d'Amboise, au milieu de ses fausses démarches, signala toujours son caractère de dignité & de modération. Il eut la foiblesse d'aspirer à la papauté; mais il ne mit en œuvre que les bons offices de ses amis, sans employer, ni un trafic indigne, ni les li-

béralités
forma,
Avant l'
des trou
attenter
se plaig
de ses
faux am
coup su
cultés &
noient d
insulter
à la simp
ble sans
ternie pa
Le Pa
avec le
pas moi
presque t
glise Rom
trer dan
ce duc p
du Pape
forces de
né, com
anciens
tures, &
tiens qui
étendre
fit avec le

béralités, pas même les promesses. Il ne forma, ni cabale, ni brigues artificieuses. Avant l'élection, il suspendit la marche des troupes Françoises, pour ne point attenter à la liberté des suffrages. Il ne se plaignit ensuite, ni des manœuvres de ses rivaux, ni de la duplicité de ses faux amis; & après deux affronts reçus coup sur coup, il reconnut sans difficultés & sans murmures ceux qui venoient de les lui faire essuyer. On put insulter à sa simplicité; mais on insultoit à la simplicité du juste, plus irréprochable sans doute, si elle n'avoit pas été ternie par quelque ambition.

Le Pape Jule, réconcilié par intérêt avec le duc de Valentinois, n'en étoit pas moins décidé à ruiner une fortune, presque toute formée aux dépens de l'Église Romaine; & d'abord, il voulut rentrer dans les places de la Romagne que ce duc possédoit. Borgia, depuis la mort du Pape son père, ne disposant plus des forces de l'Etat Ecclésiastique, abandonné, comme tous les scélérats, de ses anciens amis, trahi par ses propres créatures, & poussé vivement par les Vénitiens qui prétendoient aussi bien que lui étendre leur domination sur la Romagne, fit avec le Pape un traité par lequel il s'en-

Marian.
lib. 28,
n. 47.

gageoit à lui remettre toutes les places qu'il avoit dans cette province. Sur quelle lueur nouvelle d'espérance, il se repentit bientôt après de cet engagement, & manda sous main au gouverneur qu'il avoit à Césene, de faire pendre celui qui viendroit pour prendre possession de cette ville au nom du Pape; ce qui s'exécuta. Cet attentat ne put être si secret, qu'il ne parvint à la connoissance du Pontife, avant que le duc se fût dérobé à ses poursuites. On crut ne devoir plus garder de mesures, après cette noirceur. On l'arrêta prisonnier, on le resserra étroitement dans le château de S. Ange, puis à Ostie, sous la garde du cardinal de Carvajal, jusqu'à ce que toutes les places eussent été livrées aux officiers du Pape. Il avoit dessein de se retirer en France: mais Carvajal le fit résoudre, de gré ou de force, d'aller joindre à Naples Gonsalve de Cordoue, qui lui feroit, disoit-il, un meilleur parti que les François. En effet, ce général Espagnol le combla de careffes; il lui fournit un équipage de prince, & partagea sa bourse avec lui: mais il donna aussi-tôt avis de cette aventure au Roi d'Espagne, & lui conseilla de ne prendre aucune confiance dans un fourbe qui le trahiroit à la première occasion, dans

une bête
cher de
les tigres
porté en
prison, c
après que
ses garde
Navarre
Dieu, u
rat, le si
fut massa
sion tum
avanie de
militaire.

La mo
qui arriv
occasionn
Espagne,
l'Europe.
mandable
tus chréti
vation de
activité,
courage,
de sa nati
habile ho
que cette
ries, le r
Mores, l
doue, &

une bête féroce qu'on ne pouvoit empêcher de nuire qu'en l'enchaînant comme les tigres & les léopards. Borgia fut transporté en Espagne, & jeté dans une prison, où il demeura environ trois ans; après quoi s'étant évadé, en corrompant ses gardes, il se réfugia chez le Roi de Navarre son beau-frère. Mais le bras de Dieu, une fois appesanti sur ce scélérat, le suivit dans ce nouvel asile. Il y fut massacré peu après, dans une excursion tumultueuse, plus semblable à une avanie de brigands qu'à une expédition militaire.

La mort d'Isabelle, Reine de Castille, qui arriva le 26 de novembre 1504, occasionna beaucoup de mouvemens en Espagne, & dans toutes les cours de l'Europe. Cette princesse à jamais recommandable pour sa piété & toutes ses vertus chrétiennes, pour l'étendue & l'élevation de son esprit, sa prudence, son activité, pour la grandeur même de son courage, faisoit principalement la gloire de sa nation, & du Roi son époux, tout habile homme qu'il étoit. C'est à Isabelle que cette monarchie doit les isles Canaries, le nouveau monde, l'expulsion des Mores, les exploits de Gonsalve de Cordoue, & presque toute la prépondérance

Marian.
lib. 28,
ii. 60.

dont elle jouit long-temps en Europe. Jamais Ferdinand n'eût exécuté, n'eût formé de si nobles projets, si elle ne l'evoit encouragé par ses exhortations & ses exemples. Tant de mérite, joint au présent d'une couronne, ne put cependant fixer le cœur volage de son époux; quoique cette épouse vertueuse n'eût jamais cessé de le rappeler au devoir, non seulement par la constante régularité de sa conduite dont l'indépendance de sa couronne la rendoit seule maîtresse, mais par tous les ménagemens de la douceur, de la discrétion, & même par son attention généreuse à dérober, autant qu'il étoit possible, aux yeux de ses sujets, les infidélités de son mari. Elle avoit cinquante-trois ans quand elle mourut; & Ferdinand n'en avoit que trente-sept.

Ofov. l.
3. Bonna-
curf. in
Diar.

La Reine, par son testament, avoit déclaré sa fille Jeanne, femme de l'archiduc Philippe, héritière de Castille; & comme Jeanne, surnommée la Folle, avoit en effet perdu l'esprit, Isabelle avoit confié l'administration de ce royaume au Roi Ferdinand, jusqu'à ce que le jeune duc de Luxembourg, fils de Jeanne & de Philippe, eût atteint l'âge de vingt ans. Cette dernière marque de considération, donnée au Roi d'Aragon contre

les

les
duc
niens
négo
ces t
flanc
niés
d'Esp
Franc
coup
voient
al qu
gers.
bonill
peu re
notre
cher d
vir à l
pleine
ques. I
Isabelle
mécom
arrivée
Ferdina
qui fut
mand f
conteu
royaum
mort qu
du rég
Tom

n Europe.
 uté, n'êtr
 si elle ne
 ortations &
 e, joint au
 put cepen-
 son époux;
 se n'êtr ja-
 veoir, non
 égularité de
 lance de sa
 tresse, mais
 la douceur,
 ar son atten-
 autant qu'il
 e ses sujets,
 Elle avoit
 lle mourut;
 e trente-sept.
 amment, avoit
 me de l'ar-
 de Castille;
 née la Folle;
 Ifabelle avoit
 e royaume au
 que le jeune
 de Jeanne &
 âge de vingt
 de considéra-
 ragon contre
 les

les prétentions très-fondées de l'archiduc, étoit sujette à bien des inconvéniens; & de là naquirent en effet ces négociations & ces factions adversatives, ces traités sans nombre & sans confiance, par lesquels on vit tour à tour alliés & brouillés ensemble, les princes d'Espagne & d'Autriche, les Rois de France & d'Angleterre, & par contre-coup, les puissances d'Italie, qui n'avoient alors d'autre mouvement que celui qui leur étoit imprimé par les étrangers. Nous n'entreprendrons pas de débrouiller ce chaos fastidieux, & d'ailleurs peu relatif à notre objet. Il suffira, selon notre méthode accoutumée, d'en toucher dans les rencontres ce qui doit servir à la liaison des faits divers, & à la pleine intelligence des choses ecclésiastiques. Moins d'un an après la mort d'Isabelle, Philippe d'Autriche partit très-mécontent pour la Castille, où, à son arrivée, tous les seigneurs quitterent Ferdinand, pour s'attacher à Philippe qui fut couronné Roi de Castille. Ferdinand fut alors contraint à se démettre honteusement de l'administration de ce royaume: mais le nouveau Roi étant mort quelques mois après, Ferdinand fut élu régent par les États. Il dut cette

fortune inespérée au généreux Ximènes, qui n'avoit point à se louer de ce prince, & qui le forçoit en quelque manière à l'aimer, ou du moins à l'honorer & à l'appuyer. Peu après, Ximènes fut chargé du gouvernement, durant l'absence du Roi d'Aragon, que des soupçons conçus contre le grand Gonsalve firent partir pour le royaume de Naples, où ce héros commandoit.

La Reine Jeanne avoit une sœur cadette, nommée Catherine, mariée depuis deux ans au prince Arthur, fils aîné du Roi d'Angleterre. Arthur étant mort sans postérité, le Roi son père, pour n'être pas obligé de rendre deux cent mille écus de dot qu'avoit eus Catherine, résolut de la faire épouser au prince Henri son second fils, & demanda au Pape Jule cette dispense fatale, dont nous verrons dans la suite les effets déplora- bles. Comme Alexandre VI avoit déjà permis à Emmanuel, Roi de Portugal, d'épouser successivement les deux sœurs, Jule suivit cet exemple, nonobstant les réclamations de plusieurs évêques. Il se- roit téméraire sans doute de limiter gé- néralement, même en cette matière, le pouvoir des souverains Pontifes : mais les ménagemens de Jule à l'égard d'Hen-

ri VII
formois
dispense
d'Angle
déceffe
Lancast
sacré,
Richard
échoua
Rapin
la dépen
fr. C'est
perpétue
de la créc
démontre
ques, qu
mûremen
avoit plus
même da
ces vertus
me par d
honore d
Les sec
exaltés &
voient tou
jours pren
de condes
quiétude &
excès. La
a commu

ri VII, prince décrié pour son avarice, formoient-ils une cause bien plausible de dispense ? Il prit aussi envie au Roi d'Angleterre, de faire canoniser son prédécesseur Henri VI, de la maison de Lancastre dont il étoit lui-même, & massacré, comme on l'a vu, par ordre de Richard II, de la maison d'Yorck. Il échoua dans son entreprise, qui, selon Rapin Thoiras, ne fut arrêtée que par la dépense qu'il eût fallu faire pour réussir. C'est ainsi que les préventions se perpétuent dans les sectes, en se jouant de la crédulité populaire. Il est néanmoins démontré par les monumens authentiques, que le Pape & les cardinaux, tout mûrement examiné, déclarerent qu'il y avoit plus de simplicité, & d'imbécillité même dans la vie d'Henri VI, que de ces vertus éminentes que le Ciel confirme par des miracles, & que l'Eglise honore d'un culte public.

Les sectaires de Bohême, tant de fois exaltés & tant de fois rabaissés, se relevoient toujours de leur chute, & toujours prenoient pied sur les premiers traits de condescendance, pour porter leur inquiétude & leur essor impie aux derniers excès. La tolérance de la coupe, ou de la communion sous les deux espèces,

Rain.
1504, n.
33.
Harpef.
Feld. 15,
f. cœ. 6.

Bossuet.
Variat. T.
II, l. xx.

dépuis long-temps ne les contentoit plus ; & toutes les impiétés des Thaborites ; c'est-à-dire de Jean Hus & de Wiclef , avoient repris parmi eux. Les Calixtins , ou ceux qui se bernoient à la coupe , étoient à la vérité en plus grand nombre , & s'opposoient eux-mêmes aux prétentions factieuses des autres. Ceux-ci cependant devinrent assez nombreux , pour produire une secte particulière , sous la direction du cordonnier Pierre Relesiski , maître digne de tels disciples. Il leur donna d'abord un corps de doctrine ; Matthias Convalde fut ensuite leur pasteur ; ils se firent eux-mêmes des ministres , & subsisterent dans cette forme de hiérarchie , ou plutôt de brigandage , jusqu'à ce que Luther attira dans son parti eet honorable renfort. C'est ce qu'on a nommé les frères de Bohème.

Leur doctrine , ou leur audace avoit de quoi plaire au faux réformateur de l'Allemagne , qui s'appropriâ les idées de cette populace sans frein , & à qui par conséquent elle ne laisse pas même la gloire méprisâble de l'invention dans sa monstrueuse réforme. La messe , la transubstantiation , la prière pour les morts , les honneurs qu'on rend aux saints , & sur-tout la puissance du Pape

choqué
les dis
souver
glise R
lypse ;
abomin
images
prière p
le célib
jeûnes ,
puérites.
tres fête
recôte ;
règle de
rémonies
que l'ora
de la me
levé , &
dans l'Eu
leurs mir
au moins
tisoient t
autres E
en premie
rans , éga
ixtins do
es Catho
plus anci
Les Ca
oupe , s

choquoient les frères de Bohême. Selon les disciples du cordonnier-docteur, le souverain Pontife étoit l'ante-christ; l'Eglise Romaine, la prostituée de l'Apocalypse; les sacremens de cette Eglise, des abominations; le culte des saints, des images & des reliques, une idolâtrie; la prière pour les morts, une superstition; le célibat ecclésiastique, les vœux & les jeûnes, autant d'imbecillités & de gênes puéres. Ils ne célébroient point d'autres fêtes que Noël, Pâques & la Pentecôte; l'écriture sainte étoit leur seule règle de foi; ils rejetoient toutes les cérémonies de l'Eglise; ils n'employoient que l'oraison dominicale à la célébration de la messe, consacroient avec du pain levé, & refusoient d'adorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie. De simples laïcs étoient leurs ministres, & d'une telle ignorance, au moins fort long-temps, qu'ils rebaptisoient tous ceux qui leur venoient des autres Eglises. Voilà ce qu'attenterent en premier lieu deux ou trois mille ignorans, également soulevés contre les Calixtins dont ils se détachèrent, & contre les Catholiques dont ils s'étoient séparés plus anciennement.

Les Calixtins qui, à l'exception de la coupe, s'accordoient en tout avec l'E-

Apolog.
ep. Lyd.
part. 4.
p. 295.

glise Romaine, se joignirent aux Catho-
liques, pour déferer les frères à Uladi-
slas VI, Roi de Bohême & de Hongrie.
Les accusés présentèrent une confession
de foi, pour se justifier des erreurs qu'on
leur imputoit. Ils y reconnoissent comme
nous les sept sacremens, & parlent en
particulier de la confession auriculaire,
comme d'une chose d'obligation. Sur
l'Eucharistie, ils disent expressément qu'on
y reçoit le corps & le sang du Seigneur,
sous les espèces du pain & du vin, &
s'expriment en particulier d'une manière
si précise contre les défenseurs du sens
figuré, qu'il falloit toute la subtilité des
dogmatiseurs, & leur ardeur intéressée à
grossir leur secte, pour adopter des frè-
res si étrangers. Dans les autres points
de doctrine, ils ne paroissent pas fort
éloignés des sentimens catholiques; si ce
n'est dans les principes de la justification,
où ils ont encore préjudé à la justice
imputative & irrémissible, ou à la justice
qui s'acquiert par la foi seule, & ne se
perd qu'avec elle. Ils ne s'énoncent point,
à la vérité, avec la même netteté, ou
plutôt avec la même dureté que Luther:
ils hasardent, ils chancelent, ils varient
sans cesse. C'est ainsi qu'ils préparoient
les matériaux qu'employèrent ensuite les

coryphé
tant d'e
sont pas
tibles de
mais l'e
pit hu
sice ruit
La c
fut rejeté
dislas;
éait sote
& de re
onction
nommé
gue, po
unir à
rémontr
s'être se
pour de
devant
hérésie,
gion de
l'ouvrag
connut
tous les
pas trio
bateurs
de l'éd
novateu
qui justifi

coryphées de la réforme, & qui après tant d'ébauches & de remaniemens n'en sont pas devenus beaucoup plus susceptibles de liaison, & qui porteront à jamais l'empreinte de l'instabilité de l'esprit humain, seul architecte de cet édifice ruineux.

La confession des frères de Bohême fut rejetée avec mépris par le Roi Uladislas; & défense leur fut faite, par un édit solennel, d'enseigner leur doctrine, & de tenir aucune assemblée, avec injonction rigoureuse de comparoitre à tout homme pardevant les magistrats de Prague, pour abjurer leurs erreurs & se réunir à l'Eglise. Ils firent en vain des remontrances, où ils prétendoient ne s'être séparés de l'Eglise Romaine que pour de justes causes: ils protestèrent devant Dieu de leur horreur pour toute hérésie, & dirent qu'après tout la religion de Jésus Christ ne devoit pas être l'ouvrage de la contrainte. Le Roi reconnut dans leur bouche le langage de tous les hérétiques; & ne s'en croyant pas moins autorisé à réprimer ces perturbateurs, il ne relâcha rien de la rigueur de l'édit. Quelques années après, ces novateurs donnèrent de nouveaux écrits qui justifient mieux que jamais le peu

de fond qu'on doit faire sur les confessions des *secies*, & combien peu elles en doivent faire elles-mêmes sur cette foi versatile, toujours subordonnée à l'intérêt ou au caprice du moment. Dans ce dernier ouvrage, ils rejetoient la transubstantiation, & déclaroient que, par le souverain Pontife dont ils avoient confessé que les prêtres recevoient l'ordination, ils n'entendoient point le Pape, mais Jésus-Christ, appelé par S. Pierre le pasteur & l'évêque de nos ames; & qui est en effet, ajoutoient-ils, le seul chef du corps de l'Eglise. On ne manqua point de les confondre, par leurs variations & leurs contrariétés; tache la plus marquée des nouveautés profanes de tous les siècles: on en conclut la nécessité de les réduire au silence, pour les empêcher de séduire les simples.

Depuis quelque temps, il regnoit de grands abus dans l'élection des Papes; & Jule II qui les connoissoit mieux que personne, entreprit d'y remédier, quoique le scrupule ne fut pas son foible. Mais ce n'est pas le premier Pontife peu digne de la chaire pontificale, à qui nous en ayons vu procurer la gloire, ainsi que l'avancement de la religion. Combien de Balaams, dont le Ciel fait servir l'or-

Bullar.
Jul. II, t.
j. Const.
3 & 4.

gane à
de leur
bulle d
né que
que fin
tant de
des élec
nulle;
même,
implorer
du bras
auroient
roient p
de toute
ceux en
part à ce
autre Pa
concile
fit une p
l'année
S. Pierre
l'univers
mante q
chitectur
même la
l'octave
On chois
église su
le grand
stennem

gane à bénir Jacob, tandis que le vœu de leur cœur est pour Moab! Par une bulle du 14 janvier 1504, il fut ordonné que, s'il se commettoit à l'avenir quelque simonie dans l'élection des Papes, tant de la part de l'élu que de celle des électeurs, l'élection seroit tenue pour nulle; qu'on pourroit agir contre lui-même, comme s'il étoit hérétique, & implorer pour sa déposition le secours du bras séculier; que les cardinaux qui auroient concouru à cette élection, seroient privés du cardinalat, ainsi que de toute dignité & de tout bénéfice; que ceux enfin qui n'auroient point eu de part à cette simonie, pourroient élire un autre Pape, & convoquer à ce sujet un concile général. La même année, Jules fit une promotion de neuf cardinaux; & l'année suivante il commença l'édifice de S. Pierre de Rome, le plus auguste de l'univers, sur les desseins du célèbre Bramante qui avoit rétabli le goût de l'architecture antique. Le Pape en posa lui-même la première pierre, le samedi dans l'octave de pâques, dix-huitième d'avril. On choisit pour l'emplacement de cette église superbe, l'endroit du Vatican où le grand Constantin avoit construit anciennement une basilique qui tomboit en

ruines. Jule se proposoit de conduire cet ouvrage immense à sa perfection : il n'en vit pas achever les fondemens.

Les semences de christianisme que les Portugais avoient jetées dans le royaume de Congo, y fructifioient plus abondamment de jour en jour par les soins du Roi Emmanuel, non moins empressé à établir la domination de Jésus-Christ que la sienne propre, par-tout où pénétoient les flottes Portugaises. Il y envoya, dans le cours de cette année 1504, un grand nombre de pieux & savans missionnaires, tant pour instruire à fond & affermir ces peuples dans la foi, que pour y en attirer de nouveaux. Il leur joignit des hommes habiles dans toutes les sciences, les arts & les métiers même, afin d'y communiquer, avec les biens éternels, tous les avantages de la société & de la civilisation. Ces bontés vraiment royales, & plus paternelles encore, gagnèrent entièrement le cœur de ce bon peuple, qui reçut avec bénédiction les ouvriers évangéliques, & témoigna un empressement tout nouveau à profiter de ces divines leçons. Emmanuel procuroit en même temps le progrès de l'évangile en Afrique, aux extrémités de l'Asie, & dans ces régions à peine con-

gues
Améri
Dep
de la C
lan, so
& des
Empér
autant
errans.
de voi
comme
eux le
de leur
bloit de
religieu
sépulcre
tiens ch
tisme. F
naçes,
rusalem
le Pape
médiatio
Le Po
lui-mém
rire de
que tou
voir, o
rité les
espéroit
haut, &

ques que nous appelons aujourd'hui
Amérique.

Depuis les plages les plus orientales de la Chine jusqu'au détroit de Magellan, son nom étoit respecté des peuples & des princes, des monarques & des Empereurs, des plus fiers potentats, autant que du Cacique & des sauvages errans. Cependant les Vénitiens jaloux de voir passer aux Portugais le riche commerce des Indes, animèrent contre eux le soudan d'Égypte, qui menaça de leur faire la guerre; & ce qui sembloit devoir alarmer encore davantage le religieux Emmanuel, de ruiner le saint sépulchre, de contraindre tous les chrétiens du Levant à professer le Mahométtisme. Pour prévenir l'effet de ces menaces, le gardien des cordeliers de Jérusalem partit pour l'Italie, alla trouver le Pape, & le conjura d'interposer sa médiation auprès du Roi de Portugal. Le Pontife persuadé envoya le cordelier lui-même à ce prince, qui ne fit que rire de ses terreurs, & répondit au Pape, que tout le regret qu'il pouvoit concevoir, c'étoit de n'avoir pas mieux mérité les plaintes du soudan; mais qu'il espéroit y parvenir avec le secours d'en haut, & brûler au même bûcher le livre

Barof.
Dec. 2, l.
2, c. 6.
Oson. l. 4.

Barf. Dec.
1, l. 8.
c. 2 & 3.

de l'Alcoran & le tombeau de son auteur. Il prioit le vicaire de Jésus-Christ d'exhorter tous les princes chrétiens à seconder un si pieux dessein. Du reste, le grand Emmanuel, aussi sage qu'intrépide, & parfaitement instruit de l'intérêt des cours, savoit que le zèle de l'Égyptien n'étoit pas de nature à sacrifier les riches tributs qu'il tiroit des pélerins de Palestine. C'est ce qu'il répondit au cordelier, en le chargeant d'aumônes abondantes pour la terre sainte. Les effets vérifièrent sa conjecture : le Mahométan méprisé s'appaîsa, du moins à l'égard des chrétiens ses sujets.

Cette grandeur d'ame passoit du Roi de Portugal à tous ceux qu'il chargeoit de son autorité. Déjà ses amiraux & ses officiers divers avoient conquis dans la mer des Indes assez de domaines pour former un Etat réglé. Le premier vice-Roi qu'il y établit, fut François d'Almeida, qui partit le 25 de mars 1505, avec une flotte de vingt-deux navires, & ordre de construire dans les postes les plus avantageux de l'Afrique & de l'Asie, des forts & des citadelles d'où l'on pût faire des excursions ultérieures, & où l'on trouvat au besoin un refuge assuré. Almeida, en renvoyant les ri-

chesses d
devoit re
les troupe
dans l'Ind
table à se
damment
ses, conq
gagna de
les Arabes
jugna des
rendit trib
d'explois
entiers. C
semblablem
une quere
page prire
Le gran
porta beau
& la puissa
Avant d'e
nement, i
de l'isle d'
du golfe B
argent, en
d'un doub
pôt le plu
le plus fr
toutes les
suite de la
cidentale e

chesses de l'Inde sur quelques navires, devoit retenir le reste des bâtimens, avec les troupes & les officiers, pour former dans l'Inde un empire stable & respectable à ses voisins. Il remplit surabondamment ses ordres, bâtit des forteresses, conquit des villes & des provinces, gagna des batailles sur les Egyptiens, les Arabes, les Indiens naturels; il subjuga des royaumes, défit les Rois, les rendit tributaires, s'illustra par une foule d'explois qui ont rempli des volumes entiers. Cet excellent officier périt misérablement sur les côtes d'Afrique, dans une querelle que les gens de son équipage prirent avec les Caffres.

Le grand Albuquerque qui lui succéda, Barr. Dec. porta beaucoup plus haut encore la gloire 2, l. 2. & la puissance du Portugal dans les Indes. Avant d'entrer en possession du gouvernement, il se rendit maître en passant de l'isle d'Ormuz, située à l'embouchure du golfe Persique, abondante en or, en argent, en pierres précieuses, & munie d'un double port, qui en faisoit l'entrepôt le plus favorable au commerce, & le plus fréquenté par les négocians de toutes les nations. Il s'empara dans la Ibid. l. 4, suite de la ville de Goa, sur la côte oc- & 5. cidentale de la presqu'île de l'Inde en

deçà du Gange, place de première importance, qui devint le siège de l'empire Portugais dans ces régions, & la métropole de toutes les églises qu'on y érigea. Un crucifix d'airain qu'on y trouva dans des ruines, confirma la persuasion où l'on étoit que la foi chrétienne y avoit été portée par l'apôtre S. Thomas, & avec elle, le culte des saintes images, qui remonte ainsi jusqu'aux apôtres. L'année suivante, Albuquerque fit la conquête presque aussi importante de Malaca, qui le rendoit maître de la presqu'île au delà du Gange. Il prit des villes, des ports & des isles sans nombre; enleva, brûla des vaisseaux & des flottes ennemies; purgea ces mers de pirates, porta la terreur chez tous les barbares, rendit son nom formidable aux empires les mieux constitués, qui envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander son amitié: en un mot, sa vice-royauté ne fut qu'un tissu de faits héroïques, prodigieux, & naturellement si peu possibles, qu'il seroit peut-être moins sensé de les attribuer aux foibles moyens qu'il avoit en sa puissance, qu'au secours céleste à quoi il les rapportoit lui-même. Il s'en crut spécialement redevable à S. Jacques, protecteur des Espagnes, & par recon-

Ibid. l. 6.

naissance
ries à l'E
foi vive
gion, ce
de mont
quité, de
Il fut aut
Indiens,
patriotes.
deux pe
mesure c
vertissioi
les donn
& dans l
ainsi que
réciprocit
la nouve
malgré la
cours des
révolution
aujourd'h
splendeur
ment mo
en assez
périorité
l'optlene
lupté mi
tus qui f
La joi
kient c

naissance, il envoya quantité de pierres à l'Eglise de Compostelle. Avec une foi vive & des principes solides de religion, ce grand homme ne manqua point de montrer en toute rencontre, de l'équité, de l'humanité, de la bienfaisance. Il fut autant le père que le vainqueur des Indiens, qu'il confondoit avec ses compatriotes. Pour ne faire en effet des deux peuples qu'une même nation, à mesure que les filles Indiennes se convertissoient & recevoient le baptême, il les donnoit en mariage à des Portugais, & dans le besoin il payoit la dot. C'est ainsi que, sur l'union des cœurs & la réciprocité des intérêts, il fonda si bien la nouvelle puissance du Portugal, que, malgré la distance énorme des lieux, le cours des siècles & le choc de tant de révolutions, elle paroît encore inébranlable aujourd'hui. Si elle n'est plus au point de splendeur où l'héroïsme la fit si rapidement monter, & si elle en déchet même en assez peu de temps; c'est que la supériorité de puissance produit l'opulence, l'opulence engendre la volupté, la volupté mine le courage & toutes les vertus qui forment l'héroïsme.

La joie que tant de succès augmentoient chaque jour à Lisbonne, y fut

cependant troublée par une émeute provenue d'un sujet bien léger, si l'on doit regarder comme tel tout ce qui peut irriter la superstition. Il y avoit dans l'église des Dominicains une image du crucifix, couverte d'un verre. Quelques têtes échauffées qui entendoient la messe, furent tout à coup frappées des traits de lumière que le verre réfléchissoit, & se mirent à crier miracle. Un juif nouvellement converti rit de leur simplicité, & entreprit de détromper les autres assistans. Mais le peuple prévenu que le juif ne parloit ainsi qu'au mépris de la religion, cria plein de fureur au relaps & au renégat, se saisit de ce malheureux, le traîna hors de l'église, le perça de mille coups, & brûla son corps. La troupe des fanatiques grossissoit à chaque instant, & quelques-uns des religieux à qui appartenoit cette église ayant applaudi à leur emportement, on n'entendit plus de toute part que des cris affreux, & en quelques momens le désordre fut général. Cette féroce populace se jeta dans les maisons des juifs nouvellement convertis, fit main-basse sur tous ceux qu'elle put trouver, égorgea, éventra hommes, femmes, enfans, sans distinction d'âge, & pillà tout ce qu'ils avoient.

Cette
entier
dition
la pa
croix
pour
de pl
gées,
sieurs
soit p
partic
pour
& pie
indign
la reli
sévére
les deu
de mo
troupe
les ce
Saint
religie
le deu
au co
mois
firmée
noit d
gemen
sa mo
refusa

Cette horrible boucherie dura trois jours entiers, sans que rien pût ralentir la sédition, animée pendant tout ce temps-là par deux religieux qui portoient une croix à la tête de la troupe, comme pour lui servir d'étendard. On fait état de plus de deux mille personnes égorgées, parmi lesquelles il se trouva plusieurs anciens chrétiens, soit par méprise, soit par la malignité de leurs ennemis particuliers, qui profitèrent de l'occasion pour satisfaire leur vengeance. Le sage & pieux Roi Emmanuel ne put qu'être indigné d'un zèle si déshonorant pour la religion. Après les poursuites les plus sévères, & les vérifications convenables, les deux moines instigateurs furent punis de mort, avec les plus coupables de la troupe, leurs corps brûlés ensuite, & les cendres jetées au vent.

Saint François de Paule, fondateur des religieux Minimes, mourut en France, le deuxième d'avril de cette année 1507, au couvent du Plessis-les-Tours. Huit mois auparavant, sa règle avoit été confirmée, dans la dernière forme qu'il venoit de lui donner après divers changemens. La connoissance qu'il eut de sa mort prochaine fut si précise, qu'il refusa tous les soulagemens humains,

Bolland.
& Baillet
ad 2, avril.

comme inutiles & contraires aux desseins de Dieu. Après avoir exhorté ses disciples à la charité fraternelle, à l'amour de leur règle, & particulièrement à l'exacte observance de leur carême perpétuel; il se fit conduire à l'église, où, nud-pieds & la corde au cou, il reçut la communion. Il mourut le lendemain, jour du vendredi saint, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. C'est ainsi qu'à la mort, comme durant tout le cours de sa longue vie, il voulut marquer son attrait particulier pour la vertu d'humilité, qui est la base de toutes les autres.

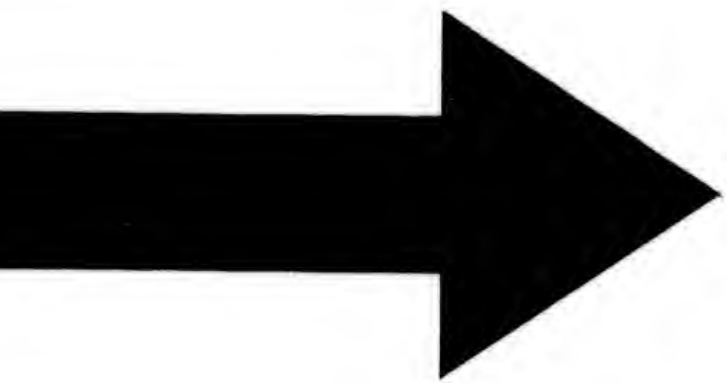
Mais il parut aussi que le Ciel vouloit tout particulièrement vérifier, dans son serviteur, cet oracle de l'évangile, *celui qui s'humilie, sera exalté*. François de Paule, homme sans naissance, sans fortune, sans lettres, sans usage du monde, fut de tous les hommes peut-être le plus sincèrement honoré, le plus recherché des grands, & le plus environné de la grandeur. Trois monarques François, sous le regne & dans la domination desquels cet obscur & saint Calabrois fournit une grande partie de sa carrière, l'honorèrent comme à l'envi. Louis XI s'estima heureux, que ce saint homme, comme il ne cessa pas de l'appeler, le

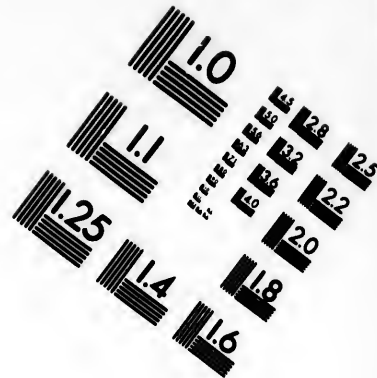
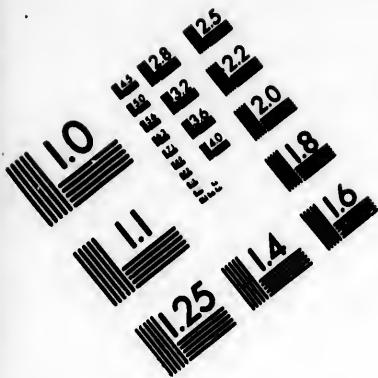
rendit e
Charles
Dauphin
XII fut a
& de péti
du maître
& leurs
niment a
en Franc
Les vert
épreuve
de son v
mêmes r
que le fai
& en si
plusieurs
demande
qu'il fût
des saint
après sa
X. Son
dans l'ég
les Calvin
piété de
tholique
même bu
cette égl
ses offem
Dans
François

rendit enfin à ses longues invitations. Charles VIII voulut qu'il nommât le Dauphin sur les fonts de baptême. Louis XII fut avec lui en commerce de visites, & de petits présens. Tous trois étendirent, du maître aux disciples, leur protection & leurs faveurs : ce qui contribua infiniment aux rapides progrès de cet ordre en France & dans toute la chrétienté. Les vertus de François, mises à toute épreuve & canonisées, pour ainsi dire, de son vivant par les courtisans qui eux-mêmes ne le nommoient pas autrement que le saint homme, ses miracles éclatans & en si grand nombre qu'ils remplissent plusieurs ouvrages volumineux, firent demander, dès le temps du Pape Jules, qu'il fût mis solennellement au nombre des saints ; ce qui s'exécuta, treize ans après sa mort, sous le pontificat de Léon X. Son corps se conserva tout entier dans l'église du Plessis, jusqu'à ce que les Calvinistes firent connoître toute l'impiété de leur fureur contre la religion catholique, en le consumant dans un même bûcher avec le bois du crucifix de cette église. On assure que la plupart de ses ossemens furent retirés des flammes.

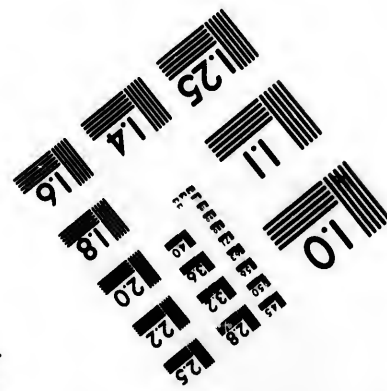
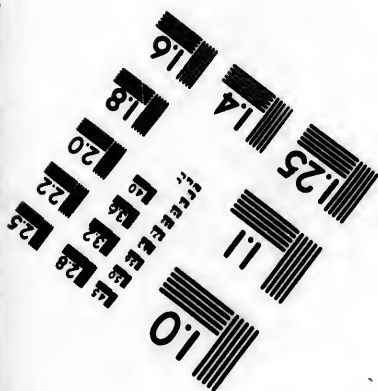
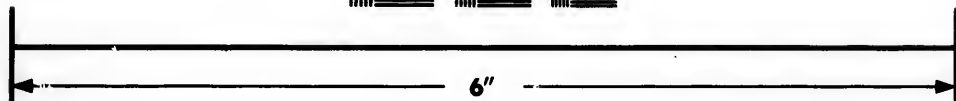
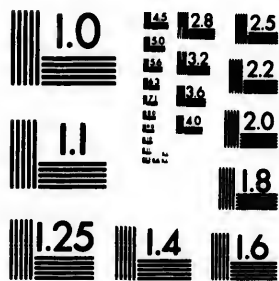
Dans le cours du mois où mourut S. François de Paule, la princesse Claude,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28 25
E 32 22
E 36 20
E 18

10
5

après des vœux à peine formés pour elle au tombeau du saint, obtint une grâce si prompte, que toute la cour la regarda comme un miracle. La vie de cette fille de France étoit d'autant plus précieuse, qu'elle venoit d'être fiancée au comte d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne, après avoir été promise au jeune duc de Luxembourg. Elle étoit libérale naturelle du duché de Bretagne, & l'on avoit encore promis de lui abandonner le duché de Bourgogne, les conquêtes d'Italie, & quelques autres domaines assez considérables. C'est ce qui engagea les députés à demander l'assemblée des États, pour délibérer sur une affaire de si grande conséquence pour l'empire François. Les États se tinrent en effet, dans la ville de Tours; & tous les brâtes, d'une voix unanime, en appelèrent au cœur paternel du Roi pour ses sujets, contre un premier engagement si préjudiciable à la patrie. Les États de Bretagne unirent leur voix à celui du reste de la France. Louis XIII qui n'aimoit pas moins ses peuples qu'il en étoit aimé, se rendit volontaire; quand on lui eut fait appercevoir qu'il ne s'étoit engagé que par surprise, qu'il ne pouvoit pas abéner ainsi

biens d
agement
de l'ind
ation.
mariage
vince se
beaucoup
la amito
mises sen
refines h
ance. Il
si qu'avo
la ligue
vinticus,
venise,
tradon re
qui agi
alie, pou
sa bérété
ne région
dinois, ni
vils avoie
sa respect
ent elle m
voient
érons. Tr
Le Roi d
resse, Ber
autres dé
lié de Mil

biens de la couronne ; & que tout
 ment contraire à un devoir natu-
 & indispensable n'imposoit aucune
 tion. Ce fut en conséquence que
 mariage du comte d'Angoulême avec
 princesse fut résolu. Il sembloit qu'il y
 beaucoup à craindre, du ressentiment
 la maison d'Autriche ; mais après la
 sensibilité, ces princes se purent
 gouverner la sage & juste politique de la
 France. Ils firent peu après avec elle,
 qu'avec les puissances italiennes,
 une ligue formidable contre celle des
 Espagnols.

Venise, entrée de sa gloire & de son
 déclin rapide, avoit profité des trou-
 bles qui agitoient depuis si long-temps
 l'Italie, pour s'emparer de ce qui étoit
 sa bienfaisance dans toute l'étendue de
 cette région. A la chute de duc de Va-
 linois, ils s'étoient approprié tout ce
 qu'ils avoient pu saisir de sa dépouille,
 sans respect pour les terres de l'Eglise,
 dont elle n'étoit qu'un démembrement.
 Ils avoient pris sur l'Empire, Padoue,
 Vérone, Trente, Roveredo & le Frioul.
 Le Roi de France leur redemandoit
 Gresse, Bergame, Crémone & beaucoup
 d'autres dépendances anciennes du du-
 ché de Milan ; le Roi d'Aragon répétoit

Machiv.

l. 6.

Gulch. l.

8.

Mar.Ferr.

Bellefor.

Brinde, Orante, quantité de places moins considérables, & plusieurs ports excellens qu'ils occupoient dans le royaume de Naples. Jule II, très-jaloux de la grandeur temporelle du S. Siège, fut le premier à faire valoir ses prétentions. Après quelques demandes faites de sa part au Vénitien, avec autant de modération que peu de succès, il forma le projet de ménager une ligue entre tous les souverains qui avoient à se plaindre, comme lui, des usurpations de Venise. Comme il connoissoit la passion de Louis XII pour l'Italie, il envoya d'abord en France, où ses propositions furent acceptées sur le champ, sans presque aucune réclamation. Elles n'éprouverent guère plus de difficultés, auprès de l'Empereur Maximilien. Ferdinand, Roi d'Aragon, qui avoit les vues plus longues & bien moins de penchant à la confiance, ne consentit pas si aisément: mais enfin voyant jour à tirer parti du premier feu de la ligue, il y donna les mains, résolu de l'abandonner de même quand son intérêt le demanderoit. Ainsi fut conclue la ligue fameuse de Cambrai, qui prit ce nom du lieu où s'assemblerent les ministres des principaux souverains. Le nonce que le Pape y avoit, refusa de signer;

ce qu'il n'avoit pas, disoit il, de plein
 avoir à cet effet : mais le cardinal
 Amboise signa pour le Pape, sous le
 titre de son légat en France. A l'ex-
 ception du grand Emmanuel, Roi de
 Portugal, uniquement appliqué à étendre
 sa gloire & sa religion dans le nouveau
 monde, tous les potentats de l'Europe
 prirent part à cette guerre, attirés par
 l'espoir de ce qui convenoit à chacun
 d'eux parmi les dépouilles de la république
 dévastée, qu'on regardoit déjà comme
 perdue. Pour y engager les Florentins,
 le Pape leur abandonna lâchement la ville &
 la république de Pise. Quant à la foule
 des petits princes d'Italie, le seul hon-
 neur d'y être invités suffit pour les y
 faire entrer avec empressement.

Le Pape, sans désavouer la signature
 que le cardinal d'Amboise avoit faite en
 son nom, marqua par sa conduite qu'on
 n'avoit pas trop bien interprété ses in-
 tentions. Il ne mettoit tant d'acteurs en
 jeu, que pour en venir à ses fins parti-
 culières, qu'il proposa de rechef aux
 Vénitiens, quand il les crut suffisamment
 intimidés. Le sénat, très-alarmé en effet,
 ne put pas manquer de satisfaire à la de-
 mande du Pape, dont les termes se
 réduisoient à la restitution de Rimini &

140 HISTOIRE

de Raenna, il vit ce semblé à
se promettre de garantir
conquêtes, mais il ne
le Pape s'en des
du après avoir obtenu
dont il seignoit de le content, il n'en
repent beaucoup d'autres. Il tenta
s'accommoder avec lui, & Jules accepta
le liges de Cambrai.

Un des articles de ce traité portoit
que le Roi de France commenceroit la
guerre. Divers incidents l'empêcherent
de passer les Alpes aussi promptement
qu'il le déroit, & que le Pape fut-tout
témoignoit le souffrir: mais si-tôt qu'il
eut franchi les montagnes, la prise de
Treviglio & du noble Justicien Moro-
sini qui en étoit gouverneur, les courtes
des garnisons Francoises de Laico, de
Lodi, de Plaisance, & le dégal qu'elles
firent jusqu'aux portes des meilleures pla-
ces de la république, annoncerent au
loin la présence d'un ennemi terrible.
Jules II n'attendoit que le bruit du ca-
non des François, pour lancer les fou-
dres du Vatican. Un monitoire conçu
dans les termes les plus effrayans, fut
d'abord lâché. Il sommoit les Vénitiens
de réparer leurs malversations & leurs
attentats dans l'espace de vingt quatre
jours,

D
ours, &
voient un
en avoient
d'autori
rer de la
bonnes en
eur donne
les mêmes
étoient
entiffent l'
u Bon F
le sénat,
autres o
concile,
ontife for
ternelle
e Jésus-C
is cet ap
conde bu
qui la viol
violent.
ques, pou
outes les
oient, ave
ités au go
Les Fran
cups plus
porté quelq
quelques co
herent qu'a
Tome X

ours, & de restituer les terres qu'ils avoient usurpées, avec les fruits qu'ils en avoient percus, sous peine d'interdit, & d'autorisation à un chacun pour s'emparer de leurs biens & réduire leurs personnes en servitude, sans qu'on pût leur donner ni aide, ni retraite, à peine des mêmes censures. Mais les Sénateurs n'étoient pas si déconcertés, qu'ils ne sentissent l'abus scandaleux que le vicaire du Bon Pasteur faisoit de son pouvoir. Le sénat, comme il l'avoit fait en bien d'autres occasions, appela du Pape au concile, & observa sagement que le pontife sortoit des bornes de la puissance temporelle & toute spirituelle du vicaire de Jésus-Christ. Quand le Pape eut appris cet appel, il le condamna par une seconde bulle, où il veut que tous ceux qui la violeront ou en approuveront le violement soient tenus pour schismatiques, pour hérétiques; qu'ils subissent toutes les peines qu'elle prononce, & soient, avec Dathan & Abiron, précipités au gouffre infernal.

Les François cependant portoient des coups plus redoutés. Après avoir emporté quelques places nouvelles, & livré quelques combats particuliers, ils ne cherchoient qu'à réduire l'ennemi à une ba-

taille rangée. Ils passèrent l'Adda presque sous les yeux, sans qu'il se mit en devoir de disputer le passage. Cependant l'armée de Venise, forte de quarante mille hommes, étant postée d'une manière très-avantageuse, le Roi qui en avoit tout au plus autant, ne jugea point encore à propos de l'attaquer. Quelques généraux François furent même d'avis qu'il falloit attendre pour cela l'arrivée des troupes Impériales: mais comme on eut tiré les Vénitiens de leurs retranchemens, en insultant encore quelques-uns de leurs places, on tomba sur leur arrière-garde, & le combat devint insensiblement général. Quelques avantages qu'eurent d'abord, furent l'amorce trompeuse qui entraîna leur défaite. Leur infanterie, au premier choc, fit plier celle des François, elle gagna du terrain sur eux; & déjà elle se flattoit d'une entière victoire, quand l'artillerie François, placée entre des broussailles qui la masquoient, fit un feu si terrible, qu'elle éclaircit en un moment les rangs ennemis, & porta le désordre. La cavalerie qui n'avoit pas encore donné, fondit avec impétuosité dans cette confusion, où elle fit un massacre effroyable; après quoi l'ennemi ne pensa plus qu'à fuir.

champ funeste où il laissoit huit mille
 morts. Le célèbre Alviane, leur général, ^{Guich. l.}
 battu de cheval & l'œil crevé d'un ^{8.}
 coup de lance, fut fait prisonnier. Ceux
 des officiers du premier rang qui échappè-
 rent à la mort, perdirent de même leur
 liberté. Toute l'artillerie & tous les ba-
 gages tombèrent entre les mains des
 vainqueurs, qui, pour comble de pro-
 fecté, ne perdirent pas cinq cens hom-
 mes, & pas un officier de marque. Tel
 fut le succès de la mémorable journée
 d'Agadel, ainsi nommée du village près
 duquel on combattit le quatorzième de
 mai 1509. Louis XII se voyant vain-
 queur, sauta de son cheval, se prosterna
 sur le champ de son triomphe pour ren-
 dre grace au Dieu des armées. Peu de
 temps après, il fit bâtir au même lieu
 une chapelle à la Sainte Vierge, sous le
 nom de Sainte-Marie de la Victoire:
 monument respectable de la piété du fils
 aimé de l'Eglise, & si respecté en effet,
 qu'il subsiste encore.

Le Roi ayant poursuivi les fuyards ^{Dramom.}
 jusqu'à la vue de Venise, fit tirer sur ^{Elog. de}
 cette ville cinq ou six cens volées de ^{Louis}
 canon, à coups perdus ou peu meur- ^{XII.}
 triers, mais si effrayans, qu'ils répand-
 rent la consternation dans toute la ré-

publique. Bresse, Bergame, Crémone, toutes les villes abandonnées au Roi par le traité de Cambrai, n'attendirent pas qu'on vint les sommer de se rendre. La plupart s'empresèrent d'apporter leurs clefs au vainqueur, & de venir implorer sa clémence. Peschiera qui osa résister fut emportée d'assaut, & dévouée à l'expiation des barbaries commises à Treviglio par ses usurpateurs. En dix-sept jours, le Monarque François recouvra toutes les villes dépendantes du duché de Milan,

Les pertes de l'infortunée république ne se bornerent point là. Jule II, après ses anathèmes, mit en campagne une armée, qui s'empara de Ravenne, de Rimini, de Cervia, généralement de toutes les places usurpées sur l'Eglise. Cardonne, vice-Roi de Naples, homme sans capacité, & si mou que Jule ne nommoit pas autrement que Madame Cardonne, ne laissa pas de recouvrer toutes les anciennes dépendances de ce royaume. Il n'en eut pas plus tôt rassemblées les troupes sur pied, que les Vénitiens découragés, réduisant leurs prétentions aux îles & aux marais de leur golfe, envoyèrent des ordres formels aux gouverneurs d'Otrante, de Brinde, de Tr

Crémone, de toutes les places de terre-ferme
 au Roi par ces cantons, de les remettre aux
 Espagnols sans aucune résistance. L'Em-
 pereur enfin, avec assez peu de trou-
 pes, prit Trieste sans coup férir, &
 entra dans toutes les places du Frioul.
 Parmi la multitude même des princes ou
 seigneurs d'Italie, il y en eut peu d'assez
 sages, pour ne pas se faire justice des
 faits réels ou prétendus des Vénitiens
 en leur égard.
 Venise étoit aux abois, & tout le
 monde insultoit sans crainte à ce lion
 mourant. Mais l'excès même de son im-
 portance fit son salut. Le Pape Jules, au
 moment où la première république d'Ita-
 lie alloit cesser d'être, ne put envisager
 sans effroi toutes les suites de cette ca-
 tastrophé. Les trois grands Etats avec
 lesquels il étoit allié, acquéroient par-là
 sur l'Italie un ascendant qui en écraseroit
 tous les petits souverains, & qui restrein-
 drait prodigieusement sa propre ambi-
 tion. Il étoit prévenu spécialement con-
 tre Louis XII, & plus encore contre le
 cardinal-ministre qui lui avoit disputé la
 préférence, & qu'il regarda toute sa vie comme
 son rival formidable. Du reste, il avoit
 recouvré tous les domaines du S. Siège ;
 & ne prétendoit plus rien à la dépouille

de Venise. Les Vénitiens, de leur côté ayant perdu leurs forces, leur courage & ne voyant plus de ressource que dans la politique ou la souplesse, prirent le parti de s'abandonner à la discrétion du Pape. Celle de toutes les puissances d'Italie qui s'étonnoit le moins des foudres du Vatican, comme elle l'avoit encore témoigné depuis peu, fit les satisfactions les plus humiliantes à ce Pontife altier & enivré de son bonheur. Il leur donna l'absolution, & leur fit signer les conditions arbitraires du plus dur traité. Ce fut en vain que les premiers alliés lui représentèrent l'article de Cambrai, qui portoit formellement qu'aucune des puissances ligées n'entreroit en négociation sans le concours des autres.

Vit. Xim. Tandis que le Roi Ferdinand étoit occupé de la guerre des Vénitiens, Ximenes lui fit part d'un projet de conquête en Afrique, qu'on lui avoit présenté avec des plans exacts de toutes les places maritimes qu'y occupoient les Mores.

T. 1. p. 380, &c. Le Roi loua le projet; mais il en remissa l'exécution à des temps plus favorables. Ximenes qui n'étoit pas homme à tenter à contre-temps, avoit tout balancé avec ce coup-d'œil à qui rien n'échappe, avant de faire sa proposition.

ne la voyant point agréée, il en prit sur
 lui-même tous les risques, toute la dé-
 pense, & ne demanda que l'aveu du
 monarque, à l'effet d'attaquer Oran dans
 le royaume d'Alger, celle des places d'A-
 frique où il voyoit le plus de Turcs à
 moissonner pour les armes Espagnoles.
 Ferdinand n'y consentit encore qu'après
 beaucoup de retards, de difficultés, &
 à condition que si l'entreprise échouoit,
 Ximenès ne lui répéteroit rien de ses
 avances. Le Roi ne pouvoit s'empêcher
 d'estimer son ministre, ni même de trai-
 ter avec distinction un homme devenu
 nécessaire: il lui avoit obtenu le cha-
 peau de cardinal, & lui avoit fait pren-
 dre le titre de cardinal d'Espagne, hon-
 neur dont il n'y avoit qu'un seul exemple
 depuis l'établissement de la monarchie. Il
 lui avoit encore donné la charge de
 grand inquisiteur, supérieure en quelque
 sorte au cardinalat même, à raison de
 ses droits & de ses privilèges, & qui ne
 voyoit au dessus d'elle que la royauté.
 Mais dans le fond il ne l'aimoit pas :
 son caractère faux ne pouvoit sympatiser
 avec la rigide & inébranlable probité qui
 caractérisoit Ximenès. Il avoit même con-
 tre lui une jalousie basse, qui en mille

rencontres perça tous les voiles de sa profonde dissimulation.

Ximènes feignoit de ne pas s'en apercevoir, & marchoit toujours à son hut. Il accepta sans hésiter la condition que le Roi lui imposoit de prendre sur lui tous les frais de la conquête d'Oran : mais de son côté il en proposa une que la bienfaisance ne permettoit pas de lui refuser ; savoir que, s'il réussissoit dans son dessein, cette ville relevroit de l'Eglise de Tolède, qui en percevroit tous les revenus publics, jusqu'à ce qu'on lui eût restitué ce qu'il en auroit coûté pour la conquérir. Il ne s'agit plus après cela que de procéder à l'exécution. Ximènes fournit à tout, excepté seulement les vaisseaux & les galères, que le Roi fit l'effort de lui prêter. Les grands ne lui étoient pas moins contraires que le Roi, & les plus modérés traitoient son projet de chimère & d'extravagance : mais le peuple qui lui étoit tout dévoué, la noblesse ordinaire & les ecclésiastiques l'élevoient jusqu'aux nues. Ils voyoient déjà l'Espagne maîtresse des deux rivages de la mer, son commerce libre & florissant sur toutes les côtes, les Mores chargés des fers sous lesquels ils avoient si longtemps fait gémir les Espagnols, & le

christianisme
monde où
Cette seule
suffisoit : po
quand bien
du succès.
monde cor
soit de la b
dans l'armé
particulier
der son arc
noines ven
d'argent &
Ximènes,
amples rev
produit de
état de so
temps qu'il
eution de
à lutter co
commando
même étoit
fortune, &
n'eut poin
pays où il
ménagemen
acquis par
rer d'être
porta le
contre cel

Christianisme rétabli dans cette partie du monde où il avoit été autrefois si brillant. Cette seule entreprise, à leur jugement, suffisoit pour en immortaliser l'auteur, quand bien même elle ne seroit pas suivie du succès. Dans ces dispositions, tout le monde contribua, selon ses moyens, soit de la bourse, soit en prenant parti dans l'armée. Le chapitre de Tolède en particulier marqua tant de zèle à seconder son archevêque, que plusieurs chanoines vendirent jusqu'à leur vaisselle d'argent & leurs chapelles. C'est ainsi que Ximènes, si puissant d'ailleurs par les amples revenus de son siège & par le produit de toutes ses charges, se mit en état de soutenir la guerre aussi longtemps qu'il le faudroit pour l'entière exécution de cette entreprise. Il eut encore à lutter contre Pierre de Navarre, qui commandoit sous lui l'armée dont lui-même étoit général en chef. Ce soldat de fortune, & de naissance si obscure, qu'il n'eut point d'autre nom que celui du pays où il étoit né, sans éducation, sans ménagement, ébloui du relief qu'il s'étoit acquis par les armes, ne pouvoit digérer d'être subordonné à un prêtre. Il porta le dépit jusqu'à mutiner l'armée contre celui qui l'avoit mise sur pied. La

modération & la dextérité du cardinal Ximènes en ces conjonctures délicates, est peut-être, dans toute l'étendue d'une vie si brillante, ce qui marque le mieux la force & les ressources de son génie. Malgré tant d'embaras & de contre-temps, ce prélat zélé s'appliquoit sans relâche, tant par lui-même que par un grand nombre d'ecclésiastiques & de religieux fervens qu'il s'étoit associés, à s'attirer la protection du Ciel, en portant le soldat à se réconcilier sincèrement avec Dieu par la confession. Il eut la satisfaction d'apprendre que la plupart avoient reçu la communion même.

On partit enfin de Carthagène, & dès le lendemain, jour de l'ascension, on découvrit les côtes d'Afrique; on entra heureusement de nuit dans le port de Masalquivir; on fit aussi tôt le débarquement, on occupa tout le terrain nécessaire pour les évolutions, & l'on rangea les troupes en bataille. Au lever du jour, les Mores qui occupoient les hauteurs voisines, furent étrangement surpris de voir l'armée chrétienne marcher en bon ordre sur Oran, qui n'étoit éloignée que d'une lieue: ils n'avoient jamais cru qu'on hazarderoit pendant la nuit l'entrée d'un port tout hérissé d'écueils. Cependant ils

se rassure
s'avancero
leurs enn
une haute
ville. Les
avoir laiss
l'archevêq
qu'aux in
vouloit ac
pour anin
de sa pers
la croix ép
qués parei
afin de
troupes q
lances inf
per les sup
avec d'aut
chement
commence
d'une por
intelligenc
L'armée
ainsi de to
fuit à tout
donnée ess
plus de cir
de bataille
les prisonn
grand nom

se rassurèrent sur leur grand nombre, s'avancèrent dans le même ordre que leurs ennemis, & furent se poster sur une hauteur qui étoit entre le port & la ville. Les Chrétiens s'ébranlèrent, après avoir laissé dans le fort de Malalquivir l'archevêque de Tolède, qui ne se rendit qu'aux instances les plus pressantes. Il vouloit accompagner le corps de bataille pour animer les combattans; & au lieu de sa personne, il fit porter à leur tête sa croix épiscopale, avec les étendards marqués pareillement du signe de notre salut, afin de rappeler continuellement aux troupes que le triomphateur des puissances infernales en alloit de même dissiper les suppôts. Ils plierent en effet, & avec d'autant plus d'effroi, qu'un détachement de l'armée chrétienne, dès le commencement de la bataille, s'empara d'une porte d'Oran, au moyen d'une intelligence ménagée dans cette ville. L'armée des infidèles se voyant prise ainsi de tous côtés, leur cavalerie s'enfuit à toute bride, & l'infanterie abandonnée essuya un affreux carnage. Il resta plus de cinq mille hommes sur le champ de bataille, sans compter les blessés & les prisonniers, qui furent en bien plus grand nombre. Les historiens assurent que

les chrétiens ne perdirent pas plus de trente hommes. Une partie de leur armée se mit ensuite aux trousses des fuyards, dont elle fit encore une horrible boucherie : l'autre se porta sur Oran, pour mettre fin à un reste de résistance que faisoient les habitans désespérés, & qui ne servit qu'à consommer leur ruine. Tout fut massacré, hommes, femmes & enfans, à la réserve de huit mille qu'on fit esclaves, & de quatre mille fugitifs qui se retirèrent à Tremecen. On peut juger de la grandeur & de la population d'Oran, par le nombre de ses boutiques, qui montoient à quinze cens; c'est-à-dire à plus qu'on n'en compteroit, dit un historien du temps, dans trois des meilleures villes d'Espagne. Cette place, alors la plus importante d'Afrique, est encore au pouvoir des Espagnols, mais dans un état bien différent.

Jérôme
Junile.

Le Roi Ferdinand apprit avec une espèce de ravissement le succès de cette entreprise, qu'il ne qualifioit auparavant que de chimère. Il n'avoit consenti au projet du cardinal, que dans la vue de l'éloigner & de l'humilier. Dans une lettre qui tomba entre les mains de Ximenes, Ferdinand écrivoit en ces termes au général, à Pierre de Navarre : Empêchez

le bon homme
paigne; il fit
qu'il se pour
Tel fut le ca
qui obtint le
telle est la v
presque sacrés
Louis XI, a
Ferdinand, qu
chrétiens. Xin
Espagne, au
ordre dans sa
tre de Ferdin
hi, soit qu'
un évêque ét
armée, sous
de la patrie
d'avoir triom
gré tous les o
être de fatig
d'ailleurs que
ré général en
pour une exp
loux auroit de
tage. Il en jug
habile qu'intr
& Tripoli, &
La guerre c
du cardinal X
obstacle à cell

le bon homme de repasser si-tôt en Espagne ; il faut lui laisser user, autant qu'il se pourra, sa santé & son argent. Tel fut le caractère du Roi d'Espagne qui obtint le titre de Catholique ; & telle est la valeur même des honneurs presque sacrés parmi les hommes : ce fut Louis XI, ame comparable à celle de Ferdinand, qui obtint le titre de Roi très-chrétien. Ximenès repassa néanmoins en Espagne, aussi-tôt qu'il eut tout mis en ordre dans sa conquête ; soit que la lettre de Ferdinand eût fait impression sur lui, soit qu'il eût senti enfin combien un évêque étoit déplacé à la tête d'une armée, sous le titre même de défenseur de la patrie & de la religion. Content d'avoir triomphé une première fois malgré tous les obstacles, & craignant peut-être de fatiguer la fortune, il prévint d'ailleurs que Pierre de Navarre, demeuré général en chef, redoubleroit d'ardeur pour une expédition dont cet officier jaloux auroit désormais la gloire sans partage. Il en jugea bien : ce capitaine, aussi habile qu'intraitable, prit encore Bugie & Tripoli, & rendit Alger tributaire.

La guerre d'Afrique, toute au compte du cardinal Ximenès, ne faisoit aucun obstacle à celle du Roi Ferdinand contre

les Vénitiens : mais ce prince qui n'avoit pour mobile que son intérêt, & qui depuis le recouvrement des anciens domaines du royaume de Naples n'avoit plus d'intérêt à soutenir la ligue de Cambrai, fit de ses alliés ses ennemis, & de ses premiers ennemis de nouveaux alliés. Tels furent au moins les procédés contre les François.

Pour Ximenès, il avoit quitté en apparence le champ de la gloire : mais sa modestie, à son arrivée en Espagne, lui acquit plus de réputation, que ce qu'il avoit fait de plus brillant en Afrique. Elle fut telle, qu'elle ferma la bouche & donna de l'admiration à ses envieux même, & à ses ennemis les plus envenimés. Jusques-là, on l'avoit accusé de vanité; & l'on reconnut que ce qui est l'effet de cette passion dans les ames communes, ne provenoit en lui que de la profondeur de ses vues & de l'élevation de ses sentimens. Il témoigna constamment, non pas un dédain affecté, mais cette indifférence naturelle qu'on ne sauroit contrefaire, & pour les louanges directes, & pour ce qui peut flatter les ames les plus délicates. Le Roi l'ayant invité à venir en cour recevoir les honneurs qu'il méritoit, pour les services

inestimables
 at & à la
 simplicité,
 qu'il allât se
 le sein de
 route d'Alc
 plutôt il s'y
 tournés, p
 peuples, &
 qu'on lui pr
 qui étoient
 voulut pas
 fête ni auc
 quoiqu'il en
 bien que spi
 parlât de ses
 mât, comm
 cher, le dé
 vainqueur d
 jamais d'attr
 des ames hu
 Cependant
 stille, jusque
 contre Xime
 panégyristes
 par des allia
 accorda sa n
 un seigneur
 l'une des pl
 lui fit une do

ineffimables qu'il venoit de rendre à l'É-
 pt & à la religion ; il le remercia avec
 simplicité, & le pria de trouver bon
 qu'il allât se délasser de ses fatigues dans
 le sein de ses ouailles. Il prit en effet la
 route d'Alcala, ville de son diocèse, ou
 plutôt il s'y rendit par des chemins dé-
 tournés, pour éviter le concours des
 peuples, & les réceptions magnifiques
 qu'on lui préparoit dans toutes les villes
 qui étoient sur la route ordinaire. Il ne
 voulut pas même qu'on lui fit aucune
 fête ni aucun compliment à Alcala,
 quoiqu'il en fût seigneur temporel aussi
 bien que spirituel. S'il arrivoit qu'on lui
 parlât de ses victoires, qu'on le nom-
 mât, comme on ne pouvoit s'en empê-
 cher, le défenseur de la religion & le
 vainqueur des infidèles, il ne manquoit
 jamais d'attribuer ses succès aux prières
 des ames humbles & pieuses.

Cependant parmi les grands de Ca-
 stille, jusques-là déclarés si généralement
 contre Ximenès, plusieurs devinrent ses
 panégyristes, & quelques-uns voulurent
 par des alliances s'associer à sa gloire. Il
 accorda sa nièce, Jeanne de Cisneros, à
 un seigneur de la maison de Mendoza,
 l'une des plus illustres de l'Espagne, &
 lui fit une dot convenable, quoique beau-

coup au dessous de ce qu'il eût pu donner. Encore ne fût-ce pas sans peine, tout généreux qu'il étoit naturellement. Il étoit si persuadé que les biens de l'Eglise, après l'entretien modeste du titulaire, ne doivent s'employer qu'en bonnes œuvres, & jusques-là il avoit si inviolablement conformé sa conduite à cette maxime, qu'il trembloit toujours d'y contrevenir. Il ne se décida qu'après qu'on lui eut fait entendre, que ce qu'il donnoit à sa nièce n'égaloit pas à beaucoup près ce qui lui revenoit du butin d'Oran; & que c'étoit-là une nature de bien, dont il avoit la disposition libre. Il voulut encore dédommager, pour ainsi dire, l'Eglise & les pauvres, du peu qu'il donnoit à ses proches. C'est pourquoi il bâtit presque en même temps différentes églises, & acquit plusieurs domaines, en faveur de son université d'Alcala, si utile à la religion. Cet homme rare & fertile en inventions avantageuses aux peuples, conçut encore, & réalisa l'idée des greniers publics. De profondes réflexions sur une triste & longue expérience, lui ayant fait sentir la nécessité de ménager à la nouvelle Castille un fonds de subsistance, moins inégal que ses récoltes annuelles, il fit

bâtit à T
gains,
y mit à
de frome
pauvres
fonds,
cette qua
chose, à
à Torrela
Cisneros
L'aquedu
pour y co
les autres
lieu seul,
coûterent
ainsi que
l'admiratio
personnage
celui de g
aux yeux
son, en bo
Pendant
sujets d'éd
Ferdinand
berie aux y
Pape Jule
usurpations
contenté d
brai, & d
France: m

bâtir à Tolède de vastes & superbes ma-
 gasins, dont il fit présent au public: il
 y mit à ses frais quarante mille mesures
 de froment, pour être distribuées aux
 pauvres en cas de cherté; & laissa un
 fonds, pour y entretenir à perpétuité
 cette quantité de grains. Il fit la même
 chose, à proportion des lieux, à Alcalá,
 à Torrelaguna lieu de sa naissance, & à
 Cisneros d'où la famille prenoit son nom.
 L'aqueduc qu'il fit de plus à Torrelaguna
 pour y conduire des eaux saines, & tous
 les autres avantages dont il pourvut ce
 lieu seul, outre le magasin de blé, lui
 coûtèrent près d'un million d'or. C'est
 ainsi que Ximenès, après avoir excité
 l'admiration de son siècle, en faisant un
 personnage aussi étranger à son état que
 celui de général & de conquérant, figura
 aux yeux de la foi & de l'invariable rai-
 son, en bon pasteur & en père du peuple.

Pendant que ce prélat donnoit tant de
 sujets d'édification à l'Espagne, le Roi
 Ferdinand achevoit de signaler sa four-
 berie aux yeux de toutes les nations. Le
 Pape Jule, rentré dans les anciennes
 usurpations des Vénitiens, ne s'étoit pas
 contenté d'enfreindre le traité de Cam-
 brai, & de tourner le dos au Roi de
 France: mais il avoit formé contre cette

Marian:

29.

Guich.

l. 8 & 9:

nation le projet d'une ligue, où devoient entrer avec lui l'Empereur Maximilien, le Roi d'Aragon, le Roi d'Angleterre & les Suisses. Maximilien eut horreur de cette perfidie, & continua de faire cause commune avec Louis XII. Ferdinand au contraire qui ne connoissoit d'honnête que ce qui étoit utile, n'eut garde de manquer un heureux marché, qui, outre la possession tranquille du royaume de Naples, lui donnoit jour à usurper la Navarre qu'il convoitoit depuis longtemps. Pour les Suisses, le refus d'une augmentation de vingt mille livres sur la pension que leur faisoit la France, suffit pour les détacher de cette couronne. Henri VIII, Roi d'Angleterre depuis le 22 avril 1509 que son père Henri VII étoit mort en lui laissant des sommes immenses, jeune prince naturellement enthousiaste, extrême dans ses résolutions & précipité dans ses démarches, comme on ne le verra que trop par la suite, & se piquant alors d'un dévouement sans borne au S. Siège, condescendit avec d'autant plus de facilité aux desirs du Pape, qu'il s'agissoit d'attaquer une couronne que l'Angleterre n'envisageoit plus que des yeux de la rivalité, & que les épargnes de son père lui donnoient plus

d'espoir
ligue no
rement
sans peir

On c
cardinal
trefaites
ment au
principal
confianc
son min
plus lon
1510, la
la ville
en route
& d'une
testament
instituoit
neur de
déclarant
ce qu'on
de l'Egl
qui en
tiers. Le
en faveur
titude d
blement
écus, l
du prod
faits du

d'espoir de le faire avec succès. Ainsi la ligue nouvelle, destinée à chasser entièrement les François d'Italie, se conclut sans peine.

On crut cependant que la mort du cardinal d'Amboise, arrivée dans ces entrefaites, apporteroit quelque changement aux dispositions du Pape, aigri principalement contre la France, par la confiance entière de Louis XII en son ministre. D'Amboise, digne de plus longs jours, mourut cette année 1510, la cinquantième de son âge, dans la ville de Lyon, où il avoit été arrêté en route, par les douleurs de la colique & d'une goutte remontée. Dans son testament fait depuis quelques mois, il instituoit son légataire universel le seigneur de Chaumont son neveu; mais en déclarant en termes exprès, que tout ce qu'on trouveroit provenant des biens de l'Eglise seroit distribué aux pauvres, qui en sont, ajoutoit-il, les vrais héritiers. Les dons qu'il ordonnoit d'ailleurs en faveur des malheureux, & d'une multitude d'églises, diminueoient considérablement, sur une totalité de cent mille écus, les biens même qui provenoient du produit de ses charges, ou des bienfaits du Roi. On assure qu'il ne deman-

de jamais rien à son maître, & qu'il n'en reçut les gratifications, que dans les circonstances où sa Majesté se fût offensée d'un refus. On ne sera point étonné, qu'un pareil ministre ait recommandé à ses proches de ne jamais rechercher le ministère. Il regretta d'avoir employé à ces brillantes fonctions une partie du temps qu'il désiroit avoir consacré tout entier aux soins de son diocèse. Le Roi pleura son ministre & son ami tout ensemble, & lui fit faire des funérailles magnifiques. Les entrailles furent inhumées aux Célestins de Lyon, & l'on rapporta le corps de ce pasteur chéri à son Eglise de Rouen. Le ministre de Louis XII, sans avoir le génie transcendant de celui d'Isabelle, qu'il égaloit en probité, qu'il surpassoit en sensibilité & en douceur, fournit une carrière, sinon aussi brillante, du moins aussi avantageuse au peuple, & beaucoup moins orageuse. Sans jamais se piquer, comme Ximènes, d'aller d'un pas rapide à son but, ni de rien emporter de vive force, il attendoit avec patience & faisoit à propos le moment de réussir; ce qui le rendit comme tout-puissant. Il ne regardoit comme non-faisable, que ce qui étoit absolument impossible. Ximènes & d'Am-

posse, au
deux po
fois dans
tre bizar
tre éblou

La mo
lieu de
ne servit
Jule den
sunt, con
prétendo
pondit,
qu'il ne
cardinaux
Ecclésiasti
s'attendo
fâché d'av
conten
si-tôt ajor
mort du
conseil u
causeroit
temps, b
barras da
dre à ses
les alliés
tentatives
son Fran
lui réussit
différente

posse, au lieu de la gloire, en ont tous deux poursuivi le brillant fantôme, une fois dans leur vie; l'un séduisit par le titre bizarre d'évêque conquérant, & l'autre ébloui par l'éclat de la tiare.

La mort du cardinal d'Amboise, au lieu de rapprocher le Pape & le Roi, ne servit qu'à faire éclater leur rupture. Jules demanda l'épargne du cardinal défunt, comme une dépouille que les Papes prétendoient leur appartenir. Louis répondit, quel que fût le droit des Papes, qu'il ne s'étendoit pas sur les biens des cardinaux qui mouroient hors de l'État Ecclésiastique. Le Pontife apparemment s'attendoit à cette réponse, & ne fut pas fâché d'avoir ce premier prétexte de mécontentement, auquel il en voulut aussi-tôt ajouter d'autres. Persuadé que la mort du cardinal ministre faisoit dans le conseil un vide difficile à remplir, & causeroit, au moins pendant quelque temps, beaucoup d'incertitude & d'embarras dans les opérations, il donna ordre à ses troupes d'attaquer incontinent les alliés de la France, il fit quelques tentatives sur Gênes où il y avoit garnison Françoisse; & toutes ces entreprises lui réussissant mal, il redemanda au Roi différentes places sur lesquelles le Saint

Siège formoit des prétentions. Le Roi qui pénétra aisément l'intention du Pape, refusa séchement: sur ce refus, le Pontife l'excommunia, mit son royaume en interdit, & le donna au premier qui pourroit s'en saisir. Il fulmina les mêmes censures & les mêmes peines, contre tous les princes qui tiendroient le parti des François. Et comme il prévoyoit qu'un pareil usage du pouvoir apostolique exciteroit moins d'effroi que d'indignation, il pressa vivement ses alliés de se mettre en campagne, & parut lui-même à la tête de ses troupes.

On fit en effet peu de cas en France, de ces censures évidemment nulles; & dans un sens, il seroit à souhaiter qu'on s'en fût encore moins occupé. C'étoit l'avis sensé des seigneurs & du parlement, qui conseillèrent d'envoyer en Italie de nouveaux renforts, au lieu de tenir des assemblées ecclésiastiques; ce qui eût obvié à une fermentation, qui mit l'Eglise à deux doigts du schisme. Il est de l'ordre, ainsi que de la raison, que les deux puissances se contiennent chacune dans sa sphère, que les Rois commandent les armées, & que les Papes président aux conciles. Tout le contraire arriva, par un de ces demi-ména-

gemens q
une ince
fait rema
perdu à l
Le princip
du côté du
voir pren
dans une
l'Eglise.
Jule II m
tre le par
bla des
prononce

L'assem
presque au
là, sans p
foule de
par le M
palement,
Pape dan
repousser
parer mên
l'Eglise;
peut seco
voies; li
fondant h
porelle,
des cens
mettre;
son pou

gemens qui ne satisfont personne, par une incertitude pusillanime, qui nous fait remarquer combien la France avoit perdu à la mort du cardinal d'Amboise. Le principe en fut néanmoins respectable, du côté du Roi, dont la religion crut devoir prendre des conseils ecclésiastiques, dans une cause quelconque du chef de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, tandis que Jule II marchoit avec des troupes contre le parti de Louis XII, Louis rassembla des prélats & des docteurs pour prononcer contre Jule.

L'assemblée, convoquée à Orléans, fut presque aussi-tôt transportée à Tours, & là, sans plus de délais, on décida une foule de questions épineuses proposées par le Monarque. Il demandoit principalement, si un prince attaqué par le Pape dans ses droits temporels, peut repousser la force par la force, & s'emparer même pour un temps des terres de l'Eglise; si, dans ces circonstances, il peut secourir ses alliés par les mêmes voies; si, dans le cas où le Pape confondant l'autorité spirituelle avec la temporelle, porte une sentence & prononce des censures, l'on est obligé de s'y soumettre; enfin si le Pape abusant ainsi de son pouvoir contre les princes, ceux-ci

Preuve
des libert.
de l'Egli-
se Gall.
can. pag.
379.

peuvent se retirer de son obéissance, en rompant avec lui la correspondance accoutumée, pour s'en tenir au droit ancien. La réponse fut que tout cela se pouvoit, & que dans le cas de cette soustraction d'obéissance, on devoit observer la pragmatique sanction, comme tirée des décrets des conciles. Les prélats ajoutèrent, qu'il falloit commencer par avertir le Pape, selon les règles évangéliques de la charité; & que s'il refusoit d'entendre raison, on le sommeroit de convoquer un concile œcuménique; après quoi, l'on pourroit procéder à l'exécution de ce qu'on avoit proposé. L'arrivée de l'évêque de Gurck, ministre plénipotentiaire de l'Empereur Maximilien, & l'un des plus célèbres négociateurs de son temps, ne servit qu'à confirmer Louis XII dans le projet de con-

Monita. voquer un concile général. On prétend
polit. ad que cet Empereur avoit conçu le des-
S. I. R. sein bizarre de se faire Pape : le savant
Princ. **Francof.** Mariana dit positivement, que le but
an. 1609, de ce prince, dans ses liaisons avec le
Mar. l. 30 Roi de France pour la convocation d'un
 concile, étoit de parvenir à déposer
 Jule, pour être élu en sa place.

Ce Pontife, loin d'être arrêté par les pratiques brassées contre lui, n'en fut pas

pas
 quer
 obéi
 & se
 verol
 conc
 muni
 Franc
 batt
 ciers
 soit fo
 Louis
 cruelle
 avoit
 se au
 dre ce
 avec r
 jour de
 té du
 bât en
 ennem
 vue de
 même
 pressoi
 partie
 quelqu
 moden
 Un se
 vé dur
 & ne
 Tom

pas plus tôt informé, qu'il fulmina publiquement les censures contre quiconque obéiroit au décret du clergé de France, & contre les ecclésiastiques qui se trouveroient, tant à ses assemblées, qu'au concile qu'il voudroit tenir. Il excommunia le duc de Ferrare allié de la France, les troupes Françaises qui combattoient pour le duc, & tous les officiers qui portoit les armes en Italie, soit sous les drapeaux, soit à la solde de Louis XII. Il éprouvoit cependant de cruelles inquiétudes. Les Bentivoglio qu'il avoit chassés de Bologne, ayant proposé au maréchal de Chaumont de surprendre cette ville, tandis que le Pape y étoit avec toute sa cour; il ne tint qu'à un jour de retard, & à l'imprudente sécurité du maréchal, que le Pontife ne tombât entre les mains de ses plus grands ennemis. Chaumont arrivé presque à la vue de Bologne, au lieu d'y entrer le même jour comme les Bentivoglio l'en pressoient, voulut absolument remettre la partie au lendemain; & ce délai, joint à quelques propositions illusoires d'accommodement, lui fit manquer son coup. Un secours de troupes Espagnols, arrivé durant cet intervalle, dégagea le Pape, & ne laissa au général François que la

honte d'un coup de partie manqué. Le regret qu'il en eut, & les railleries qu'on en fit en France où l'on attribua toute sa réputation passée à la faveur de son oncle le cardinal d'Amboise, lui causèrent un chagrin qui lui donna la mort. Quelques mois après cette aventure, l'imprudent Pontife faillit encore à être enlevé par le chevalier Bayard, qui en cette rencontre délicate, comme en tous les exploits, soutint parfaitement son titre de chevalier sans reproche. Jule ne dut son évafion qu'à la fortune, ou au caprice du temps, qui devenu tout à coup très-mauvais, le fit retourner sur ses pas, au lieu de poursuivre la route sur laquelle on l'attendoit.

C'en étoit fait vraisemblablement de sa papauté, s'il fût tombé entre les mains de ses ennemis; & il eût fait au concile qu'on alloit ouvrir à Pise, le triste personnage que Jean XXIII, avec lequel il eut bien des traits de ressemblance, avoit autrefois joué à Constance. Mais au lieu de se voir réduit à l'état humiliant de protégé des Empereurs; ayant eu le bonheur de rejoindre ses troupes & ses alliés, il se maintint dans le haut degré de puissance, où il n'avoit pas moins contribué que son prédécesseur Alexandre

VI à élire
se souve-
non de
la dignité
alloit for-
contre le
ques tro-
rendit au
doie, &
paysan,

La, au
soixante
il étoit à
neige &
visitoit le
encourag-
cette aux
son quart-
lui plusieurs
tés par les
dit, faute
la breche
toute l'ob-
litaire de
dinaux &
manqué e-
cille de Pi-
prisonnier
petit nom-
même aux

VI à élever les Pontifes Romains. Sans se souvenir même des dangers qu'il venoit de courir, sans aucune attention à sa dignité, ni aux charges nouvelles qu'il alloit fournir au concile qui s'assembloit contre lui; il se remit à la tête de quelques troupes, avec trois cardinaux, se rendit au camp qui assiégeoit la Mirandole, & se logea dans la cabane d'un paysan, exposée à l'artillerie de la place.

Là, au plus fort de l'hiver, à l'âge de soixante dix ans, & consumé d'infirmités, il étoit à cheval nuit & jour, malgré la neige & la grêle qui tomboient souvent, visitoit les attaques, pressoit les travaux, encourageoit le soldat, retournoit sans cesse aux batteries, & en établit enfin son quartier si près, qu'il y eut autour de lui plusieurs de ses domestiques emportés par les boulets. La ville enfin se rendit, faute de secours. Jules y entra par la breche, en général vainqueur, avec toute l'ostentation & la vanité d'un militaire de vingt ans. Cependant les cardinaux & les évêques, qui n'eussent pas manqué de se rendre en foule au concile de Pise, si le Pape y eût été amené prisonnier, y vinrent au contraire en si petit nombre, qu'au lieu d'y paroître, même aux yeux des personnes prévenues,

les représentans de l'Eglise universelle & les juges des souverains Pontifes, ils n'y représenterent qu'un complot de rebelles & de schismatiques.

Nous ne réveillerons pas ici les sentimens pénibles qu'ont excités dans nos lecteurs les tristes récits des protestations, des citations, des monitions, des procédures & des sentences injurieuses, faites à Bâle par des assemblées tumultueuses de prêtres & de prélats tarés, contre le vicairé de Jésus-Christ : c'est bien assez d'avoir peint une fois les déplorables effets de la discorde cléricale. En deux mots, ce concile de Pise, puis de Milan & de Lyon, ne fut dans son plus beau temps, que ce qu'avoit été celui de Bâle & de Lausanne au dernier période de sa dégradation. Cinq cardinaux, mécontents du Pape, ou complaisans des Rois, savoir Briconnet, de Prie, Saint-Severin, Carvajal & François de Borgia, le convoquerent au nom de l'Empereur Maximilien & du Roi Louis XII. Quatre y assisterent, avec la procuration de trois autres, accompagnés des archevêques de Lyon, de Sens, de quatorze évêques François, des abbés de Cîteaux, de Saint Denis & de quelques autres, des députés des universités de Paris, de

Toujours
inquiete
fautes.
trec, co
étoit le
Il ne
reur, ni
que ce p
une asse
de cette
l'y trait
tienne. T
ent par
sans exce
rieuse &
digne de
trois ans,
de Nemo
périt au
de Médic
depuis Pa
ayant été
coup d'au
seulement
plupart de
derent hu
sures, qu
en se déci
n'osoient
entre eu

Toulouse, de Poitiers, avec une troupe inquiète de théologiens & de jurisconsultes. Odet de Foix, seigneur de Lautrec, commis par le Roi très-chrétien, étoit le protecteur du concile.

Il ne s'y trouva de la part de l'Empereur, ni ambassadeurs, ni prélats; quoique ce prince eût fait tenir à Ausbourg une assemblée ecclésiastique en faveur de cette entreprise: mais tout le monde s'y traita de schismatique & de séditieuse. Telle fut aussi l'idée qu'on en eut parmi toutes les nations chrétiennes; sans excepter les François. Après la glorieuse & fatale journée de Ravenne, où digne de l'immortalité à l'âge de vingt-trois ans, le brave Gaston de Foix, duc de Nemours & neveu du Roi de France, périt au sein de la victoire, le cardinal de Médicis, alors légat de Jules II & depuis Pape sous le nom de Léon X, ayant été conduit à Milan avec beaucoup d'autres prisonniers, n'y fut pas seulement traité avec honneur; mais la plupart des militaires François lui demandèrent humblement l'absolution des censures, qu'ils croyoient avoir encourues en se déclarant contre le S. Siège. Ils n'osoient inhumér en terre sainte ceux d'entre eux qui mouroient de leurs blessures.

tures, sans en avoir obtenu de lui la permission; & tout cela se faisoit sous les yeux du prétendu concile, déjà transféré de Pise à Milan, & sans aucune opposition de la part de ceux qui gouvernoient souverainement la ville & tout le duché au nom de Louis XII. On dit que ce prince avoua un jour à l'ambassadeur d'Espagne, Jérôme de Cabanillas, que ce concile n'étoit qu'un jeu inventé pour ramener le Pape à des sentimens d'équité: bien coupable sans doute d'avoir oublié à ce point son respect habituel & si sincère pour la religion; mais le Pontife qui le réduisoit en quelque sorte à ces extrémités, doit-il paroître beaucoup plus excusable?

Rayn.
an. 1519,
n. 11.

Act. 11,
Conc.
Pis. p. 84,
&c.

Ce malheureux concile eut néanmoins huit sessions, dont trois seulement se tinrent à Pise. Les citoyens de cette ville regardoient les Pères, comme des excommuniés: le clergé de la cathédrale en particulier étoit si prévenu, que ces prélats y étant allés en procession, on leur refusa l'entrée du chœur, & les ornemens nécessaires pour célébrer le saint sacrifice. La plainte en ayant été portée aux magistrats, qui étoient Florentins & ménageoient la France, on obligea le clergé à recevoir les Pères

dans le
de se r
point co
tificatlon
d'éments
grande d
tiers le
protectio
Ils s'asse
cette vill
de orédi
d'Allema
par le P
ne faisoit
& piqué
alliés ne
& ne co
profito
des cour
pas écon
son con
France
Milan fu
après av
le Pape
à Lyon
semblée
plutôt p
soudaine
longer l

dans le chœur; mais en lui permettant de se retirer à leur entrée, & de ne point communiquer avec eux. Ces mortifications, jointes à un commencement d'émeute qui faisoit craindre de plus grands défordres, les obligea d'aller continuer leurs sessions à Milan, sous la protection de la domination François. Ils s'assemblerent encore cinq fois dans cette ville, sans y prendre beaucoup plus de crédit. Il n'arrivoit point d'évêques d'Allemagne; & l'Empereur, recherché par le Pape à qui son humeur guerrière ne faisoit pas négliger les soins politiques, & piqué de ce que les François ses alliés ne suppléoit pas à sa pesanteur & ne conquéroient pas tous seuls à son profit, fit enfin proposer à Louis XIII des conditions exorbitantes qui ne furent pas écoutées, & il abandonna Louis & son concile. Alors les ennemis de la France accablèrent le Roi tout ensemble: Milan fut repris, & les Pères du concile, après avoir prononcé la suspension contre le Pape Jule, se réfugièrent à Ast, puis à Lyon; continuant à donner leur assemblée pour un concile œcuménique, plutôt par honte d'en perdre le nom si soudainement, que par envie d'en prolonger les opérations. La tenue de ce

concile, tant à Pise qu'à Milan, dura depuis le premier jour de novembre 1511, jusqu'au vingt-unième d'avril 1512.

Pendant ce temps-là, le Pape ne demeuroit pas sifis. Après quelques temps d'une perplexité cruelle, il se détermina, sur le conseil du cardinal del Monte, d'opposer concile à concile; comme Eugène IV avoit fait autrefois avec succès

Bull. T.
11. Jul.
II. Const.
17.

contre les Pères de Bâle. Ainsi par une bulle du 16 juillet 1511, il convoqua un concile œcuménique à Saint-Jean de Latran, pour le dix-neuvième d'avril de l'année suivante, ordonnant à tous les évêques de la chrétienté de s'y rendre ponctuellement, sous peine d'être privés de leurs dignités & de leurs bénéfices. Par une autre bulle dressée contre les cardinaux Briçonnet, Borgia & Carvajal, sans faire mention de ceux qui étoient moins célèbres, il les avertit que si dans soixante-cinq jours ils ne comparoissent à Rome, ils seroient destitués de leurs bénéfices & du cardinalat. Ce terme expiré, il les déclara destitués réellement, & les excommunia, en leur joignant le cardinal de Colence, qu'il avoit épargné jusques-là par des considérations politiques. Il vouloit traiter de même les cardinaux d'Albret & de Saint-Severin; mais la

plus grand
qua tant
causer un
prélats,
fort attac
& la viol
réprimer
firent tom
reuse. Il e
siférable,
mort. Il e
quelques
symptômes
vire toutes
excès tou
parmi les
autrefois d
content d
la France,
ses sujets d
que la ville
aux Pères
de priver c
elle étoit d
attribua ces

Les suit
le déconcer
Alors il
tions de p
concile de

plus grande partie du sacré collège y mar-
 qua tant d'opposition, qu'il eut peur de
 causer une rupture ouverte parmi ces
 prélats, qui d'ailleurs ne lui étoient pas
 fort attachés. Le chagrin qu'il en eut,
 & la violence qu'il fallut se faire pour
 réprimer les fougues de son naturel, le
 firent tomber dans une maladie dange-
 reuse. Il eut même une défaillance si con-
 sidérable, que ses domestiques le crurent
 mort. Il en revint cependant; & après
 quelques temps de langueur & quelques
 symptômes de conversion, ayant recou-
 vré toutes ses forces, il s'emporta à des
 excès tout nouveaux, & sans exemple
 parmi les Papes même les plus entêtés
 autrefois de leur puissance illimitée. Peu
 content d'avoir jeté l'interdit sur toute
 la France, excommunié le Roi, & délié
 ses sujets du serment de fidélité; parce
 que la ville de Lyon avoit donné retraite
 aux Pères de Pise, il eut l'idée risible
 de priver cette ville de la possession où
 elle étoit de tenir des foires franches, &
 attribua cette prérogative à Genève.

Les suites de la bataille de Ravenne
 le déconcertèrent pendant quelque temps.
 Alors il prêta l'oreille à des proposi-
 tions de paix, & différa l'ouverture du
 concile de Latran: mais tous ses alliés,

ennemis de la France, ayant fondé peu
 Labb. après sur les Buis de Louis XII, tant
 Collect. en deçà qu'en delà des monts, les espé-
 Conc. T. rances firent renaitre son amitié, &
 XIV, P. 4 il ouvrit son conche le troisieme jour de
 & seq. mai de cette année 1532. Le 10 du
 Gulch. même mois, on tint la premiere session
 l. 10. en régle. Le Pape y étoit en personne,
 Marian. avec quinze cardinaux, soixante dix-neuf
 l. 30. évêques ou archevêques, & six abbés
 ou généraux d'ordres. Le nombre des
 prélats monta dans la suite jusqu'à six-
 vingt, la plupart d'Italie. On déclara dans
 cette premiere session les motifs qui
 avoient fait assembler le concile: c'étoient
 à l'ordinaire, outre l'extinction du schis-
 me, la réformation si souvent annoncée
 sans effet, la paix entre les princes chré-
 tiens, & la guerre contre les infidèles.
 Dans la seconde session, tenue sept jours
 après, le général des Dominicains, Tho-
 mas de Vio, qui fut depuis le cardi-
 nal Cajetan, fit un sermon où il parla
 fortement contre le concile de Pise;
 après quoi, on lut la bulle de confirma-
 tion du nouveau concile, à laquelle tous
 les Pères donnerent leur consentement.
 La troisieme session fut différée jusqu'au
 3 décembre, tant à cause de quelques
 maladies contagieuses, que pour donner

sont le
 mettoit
 méat
 avoit ré
 Dans
 ennemi
 le deslu
 conserv
 ville de
 Maxim
 rentra c
 les peu
 leur prin
 lisse, gé
 tropes
 pour sal
 par la
 sujets d
 une imp
 pague.
 vantes o
 dhes, d
 de toute
 de regie
 de leurs
 non seul
 l'Apenni
 rénées,
 fidélité &

tout le temps d'arriver à ceux qui se mettoient en mouvement, particulièrement aux ministres de l'Empereur qu'on avoit résolu à détacher des François.

Dans cet intervalle, les confédérés ennemis de cette nation prirent tellement le dessus, qu'il lui fut impossible de conserver ses conquêtes en Italie. La ville de Gènes se révolta dès premières. Maximilien Sforce, fils de Ludovic, rentra dans le duché de Milan, dont les peuples étoient enchantés d'avoir leur prince particulier. Trivulce & la Pallio, généraux François, affoiblis par les troupes que Louis XII avoit retirées pour faire face au Roi d'Angleterre, & par la retraite de six mille Allemands sujets de l'Empereur, se virent réduits à une impossibilité absolue de tenir la campagne. Après bien des manœuvres savantes où ils époussèrent tout l'art des marches, des campemens, des stratagèmes de toute espèce, ils s'estimèrent heureux de regagner le Piémont, avec les débris de leurs armées. Les alliés de Louis XII, non seulement au pays des Alpes & de l'Apennin, mais jusqu'au delà des Pyrénées, devinrent les victimes de leur fidélité & de sa mauvaise fortune.

Marian. Ce fut alors que le Roi Catholique
 lib. 30, mettant le comble à sa fureur & à sa
 n. 50, & cupidité, enleva la Navarre au Roi Jean
 seq. d'Albret, sans pouvoir colorer son usur-
 pation d'aucun même de ces prétextes
 spécieux qui manquent si rarement aux
 usurpateurs. Quelques auteurs Espagnols
 ont avancé que Jules II. avoit excommu-
 nié Jean d'Albret, comme complice du
 schisme de Louis XII, & qu'il avoit
 abandonné son royaume au premier oc-
 cupant : mais quelque misérable qu'eût
 été ce titre dont il n'est aucun vestige,
 Mariana, le mieux instruit des historiens
 de sa nation & de bien d'autres, dit seu-
 lement, que le Pape avoit averti, avec
 menaces, le Roi de Navarre de ne pren-
 dre aucune liaison avec ceux qui trou-
 bloient la paix de l'Eglise; ce qui n'em-
 pêche pas cet historien, supérieur aux
 petits esprits de l'esprit national, de repré-
 senter l'invasion de la Navarre, comme
 une injustice dénuée de toute ombre
 d'excuse. Les Espagnols même qui tien-
 nent pour cette bulle, disent qu'elle fut
 publiée au mois de juillet; & l'invasion
 s'étoit faite au mois de juin.

Ferdinand fourba tout ensemble, &
 le prince qu'il dépouilla, & le Roi d'An-
 gleterre qu'il fit servir à le dépouiller.

Il avo
 une
 s'emp
 pour
 les, tr
 & ex
 nand
 Nava
 té
 Angl
 empé
 fut r
 n'en
 étoit
 secon
 il les
 Angl
 tions
 entre
 meur
 dans
 & co
 l'Ar
 C'est
 royau
 quelle
 & les
 tard
 tourn
 ille.

Il avoit engagé Henri VIII à lui envoyer une armée auxiliaire, sous prétexte de s'emparer conjointement de la Guyenne, pour la restituer à l'Angleterre. Quand les troupes Angloises furent débarquées & campées près de Fontarabie, Ferdinand fit demander le passage au Roi de Navarre, avec quelques places de frontière, afin de joindre les Espagnols aux Anglois, & de travailler de concert à empêcher la France de faire schisme. Il fut refusé; & il s'y attendoit bien; il n'en alloit pas moins à son but, qui étoit d'intéresser les troupes Angloises à secourir les siennes en Navarre, comme il les en sollicita aussi-tôt. Le général Anglois répondit, suivant ses instructions, que ses gens ne pouvoient rien entreprendre contre ce royaume; ils demeurèrent néanmoins toujours campés dans le voisinage, où sans rien faire, & contre leur dessein, ils tinrent lieu à l'Aragonois d'une armée d'observation. C'est ainsi que Ferdinand conquit ce royaume en une campagne; après laquelle les Anglois ruinés par la disette & les maladies, & s'apercevant trop tard du jeu où ils étoient d'aper, s'en retournerent délabrés & confus dans leur île. Il est à observer, qu'encore que:

Jule II n'ait pas déposé le Roi de Navarre, cette révolution ne seroit point arrivée sans le dévouement funeste de Louis XII avec ce Pontife. Ajoutons que malgré cette guerre ecclésiastique, si Jean d'Albret eût été mieux pourvu des qualités qui soutiennent les puissances temporelles, il n'eût point essuyé ce revers. Don Jean, lui dit souvent depuis la Reine Catherine sa femme, si nous fussions nés, vous Catherine & moi Jean, nous régnerions encore.

Le troisième de décembre 1512, on tint la troisième session du concile de Latran, au grand contentement du Pape Jule, qui vit le grand négociateur d'Allemagne, Matthieu Lang, évêque de Gurck, renoncer avec empresse, de la part de l'Empereur, à tout ce qui s'étoit passé dans l'assemblée de Tours, puis au concile de Pise, & adhérer à celui de Latran, comme à la seule assemblée légitime de l'Eglise universelle. On lut ensuite une bulle qui annulloit tout ce qui s'étoit fait à Pise, à Milan & à Lyon, & l'on confirma l'interdit porté contre la France, sans oublier la grave suppression des foires de cette dernière ville. Dans la session quatrième, tenue le 10 du même mois de décembre, on att

qua fort
étahlie
Louis X
tôt après
& toujo
chère à
moins
deux co
ble. Ap
longuem
porta u
teurs de
& dign
rotre d
de soix
ne se tir
la quati
Durant
une mal
& qui d
ges spé
ans sur
compta
rent pré
George
des pei
qui se
Papes,
sion à l
pondre

que fortement la pragmatique sanction, établie par Charles VII, supprimée par Louis XI, rétablie par Louis XII aussitôt après son avènement à la couronne, & toujours aussi mal-vue à Rome que chère à la France, qui la suivit plus ou moins ponctuellement, selon que les deux cours étoient bien ou mal ensemble. Après qu'un avocat consistorial eut longuement harangué contre elle, on porta un décret qui citoit tous les auteurs de la pragmatique, de quelque rang & dignité qu'ils pussent être, à comparoître devant le concile dans le terme de soixante jours. La cinquième session ne se tint que plus de deux mois après la quatrième, le 16 de février 1513. Durant ce délai, le Pape tombe dans une maladie qui l'empêcha d'y assister, & qui devoit mettre fin à tous les étranges spectacles qu'il donnoit depuis dix ans sur la chaire de saint Pierre. On y compta cent trente-cinq prélats, qui furent présidés par le cardinal de Saint-George, évêque d'Osis; on y décerna des peines très-sévères contre la simonie qui se commettoit dans l'élection des Papes, & l'on y fit une seconde monition à l'Église de France, à l'effet de répondre sur la pragmatique sanction.

Jule sentant lui-même que sa fin étoit proche, ne perdit rien de sa présence d'esprit, ni de la fermeté d'âme qu'il avoit montrée dans toutes les situations. Il reçut les derniers sacremens, la veille de sa mort, avec de grands témoignages de piété, & régla froidement l'ordre de ses funérailles, où il défendit d'user de magnificence. Ensuite il déclara aux cardinaux, que c'étoit à eux seuls, & non pas aux Pères du concile, de lui choisir un successeur, qu'ils pouvoient accorder le droit de suffrage aux cardinaux absens, mais non aux schismatiques; désignant ainsi les chefs du concile de Pise. Comme Julien de la Rovère, ajouta-t-il, je leur pardonne dans la sincérité de mon cœur; mais comme Jule, chef de l'Eglise, je dois venger ses droits, & je les exclus de l'élection. La gloire de Jule II étoit à son plus haut période, & avoit surpassé jusqu'à ses espérances: il avoit rempli l'Italie & l'Europe entière de la terreur de son nom; il voyoit à ses pieds ses plus puissans ennemis; le cardinal de Luxembourg, déjà réconcilié avec lui, lui demandoit en suppliant la paix pour Louis XII; la Reine Anne, dont le seul mot de schisme alarmoit la piété, & le duc de Valois, héritier pré-

somptif d'en terme spectacle ses noire qui l'avoit maudit sa on l'ente derniers n'eusse ja que j'euss l'Eglise c Malheure mes devo de les re du 20 au de soixan le S. Siég jours. C'eût eu à que celui- vais Pape la grande fit trouble pline & r Le onz dinal Juli succéder, morable principale lettres. Il

somptif de la couronne, lui écrivoient
 en termes presque aussi foudroyans : mais le
 spectacle lugubre du tombeau répandoit
 ses noires couleurs sur tous les objets
 qui l'avoient trop long-temps ébloui. Il
 maudit les lauriers & ses triomphes, &
 on l'entendit souvent répéter dans ses
 derniers momens : Plût à Dieu que je
 n'eusse jamais été Pape, ou du moins
 que j'eusse tourné toutes les forces de
 l'Eglise contre les ennemis de la religion.
 Malheureux que je suis, de ne connoître
 mes devoirs que quand il n'est plus temps
 de les remplir ! Jules II mourut la nuit
 du 20 au 21 février 1513 ; il étoit âgé
 de soixante-douze ans, & avoit occupé
 le S. Siège neuf ans, trois mois & vingt
 jours. C'eût été un grand homme, s'il
 eût eu à gouverner tout autre empire
 que celui de l'Eglise ; & ce fut un mal-
 vais Pape, parce que le soin de procurer
 la grandeur temporelle de l'Eglise lui en-
 fit troubler la paix, renverser la disci-
 pline & négliger la vraie gloire.

Le onzième du mois suivant, le car-
 dinal Julien de Médicis fut élu pour lui
 succéder, & prit le nom à jamais mé-
 morable de Léon X, qui immortalisa
 principalement par le rétablissement des
 lettres. Il n'avoit que trente-six ans, &

Am.
 Feron. in
 Lud. XII.
 Bud. de
 Assé.

il étoit cardinal depuis l'âge de quatorze. Il dut son élévation aux jeunes cardinaux, à qui néanmoins tout le sacré collège adhéra d'une voix unanime: mais le cardinal Petrucci qui n'avoit que vingt ans, emporté par une indiscretion dont nous lui verrons donner des preuves bien plus tristes, ne put s'empêcher, en annonçant le premier l'élection au peuple Romain, de lui crier de toute la force que c'étoit l'ouvrage des jeunes gens. Pour Léon, tout jeune qu'il étoit, déjà il avoit en partage une sagesse, une réserve, & sur-tout une modération qui le fit aussi-tôt mettre avec Jule dans le même genre de parallèle que le lion & l'agneau. Il obtint par son habileté & son talent pour l'insinuation, ce que Jule n'avoit pu emporter par ses fougues & sa hauteur. Un mois après son éléction, le même jour qu'il avoit été fait prisonnier l'année précédente à la bataille de Ravenne, & monté sur le même cheval, il fit son entrée solennelle à Rome, avec toute la magnificence & l'appareil d'un monarque. Jusques-là ses prédécesseurs, dans cette cérémonie, s'étoient contentés de paroître assez simplement dans une chaise portative: mais les cardinaux lui ayant demandé comment il

vouloit
répondi
cette so
en faiso
d'or. T
faiso on
puisé
avoir sa
reuse r
ticulière

Zélé
pouvoit
élément
Cet arti
connoît
décesser
Louis
milier le
mit en
Médecin
presque
ce, don
contribu
considé
verains
pour av
les VII
du nom
tins, qu
ment le

vouloit qu'on le traitât ; en souverain , répondit-il. On dit que la dépense de cette solennité & du couronnement qui en faisoit partie , monta à cent mille écus d'or. Né au sein de l'opulence & d'un faste ordonné par le génie , Léon y avoit puisé ce goût sublime du beau , qui put avoir ses excès , mais qui opéra une heureuse révolution dans son siècle , & particulièrement dans les arts.

Zélé pour le progrès des lettres , il ne pouvoit manquer d'aimer la paix , leur élément , si l'on peut s'exprimer ainsi. Cet article fut un des premiers où il fit connoître combien il différoit de son prédécesseur. Instruit de ses dispositions , Louis XII entreprit d'abord de se concilier le nouveau Pape , & pour cela mit en œuvre la médiation de Julien de Médicis , son frère. Cette maison avoit été presque invariablement attachée à la France , dont la protection n'avoit pas peu contribué à ce haut degré de crédit & de considération , qui les rendit enfin souverains absolus de leur patrie. C'étoit pour avoir favorisé le parti du Roi Charles VIII , que Pierre de Médicis , second du nom , avoit été chassé par les Florentins , qui établirent durant ce bannissement le gouvernement aristocratique. Si

Rain.
an. 1513.
ll. 54.

Julien II. frère de Léon X, avoit suivi le parti du Pape Jule, c'est qu'il devoit son rétablissement à ce Pontife, qui prétendit par-là punir les Florentins, pour avoir souffert qu'on tint contre lui un concile à Pise. Julien ne faisoit pas d'avoir un résident auprès de Louis XII, en sa qualité de chef de la république de Florence. Le Roi tint à ce ministre les propos les plus flatteurs, touchant le Pape & sa famille. Julien qui en fut promptement informé, les fit parvenir aussi-tôt au Pape son frère, & lui recommanda instamment les intérêts de ce monarque. Il n'en falloit pas tant à un Pontife enclin naturellement aux voies de la douceur & de l'honnêteté, & d'ailleurs si intéressé, en commençant son pontificat, à faire disparaître jusqu'à l'ombre du schisme. Il répondit par un bref qu'on devoit rendre public, & qui, outre les témoignages constants de l'affection des Rois très-chrétiens envers le saint Siège, s'étendoit avec reconnoissance sur les bienfaits dont ils avoient comblé la maison de Médicis. Léon prioit enfin son frère de suivre avec zèle cette œuvre heureuse de médiation & de paix, & de ne rien négliger pour convaincre le monarque de la bienveillance de toute la cour Ro-

maine. Il
il envoy
de Guib
us, & m
lequel il
cilier le

Avant
qu'on ay
velles d
poux che
jal & Sai
où leur
se rendre
trouver e
lection e
débarqué
mis pied
annonces
conduire
tenir pris
moins ay
eût exam
plus tôt
de tant d
cile dont
cinq sessi
d'avril, e
couronner
cile y re
ses comm

maine. Il fit plus: quelques mois après, il envoya légat en France, le cardinal de Guibé, prélat vénérable par ses vertus, & médiateur agréable au Roi, avec lequel il avoit toujours cherché à réconcilier le feu Pape.

Avant le départ du légat, & aussi-tôt qu'on avoit pressenti les dispositions nouvelles du Monarque, deux des cardinaux chefs du concile de Pise, Carvajal & Saint-Severin étoient partis de Lyon où leur parti tomboit en ruine, afin de se rendre à Rome où ils comptoient se trouver encore pour le conclave. L'élection étoit faite, avant qu'ils eussent débarqué à Livourne. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils furent arrêtés & annoncés à Léon, qui ordonna de les conduire à Civita-Vecchia, & de les y tenir prisonniers, en les traitant néanmoins avec honneur jusqu'à ce qu'on eût examiné leur affaire. Il reprit, le plus tôt qu'il lui fut possible au milieu de tant de soucis, les opérations du concile dont son prédécesseur avoit célébré cinq sessions, & tint la sixième le 27 d'avril, environ six semaines après son couronnement. Le promoteur du concile y requit la poursuite des procédures commencées contre les fauteurs de

Conc.
T. XIV,
P. 131,
&c.

la pragmatique sanction, & conclut à ce que la contumace fût prononcée contre les François: mais le Pape qui vouloit gagner cette nation par des voies bien différentes, ne jugea point à propos de suivre la rigueur des formes, & ne fit pas même de réponse. On se contenta d'établir une congrégation, pour examiner tant cette affaire, que ce qui regardoit en général la réformation des mœurs. On en établit en même temps deux autres, la première pour traiter de la foi, & la seconde pour l'extirpation du schisme & la pacification des princes.

Ibid. p. 156, &c. Dans la septième session, tenue le 17 de juin, parurent encore mieux les sages ménagemens de Léon X pour l'Eglise & la couronne de France. Il y statua que le temps de la monition, déjà lignifiée itérativement aux prélats François, ne commenceroit à courir qu'après la huitième session, qui fut différée jusqu'au mois de décembre.

Dans ces entrefaites, la France éprouva de nouvelles calamités, qui jointes aux tempéramens & à l'habileté du Pape, acheverent de vaincre la résistance du Roi. Louis obstiné à recouvrer le Milanès, s'étoit ligué avec ces mêmes Vénitiens dont il avoit conjuré & presque

consummé
 et impérie
 Les Franc
 ronnée, sur
 rivés à leur
 rit ses po
 les villes d
 disputer à
 exemple. L
 Vénitienne
 rapides, da
 dans une s
 palmes, &
 en étoient
 les avoi
 gnée près
 tonnés de h
 la présompt
 cois en terr
 les monts en
 usqu'au sei
 tiens restés
 en poste, &
 tence, par
 Pape qui v
 pour ami au
 us aux port
 gir, anima
 France, i
 esseur. Dan

consummé la perte; tant la politique ré-
 git impérieusement les meilleurs princes.
 Les François, avec leur chaleur accou-
 tumée, furent conquérans aussi-tôt qu'ar-
 rivés à leur conquête. Gênes leur rou-
 vrit ses portes. Milan & presque toutes
 les villes de sa dépendance semblèrent se
 disputer à qui suivroit la première cet
 exemple. L'Alviane, à la tête de l'armée
 Vénitienne, fit des progrès presque aussi
 rapides, dans le reste de la Lombardie:
 mais une seule journée flétrit toutes ces
 palmes, & , avec elles, ravit à ceux qui
 en étoient couverts toutes les terres où
 ils les avoient moissonnées. La bataille
 gagnée près de Novare, par les Suisses
 étonnés de leurs propres succès, changea
 la présomptueuse imprudence des Fran-
 çois en terreur panique, leur fit repasser
 les monts en désordre, & porter l'alarme
 jusqu'au sein de leur patrie. Les Vénit-
 iens restés seuls, furent poussés de poste
 en poste, & dissipés enfin près de Vi-
 cence, par les Espagnols. Le nouveau
 Pape qui vouloit bien avoir Louis XII
 pour ami au delà des monts, mais non
 pas aux portes de Rome, laissa volontiers
 agir, anima, favorisa sous main, contre
 la France, tous les alliés de son prédé-
 cesseur. Dans l'intérieur de ce royaume,

une autre armée Suisse pénétra au cœur de la Bourgogne, & y forma le siège de la capitale. Le Roi d'Angleterre s'illustra par la bataille, ou plutôt par la déroute de Guinegate, qu'on nomma la journée des éperons, pour insulter à la gendarmerie Françoisé qui en avoit fait beaucoup plus d'usage que de ses armes. Ce prince & l'Empereur ligüés ensemble, prirent ensuite Terouane & Tournai.

Tant de désastres essuyés dans l'espace de quatre à cinq mois, joints aux scrupules de la Reine Anne, que le Pape avoit soin de fomenter par son légat, firent hâter au Roi ses négociations auprès de ce Pontife & du concile de Latran. L'évêque de Marseille, Claude de Seissel, en grande réputation d'habileté, fut envoyé à Rome, non pas toutefois afin d'offrir des satisfactions pour des extrémités auxquelles on avoit été réduit par les procédés violens du Pape Jule; mais simplement afin de renoncer au concile de Pise, & d'adhérer à celui de Latran. Le Pape avoit déjà été pressenti à ce sujet, & il étoit si content de ces offres, qu'il prit sur lui de réhabiliter incessamment les cardinaux de Carvajal & de Saint-Severin gardés à Civita-Vecchia. Il les fit venir à Rome secrètement, afin
d'évi-

d'éviter
cardinaux
reste du
sur le fr
demain
billés de
se mirent
par lequ
condamn
de Pise
de Latran
ment re
naux. L
les rétab
glise &
leur imp
jour de
vie. Ils
let, &
vétit de
tres card
Pise, Fra
nombre
de Prie
eussent f
comprise
Elle se
cembre,
que tout
Les amb
Tome

d'éviter les remontrances de quelques cardinaux zélateurs; & ayant gagné le reste du sacré collège, il les introduisit sur le soir au palais du Vatican. Le lendemain ils parurent au consistoire, habillés de violet comme de simples prêtres, se mirent à genoux, & lurent un écrit par lequel ils renonçoient au schisme, condamnoient tous les actes du concile de Pise, approuvoient ceux du concile de Latran, & se reconnoissoient justement retranchés du nombre des cardinaux. Le Pape leur donna l'absolution, les rétablit dans la communion de l'Église & dans leur première dignité, puis leur imposa pour pénitence de jeûner un jour de chaque semaine le reste de leur vie. Ils quitterent ensuite leur habit violet, & le maître des cérémonies les revêtit de la pourpre. Entre les trois autres cardinaux auteurs du concile de Pise, François de Borgia n'étoit plus du nombre des vivans; & la réconciliation de Prie & de Briçonnet, sans qu'ils eussent fait le voyage de Rome, fut comprise dans celle du Roi leur maître.

Elle se fit solennellement le 17 décembre, dans la huitième session, après que tout eut été préalablement convenu. Les ambassadeurs du Roi présentèrent

Conc.
Hard. T.
IX, pag.
1709,
&c.

un acte en bonne forme, par lequel ce prince déclaroit que, tout sujet de défection ayant cessé par la mort du Pape Jule, & considérant que l'Empereur & quelques cardinaux, après avoir soutenu le concile de Pise, y avoient renoncé pour adhérer à celui de Latran, lui-même, rendu docile aux avertissemens du Pape Léon, renonçoit à cette première assemblée, qu'il ne regardoit plus que comme un conciliabule, se soumettoit à celle de Latran, comme au seul concile légitime, & promettoit de faire cesser dans un mois le faux concile qui restoit encore à Lyon. Il promettoit aussi d'envoyer au Pape six prélats & quatre docteurs, de ceux qui avoient assisté à ce conciliabule, afin de demander l'absolution pour eux & pour leurs consors.

Après la lecture de cet acte, le protonotaire Caraccioli & l'orateur de Maximilien Sforce demanderent qu'on empêchât le Roi de France de prendre le titre de duc de Milan dans ses édits & ses manifestes, attendu que le rétablissement de Maximilien dans ce duché étoit l'ouvrage du saint Siège. L'évêque de Marseille, ambassadeur du Roi, répliqua sur le champ, & fit observer combien cette

querelle
lieu où
effet le
& répon
qu'on d
où elle s
parties in
toit pas
du concil
une requ
contre ce
droit d'au
ge ou é
vince de
des man
cernant
moins qu
vant, &
d'attache
rent enco
monition
sous l'espr
ensuite pr
qu'après l
son succed
des article
nation, c
vence se
temps, de
doit com
pere com

querelle convenoit peu au temps & au lieu où on l'élevoit. Le Pape sentit en effet le contre-temps de cette difficulté, & répondit avec la prudence ordinaire, qu'on devoit laisser la chose dans l'état où elle se trouvoit, sans préjudice des parties intéressées. Cette altercation n'étoit pas écartée, qu'un des procureurs du concile présenta au souverain Pontife une requête conçue en termes fort durs contre ce qu'on appelloit en Provence le droit d'anneze; c'est-à-dire contre l'usage où étoit le parlement de cette province de ne point permettre l'exécution des mandats apostoliques, sur-tout concernant la provision des bénéfices, à moins qu'il ne les eût examinés auparavant, & qu'il n'y eût joint ses lettres d'attache. Le Pape & le concile ne firent encore à cet égard qu'une simple mention, qui citoit ce parlement à Rome sous l'espace de trois mois. Ce terme fut ensuite prorogé plus d'un an; ce ne fut qu'après la mort de Louis XII, quand son successeur convint avec Léon X sur des articles bien plus intéressans pour la nation, qu'enfin le parlement de Provence se délista, au moins pour un temps, de l'usage que ce Pontife regardoit comme injuriant en la personne, le père commun des fideles.

Louis XII affligé par tant de revers durant l'année 1512, parut encore plus sensible à la mort de la Reine Anne, qui arriva au commencement de l'année suivante. Il en prit le deuil noir, contre l'usage, demeura quelques jours enfermé sans voir personne, fit chasser de la cour tous les bouffons & les comédiens. La Reine méritoit ces regrets, par son esprit, sa grandeur d'âme, sa piété, sa charité généreuse & compatissante, & même par son zèle pour le progrès des lettres. Elle eut néanmoins des vices de caractère ou d'humeur, qui exercerent jusqu'au Roi son mari. Mais Louis, père du peuple, n'étoit pas moins bon époux; il disoit quelquefois, au sujet de la Reine: Eh bien, que ferons-nous? elle a les vertus de son sexe, il faut lui en passer les défauts. Ne laissons pas ignorer cependant que, quand il étoit arrivé à cette princesse de céder à son humeur, elle réparoit sa faute avec une générosité & un empressement, qui valoit mieux en quelque sorte que de ne l'avoir pas commise. Elle pria même son confesseur de ne l'en point absoudre auparavant, & trouvoit bon que d'autres personnes lui en fissent des reproches. Son antipathie constante pour

la com
plus co
tout so
riage d
née, a
ronne:
qu'aux
tous le
capitale

Le l
boires,
pour a
ciations
tant q
fond
res. S
lui con
Pape I
ment,
pour ce
monts.
du Mil
petit-f
servit à
changer
cet allié
d'Angle
nommé
ment d'
naire n'

la comtesse d'Angoulême, fait une tache plus considérable dans sa vie. Elle fit tout son possible pour empêcher le mariage de la princesse Claude sa fille aînée, avec l'héritier présomptif de la couronne : elle ne se relâcha sur ce point, qu'aux instances les plus pressantes de tous les ordres du royaume, intéressés capitalemement à cette alliance.

Le Roi accablé de calamités, de débâcles, de chagrins, & réduit aux abois, pour ainsi dire, eut recours aux négociations ; mais ses traités, en lui donnant quelque répit, ne lui furent au fond plus avantageux que ses guerres. Sa démission au concile de Pise lui concilia jusqu'à un certain point le Pape Léon, qui en agit plus sourdement, mais non moins efficacement, pour contenir les François au de là des monts. Renée, sa seconde fille, dotée du Milanois, & promise en mariage au petit-fils de Ferdinand le Catholique, servit à confirmer une trêve qui ne put changer l'ame essentiellement fautive de cet allié vénal. Pour s'attacher le Roi d'Angleterre, il en épousa la sœur, nommée Marie, après une année seulement d'un veuvage à qui le deuil ordinaire n'avoit pas suffi. Mariage beaucoup

plus déplorable encore, que la cruelle séparation qui l'occasionnoit ! Louis âgé de cinquante trois ans, avec une foiblesse de santé qui exigeoit des ménagemens & un régime tout particulier, trouva la mort, près de sa nouvelle épouse, **Brasme** en moins de trois mois. Le bon Roi, dit un ancien historien, eubtia son âge & sa complexion auprès de la jeune Reine. Il changea, pour elle, toute sa manière de vivre : au lieu de diner à huit heures, comme il avoit coutume de le faire, il convenoit qu'il dînat à midi ; & au lieu de se coucher à six heures, souvent il se couchoit à minuit. Il mourut le premier jour de l'an 1515.

La mémoire de Louis XII sera toujours en bénédiction, malgré toutes les calamités de son regne, malgré plusieurs entreprises téméraires, & quelques démarches équivoques. On lui a particulièrement reproché d'avoir comblé de biens la famille d'Alexandre VI, sur-tout César de Borgia, rejeton le plus pervers de la plus perverse des races : & cela, pour parvenir à répudier une princesse qui sous le regne précédent lui avoit fait rendre sa liberté : mais cette séparation étoit un sacrifice qu'exigeoit le bien de l'Etat, le bonheur de ses s'jets, mobile

de tou
de ses
le rend
en dim
tié, s
jamais
& son
immor
vertu
de sa
ple.
prince
en se
Le bo
mort.
il en e
quand
Le c
premier
funt,
années,
portoit
que Le
comté
Franço
donné
descent
de la b
point q
de son

de toutes ses actions & la règle même de ses goûts. Sa plus forte passion fut de le rendre heureux ; & s'il n'y réussit pas en diminuant les impôts de plus de moitié, sans que ses revers les lui eussent jamais fait rétablir, on connut son cœur ; & son nom n'en est pas moins devenu immortel : tant il est vrai que la grande vertu d'un Roi, & le solide fondement de sa gloire, c'est l'amour de son peuple. Le plus beau panégyrique de ce prince fut ce peu de paroles qu'on crioit en se lamentant dans les rues de Paris : Le bon Roi Louis, père du peuple, est mort. Il révéra toujours la religion ; & il en observa fidèlement tous les devoirs, quand la Reine Anne eut fixé son cœur.

Le duc de Valois, arrière-petit-fils du premier duc d'Orléans aïeul du Roi défunt, lui succéda dans sa vingt-unième année, sous le nom de François I. Il portoit le titre de duc de Valois, depuis que Louis XII avoit ajouté ce duché au comté d'Angoulême, premier apanage de François. C'est pour cette raison qu'on a donné le nom de Valois aux princes descendus de lui, quoiqu'ils fussent issus de la branche d'Orléans. On ne douta point qu'il ne poursuivît les entreprises de son prédécesseur ; quand, avec le ti-

tre de Roi de France, il prit celui de duc de Milan, du chef de sa femme Claude de France, issu, comme son père Louis XII, de Valentine Visconti. Le jeune monarque, plein de feu & de courage, d'une force extraordinaire & d'une adresse égale dans les exercices militaires, n'étoit flatté du pouvoir suprême, qu'autant qu'il lui fournissoit les moyens de tenter & d'exécuter de grandes choses. Ses inclinations généreuses, sa noble franchise, un air ouvert & des manières affables lui attachoient toute sa noblesse. Il avoit encore cette étendue & cette élévation d'esprit, qui accompagne l'amour des lettres, & qui s'accroît par leur culture. Avec tant de belles qualités, François I ne pouvoit manquer de s'ouvrir une carrière brillante. Il commença par renouveler & confirmer les alliances de son prédécesseur, & entra aussi-tôt après en Italie, par la Savoie, alors étroitement unie avec la France, & d'ailleurs destinée de places fortes qui pussent empêcher les passages. Il attira dans le même temps à son service le général Espagnol Pierre de Navarre, réputé le plus grand homme de guerre de son siècle, après le grand Gonsalve qui avoit été payé d'ingratitude,

aussi
Navar
célèbr
il fit
siège
Roi,
faire,
cature
Prat,
son po
de fai
sans le
Pordre
sous le
l'esprit
Ava
la fin
nu, le
neuviè
que ne
comme
cipalen
comme
teurs
promes
voir d'
qui se
le dang
mains
il leur

aussi bien que lui, par le Roi Ferdinand. Navarre s'étoit rendu particulièrement célèbre, par l'invention des mines, dont il fit le premier usage à Naples, pour le siège du château de l'Œuf. Le jeune Roi, pour se procurer l'argent nécessaire, rendit vénales les charges de judicature, par le conseil du chancelier du Prat, qui lui persuada aussi qu'il étoit en son pouvoir d'augmenter les tailles, & de faire même de nouvelles impositions sans le consentement des Etats, contre l'ordre ancien du royaume. Tels sont, sous les bons Rois même, les fruits de l'esprit de conquête.

Avant ces exploits de François I, & la fin même de Louis XII, on avoit tenu, le 5 mai de l'année précédente, la neuvième session du concile de Latran, que nous rapprochons de la dixième, comme ayant l'un & l'autre traité principalement de la réformation. Le Pape commença par y absoudre les prélats fauteurs du concile de Pise, qui, selon la promesse du Roi, s'étoient mis en devoir d'obéir à la citation Romaine, & qui se trouvoient arrêtés en route par le danger évident de tomber entre les mains des ennemis de la France: mais il leur étoit enjoint de se rendre à Rome,

le plus tôt qu'il leur seroit possible. On fit ensuite, pour la réforme de la cour pontificale, un décret fort étendu, mais peu satisfaisant néanmoins pour la France & l'Allemagne, dont il touchoit à peine les sujets de plainte. Ce qu'il portoit de plus remarquable, c'est qu'on n'éliroit point d'évêques avant l'âge de vingt-sept ans, & point d'abbés qui n'eussent vingt deux; qu'aucun prélat ne seroit destitué, sans que les deux parties eussent été entendues; qu'on ne pourroit pas être transféré malgré soi d'un bénéfice à un autre; que les commendes n'auroient lieu que pour conserver les droits du S. Siège; que les cures & les dignités au dessous de deux cens ducats de revenu, ne seroient plus données en commende, même aux cardinaux; qu'on ne feroit aucun démembrement, ni aucune union d'église, que pour une cause raisonnable, exprimée dans le droit; enfin qu'on ne donneroit point de dispense pour posséder plus de deux bénéfices incompatibles. On n'étoit pas encore parvenu, comme ce dernier article sur-tout en fait foi, à la régularité primitive: mais du moins on s'en rapprochoit, & l'on préparoit les voies à cette pureté de discipline, dont le ré-

Conc. T. à peine les sujets de plainte. Ce qu'il
 XIV, p. portoit de plus remarquable, c'est qu'on
 219, &c. n'éliroit point d'évêques avant l'âge de

établir
 à l'au
 de Tr
 Dan
 de m
 cerne
 tels
 Blanch
 se trou
 qu'elle
 si elle
 signé
 toient
 qu'on
 employ
 Le ca
 bien il
 d'une
 fait en
 certain
 dangers
 O'ast e
 les mo
 des im
 Par
 liberté
 pale,
 exempt
 cette p
 lièrem

établissement étoit réservé, à la sagesse & à l'autorité incontestable du saint concile de Trente.

Dans la dixième session, tenue le 4 de mai 1555, on examina ce qui concerne les monts de piété, ou les bureaux, tels qu'ils sont établis en Italie & en Flandres, pour prêter aux personnes qui se trouvent dans le besoin, sur les gages qu'elles déposent, & qu'on doit vendre si elles ne remboursent pas au terme assigné. On prononça que ces prêts n'étoient pas usuraires, parce que tout ce qu'on en retire au delà du capital, est employé à l'entretien de ces établissements. Le concile témoignant ensuite combien il désiroit que l'argent s'y avançât d'une manière absolument gratuite, nous fait entendre que, malgré leur utilité certaine, ils ne laissoient pas d'avoir leurs dangers, au moins quant à l'exemple. C'est en matière de cupidité sur-tout que les meilleures institutions donnent lieu à des imitations vicieuses.

Par un second décret, concernant la liberté ecclésiastique & la dignité épiscopale, il est ordonné que les chapitres exempts ne pourront pas se prévaloir de cette prérogative pour vivre moins régulièrement, ni pour éluder la correction.

Ibid. p.
249, &
seq.

de leurs supérieurs naturels; que ceux à qui le S. Siège en a commis le soin, useront de vigilance & auront soin de punir les coupables; que s'ils négligent de le faire, ils seront premièrement avertis par les ordinaires, & si après cela ils demeurent en retard, les ordinaires instruiront le procès & l'enverront au Pape. On permet aux évêques diocésains de visiter, une fois l'an, les monastères de filles soumis immédiatement au S. Siège, & l'on déclare nulles toutes les exemptions qui seront accordées à l'avenir sans de justes motifs, & sans avoir entendu les personnes intéressées. Pour les causes qui regardent les bénéfices, s'ils ne sont pas réservés & que le revenu n'en soit pas au dessus de vingt-quatre ducats, on statue qu'elles seront jugées en première instance pardevant l'ordinaire, & qu'on n'appellera point de ce jugement avant qu'il y ait une sentence définitive, à moins que l'une des parties ne craigne justement le poids du crédit & de la faveur, ou n'ait quelque raison équivalente, dont elle puisse fournir une semi-preuve, autre que le serment.

Le renouvellement des lettres, & l'invention de l'imprimerie répandue enfin de toutes parts, firent porter un troi-

sème
aucun
examen
Sainteté
& dans
diocésain
lesquels
née; le
cation,
Il y eu
la prag
nière de
pérempt
mier d'
abbés &
impliqu
temps,
définitif
damnée
prononc
Avant
armes F
d'une m
les alarm
prenoit
avoir pu
dans la
se liguier
Roi Cath
Suisses.

sième décret. Il est défendu d'imprimer aucun livre, qu'auparavant il n'ait été examiné à Rome par le vicaire de sa Sainteté & par le maître du sacré palais; & dans les autres endroits par l'évêque diocésain ou par l'inquisiteur du district; lesquels y mettront leur approbation signée; le tout sous peine d'excommunication, qui sera prononcée sans délai. Il y eut un quatrième lieu, au sujet de la pragmatique sanction, une autre manière de décret, contenant une citation péremptoire & finale au terme du premier d'octobre, pour tous les évêques, abbés & autres ecclésiastiques de France impliqués dans cette affaire; après lequel temps, il seroit procédé à un jugement définitif; & les parties intéressées condamnées par contumace, laquelle seroit prononcée dans la session suivante.

Avant le terme de cette menace, les armes Françoises prospérèrent en Italie, d'une manière à repousser les foudres & les alarmes dans le sein du Pontife qui prenoit enfin le ton de la menace. Après avoir promis au Roi de rester neutre dans la guerre du Milanès, il venoit de se liquer contre lui avec l'Empereur, le Roi Catholique, le duc de Milan, & les Suisses: il avoit même fait tout son pos-

sible, pour détacher des François, & les Vénitiens, & tous leurs autres alliés. Le jeune monarque méprisant tous les périls, & déconcertant toutes les trames par sa célérité, eût franchi les monts & pénétré jusqu'aux portes de Milan, avant que l'armée du Pape & celle du Roi Catholique eussent joint les Suisses, qui se trouverent ainsi chargés presque seuls de la défense du duc Maximilien Sforce. Ils n'en furent pas découragés : aiguillonnés au contraire par l'espoir de vaincre seuls un grand Roi, se voyant d'ailleurs en état par leur nombre de plus de quarante mille hommes, de se mesurer avec l'armée Françoisse qui ne le passoit pas de beaucoup, & pressés vivement par le cardinal de Slon, ennemi enthousiaste des François, qui leur rappeloit sans cesse, avec leur titre alors mérité de défenseurs du saint Siège, la bataille de Navarre livrée avec moins d'espérance, & gagnée avec tant de gloire; ils s'approcherent aussi confians & aussi délibérés, que s'ils eussent marché à une victoire certaine, à petit bruit cependant, & sans fifres ni tambours, afin de surprendre l'ennemi & d'engager promptement la mêlée des troupes de pied, parée, qu'ils avoient très-peu de cavalerie. L'armée du Roi

étoit
préchi
rie,
suite
qui c
leur e
à son
Le je
donna
connu
fleurs
sarmor
même
nétra
un gra
sieurs
dans sa
d'autan
ral, &
cinq he
de se ba
empêch
alors un
autant
que de
Le Roi
affa de
rité pro
d'un hé
Au p

étoit à peine en bataille, quand ils se précipiterent tête baissée vers son artillerie, dans le dessein de la tourner ensuite contre sa cavalerie. Le connétable qui commandoit l'avant-garde soutint leur effort, jusqu'à ce que le Roi vint à son secours avec le corps de bataille. Le jeune & intrépide monarque, en donnant l'exemple, vouloit qu'on le reconnût, à sa cotte d'armes semée de fleurs de lis d'or, & à la couronne qui surmontoit son casque. Il chargea lui-même à la tête de sa gendarmerie, pénétra au centre des bataillons, en fit un grand carnage, & reçut aussi plusieurs coups, mais sur sa cuirasse, & dans sa cotte d'armes. Le combat fut d'autant plus terrible, qu'il devint général, & aussi opiniâtre que furieux. Après cinq heures entières, on ne discontinua de se battre que parce que la nuit fermée empêchoit de se reconnoître. Il se fit alors une cessation d'armes, qu'il tarda autant de rompre de part & d'autre, que de part & d'autre elle étoit forcée. Le Roi passa la nuit tout armé sur un affût de canon, & prit dans une sécurité profonde un sommeil aussi digne d'un héros, que le lit qu'il s'étoit choisi.

Au point du jour, la charge resom-

mença plus furieuse que la veille, & dura quatre heures encore, sans qu'on vit à qui resteroit la victoire. Enfin les Suisses désespérant d'enfoncer de front, firent un mouvement pour attaquer en queue. Ils furent alors rompus, par le duc d'Alençon; & le Roi au même instant faisant des efforts prodigieux, avec un peloton de huit cens gendarmes, les enfonça de l'autre côté. Dès-lors ils ne se battirent plus qu'en retraite, en assez bon ordre cependant & avec une contenance si fière, que l'Alviane ayant voulu les poursuivre, s'aperçut bientôt que ceux qui échappoient aux François craignoient peu les lances Italiennes. Telle est la version de l'historien d'Espagne; ce qui n'a pas empêché quelques auteurs Italiens d'attribuer au général de Venise le gain de cette bataille mémorable. Elle prit son nom, de la petite ville de Marignan, près de laquelle elle fut livrée, à quelques lieues de Milan, le 13 & le 14 septembre 1515. Les Suisses, dans ces deux jours de combat, perdirent quinze mille hommes; & les François, cinq à six mille de leurs meilleures troupes, avec un grand nombre d'officiers de marque & du premier mérite.

Marian.
lib. 30,
n. 126.

Ce b
pandit
tion de
Le Pap
d'artific
dition,
ne. Les
plus de
voit sur
pouvoit
De là d
avoir qu
vint ain
d'applaud
soient de
autres pr
devenu to
gnoit heu
les sentim
tienne. Il
la religion
les minist
bien le l
fluoit dan
sie, il en
de bonté
très dispos
raisonnabl
clut du p
naire sur

Ce brillant début de François I répandit dans toutes les cours l'admiration de sa valeur & de sa bonne fortune. Le Pape qui avoit négocié avec tant d'artifice pour faire échouer cette expédition, fut plus déconcerté que personne. Les intrigues & les manèges n'étoient plus de saison. Le vainqueur se trouvoit sur les confins de la Toscane, & pouvoit sans peine accabler les Médicis. De là dans l'Etat ecclésiastique, il n'y avoit qu'une excursion à faire. Il convint ainsi à la politique de Léon X, d'applaudir à des succès qui le remplissoient de dépit, & d'envoyer, avec les autres princes Italiens, féliciter le Roi devenu tout puissant. Ce jeune héros joignoit heureusement aux vertus martiales les sentimens supérieurs de la foi chrétienne. Il avoit un respect sincère pour la religion, & pour ceux qui en étoient les ministres. Considérant d'ailleurs combien le Pape, uni aux Florentins, influoit dans le système des affaires d'Italie, il en reçut le noncé avec beaucoup de bonté & de distinction, se montra très disposé à entrer dans toutes les voies raisonnables d'accommodement, & conclut du premier abord un traité préliminaire sur des chefs de discussion assez

importans. Il restoit cependant bien d'autres articles à régler, sur-tout en matière ecclésiastique; ce qui fit naître l'idée d'une conférence entre le Pape & le Roi: on arrêta qu'ils s'aboucheroient ensemble à Bologne.

Rain. Les cardinaux, par une délicatesse excessive, peu sensée même en cette rencontre, n'approuvoient pas que le S. Père fit une partie du chemin pour joindre le Roi. Léon X qui portoit ses vues plus loin qu'eux, & qui d'ailleurs connoissoit mieux que personne les droits de la tiare, en jugea différemment, & très-sagement: il prévint les dures extrémités où s'étoit réduit Alexandre VI, en attendant à Rome le Roi Charles VIII avec son armée. Le Pape s'achemina le premier vers Bologne, d'où l'on observe que les habitans, par une adulation plus imbécille qu'impie, envoyèrent à sa rencontre un dais magnifique, & un autre beaucoup moins riche pour le Saint Sacrement, qu'on portoit devant lui selon la coutume des Papes en voyage. Mais Léon fit servir son dais au Saint Sacrement, & n'en voulut point du tout pour lui-même.

Le Pontife nomma deux cardinaux, pour aller sur la frontière de l'Etat Ec-

clésiasti
autres
contre
Franço
Lansqu
sa sold
d'armes
ordinair
son, pe
cardina
à la tête
& après
Italienn
guer les
son de
de tout
infini q
& sans
préparé
du Pape
intéressa
introduit
ensemble
ros à l'a
dés plus
quarante
hommag
tise, lui
Père, je
à face le

ecclésiastique recevoir le Roi, & quatre autres prélats, pour s'avancer à sa rencontre jusqu'aux environs de Parme. François partit à la tête de six mille Lansquenets ou fantassins Allemands à sa solde, & de douze cens hommes d'armes : mais il ne prit que sa garde ordinaire, avec les officiers de sa maison, pour entrer à Bologne. Là, vingt cardinaux, en chapes uniformes, le doyen à la tête, l'attendoient hors de la ville ; & après une harangue où l'éloquence Italienne ne manqua point de lui prodiguer les éloges, ils le conduisirent, au son de mille instrumens & des cloches de toute la ville, à travers un peuple infini qui bordoit les rues sans désordre, & sans confusion, jusqu'à son logement préparé dans le même palais que celui du Pape. Le spectacle devint encore plus intéressant, lorsqu'après son dîner il fut introduit au consistoire, où parurent ensemble un Roi, compté parmi les héros à l'âge de vingt-deux ans, & l'un des plus grands Papes, âgé seulement de quarante. Le Roi après avoir rendu ses hommages religieux au Souverain Pontife, lui dit d'un air de gaité : Saint Père, je suis charmé de voir ainsi face à face le Souverain Pontife, le vicaire

de Jésus-Christ. Je suis le fils & le serviteur de Votre Sainteté : elle me voit prêt à suivre tous ses ordres. Léon X, l'homme de son siècle qui s'exprimoit le plus noblement, & qui s'étudioit à n'user que de propos gracieux avec toutes les personnes qui l'approchoient, fit sur-tout usage de ce talent, dans une rencontre où sa politesse servoit si essentiellement à sa politique.

Dans la célébration solennelle des saints mystères, à quoi les Papes manquoient rarement quand ils étoient visités par les Rois, le monarque François ne se contenta point de rendre au Pontife les honneurs accoutumés : mais le Pape allant à son trône pour y prendre les ornemens pontificaux, le Roi voulut absolument lui servir de caudataire, quoi que Léon pût dire pour l'en empêcher. François répondit qu'il se tenoit honoré, de rendre les moindres services au vicaire de Jésus-Christ. On lui avoit préparé un fauteuil : il ne voulut point s'en servir ; il se tint debout, comme les officians, jusqu'à la consécration ; & de là jusqu'à la communion du célébrant, il demeura prosterné, les mains jointes devant son visage. Il y eut tant de personnes qui voulurent communier de la

main d
ter la fo
les plus
officier
puisque
commu
moins
parce q
à l'oreil
que j'ai
tre le f
le Roi
naturelle
la plûpa
même c
Saint-Pè
ayons fa
le plus f
n'ai vu
combats
d'une a
Pierre. L
l'absoluti
avoir en
morceau
Monarq
feu de l
toire, h
Le cara
pas de

main du Pape, qu'on fut obligé d'écar-
ter la foule, pour ne laisser approcher que
les plus considérables. Ce qui porta un
officier François à s'écrier : Saint Père,
puisque je ne suis pas assez heureux pour
communier de votre main, je veux au
moins me confesser à Votre Sainteté; &
parce que je ne puis vous dire mon péché
à l'oreille, je vous déclare publiquement
que j'ai combattu de toute ma force con-
tre le feu Pape Jule. Vraiment, reprit
le Roi avec sa vivacité & sa franchise
naturelle, je suis dans le même cas; &
la plupart des seigneurs confesserent la
même chose. Mais ne soyez pas surpris,
Saint Père, continua le Prince, que nous
ayons fait tête au Pape Jule. C'étoit bien
le plus furieux de nos ennemis; & onque
n'ai vu homme plus terrible dans les
combats. Il auroit été mieux à la tête
d'une armée, que sur la chaire de saint
Pierre. Léon X leur donna sur le champ
l'absolution des censures qu'ils pouvoient
avoir encourues. On voit par ce seul
morceau de l'histoire, à quel point les
Monarques François, quoique dans le
feu de l'âge & l'enthousiasme de la vic-
toire, honoroient les souverains Pontifes.
Le caractère de François I ne permet
pas de douter qu'il ne suivit les mouve-

mens de son cœur, & les vrais sentimens de sa religion. Il traitoit néanmoins avec un Pape, dont il avoit lieu de se plaindre, & qu'il n'étoit plus dans le cas de redouter.

Léon X, par le talent de l'insinuation, nonobstant le sort contraire des armes, gagna tout à cette entrevue. Sans compter les avantages temporels qui ne sont pas de notre objet, il réussit à exterminer l'hydre formidable que les imaginations ultramontaines s'obtinrent à voir dans la pragmatique sanction. François I. conférant avec Léon X, le pria d'abandonner les poursuites qu'il faisoit contre elle avec le concile de Latran. L'habile Pontife, sans le contredire ouvertement, lui proposa de faire plutôt un nouveau règlement qui contentât les deux partis. Le jeune Roi goûta cet expédient, & nomma sur le champ pour l'exécution le chancelier du Prat, déjà prévenu; après quoi, il quitta Bologne, sans attendre la conclusion, ni les incidens qui pouvoient survenir, & qui en effet survinrent bientôt. Le Roi étoit à peine à Milan, où son chancelier lui porta le nouveau corps de discipline qu'il venoit de dresser avec les cardinaux d'Ancone & des Quatre Saints Couronnés,

que le
ques-
n'emp
té, p
foruir
choqu
coise,
regard
ce qu'
espèce
coise é
à l'occ
il pas
saint c
tour é
vention
verran
donner
vaut m
que de
par la
Le c
cipline
aussi c
qu'on s
trouvoi
ou très
dat, &
Tel éto
réserves

que le Pape mit des restrictions à quelques-uns des articles convenus. Elles n'empêcherent pas la ratification du traité, parce que le Roi vouloit absolument sortir de cette affaire; mais elles n'en choquerent pas moins la nation Francoise, qui parut, après plus d'un siècle, regarder encore comme une extorsion, ce qu'on avoit gagné sur elle. Sans cette espèce de violence, que la discipline Francoise éprouva de la part du concile, ou à l'occasion du concile de Latran; n'est-il pas à présumer que la discipline du saint concile de Trente n'eût pas à son tour éprouvé en France toutes les préventions & tous les obstacles que nous verrons par la suite? Au moins l'on peut donner généralement pour maxime, qu'il vaut mieux gagner peu par la persuasion, que de tout emporter par l'autorité, ou par la finesse.

Le changement qui se faisoit à la discipline Gallic n'étoit pas cependant aussi considérable, à beaucoup près, qu'on se le figuroit. Quantité d'articles se trouvoient, ou absolument les mêmes, ou très-ressemblans, & dans le concordat, & dans la pragmatique sanction. Tel étoit ce qui concerne l'abolition des réserves, les mandats apostoliques, le ju-

gement des clercs & des causes majeures, les privilèges des gradués, l'établissement des chanoines théologaux, les peines portées contre les ecclésiastiques concubinaires, la communication avec les excommuniés qui ne sont ni dénoncés ni notoires. Il n'y avoit guère de différence essentielle entre ces deux corps de discipline, que dans la matière des élections.

Conc.
Hard. T.
IX, pag.
1867 &
seq.

Par le concordat, les élections sont abolies dans les cathédrales, les abbayes & les prieurés; & la nomination de ces bénéfices est accordée au Roi, avec charge pour les titulaires d'en payer les annates au saint Siège. Le Roi doit nommer à un évêché, dans les six premiers mois de la vacance, un docteur ou un licencié, soit en théologie, soit en droit, qui soit âgé de vingt-sept ans, & qui ait d'ailleurs toutes les qualités requises. Si le sujet nommé s'en trouve dépourvu, le Roi, durant trois mois encore, peut en nommer un autre: mais si cette seconde nomination n'est pas mieux faite que la première, le Pape est en droit de pourvoir à cette Eglise. Il lui appartient aussi de donner des successeurs aux prélats qui mourront en cour de Rome. Quant aux princes du sang, aux grands seigneurs & à ceux des religieux mendi-

dians

chan
rer
la v
pas
pou
baye
l'âge
Roi
du
don
bue
tion
sialt
en g
villes
ès-art
trois
Pape
ser d'
en au
moit
abrog
conda
Un
rable e
de l'E
presqu
seul &
fois, à
avantap
Ton

chans qui par leur état ne peuvent aspirer aux grades, ce défaut n'empêche pas la validité de leur nomination. Il n'est pas nécessaire non plus d'être gradué, pour être nommé validement aux abbayes & aux prieurés conventuels; & l'âge de vingt trois ans suffit: mais le Roi est obligé d'y nommer des religieux du même ordre que ceux qu'on leur donne à gouverner. Le concordat attribue encore au Pape le droit de prévention sur les collateurs & patrons ecclésiastiques, & enjoint à tous les collateurs en général de ne conférer les cures de villes qu'à des gradués au moins maîtres-ès-arts, ou à des sujets qui aient étudié trois ans en théologie ou en droit. Le Pape se réservoir aussi le droit de disposer d'un bénéfice, sur un collateur qui en auroit cinquante; c'est ce qu'on nommoit Mandat Apostolique, & qui a été abrogé depuis le concile de Trente, qui condamne ces sortes de réserves.

Un changement si subit & si considérable en apparence, dans le gouvernement de l'Eglise Gallicane, étonna, révolta presque tous les esprits, que le temps seul & l'habitude purent calmer. Toutefois, à bienbalancer les dommages & les avantages respectifs du concordat & de

la pragmatique sanction, il est difficile de se décider pour la préférence entre l'un & l'autre. On se plaignoit beaucoup en France, des brigues, des violences, des pratiques simoniaques, usitées dans les élections, telles qu'elles subsistoient alors; & Léon X assuroit que tous ces désordres étoient manifestes à Rome, où les sujets élus recouroient sans fin pour des absolutions & des dispenses. Quelle part Marc. de Concord. d'ailleurs les souverains n'avoient-ils pas l. 6, c. 9. aux élections? La pragmatique leur attribuoit le pouvoir d'y intervenir par voie de prières & de bons offices. Mais les prières & les sollicitations des Rois sont-ils autre chose que des ordres? & si l'on n'y eût point acquiescé, à quels inconvéniens plus funestes encore ne donnoit-on pas lieu? La cour de Rome elle-même, en bien des rencontres, influoit étonnamment dans ces élections. Le Pape étoit en possession de les confirmer, & la pragmatique même lui reconnoissoit le droit d'en réformer les défauts. Or, quelle source de discussions, de procès ruineux, de cabales & de tumulte? Cependant le clergé de France ne vit qu'avec une espèce de désespoir mettre d'un seul coup son idole en poudre, & bannir sans retour le brillant si-

mu
lem
ses
app
vold
nace
plai
nou
que
pouv
à l'e
core
s'agi
le M
mens
festiv
les
entier
Ce
le 19
zième
l'on
Quoi
que
veur
melle
les R
jusqu
qu'ils
exter

mulacre de ses droits primitifs. Le parlement, les universités entrèrent dans ses vues, & prirent toute la chaleur. On appela au futur concile; on résista aux volontés, aux exhortations, aux menaces du Monarque; on le fatigua de plaintes & de remontrances: & le code nouveau n'obtint son authenticité légale que par l'acte le plus absolu du souverain pouvoir. Les agitations ne finirent point à l'enregistrement: long-temps après encore, dans les rencontres diverses où il s'agissoit de le mettre à exécution, le Monarque éprouva des mécontentemens, des murmures, des résistances effectives. Il faut des siècles, pour guérir les maux quoiqu'imaginaires du corps entier d'une nation.

Cependant le concordat fut confirmé le 19 de décembre 1516, dans la onzième session du concile de Latran, où l'on publia une bulle expresse à ce sujet. Quoiqu'on dût peu craindre après cela que la pragmatique sanction ne reprit faveur, on ne laissa point de l'abroger formellement par une seconde bulle; tant les Romains avoient à cœur d'arracher jusqu'au dernier souffle de vie, à ce qu'ils regardoient comme un monstre exterminateur dans l'Eglise de Dieu. Leur

triomphe eut même quelque chose d'insultant, ou du moins d'étrangement déplacé, quand on le rapproche de la facilité généreuse de François Premier, à laquelle ils en étoient redevables. La pragmatique dans ces bulles est nommée l'œuvre de la dépravation Françoisise, d'une dépravation dénuée des apparences même de l'autorité, comme étant l'ouvrage d'un concile proscrit par le souverain Pontife. Car le vicaire de Jésus-Christ, pour l'union, étant au dessus de tous les conciles, peut les convoquer, les transférer & les dissoudre; comme il est manifeste, non seulement par les témoignages de l'Écriture, des Pères, des Papes & des saints canons, mais par les conciles eux-mêmes. C'étoit-là sans doute ce que devoit démontrer, & ce que ne démontra pas à beaucoup près la bulle de Léon X; à moins qu'en parlant des principes de la

Concord. Clémentine *Litteris*, quoique supprimée
 Art. 32. par le concordat, il n'ait voulu prendre pour démonstration tout ce qui se trouve énoncé dans la bulle d'un Pape, même en forme de narration, & fût-elle contredite par la voie des témoins, ou des monumens publics. C'est-là sans doute une des raisons qui ont empêché plusieurs théologiens, sur tout parmi les François

attach
 ce co
 Bellar
 Du r
 peines
 blir la
 faite l
 Il y
 deux
 toucha
 le sain
 sous p
 venir
 quelq
 soit ad
 sans a
 ses mo
 pruden
 vie ex
 l'appro
 forme
 approu
 vérités
 tion d
 sans h
 d'autori
 rien qu
 à insp
 mer la
 rité par

attachés au régime antique, de regarder ce concile de Latran comme général. Bellarmin lui-même permet d'en douter. Du reste, il y est défendu, sous les peines les plus graves, de jamais rétablir la pragmatique sanction, & d'en faire le moindre usage.

Il y eut encore, dans cette session, deux décrets remarquables. Le premier, touchant les règles qu'on doit suivre pour le saint ministère de la parole, défend sous peine d'excommunication, qu'à l'avenir aucun clerc séculier ou régulier, quelque privilège qu'il prétende avoir, soit admis aux fonctions de prédicateur, sans avoir été préalablement examiné sur ses mœurs, sa doctrine, son âge & sa prudence; sans constater qu'il mène une vie exemplaire; sans qu'il ait encore l'approbation de ses supérieurs en bonne forme & par écrit. Après avoir été ainsi approuvé, qu'il explique en chaire les vérités de l'évangile suivant l'interprétation des pères & des saints docteurs; sans hasarder des miracles dépourvus d'autorité, des histoires apocryphes, & rien qui ne soit édifiant. Qu'il s'applique à inspirer l'horreur du vice, à faire aimer la vertu, à ne jamais blesser la charité par un ton d'injure ou d'amertume,

Conc.
T. XIV,
P. 228.

à éviter même ces grands éclats de voix & ces gestes emportés qui choquent la bienséance, & ressentent beaucoup plus l'ostentation que la componction. Le second décret, concernant les religieux, confirme leurs privilèges, en modérant néanmoins leurs pouvoirs, afin de rétablir la bonne intelligence entre eux & le clergé séculier, comme on l'a déjà vu tenter si souvent.

Pendant les négociations de François I avec Léon X, le Monarque eut aussi à traiter avec l'archiduc Charles d'Autriche, qui voyant le Roi Ferdinand son ayeul attaqué d'hydropisie, & menacé d'une mort prochaine, vouloit, pour s'assurer la succession de ce prince inconstant, ménager les secours de la France. Il s'obligea de restituer la Navarre après la mort de Ferdinand, & François lui promit son assistance, avec la princesse Renée de France en mariage. Cependant le Roi Catholique instruit & très-offensé de ce traité, disposa par testament de la Navarre, de l'Aragon & de la Castille même contre toute apparence de droit, en faveur de son petit-fils Ferdinand, dont Charles étoit l'aîné. La maladie & les inquiétudes de l'Aragonois ne faisant qu'augmenter depuis cette disposition, &

lui
men
ce p
forte
natio
le fit
ce fu
verse
mette
ses
prédi
les lé
Ainsi
Castil
ronne
toute
l'exéc
nomm
Castil
qu'il
honn
du ca
lité d
celle
s'être
rut r
Madri
la pr
vier
née

lui ayant fait consulter quelques docteurs, membres de son conseil, ils combattirent ce premier testament par des raisons si fortes, ou si bien assorties à son imagination romanesque, qu'il l'abandonna & le fit brûler sous ses yeux. On prétend que ce fut la manie pour la monarchie universelle, à quoi on lui fit entendre qu'il mettoit un obstacle invincible en divisant ses Etats, qui le détermina, malgré la prédilection pour le prince Ferdinand, à les léguer tous enfin à l'archiduc Charles. Ainsi déclara-t-il Charles, héritier de la Castille, de l'Aragon, des autres couronnes qu'on y avoit réunis; & il prit toutes les mesures possibles, pour assurer l'exécution de ses volontés. Il alla jusqu'à nommer le cardinal Ximènes, régent de Castille, malgré la haine ou la jalousie qu'il avoit toujours eue pour ce grand homme. C'est sur-tout auprès des princes du caractère de Ferdinand, que la qualité d'homme nécessaire vaut mieux que celle d'ami. Le Roi Catholique, après s'être confessé à un Dominicain, mourut revêtu de l'habit de S. Dominique à Madrigajelo, maison de plaisance dans la province d'Estremadoure, le 23 janvier 1516, dans la soixante-troisième année de son âge, la trente-septième de

son regne en Aragon, & la vingt-quatrième en Castille. On observe qu'entre tant de couronnes que réunit ce prince, il y en a trois qu'il portoit en qualité de successeur d'autant de bâtards; celle de Castille, du chef d'Isabelle, issue de Henri de Transtamare, bâtard d'Alfonse XI; celle de Sicile, comme descendant de Mainfroi, bâtard de l'Empereur Frédéric II; celle même d'Aragon, comme issu de Ramire, fils naturel de Sanche Roi d'Espagne.

Ximenès fut d'autant plus étonné de cette nouvelle distinction; qu'il croyoit avoir pris des mesures plus efficaces pour l'éviter, en se tenant éloigné de la cour, de tous les concours d'éclat. Persuadé néanmoins que les dignités qui nous recherchent sont pour nous des commissions de la providence; sur le premier avis du conseil d'Espagne, il partit de son diocèse pour aller joindre ces ministres à Guadalupe. Le doyen de Louvain qui avoit été le précepteur de l'Archiduc Charles, & qui fut dans la suite le Pape Adrien VI, ayant été envoyé en Espagne par ce prince qui lui avoit destiné la régence, la voulut disputer à Ximenès: mais ce n'étoit pas là un athlète à lutter contre un pareil antagoniste. Xime-

nès o
l'admin
suivant
helle,
qu'à ce
de ving
ayant
poser d
réel, d
côt yéc
habilem
tionale
Castilla
res vol
étrangé
gouvern
fut rejé
voulut
second
tage qu
expédit
avis pro
passer p
des lett
lettne p
lequel
confidé
verain
L'arc
le pouv

nés observa d'abord au conseil, que l'administration du royaume de Castille, suivant les dispositions de la Reine Isabelle, appartenoit au Roi Ferdinand jusqu'à ce que l'archiduc eût atteint l'âge de vingt ans; que ce jeune prince n'en ayant que seize, son aieul avoit pu disposer de la régence, comme d'un droit réel; qu'on ne lui eût pas contesté s'il eût vécu plus long-temps: puis prenant habilement le conseil par la jalousie nationale, si vive alors sur-tout parmi les Castillans, il ajouta que par les dernières volontés de la Reine Isabelle, les étrangers étoient formellement exclus du gouvernement de la Castille. Le doyen fut rejeté; & tint à faveur le titre qu'on voulut bien lui accorder de régent en second, & qui ne lui donna d'autre avantage que de signer après le cardinal les expéditions très-souvent contraires à son avis propre. L'archiduc fut obligé d'en passer par là, & envoya de Bruxelles des lettres patentes, accompagnées d'une lettre particulière pour le cardinal, avec lequel il prenoit un ton d'estime & de considération, peu commun, d'un souverain à son sujet.

L'archiduc craignant par la suite que le pouvoir du cardinal ne devint trop

grand, lui donna pour adjoint un seigneur de Flandres, nommé la Chau, & réputé beaucoup plus habile que le doyen de Louvain. Ce collègue fut reçu avec toutes sortes d'égards & distinctions: mais il n'ôta rien non plus à l'autorité de Ximenès, qui gouverna toujours avec la même indépendance. On lui associa aussi le Seigneur d'Amersfof, l'une des plus illustres maisons de Hollande, homme confiant, entreprenant, & très-capable, à ce qu'on se persuadoit, de faire tête au régent. Mais adroits ou audacieux, tous les génies déconcertés plioient devant celui de Ximenès, & subissoient le joug, par cette vertu inexplicable, mais irrésistible, qui est dans la nature des choses. Ce fut par la même force du génie seul, qu'avec une naissance médiocre, sans alliance, sans appui, traversé au contraire par la plupart des grands, ainsi que par ses collègues & le conseil de l'archiduc, il agit toujours avec une fermeté uniforme, avec dignité, avec hauteur même quand il étoit expédient; soutenant l'autorité royale, avec autant de majesté qu'auroit pu faire un monarque accredité par un long regne, & par une longue suite d'aïeux. En moins de deux ans, il aquitta les

dettes
cha le
le tré
posséd
qui é
festé
obéir
mina
res &
peuple
rannid
ses, n
en di
pôts.
& les
un co
guerre
tira p
très,
un m
Qu
vigner
oseren
pouvo
queiq
dit qu
les ve
force
ta t-il
gois

dettes énormes de la couronne, retrancha les pensions abusives qui épuisoient le trésor royal, recouvra les domaines possédés sans titre légitime par les grands qui éclipsaient en quelque sorte la majesté royale, réduisit ces fiers vassaux à obéir comme les moindres sujets, termina glorieusement des guerres étrangères & des guerres civiles, affranchit le peuple & le clergé d'une aristocratie tyrannique; & il fit tant de grandes choses, non seulement sans augmenter, mais en diminuant considérablement les impôts. En établissant, contre la coutume & les préventions de la cour de Castille, un corps de quarante mille hommes de guerre, sur pied en tout temps, il ne tira pas un paysan des travaux champêtres, pas un artisan de sa boutique, pas un marchand de son commerce.

Quand il porta ses premiers coups de vigueur, quelques officiers du feu Roi osèrent lui demander d'où il tenoit le pouvoir d'en agir ainsi. Il leur montra quelques troupes de sa garde, & leur dit que son pouvoir pour faire exécuter les volontés du Roi consistoit dans la force de ces braves gens. Et ceci, ajouta-t-il en agitant le cordon de S. François qu'il portoit avec l'habit de son

ordre, ceci me suffit pour mettre à la raison des sujets superbes. Il fit en même temps tirer quelques pièces de canon, montées dans la cour de son palais, & dit: Telle est la raison dernière des Rois. Maxime équivoque, interprétée par les circonstances, & sagement employée contre l'enflure Castillane. Aussi détaché néanmoins de son titre, que soigneux d'en relever la dignité, Ximenes s'en dépouilla le plus tôt qu'il lui fut possible, en faisant proclamer l'archiduc Roi de Castille, contre l'avis des Etats assemblés. Et ce fut en cette rencontre qu'il fit l'usage le plus hardi de cet empire naturel & absolu, qui consiste tout entier dans l'ascendant du génie. Comme tous les ordres du royaume opinoient à ne proclamer que la Reine Jeanne, toujours en démence; il commanda fièrement au gouverneur de Madrid, d'aller par la ville, proclamer Jeanne & Charles son fils, conjointement Rois de Castille. Le gouverneur obéit, le peuple applaudit, & les Etats donnerent leur consentement. Il n'en fut pas de même en Aragon, où l'archevêque de Saragosse, & non pas celui de Tolède, avoit la régence. Les Etats y refuserent le titre de Roi à l'archiduc, jusqu'à la mort de la Reine Jeanne. Ximenes ne fut cependant payé que

d'ing
les
leur
Char
main
Il le
de c
agé
fant
sans
comb
de m
time
d'un
vertu
heure
Saint
supér
le R
quisit
que
mais
chose
de re
de la
Dè
le ca
tran
après
cinq

d'ingratitude par ce prince. Entre tous les augustes ingrats qui se sont crus par leur rang dispensés de la reconnoissance, Charles se signala d'une manière inhumaine, à l'égard du cardinal Ximenès. Il le disgracia si brusquement & avec tant de dureté, que ce vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-un ans, & languissant d'un poison qui lui avoit été donné sans qu'on en connût l'auteur, succomba au chagrin, & mourut le huitième de novembre 1517, avec les grands sentimens de religion qu'on devoit attendre d'un prélat, en si grande réputation de vertu, que l'Eglise d'Espagne en a plusieurs fois demandé la canonisation au Saint Siège. On reproche à cet homme supérieur, d'avoir empêché l'archiduc ou le Roi Charles Quint, de réformer l'inquisition. Il est plus que vraisemblable, que jamais Ximenès ne l'eût établie : mais autre chose est d'établir, & autre chose de réformer ; sur-tout en matière de religion, & quand la réforme a l'air de la destruction & du scandale.

Dès le 16 mars de l'année où mourut le cardinal Ximenès, le concile de Latran avoit fini par la douzième session, après avoir duré, sous deux pontificats, cinq ans entiers. On ne fit guère autre

chose dans cette dernière session, que de publier la bulle du Pape qui approuvoit tout ce qu'avoit prononcé le concile; après quoi l'on congédia les pères, nonobstant les représentations de plusieurs, qui demandèrent en vain qu'on travaillât plus sérieusement à la discipline.

Quelque temps après, on découvrit une conjuration formée contre la vie du Pape. Les auteurs étoient deux cardinaux, Alfonso Petrucci, cardinal de Sienne, & Bendinelli de Sauli; Petrucci sur-tout, irrité personnellement d'avoir été chassé de Sienne avec ses frères, parce qu'ils fomentoient l'esprit républicain dans cette ville, réunie depuis peu à l'Etat de Florence. D'autres cardinaux entrèrent dans ce complot, ou en furent au moins instruits, sans le révéler. Petrucci, juridiquement convaincu, fut étranglé dans sa prison; & Bendinelli, à la sollicitation du Pape, fut condamné seulement à une prison perpétuelle, que le Pontife, peu de temps après, fit encore commuer en amende. Les complottes, de familles peu considérables, furent écartelés. Léon croyant ne devoir plus compter sur l'affection du sacré collège, le refit presque à neuf, en créant jusqu'à trente-un cardinaux dans une

seule
qu'o
de
fut
qu'il
du
attei
C
nem
de f
ces
dans
de
aume
tre l
toute
gypte
église
avoit
gustin
Allen
genc
contr
L'A
ral c
dépit
gveu
religi
de l'
la pl

seule promotion, la plus nombreuse qu'on eût encore vüe. Alphonse, Infant de Portugal, âgé de huit ans seulement, fut du nombre; mais le Pape déclara qu'il ne seroit regardé comme membre du sacré collège, que lorsqu'il auroit atteint l'âge de quatorze ans.

Cette année 1517, si féconde en évènements considérables, mérite sur-tout de faire époque, à raison des indulgences plénières que Léon X fit publier dans tout le monde chrétien, en faveur de ceux qui contribueroient de leurs aumônes, tant aux frais de la guerre contre le Sultan Sélim qui faisoit trembler toute l'Europe après avoir subjugué l'Egypte, qu'à la construction de la superbe église de S. Pierre de Rome que Léon avoit résolu d'achever. Quoique les Augustins fussent ordinairement chargés en Allemagne de la prédication des indulgences, on en donna dans cette rencontre la commission aux Dominicains. L'Augustin Jean Staupitz, vicaire général de son ordre, en conçut un lâche dépit, qu'il fit passer dans l'ame bougueuse de Martin Luther, l'un de ses religieux. Telle fut l'origine du schisme, de l'hérésie, de l'impiété la plus étendue, la plus forcenée, la plus opiniâtre qui

ait jamais ravagé l'Eglise & la République chrétienne. Le riyal injurieux des prédicateurs d'indulgences qui à la vérité n'étoient pas irréprochables, confondit dans l'emportement de ses déclamations les indulgences même avec la personne des prédicateurs; & cet anneau une fois rompu dans la chaîne des vérités catholiques, il donna dans tous les excès, qui en eussent éteint jusqu'à la dernière étincelle, si l'œuvre de Dieu pouvoit périr.

Fin du seizième Volume.

1721

CHRON

Depuis

T

P A R

N

- CCVI le 24 Mars
- CCVII. Ca le 8 Avril
- le 6 Août
- CCVIII. Pie 1458. 10
- CCIX. Paul 1464. 28
- CCX Sixte 1471. 13
- CCXI. Innoc Aout 148
- CCXII. Al 11 Août 1
- CCXIII. Pie 1503. 18
- GGXIV. Jul

TABLE

T A B L E

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

Depuis l'an 1449, jusqu'à 1517.

TOME SEIZIÈME.

PAPES.

Nicolas V, mort
le 24 Mars 1455.
CCVII. Callixte III, élu
le 8 Avril 1455, mort
le 6 Août 1459.
CCVIII. Pie II, 27 Août
1458. 16 Août 1464.
CCIX. Paul II, 31 Août
1464. 28 Juillet 1471.
CCX Sixte IV, 9 Août
1471. 13 Août 1484.
CCXI. Innocent VIII, 29
Août 1484. 25 Juillet
1492.
CCXII. Alexandre VI,
11 Août 1492. 18 Août
1503.
CCXIII. Pie III, 22 Sept.
1503. 18 Oct. 1503.
CCXIV. Jules II, 1 Nov.

SOUVERAINS.

EMPEREURS
D'ORIENT.

Constantin XII, ense-
veli sous les ruines de
son Empire, en 1553.

EMPEREURS
D'OCCIDENT.

Frédéric III, 1493.
Maximilien I,

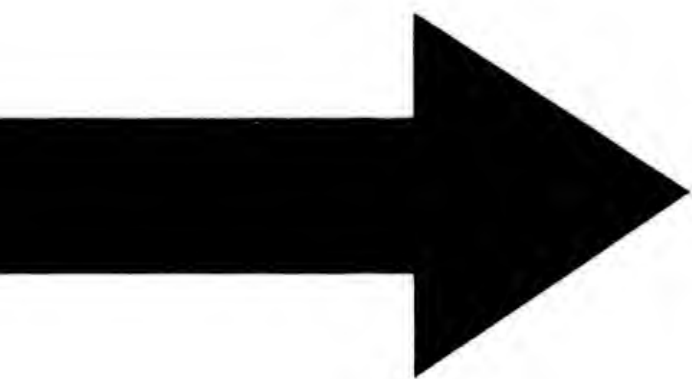
ROIS DE FRANCE.

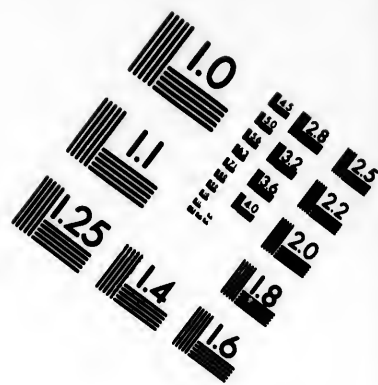
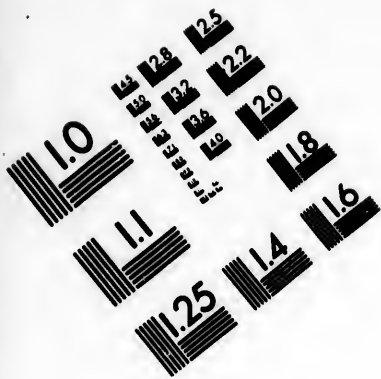
Charles VII, 1461.
Louis XI, 1483.
Charles VIII, 1498.
Louis XII, 1515.

FRANÇOIS I,
ROIS D'ESPAGNE.

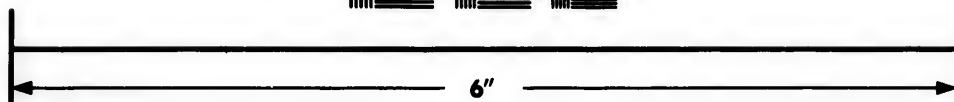
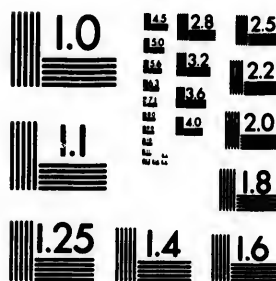
Jean II, 1454.
Henri IV, 1474.
Ferdinand 1516.
& Isabelle, 1540.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0
1.1
1.2
1.5
1.8
2.0

T A B L E.

Sectaires. Persecutions.

LE moine *Georde*, qui ranims le schisme des Grecs, peu avant la ruine de cet Empire.

Pierre de Rien, en tête des opinions des Réalistes, jusqu'à nier la vérité de toutes les propositions du futur contingent. Il fut cité à Rome, & obligé de se rétracter.

Jean de Vésèle ou Vésalie, 1479. Il a préjudé en Allemagne aux hérésies du siècle suivant, principalement contre les loix & les observances générales de l'Eglise.

Pierre d'Osma, docteur de Salamanque, 1479. Il fut condamné, pour avoir attaqué, au moins indirectement, le pouvoir des clefs.

Renaud Péacock, évêque de Chester, 1479. Condamné par le concile de Lambeth, & déposé de l'épiscopat, pour avoir reproduit le *Wicléfisme*, sous des formes nouvelles. Le Car-

Entreprises & violences diverses des *Hussites*, contre leur souverain même, selon le pouvoir qu'on leur laissoit, & les rencontres où ils esméront aient impunément.

Mahomet II, durant les trente années de son regne, manqua peu d'occasions de signaler sa barbarie & sa haine forcenée contre les chrétiens dans les immenses conquêtes qu'il fit sur eux. En mille rencontres, il commit à leur égard des atrocités, qui le firent justement regarder comme un nouveau *Néron*. Il fit même beaucoup plus de martyrs que ce premier tyran, quoique sous des prétextes détournés.

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

Alfonse Tostar, évê-
que d'Avila, 1454. L'Es-
pagne compte ces écri-
vains au nombre de ses
plus grands hommes.
Ce qui réste de ses ou-
vrages forme treize vo-
lumes in fol. Ce sont de
savans commentaires sur
l'Ecriture, & différens
opuscules, tant de mo-
rale que de discipline.

S. Laurent Justinien, 1465.
Auteur de plusieurs ou-
vrages de piété.

S. Jean Capistran, 1456.
Il a laissé différens traités
de morale & de jurisprou-
dence.

S. Antonin, archevêque de
Florence, 1459. On a de
lui une somme théologi-
que, une somme histori-
que & d'autres ouvrages.

George Scholarius ou **Gen-
nade**, patriarche de C. P.
1460. L'un des Grecs les
plus savans & les plus
éloquens de son siècle.
Les harangues qu'il pro-
nonça pour l'union, au
concile de Florence, sont

*Principaux
Conciles.*

Concillabule de Con-
stantinople, 1450. On ô-
que les actes s'en trou-
vent dans toutes les édi-
tions des concelles, il
est des auteurs qui les
croient supposés. Selon
ces actes il fut célébré
par les patriarches d'A-
lexandrie, d'Antioche &
de Jérusalem, contre ce-
lui de Constantinople &
contre l'union faite à
Florence.

Concile de Saltzbourg,
1451. Tenu par le cardi-
nal légat, Nicolas de
Cusa, & l'archevêque
Frédéric d'Ememberg, à
l'effet de réformer les
monastères de la pro-
vince.

Concile de Cologne, 1452.
Le cardinal de Cusa,
avec l'approbacion de
l'archevêque, y publia
beaucoup de statuts,
dont le troisième recom-
mande aux eures la lec-
ture de S. Thomas sur les
Sacramens. Le dixième
& le onzième défendent

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

*Principaux Con-
ciles.*

très-estimés, & a aussi un grand nombre d'excellens traités, en faveur de l'Eglise Latine. Ceux qu'on trouve contre elle, parmi les œuvres de Genade, sont d'un autre auteur qui portoit le même nom.

Blondus Flavius, 1463. Ses trois déca des d'histoire, sur l'Empire d'Occident, depuis l'an 400 jusqu'en 1440, sont louées pour leur exactitude.

Le cardinal de Cusa, 1464. On a de ce prélat, l'un des plus grands hommes de son siècle, trois volumes *in-fol.* On estime sur-tout son grand traité de la Concordance catholique. Ses lettres sont intéressantes, à raison des grandes affaires où il eut part dans ses légations. Dans tous ses ouvrages, on trouve beaucoup de science & d'érudition, mais trop de subtilité.

Aneas Sylvius Piccolomini, ou Pie II, 1464. Ses œuvres qui remplissent un volume *in-fol.* & ses lettres en particulier in-

tétablissemment, tant de nouvelles confraires, que de nouveaux ordres religieux.

Concile de Magdebourg, 1451. Pour la réforme des chanoines réguliers.

Concile de Cahel en Irlande, 1453. On y fit jusqu'à cent-vingt-un réglemens de discipline, qui entrent dans un si grand détail, que le vingtième défend aux clercs de porter des moustaches.

Concile d'Achaffembourg, au diocèse de Mayence, 1455. Contre les erreurs des Hussites.

Concile de Soissons, 1455. On y ordonna, entre autres choses, l'exécution du décret de Bale, confirmé dans l'assemblée de Bourges, touchant la manière de chanter l'office divin. Ce concile est rapporté dans tous les exemplaires, à l'année 1456: c'est que dans la métropole de Rheims, l'usage étoit alors de commencer l'année au jour de l'Annonciation;

Ec

tères
des o
presq
ses pr
les o
Peut
excéd
point
d'éclo
rateur
l'histo
connu
s'étoit
la cha
périen
dans d
en fav
de l'a
Pape,
de réu
Jacques
treux,
lui plu
cellens
s'étoient
mi les
Laurent
des plu
nistes
siècle,
contrib
ment d
ré. Ou
en ce g
un trait

T A B L E.

Evénemens Ecclésiastiques.

intéressent, & par le fond des choses, qu'il avoit presque toutes vues de ses propres yeux, & par les ornemens du style. Peut-être même a-t-il excédé, en ce dernier point, les fleurs de la diction, & le feu de l'orateur pouvant rendre l'historien suspect. Il reconnoit au moins qu'il s'étoit trop abandonné à la chaleur & à l'inexpérience de la jeunesse, dans ce qu'il avoit écrit en faveur du concile de Bâle, quand il fut Pape, il donna une bulle de rétractation.

Jacques de Paradis, chartreux, 1465. On a de lui plusieurs traités excellens, sur les abus qui s'étoient introduits parmi les fidèles.

Laurent Valle, 1465. L'un des plus grands humanistes du quinzième siècle, & qui a le plus contribué au rétablissement de la belle latinité. Outre ses ouvrages en ce genre, il a laissé un traité contre la fausse

Principaux Conciles.

c'est-à-dire neuf mois & quelques jours avant ce qui se pratique aujourd'hui.

Concile d'Avignon, 1457. Le but principal de cette assemblée fut d'établir, touchant l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, ce qui avoit été statué par le concile de Bâle, que le Pape ne reconnoissoit point. On y défendit, sous peine d'excommunication, de prêcher contre cette pieuse doctrine; on ne veut pas même, qu'on en dispute en public. Les curés sont chargés de faire connoître ce décret à tous les fidèles.

Conciles de Madrid & d'Aranda, 1473. On s'y efforça de remédier à l'ignorance des ecclésiastiques d'Espagne, si abandonnés à la dissipation & à la débauche, qu'un très-grand nombre d'entre eux n'entendoient pas le Latin. Il fut statué qu'on refuseroit les ordres à ceux qui ne sauroient pas au moins cette

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

*Principaux
Conciles.*

donation de Constantin, l'histoire du regne de Ferdinand Roi d'Aragon, & des notes assez bonnes sur le nouveau Testament; quoiqu'il se soit rendu suspect en matière de religion.

Le cardinal de Torquemada, ou Turre Cremata, 1468. On a de lui entre autres ouvrages un traité de l'Eglise & de l'autorité du Pape, qui est fort dans les principes de la cour Romaine.

Denis de Rikel, ou le Chartreux. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui sont remplis des salutaires maximes & de la piété que respéroit l'auteur.

Le cardinal Bessarion, 1472. Sa maison qui étoit à Rome celle des savans, a principalement contribué à répandre dans l'Occident les lumières de la Grèce. Il nous a lui-même laissé d'excellens ouvrages sur l'Eucharistie, sur la Procession du S. Esprit, &

langue. On fit plusieurs autres statuts, propres à rétablir insensiblement une exacte discipline. Concile de Sens, 1485. On y traita de la réforme du clergé dans les mœurs & particulièrement dans les habits, de la discipline régulière, de la célébration de l'office divin, des devoirs des simples fidèles envers l'Eglise; & l'on confirma les statuts faits vingt-cinq ans auparavant dans la même province.

Concile de Saltzbourg, 1490. On y adopta plusieurs réglemens de discipline du concile de Bâle, & l'on y publia une constitution de Martin V touchant les immunités ecclésiastiques.

Concile de Tours, 1510, national, selon quelques auteurs. Louis XII y proposa différentes questions, touchant ses démêlés avec Jule II, qui confondoit ensemble les droits spirituels & les temporels. Les réponses se trouverent d'accord avec

Eccl

d'éto
l'unio
Platine
Vatic
crit l
sans b
ger
S. P
IV. C
Augu
tinué
George
1487
quens
font c
précie
où il
ventio
trée,
contre
Jean Pic
randol
de so
Dans t
vrages
plûpar
des sci
blimes
périori
n'en a
admira
pelant
vizio.
Le cardin
ques A

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

d'éloquens discours sur l'union.
 Platine, Bibliothécaire du Vatican, 1481. Il a écrit les vices des Papes, sans beaucoup en ménager plusieurs, depuis S. Pierre jusqu'à Sixte IV. Onuphre, religieux Augustin, les a continuées.
 George de Trébizonde, 1487. Ses discours éloquens contre le schisme, sont ce qu'il ya de plus précieux dans ses écrits, où il montre une prévention également outrée, pour Aristote, & contre Platon.
 Jean Pic, prince de la Mirandole, & le prodige de son siècle, 1494. Dans ses nombreux ouvrages, il traite de la plupart des sciences, & des sciences les plus sublimes, avec tant de supériorité, que Scaliger n'en a pu exprimer son admiration, qu'en l'appelant *Monstrum sine vitio*.
 Le cardinal de Pavie, Jacques Amanati. Ses lettres

*Principaux
Conciles.*

avec les desseins du Roi.
 Concile de Peterkau, en Pologne, 1510. On y trouve un statut qui ordonne de chomer la fête de S. François dans tout le royaume. Par un autre, il est défendu aux clercs de boire dans les repas à la santé de personne, parce que ce n'étoit plus là qu'une manière de se provoquer mutuellement à franchir les bornes de la tempérance.
 Conciliabule de Pise, 1511. Il fut convoqué, à la sollicitation de l'Empereur & du Roi de France, par quelques cardinaux mécontents de ce que Jule II ne convoquoit point le concile général demandé par tout le monde. Les prélats mal accueillis à Pise, transférèrent l'assemblée à Milan, où elle ne trouva pas plus de faveur. Ils voulurent encore aller continuer leur concile à Lyon, mais sans aucun succès.
 Concile de Latran, 1512.

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

présentent mille traits curieux, touchant les événemens du quinzième siècle. On y reconnoît la touche d'un écrivain piquant, d'un politique habile, & communément très instruit des vûes ainsi que des intérêts des princes.

Jacques Almain, docteur de Paris, 1516. Il fut choisi pour écrire en faveur de Louis XII contre Jule II. Le plus intéressant de ses ouvrages, est celui de l'autorité des conciles, qu'il écrivit contre le cardinal Cajetan.

Le cardinal Ximenès, 1517.

Les réglemens admirables de son synode lui méritent seuls une place distinguée parmi les auteurs ecclésiastiques; sans compter sa bible polyglotte, qui contient le texte Hébreu de l'Écriture, la version des Septante, avec une traduction littérale, celle de S. Jérôme, & enfin les paraphrases Chaldaïques d'Onkelos sur le Pentateuque.

*Principaux Con-
ciles.*

Il est assez communément regardé comme général; quoique plusieurs théologiens ne le reconnoissent point pour tel, & que le savant Bellarmin lui-même permette d'en douter. Il fut convoqué par Jule II qui vouloit se prémunir contre le concile de Pise, & il dura depuis le troisième de Mai 1512, jusqu'au 16 de Mars 1517: mais il n'y eut que cinq sessions sous le pontificat de Jule. Léon X fit célébrer les sept autres; Par la sage modération de ce dernier Pontife, les princes qui favorisoient l'assemblée de Pise, en furent détachés peu à peu, pour adhérer au concile de Latran qui leur donna l'absolution. La Pragmatique Sanction fut abolie par un effet des mêmes procédés; & on lui substitua le concordat, qui fut conclu dans ces entre-faites. La bulle qui supprime la Pragmatique allègue pour motif, qu'elle ne peut tirer

T A B L E.

Principaux Conciles.

aucune autorité du concile de Bâle, parce que l'acceptation n'en avoit été faite qu'après la translation de ce concile, par le Pape Eugène. Ce que le concile de Latran a de plus remarquable, après ce que nous venons de dire, ce sont les décrets touchant les Monts de Piété, & l'impression des livres,

F I N.

Con-

mmunié.
comme
ue plu-
ns ne le
sint pour
e savant
ême per-
outer. Il
ar Jule II
remunir
le de Pi-
depuis le
al 1519,
e Mars
eut que
s le pon-
Léon X
pt autre:
odération
Pontife,
i favori-
e de Pi-
chés peu
héner au
tran qui
solation.
e Sanc-
e par un
s procé-
substitus
qui fut
s entre-
qui sup-
ématique
moif,
ut tirer

